This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

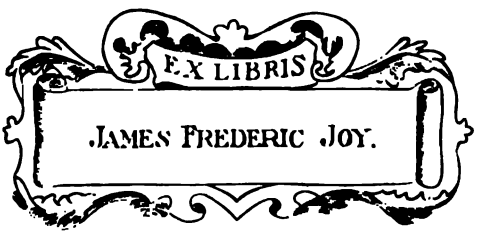
+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

GRAD
840.8
B583
1758
v.6
BUHR


EX LIBRIS
JAMES FREDERIC JOY.

FROM THE LIBRARY OF
Henry Bourne Joy

Tome 6.
B. Bolomey del.
C. Baquoy sculp.
nfirmation du Marechal de St. André.

BIBLIOTHEQUE
DE
CAMPAGNE,
OU
AMUSEMENS
DE
L'ESPRIT ET DU COEUR.

TOME SIXIÉME.

A AMSTERDAM,
Chez MARC MICHEL REY.
MDCCLXIV.

Grad
840.8
B583
1758
v. 6
Bair

G: / Burnr

TABLE

Gift
Henry B. Jones
12-1-38

DES

PIECES

Contenues dans ce

SIXIE'ME VOLUME.

I. LA Princeſſe de Cleves, *IV. Partie*, pag. 1.

II. Le Prince de Condé, *Nouvelle Hiſtorique, par* EDME BOURSAULT. 48.

III. Le Bélier, *Conte, par* ANTOINE COMTE D'HAMILTON. 140.

IV. Hiſtoire de Fleur-d'Epine, *Conte, par le même.* 261.

V. Eléonore d'Yvrée, ou les Malheurs de l'Amour, *par Mlle.* BERNARD, *Auteur du* Comte d'Amboiſe. 351.

TABLE DES PIECES.

VI. Avanture Extraordinaire, *traduite de l'Eſpagnol.* 393.

VII. Epître aux Dieux Pénates. 409.

VIII. L'Amour puni & juſtifié. 417.

IX. L'Amour toujours vainqueur. 419.

X. L'Art de ſoumettre les cœurs. 422.

XI. L'Amour ſecondé par le Caprice. 423.

XII. Portrait de l'Amour. 424.

XIII. Le Courtiſan desabuſé du Monde. 425.

LA PRINCESSE DE CLEVES.

QUATRIEME PARTIE.

LE Cardinal de Lorraine s'étoit rendu maître abſolu de l'eſprit de la Reine-mere. Le Vidame de Chartres n'avoit plus aucune part dans ſes bonnes graces; & l'amour qu'il avoit pour Madame de Martigues, & pour la liberté, l'avoit même empêché de ſentir cette perte, autant qu'elle méritoit d'être ſentie. Ce Cardinal, pendant les dix jours de la maladie du Roi, avoit eu le loiſir de former ſes deſſeins, & de faire prendre à la Reine des réſolutions conformes à ce qu'il avoit projetté; de ſorte que ſi-tôt que le Roi fut mort, la Reine ordonna au Connétable de demeurer aux Tournelles auprès du corps du feu Roi, pour faire les Cérémonies ordinaires. Cette Commiſſion l'éloignoit de tout, & lui ôtoit la liberté d'agir. Il envoya un Courier au Roi de Navarre pour le faire venir en diligence, afin de s'oppoſer

enſemble à la grande élevation où il voyoit que Meſſieurs de Guiſe alloient parvenir. On donna le Commandement des Armées au Duc de Guiſe, & les Finances au Cardinal de Lorraine. La Ducheſſe de Valentinois fut chaſſée de la Cour; on fit revenir le Cardinal de Tournon, ennemi déclaré du Connétable, & le Chancelier Olivier, ennemi déclaré de la Ducheſſe de Valentinois: enfin la Cour changea entiérement de face. Le Duc de Guiſe prit le même rang que les Princes du Sang, à porter le Manteau du Roi aux Cérémonies des Funérailles. Lui & ſes freres furent entiérement les maîtres, non ſeulement par le crédit du Cardinal ſur l'eſprit de la Reine, mais parce que cette Princeſſe crut qu'elle pourroit les éloigner s'ils lui donnoient de l'ombrage, & qu'elle ne pourroit éloigner le Connétable, qui étoit appuyé des Princes du Sang.

Lorſque les cérémonies du deuil furent achevées, le Connétable vint au Louvre, & fut reçu du Roi avec beaucoup de froideur. Il voulut lui parler en particulier, mais le Roi appella Meſſieurs de Guiſe, & lui dit devant eux, qu'il lui conſeilloit de ſe repoſer; que les Finances, & le Commandement des Armées étoient donnés; & que, lorſqu'il auroit beſoin de ſes conſeils, il l'appelleroit auprès de ſa perſonne. Il fut reçu de la Reine-mere encore plus froidement que du Roi, & elle lui fit même des reproches de ce qu'il avoit dit au feu Roi, que ſes enfans ne lui reſſembloient point. Le Roi de Navarre arriva, & ne fut pas mieux reçu. Le Prince de Condé, moins endurant que ſon frere, ſe plaignit hautement; ſes plaintes furent inutiles, on l'éloigna de la Cour ſous prétexte de l'envoyer en Flandres ſigner la ratification de la Paix. On fit voir au Roi de Navarre une fauſſe Lettre du Roi d'Eſpagne, qui l'accuſoit de faire des entrepriſes ſur ſes Places; on

lui

lui fit craindre pour ſes terres; enfin, on lui inſpira le deſſein de s'en aller en Béarn. La Reine lui en fournit un moyen, en lui donnant la conduite de Madame Eliſabeth, & l'obligea même à partir avant cette Princeſſe; & ainſi il ne demeura perſonne à la Cour qui pût balancer le pouvoir de la Maiſon de Guiſe.

Quoique ce fût une choſe fâcheuſe pour Monſieur de Cleves de ne pas conduire Madame Eliſabeth, néanmoins il ne put s'en plaindre par la grandeur de celui qu'on lui préféroit; mais il regrettoit moins cet emploi par l'honneur qu'il en eût reçu, que parce que c'étoit une choſe qui éloignoit ſa femme de la Cour, ſans qu'il parût qu'il eût deſſein de l'en éloigner.

Peu de jours après la mort du Roi, on réſolut d'aller à Reims pour le Sacre. Si-tôt qu'on parla de ce voyage, Madame de Cleves, qui avoit toujours demeuré chez elle, feignant d'être malade, pria ſon mari de trouver bon qu'elle ne ſuivît point la Cour, & qu'elle s'en allât à Colomiers prendre l'air & ſonger à ſa ſanté. Il lui répondit qu'il ne vouloit point pénétrer ſi c'étoit la raiſon de ſa ſanté qui l'obligeoit à ne pas faire le voyage, mais qu'il conſentoit qu'elle ne le fît point. Il n'eut pas de peine à conſentir à une choſe qu'il avoit déjà réſolue: quelque bonne opinion qu'il eût de la vertu de ſa femme, il voyoit bien que la prudence ne vouloit pas qu'il l'expoſât plus long-tems à la vue d'un homme qu'elle aimoit.

Monſieur de Nemours ſçut bien-tôt que Madame de Cleves ne devoit pas ſuivre la Cour; il ne put ſe réſoudre à partir ſans la voir, & la veille du départ il alla chez elle auſſi tard que la bienſéance pouvoit le permettre, afin de la trouver ſeule. La fortune favoriſa ſon intention. Comme il entra dans la cour, il trouva Madame de Nevers & Madame de Martigues qui en ſortoient, & qui lui

dirent qu'elles l'avoient laiſſée ſeule. Il monta avec une agitation & un trouble qui ne ſe peut comparer qu'à celui qu'eut Madame de Cleves, quand on lui dit que Monſieur de Nemours venoit pour la voir. La crainte qu'elle eut qu'il ne lui parlât de ſa paſſion, l'appréhenſion de lui répondre trop favorablement, l'inquiétude que cette viſite pouvoit donner à ſon mari, la peine de lui en rendre compte ou de la lui cacher, toutes ces choſes ſe préſentérent en un moment à ſon eſprit, & lui cauſerent un ſi grand embarras, qu'elle prit la réſolution d'éviter la choſe du monde qu'elle ſouhaitoit peut-être le plus. Elle envoya une de ſes femmes à Monſieur de Nemours, qui étoit dans ſon antichambre, pour lui dire qu'elle venoit de ſe trouver mal, & qu'elle étoit bien fâchée de ne pouvoir recevoir l'honneur qu'il lui vouloit faire. Quelle douleur pour ce Prince, de ne pas voir Madame de Cleves, & de ne la pas voir, parce qu'elle ne vouloit pas qu'il la vît! Il s'en alloit le lendemain, il n'avoit plus rien à eſpérer du hazard; il ne lui avoit rien dit depuis cette converſation de chez Madame la Dauphine, & il avoit lieu de croire que la faute d'avoir parlé au Vidame avoit détruit toutes ſes eſpérances; enfin il s'en alloit avec tout ce qui peut aigrir une vive douleur.

Si-tôt que Madame de Cleves fut un peu remiſe du trouble que lui avoit donné la penſée de la viſite de ce Prince, toutes les raiſons qui la lui avoient fait refuſer diſparurent, elle trouva même qu'elle avoit fait une faute; & ſi elle eût oſé ou qu'il eût encore été aſſez à tems, elle l'auroit fait rappeller.

Meſdames de Nevers & de Martigues, en ſortant de chez elle, allerent chez la Reine Dauphine, Monſieur de Cleves y étoit. Cette Princeſſe leur demanda d'où elles venoient: elles lui dirent qu'elles venoient de chez Monſieur de Cleves, où elles avoient

avoient paſſé une partie de l'après-dînée avec beaucoup de monde, & qu'elles n'y avoient laiſſé que Monſieur de Nemours. Ces paroles, qu'elles croyoient ſi indifférentes, ne l'étoient pas pour Monſieur de Cleves, quoiqu'il dût bien s'imaginer que Monſieur de Nemours pouvoit trouver ſouvent des occaſions de parler à ſa femme. Néanmoins la penſée qu'il étoit chez elle, qu'il y étoit ſeul, & qu'il lui pouvoit parler de ſon amour, lui parut dans ce moment une choſe ſi nouvelle & ſi inſupportable, que la jalouſie s'alluma dans ſon cœur avec plus de violence qu'elle n'avoit encore fait. Il lui fut impoſſible de demeurer chez la Reine: il s'en revint, ne ſçachant pas même pourquoi il revenoit, & s'il avoit deſſein d'aller interrompre Monſieur de Nemours, Si-tôt qu'il approcha de chez lui, il regarda s'il ne verroit rien qui lui pût faire juger ſi ce Prince y étoit encore: il ſentit du ſoulagement en voyant qu'il n'y étoit plus, & il trouva de la douceur à penſer qu'il ne pouvoit y avoir demeuré long-tems. Il s'imagina que ce n'étoit peut-être pas Monſieur de Nemours, dont il devoit être jaloux; & quoiqu'il n'en doutât point, il cherchoit à en douter; mais tant de choſes l'en avoient perſuadé, qu'il ne demeuroit pas long-tems dans cette incertitude qu'il deſiroit. Il alla d'abord dans la chambre de ſa femme, & après lui avoir parlé quelque tems de choſes indifférentes, il ne put s'empêcher de lui demander ce qu'elle avoit fait, & qu'elle avoit vu; elle lui en rendit compte. Comme il vit qu'elle ne lui nommoit point Monſieur de Nemours, il lui demanda en tremblant, ſi c'étoit tout ce qu'elle avoit vu, afin de lui donner lieu de nommer ce Prince, & de n'avoir pas la douleur qu'elle lui en fît une fineſſe. Comme elle ne l'avoit point vu, elle ne le lui nomma point; & Monſieur de Cleves, reprenant la parole avec un ton qui marquoit ſon affliction;

Et Monſieur de Nemours, lui dit-il, ne l'avez-vous point vu, ou l'avez-vous oublié? Je ne l'ai point vu en effet, répondit-elle: je me trouvois mal, & j'ai envoyé une de mes femmes lui faire des excuſes. Vous ne vous trouviez donc mal que pour lui, reprit Monſieur de Cleves; puiſque vous avez vu tout le monde, pourquoi des diſtinctions pour Monſieur de Nemours? pourquoi ne vous eſt-il pas comme un autre? pourquoi faut-il que vous craigniez ſa vue? pourquoi lui laiſſez-vous voir que vous la craignez? pourquoi lui faites-vous connoître que vous vous ſervez du pouvoir que ſa paſſion vous donne ſur lui? Oſeriez-vous refuſer de le voir, ſi vous ne ſçaviez bien qu'il diſtingue vos rigueurs de l'incivilité? Mais pourquoi faut-il que vous ayez des rigueurs pour lui? D'une perſonne comme vous, Madame, tout eſt des faveurs, hors l'indifférence. Je ne croyois pas, reprit Madame de Cleves, quelque ſoupçon que vous ayez ſur Monſieur de Nemours, que vous puſſiez me faire des reproches de ne l'avoir pas vu. Je vous en fais pourtant, Madame, repliqua-t-il, & ils ſont bien fondés: pourquoi ne le pas voir s'il ne vous a rien dit? Mais, Madame, il vous a parlé: ſi ſon ſilence ſeul vous avoit témoigné ſa paſſion, elle n'auroit pas fait en vous une ſi grande impreſſion; vous n'avez pu me dire la vérité toute entiere, vous m'en avez caché la plus grande partie; vous vous êtes repentie même du peu que vous m'avez avoué, & vous n'avez pas eu la force de continuer. Je ſuis plus malheureux que je ne l'ai cru; & je ſuis le plus malheureux de tous les hommes. Vous êtes ma femme, je vous aime comme ma maîtreſſe, & je vous en vois aimer un autre: cet autre eſt le plus aimable de la Cour, & il vous voit tous les jours, il ſçait que vous l'aimez: Hé j'ai pu croire, s'écria-t-il, que vous ſurmonteriez la paſſion que vous avez pour

lui? il faut que j'aye perdu la raiſon, pour avoir cru qu'il fût poſſible. Je ne ſçai, reprit triſtement Madame de Cleves, ſi vous avez eu tort de juger favorablement d'un procédé auſſi extraordinaire que le mien; mais je ne ſçai ſi je me ſuis trompée d'avoir cru que vous me feriez juſtice? N'en doutez pas, Madame, repliqua Monſieur de Cleves, vous vous êtes trompée, vous avez attendu de moi des choſes auſſi impoſſibles, que celles que j'attendois de vous. Comment pouviez-vous eſpérer que je conſervaſſe de la raiſon? Vous aviez donc oublié que je vous aimois éperdûment, & que j'étois votre mari? L'un des deux peut porter aux extrémités, que ne peuvent point les deux enſemble? Hé que ne font-ils point auſſi? continua-t-il. Je n'ai que des ſentimens violens & incertains, dont je ne ſuis pas le maître. Je ne me trouve plus digne de vous, vous ne me paroiſſez plus digne de moi. Je vous adore, je vous hais: je vous offenſe, je vous demande pardon: je vous admire, j'ai honte de vous admirer. Enfin, il n'y a plus en moi, ni de calme, ni de raiſon. Je ne ſçai comment j'ai pu vivre depuis que vous me parlâtes à Colomiers, & depuis le jour que vous apprîtes de Madame la Dauphine que l'on ſçavoit votre aventure. Je ne ſçaurois démêler par où elle a été ſçue, ni ce qui ſe paſſa entre Monſieur de Nemours & vous ſur ce ſujet: vous ne me l'expliquerez jamais, & je ne vous demande point de me l'expliquer; je vous demande ſeulement de vous ſouvenir que vous m'avez rendu le plus malheureux homme du monde.

Monſieur de Cleves ſortit de chez ſa femme après ces paroles, & partit le lendemain ſans la voir; mais il lui écrivit une Lettre pleine d'affliction, d'honnêteté, & de douceur: elle y fit une réponſe ſi touchante, & ſi remplie d'aſſurance de ſa conduite paſſée & de celle qu'elle auroit à l'avenir, que comme ſes aſſurances étoient fondées

ſur la vérité, & que c'étoit en effet ſes ſentimens : cette Lettre fit de l'impreſſion ſur Monſieur de Cleves, & lui donna quelque calme ; joint que Monſieur de Nemours allant trouver le Roi auſſi-bien que lui, il avoit le repos de ſçavoir qu'il ne ſeroit pas au même lieu que Madame de Cleves. Toutes les fois que cette Princeſſe parloit à ſon mari, la paſſion qu'il lui témoignoit, l'honnêteté de ſon procédé, l'amitié qu'elle avoit pour lui, & ce qu'elle lui devoit, faiſoit des impreſſions dans ſon cœur qui affoibliſſoient l'idée de Monſieur de Nemours ; mais ce n'étoit que pour quelque temps, & cette idée revenoit bien-tôt plus vive & plus préſente qu'auparavant.

Les premiers jours du départ de ce Prince, elle ne ſentit quaſi pas ſon abſence ; enſuite elle lui parût cruelle. Depuis qu'elle l'aimoit, il ne s'étoit point paſſé de jour qu'elle n'eût craint ou eſpéré de le rencontrer, & elle trouva une grande peine à penſer qu'il n'étoit plus au pouvoir du hazard de faire qu'elle le rencontrât.

Elle s'en alla à Colomiers, & en y allant elle eut ſoin d'y faire porter de grands Tableaux qu'elle avoit fait copier ſur des originaux qu'avoit fait faire Madame de Valentinois pour ſa belle Maiſon d'Anet. Toutes les actions remarquables, qui s'étoient paſſées du Regne du Roi, étoient dans ces Tableaux. Il y avoit entr'autres le ſiége de Mets, & tous ceux qui s'y étoient diſtingués étoient peints fort reſſemblans. Monſieur de Nemours étoit de ce nombre, & c'étoit peut-être ce qui avoit donné envie à Madame de Cleves d'avoir ces Tableaux.

Madame de Martigues, qui n'avoit pu partir avec la Cour, lui promit d'aller paſſer quelques jours à Colomiers. La faveur de la Reine, qu'elles partageoient, ne leur avoit point donné d'envie ni d'éloignement l'une de l'autre ; elles étoient amies ſans

ſans néanmoins ſe confier leurs ſentimens. Madame de Cleves ſçavoit que Madame de Martigues aimoit le Vidame; mais Madame de Martigues ne ſçavoit pas que Madame de Cleves aimât Monſieur de Nemours, ni qu'elle en fût aimée. La qualité de niéce du Vidame rendoit Madame de Cleves plus chere à Madame de Martigues; & Madame de Cleves l'aimoit auſſi comme une perſonne qui avoit une paſſion auſſi bien qu'elle, & qui l'avoit pour l'ami intime de ſon Amant.

Madame de Martigues vint à Colomiers, comme elle l'avoit promis à Madame de Cleves; elle la trouva dans une vie fort ſolitaire. Cette Princeſſe avoit même cherché le moyen d'être dans une ſolitude entiere, & de paſſer les ſoirs dans les jardins, ſans être accompagnée de ſes domeſtiques. Elle venoit dans ce Pavillon où Monſieur de Nemours l'avoit écoutée; elle entroit dans ce Cabinet qui étoit ouvert ſur le jardin. Ses femmes & ſes domeſtiques demeuroient dans l'autre Cabinet, ou ſous le Pavillon, & ne venoient point à elle qu'elle ne les appellât. Madame de Martigues n'avoit jamais vu Colomiers, elle fut ſurpriſe de toutes les beautés qu'elle y trouva, & ſur-tout de l'agrément de ce Pavillon. Madame de Cleves & elle y paſſoient tous les ſoirs. La liberté de ſe trouver ſeules la nuit dans le plus beau lieu du monde, ne laiſſoit pas finir la converſation entre deux jeunes perſonnes qui avoient des paſſions violentes dans le cœur; & quoiqu'elles ne s'en fiſſent point de confidence, elles trouvoient un grand plaiſir à ſe parler. Madame de Martigues auroit eu de la peine à quitter Colomiers, ſi en le quittant elle n'eût dû aller dans un lieu où étoit le Vidame. Elle partit pour aller à Chambort, où la Cour étoit alors.

Le Sacre avoit été fait à Reims par le Cardinal de Lorraine, & l'on devoit paſſer le reſte de l'Eté

dans le Château de Chambort, qui étoit nouvellement bâti. La Reine témoigna une grande joye de revoir Madame de Martigues; & après lui en avoir donné pluſieurs marques, elle lui demanda des nouvelles de Madame de Cleves, & de ce qu'elle faiſoit à la campagne. Monſieur de Nemours & Monſieur de Cleves étoient alors chez cette Reine. Madame de Martigues, qui avoit trouvé Colomiers admirable, en conta toutes les beautés, & elle s'étendit extrêmement ſur la deſcription de ce Pavillon de la Forêt, & ſur le plaiſir qu'avoit Madame de Cleves de s'y promener ſeule une partie de la nuit. Monſieur de Nemours, qui connoiſſoit aſſez le lieu pour entendre ce qu'en diſoit Madame de Martigues, penſa qu'il n'étoit pas impoſſible qu'il y pût voir Madame de Cleves ſans être vu que d'elle. Il fit quelques queſtions à Madame de Martigues pour s'en éclaircir encore; & Monſieur de Cleves, qui l'avoit toujours regardé pendant que Madame de Martigues avoit parlé, crut voir dans ce moment ce qui lui paſſoit dans l'eſprit. Les queſtions que fit ce Prince, le confirmerent encore dans cette penſée; enſorte qu'il ne douta point qu'il n'eût deſſein d'aller voir ſa femme. Il ne ſe trompoit pas dans ſes ſoupçons. Ce deſſein entra ſi fortement dans l'eſprit de Monſieur de Nemours, qu'après avoir paſſé la nuit à ſonger aux moyens de l'exécuter, dès le lendemain matin il demanda congé au Roi pour aller à Paris, ſur quelque prétexte qu'il inventa.

Monſieur de Cleves ne douta point du ſujet de ce voyage: mais il réſolut de s'éclaircir de la conduite de ſa femme, & de ne pas demeurer dans une cruelle incertitude. Il eut envie de partir en même temps que Monſieur de Nemours, & de venir lui-même caché, découvrir quel ſuccès auroit ce voyage; mais, craignant que ſon départ ne parût extraordinaire, & que Monſieur de Nemours,

en

en étant averti, ne prit d'autres meſures; il réſolut de ſe fier à un Gentilhomme qui étoit à lui, dont il connoiſſoit la fidélité de l'eſprit. Il lui conta dans quel embarras il ſe trouvoit. Il lui dit quelle avoit été juſqu'alors la vertu de Madame de Cleves, & lui ordonna de partir ſur les pas de Monſieur de Nemours, de l'obſerver exactement, de voir s'il n'iroit point à Colomiers, & s'il n'entreroit point la nuit dans le jardin.

Le Gentilhomme, qui étoit très-capable d'une telle commiſſion, s'en acquita avec toute l'exactitude imaginable. Il ſuivit Monſieur de Nemours juſqu'à un Village, à une demie lieue de Colomiers, où ce Prince s'arrêta, & le Gentilhomme devina aiſément que c'étoit pour y attendre la nuit. Il ne crut pas à propos de l'y attendre auſſi; il paſſa le Village & alla dans la Forêt, à l'endroit par où il jugeoit que Monſieur de Nemours pouvoit paſſer; il ne ſe trompa point dans tout ce qu'il avoit penſé. Si-tôt que la nuit fut venue il entendit marcher, & quoiqu'il fît obſcur il reconnut aiſément Monſieur de Nemours; il le vit faire le tour du jardin, comme pour écouter s'il n'y entendoit perſonne, & pour choiſir le lieu par où il pourroit paſſer le plus aiſément. Les paliſſades étoient fort hautes, & il y en avoit encore derriere, pour empêcher qu'on ne pût entrer, enſorte qu'il étoit aſſez difficile de ſe faire paſſage. Monſieur de Nemours en vint à bout néanmoins; ſi-tôt qu'il fut dans ce jardin, il n'eut pas de peine à démêler où étoit Madame de Cleves; il vit beaucoup de lumiere dans le Cabinet, toutes les fenêtres en étoient ouvertes, & en ſe gliſſant le long des paliſſades il s'en approcha avec un trouble & une émotion qu'il eſt aiſé de ſe repréſenter. Il ſe rangea derriere une des fenêtres, qui ſervoient de porte, pour voir ce que faiſoit Madame de Cleves. Il vit qu'elle étoit ſeule; mais il la vit d'une ſi ad-

mirable beauté, qu'à peine fut-il maître du tranſ-port que lui donna cette vue. Il faiſoit chaud, & elle n'avoit rien ſur ſa tête & ſur ſa gorge, que ſes cheveux confuſément rattachés. Elle étoit ſur un lit de repos avec une table devant elle, où il y avoit pluſieurs corbeilles pleines de rubans; elle en choiſit quelques-uns, & Monſieur de Nemours remarqua que c'étoit des mêmes couleurs qu'il avoit portées au Tournoi. Il vit qu'elle en faiſoit des nœuds à une canne des Indes fort extraordinaire, qu'il avoit portée quelque temps, & qu'il avoit donnée à ſa ſœur, à qui Monſieur des Cleves l'avoit priſe, ſans faire ſemblant de la reconnoître, pour avoir été à Monſieur de Nemours. Après qu'elle eut achevé ſon ouvrage avec une grace & une douceur qui répandoient ſur ſon viſage les ſentimens qu'elle avoit dans le cœur, elle prit un flambeau & s'en alla proche d'une grande table, vis-à-vis du Tableau du Siége de Mets, où étoit le portrait de Monſieur de Nemours; elle s'aſſit, & ſe mit à regarder ce portrait avec une attention & une rêverie, que la paſſion ſeule peut donner.

On ne peut exprimer ce que ſentit Monſieur de Nemours dans ce moment. Voir au milieu de la nuit, dans le plus beau lieu du monde, une perſonne qu'il adoroit, la voir ſans qu'elle ſçût qu'il la voyoit, & la voir toute occupée de choſes qui avoient du rapport à lui & à la paſſion qu'elle lui cachoit, c'eſt ce qui n'a jamais été goûté ni imaginé par nul autre Amant.

Ce Prince étoit auſſi tellement hors de lui-même, qu'il demeuroit immobile à regarder Madame de Cleves, ſans ſonger que les momens lui étoient précieux. Quand il fut un peu remis, il penſa qu'il devoit attendre à lui parler qu'elle allât dans le jardin: il crut qu'il le pourroit faire avec plus de ſûreté, parce qu'elle ſeroit plus éloignée de ſes femmes; mais, voyant qu'elle demeuroit dans le Cabinet,

binet, il prit la réſolution d'y entrer. Quand il voulut l'exécuter, quel trouble n'eut-il point ? quelle crainte de lui déplaire, quelle peur de faire changer ce viſage où il y avoit tant de douceur, & de le voir devenir plein de ſévérité & de colere ?

Il trouva qu'il y avoit eu de la folie, non pas à venir voir Madame de Cleves ſans être vu ; mais à penſer de s'en faire voir ; il vit tout ce qu'il n'avoit point encore enviſagé. Il lui parut de l'extravagance dans ſa hardieſſe, de venir ſurprendre au milieu de la nuit une perſonne à qui il n'avoit encore jamais parlé de ſon amour. Il penſa qu'il ne devoit pas prétendre qu'elle voulût l'écouter, & qu'elle auroit une juſte colere du péril où il l'expoſoit, par les accidens qui pouvoient arriver. Tout ſon courage l'abandonna, & il fut prêt pluſieurs fois à prendre la réſolution de s'en retourner ſans ſe faire voir. Pouſſé néanmoins par le deſir de lui parler, & raſſuré par les eſpérances que lui donnoit tout ce qu'il avoit vu, il avança quelques pas, mais avec tant de trouble, qu'une écharpe qu'il avoit s'embarraſſa dans la fenêtre, enſorte qu'il fit du bruit. Madame de Cleves tourna la tête, & ſoit qu'elle eût l'eſprit rempli de ce Prince, ou qu'il fût dans un lieu où la lumiere donnoit aſſez pour qu'elle pût le diſtinguer, elle crut le reconnoître ; &, ſans balancer ni ſe retourner du côté où il étoit, elle entra dans le lieu où étoient ſes femmes. Elle y entra avec tant de trouble, qu'elle fut contrainte, pour le cacher, de dire qu'elle ſe trouvoit mal ; & elle le dit auſſi pour occuper tous ſes gens, & pour donner le temps à Monſieur de Nemours de ſe retirer. Quand elle eut fait quelque réflexion, elle penſa qu'elle s'étoit trompée, & que c'étoit un effet de ſon imagination d'avoir cru voir Monſieur de Nemours. Elle ſçavoit qu'il étoit à Chambort, elle ne trouvoit nulle apparence qu'il eût entrepris une choſe ſi

hazardeuſe ; elle eut envie pluſieurs fois de rentrer dans le Cabinet, & d'aller voir dans le jardin s'il y avoit quelqu'un. Peut-être ſouhaitoit-elle autant qu'elle le craignoit d'y trouver Monſieur de Nemours : mais enfin la raiſon & la prudence l'emporterent ſur tous ſes autres ſentimens, & elle trouva qu'il valoit mieux demeurer dans le doute où elle étoit, que de prendre le hazard de s'en éclaircir. Elle fut long-tems à ſe réſoudre à ſortir d'un lieu dont elle penſoit que ce Prince étoit peut-être ſi proche, & il étoit quaſi jour quand elle revint au Château.

Monſieur de Nemours étoit demeuré dans le jardin tant qu'il avoit vu de la lumiere, il n'avoit pu perdre l'eſpérance de revoir Madame de Cleves, quoiqu'il fût perſuadé qu'elle l'avoit reconnu, & qu'elle n'étoit ſortie que pour l'éviter ; mais, voyant qu'on fermoit les portes, il jugea bien qu'il n'avoit plus rien à eſpérer. Il vint reprendre ſon cheval tout proche du lieu où attendoit le Gentilhomme de Monſieur de Cleves. Ce Gentilhomme le ſuivit juſqu'au même Village d'où il étoit parti le ſoir. Monſieur de Nemours ſe réſolut d'y paſſer tout le jour, afin de retourner la nuit à Colomiers, pour voir ſi Madame de Cleves auroit encore la cruauté de le fuir, ou celle de ne pas s'expoſer à être vue, quoiqu'il eût une joye ſenſible de l'avoir trouvée ſi remplie de ſon idée. Il étoit néanmoins très-affligé de lui avoir vu un mouvement ſi naturel de le fuir.

La paſſion n'a jamais été ſi tendre & ſi violente, qu'elle l'étoit alors en ce Prince. Il s'en alla ſous des ſaules le long d'un petit ruiſſeau qui couloit derriere la maiſon, où il étoit caché. Il s'éloigna le plus qu'il lui fut poſſible, pour n'être vu ni entendu de perſonne ; il s'abandonna aux tranſports de ſon amour, & ſon cœur en fut tellement preſſé, qu'il fut contraint de laiſſer couler quelques larmes ;

mes; mais ces larmes n'étoient pas de celles que la douleur ſeule fait répandre, elles étoient mêlées de douceur, & de ce charme qui ne ſe trouve que dans l'amour.

Il ſe mit à repaſſer toutes les actions de Madame de Cleves, depuis qu'il en étoit amoureux; quelle rigueur honnête & modeſte elle avoit toujours eue pour lui, quoiqu'elle l'aimât. Car enfin elle m'aime, diſoit-il, elle m'aime, je n'en ſçaurois douter; les plus grands engagemens, & les plus grandes faveurs, ne ſont pas des marques ſi aſſurées que celles que j'en ai eues: cependant je ſuis traité avec la même rigueur que ſi j'étois haï, j'ai eſpéré au temps, je n'en dois plus rien attendre, je la vois toujours ſe défendre également contre moi & contre elle-même. Si je n'étois point aimé, je ſongerois à plaire; mais je plais, on m'aime, & on me le cache. Que puis-je donc eſpérer, & quel changement dois-je attendre dans ma deſtinée! Quoi! je ſerai aimé de la plus aimable perſonne du monde, je n'aurai cet excès d'amour que donnent les premieres certitudes d'être aimé, que pour mieux ſentir la douleur d'être maltraité! Laiſſez-moi voir que vous m'aimez, belle Princeſſe, s'écria-t-il, laiſſez-moi voir vos ſentimens; pourvu que je les connoiſſe par vous une fois en ma vie, je conſens que vous repreniez pour toujours ces rigueurs dont vous m'accablez. Regardez-moi du moins avec ces mêmes yeux dont je vous ai vue cette nuit regarder mon portrait; pouvez-vous l'avoir regardé avec tant de douceur, & m'avoir fui moi-même ſi cruellement? Que craignez-vous? Pourquoi mon amour vous eſt-il ſi redoutable? Vous m'aimez, vous me le cachez inutilement; vous-même m'en avez donné des marques involontaires. Je ſçai mon bonheur, laiſſez-m'en jouir, & ceſſez de me rendre malheureux. Eſt-il poſſible, reprenoit-il, que je ſois aimé de Madame

Madame de Cleves, & que je ſois malheureux ? Qu'elle étoit belle cette nuit ! comment ai-je pu réſiſter à l'envie de me jetter à ſes pieds ? Si je l'avois fait, je l'aurois peut-être empêchée de me fuir, mon reſpect l'auroit raſſurée : mais peut-être elle ne m'a pas reconnu ; je m'afflige plus que je ne dois, & la vue d'un homme à une heure ſi extraordinaire, l'a effrayée.

Ces mêmes penſées occuperent tout le jour Monſieur de Nemours ; il attendit la nuit avec impatience ; &, quand elle fut venue, il reprit le chemin de Colomiers. Le Gentilhomme de Monſieur de Cleves, qui s'étoit déguiſé pour être moins remarqué, le ſuivit juſqu'au lieu où il l'avoit ſuivi le ſoir d'auparavant, & le vit entrer dans le même jardin. Ce Prince connut bien-tôt que Madame de Cleves n'avoit pas voulu hazarder qu'il eſſayât encore de la voir, toutes les portes étoient fermées. Il tourna de tous les côtés pour découvrir s'il ne verroit point de lumiere, mais ce fut inutilement.

Madame de Cleves, s'étant doutée que Monſieur de Nemours pourroit revenir, étoit demeurée dans ſa chambre ; elle avoit appréhendé de n'avoir pas toujours la force de le fuir, & elle n'avoit pas voulu ſe mettre au hazard de lui parler d'une maniere ſi peu conforme à la conduite qu'elle avoit eue juſqu'alors.

Quoique Monſieur de Nemours n'eût aucune eſpérance de la voir, il ne put ſe réſoudre à ſortir ſi-tôt d'un lieu où elle étoit ſi ſouvent. Il paſſa la nuit entiere dans le jardin, & trouva quelque conſolation à voir du moins les mêmes objets qu'elle voyoit tous les jours. Le Soleil étoit levé avant qu'il penſât à ſe retirer : mais enfin la crainte d'être découvert l'obligea à s'en aller.

Il lui fut impoſſible de s'éloigner ſans voir Madame de Cleves ; & il alla chez Madame de Mer-

cœur

ſœur qui étoit alors dans cette maiſon qu'elle avoit proche de Colomiers. Elle fut extrêmement ſurpriſe de l'arrivée de ſon frere. Il inventa une cauſe de ſon voyage aſſez vraiſemblable pour la tromper; & enfin il conduiſit ſi habilement ſon deſſein, qu'il l'obligea à lui propoſer d'elle-même d'aller chez Madame de Cleves. Cette propoſition fut exécutée dès le même jour, & Monſieur de Nemours dit à ſa ſœur qu'il la quitteroit à Colomiers, pour s'en retourner en diligence trouver le Roi. Il fit ce deſſein de la quitter à Colomiers, dans la penſée de l'en laiſſer partir la premiere; & il crut avoir trouvé un moyen infaillible de parler à Madame de Cleves.

Comme ils arriverent, elle ſe promenoit dans une grande allée qui borde le parterre. La vue de Monſieur de Nemours ne lui cauſa pas un médiocre trouble, & ne lui laiſſa plus douter que ce ne fût lui qu'elle avoit vu la nuit précédente. Cette certitude lui donna quelque mouvement de colere par la hardieſſe & l'imprudence qu'elle trouvoit dans ce qu'il avoit entrepris. Ce Prince remarqua une impreſſion de froideur ſur ſon viſage qui lui donna une ſenſible douleur. La converſation fut de choſes indifférentes; & néanmoins il trouva l'art d'y faire paroître tant d'eſprit, tant de complaiſance, & tant d'admiration pour Madame de Cleves, qu'il diſſipa malgré elle une partie de la froideur qu'elle avoit eue d'abord.

Lorſqu'il ſe ſentit raſſuré de ſa premiere crainte, il témoigna une extrême curioſité d'aller voir le Pavillon de la Forêt: il en parla comme du plus agréable lieu du monde, & en fit même une deſcription ſi particuliere, que Madame de Mercœur lui dit qu'il falloit qu'il y eût été pluſieurs fois pour en connoître ſi bien toutes les beautés. Je ne crois pourtant pas, reprit Madame de Cleves, que Monſieur de Nemours y ait jamais entré. C'eſt

un lieu qui n'eſt achevé que depuis peu. Il n'y a pas long-temps auſſi que j'y ai été, reprit Monſieur de Nemours en la regardant; & je ne ſçai si je ne dois point être bien aiſe que vous ayez oublié de m'y avoir vu. Madame de Mercœur, qui regardoit la beauté des jardins, n'avoit point d'attention à ce que diſoit ſon frere. Madame de Cleves rougit, en baiſſant les yeux, ſans regarder Monſieur de Nemours: Je ne me ſouviens point, lui dit-elle, de vous y avoir vu, & ſi vous y avez été, c'eſt ſans que je l'aye ſçu. Il eſt vrai, Madame, repliqua Monſieur de Nemours, que j'y ai été ſans vos ordres, & j'y ai paſſé les plus doux & les plus cruels momens de ma vie.

Madame de Cleves entendoit trop bien tout ce que diſoit ce Prince, mais elle n'y répondit point; elle ſongea à empêcher Madame de Mercœur d'aller dans ce Cabinet, parce que le portrait de Monſieur de Nemours y étoit, & qu'elle ne vouloit pas qu'elle l'y vît. Elle fit ſi bien que le temps ſe paſſa inſenſiblement, & Madame de Mercœur parla de s'en retourner. Mais quand Madame de Cleves vit que Monſieur de Nemours & ſa ſœur ne s'en alloient pas enſemble, elle jugea bien à quoi elle alloit être expoſée; elle ſe trouva dans le même embarras où elle s'étoit trouvée à Paris, & elle prit auſſi le même parti. La crainte que cette viſite ne fût encore une confirmation des ſoupçons qu'avoit ſon mari, ne contribua pas peu à la déterminer; &, pour éviter que Monſieur de Nemours ne demeurât ſeul avec elle, elle dit à Madame de Mercœur, qu'elle l'alloit conduire juſqu'au bord de la Forêt, & elle ordonna que ſon caroſſe la ſuivît. La douleur qu'eut ce Prince de trouver toujours cette même continuation de rigueurs en Madame de Cleves fut ſi violente, qu'il en pâlit dans le même moment. Madame de Mercœur lui demanda s'il ſe trouvoit mal, mais il regarda Madame

dame de Cleves, ſans que perſone s'en apperçût, & il lui fit juger par ſes regards qu'il n'avoit point d'autre mal que ſon deſpeſpoir. Cependant il falut qu'il les laiſſât partir ſans oſer les ſuivre; &, après ce qu'il avoit dit, il ne pouvoit plus retourner avec ſa ſœur; ainſi il revint à Paris, & en partit le lendemain.

Le Gentilhomme de Monſieur de Cleves l'avoit toujours obſervé: il revint auſſi à Paris, & comme il vit Monſieur de Nemours parti pour Chambort, il prit la poſte, afin d'y arriver avant lui, & de rendre compte de ſon voyage. Son Maître attendoit ſon retour, comme ce qui alloit décider du malheur de toute ſa vie.

Si-tôt qu'il le vit, il jugea par ſon viſage & par ſon ſilence, qu'il n'avoit que des choſes fâcheuſes à lui apprendre. Il demeura quelque temps ſaiſi d'affliction, la tête baiſſée, ſans pouvoir parler; enfin, il lui fit ſigne de la main de ſe retirer. Allez, lui, dit-il, je vois ce que vous avez à me dire, mais je n'ai pas la force de l'écouter. Je n'ai rien à vous apprendre, lui répondit le Gentilhomme, ſur quoi on puiſſe faire de jugement aſſuré: Il eſt vrai que Monſieur de Nemours eſt entré deux nuits de ſuite dans le jardin de la Forêt, & qu'il a été le jour d'après à Colomiers avec Madame de Mercœur. C'eſt aſſez, repliqua Monſieur de Cleves, c'eſt aſſez, en lui faiſant encore ſigne de ſe retirer, & je n'ai pas beſoin d'un plus grand éclairciſſement. Le Gentilhomme fut contraint de laiſſer ſon Maître abandonné à ſon deſeſpoir: il n'y en a peut-être jamais eu un plus violent; & peu d'hommes d'un auſſi grand courage & d'un cœur auſſi paſſionné que Monſieur de Cleves, ont reſſenti en même temps la douleur que cauſe l'infidélité d'une Maîtreſſe, & la honte d'être trompé par une femme.

Monſieur de Cleves ne put réſiſter à l'accablement où il ſe trouva. La fièvre lui prit dès la nuit

nuit même, & avec de ſi grands accider
dès ce moment ſa maladie parut très-dang
On en donna avis à Madame de Cleves : e
en diligence. Quand elle arriva, il étoit
plus mal, elle lui trouva quelque choſe de
& de ſi glacé pour elle, qu'elle en fut e
ment ſurpriſe & affligée. Il lui parut mêu
recevoit avec peine les ſervices qu'elle lui r
mais enfin elle penſa que c'étoit peut-être
de ſa maladie.

D'abord qu'elle fut à Blois, où la Co
alors, Monſieur de Nemours ne put s'en
d'avoir de la joye de ſçavoir qu'elle étoit
même lieu que lui. Il eſſaya de la voir, & a
les jours chez Monſieur de Cleves, ſous
de ſçavoir de ſes nouvelles ; mais ce fut
ment. Elle ne ſortoit point de la chambre
mari, & avoit une douleur violente de l'
elle le voyoit. Monſieur de Nemours étoi
péré qu'elle fût ſi affligée, il jugeoit a
combien cette affliction renouvelloit l'amiti
le avoit pour Monſieur de Cleves, & comb
te amitié faiſoit une diverſion dangereuſe à
ſion qu'elle avoit dans le cœur. Ce ſentim
donna un chagrin mortel pendant quelque
mais l'extrémité du mal de Monſieur de
lui ouvrit de nouvelles eſpérances. Il vit q
dame de Cleves ſeroit peut-être en liberté
vre ſon inclination, & qu'il pourroit trouv
l'avenir une ſuite de bonheur & de plaiſirs du
Il ne pouvoit ſoutenir cette penſée, tant
donnoit de trouble & de tranſports ; & il e
gnoit ſon eſprit par la crainte de ſe trouv
malheureux, s'il venoit à perdre ſes eſp

Cependant Monſieur de Cleves étoit p
bandonné des Médecins. Un des derniers
ſon mal, après avoir paſſé une nuit très-fi
il dit ſur le matin qu'il vouloit repoſer.

de Cleves demeura ſeule dans ſa chambre, il lui parut qu'au lieu de repoſer il avoit beaucoup d'inquiétude; elle s'approcha, & ſe vint mettre à genoux devant ſon lit le viſage tout couvert de larmes. Monſieur de Cleves avoit réſolu de ne lui point témoigner le violent chagrin qu'il avoit contre elle; mais les ſoins qu'elle lui rendoit, & ſon affliction qui lui paroiſſoit quelquefois véritable, & qu'il regardoit auſſi quelquefois comme des marques de diſſimulation & de perfidie, lui cauſoient des ſentimens ſi oppoſés & ſi douloureux, qu'il ne les put renfermer en lui-même.

Vous verſez bien des pleurs, Madame, lui dit-il, pour une mort que vous cauſez, & qui ne vous peut donner la douleur que vous faites paroître. Je ne ſuis plus en état de vous faire des reproches, continua-t-il avec une voix affoiblie par la maladie & par la douleur; mais je meurs du cruel déplaiſir que vous m'avez donné. Faloit-il qu'une action auſſi extraordinaire que celle que vous aviez faite de me parler à Colomiers, eût ſi peu de ſuite? Pourquoi m'éclaircir ſur la paſſion que vous aviez pour Monſieur de Nemours, ſi votre vertu n'avoit pas plus d'étendue pour y réſiſter? Je vous aimois juſqu'à être bien aiſe d'être trompé, je l'avoue à ma honte; j'ai regretté ce faux repos dont vous m'avez tiré. Que ne me laiſſiez-vous dans cet aveuglement tranquille dont jouiſſent tant de maris? j'euſſe peut-être ignoré toute ma vie que vous aimiez Monſieur de Nemours. Je mourrai, ajouta-t-il; mais ſçachez que vous me rendez la mort agréable, & qu'après m'avoir ôté l'eſtime & la tendreſſe que j'avois pour vous, la vie me feroit horreur. Que ferois-je de la vie, reprit-il, pour la paſſer avec une perſonne que j'ai tant aimée, & dont j'ai été ſi cruellement trompé; ou pour vivre ſéparé de cette même perſonne, & en venir à un éclat & à des violences ſi oppoſées à mon honneur

ſée que vous êtes digne de l'eſtime que j'ai eue po
vous. Je vous prie que je puiſſe encore avoir
conſolation de croire que ma mémoire vous ſe
chere, & que s'il eût dépendu de vous, vous eu
ſiez eu pour moi les ſentimens que vous avez po
un autre. Il voulut continuer, mais une foibleſ
lui ôta la parole. Madame de Cleves fit venir l
Médecins, ils le trouverent preſque ſans vie.
languit néanmoins encore quelques jours, & mo
rut enfin avec une conſtance admirable.

Madame de Cleves demeura dans une afflictio
ſi violente, qu'elle perdit quaſi l'uſage de la ra
ſon. La Reine la vint voir avec ſoin, & la men
dans un Couvent ſans qu'elle ſçût où on la co
duiſoit. Ses belles-ſœurs la ramenerent à Paris
qu'elle n'étoit pas encore en état de ſentir diſtinc
tement ſa douleur. Quand elle commença d'avoi
la force de l'enviſager, & qu'elle vit quel mari ell
avoit perdu; qu'elle conſidéra qu'elle étoit la cauſ
de ſa mort, & que c'étoit par la paſſion qu'elle a
voit eue pour un autre, qu'elle en étoit cauſe
l'horreur qu'elle eut pour elle-même, & pour Mon
ſieur de Nemours, ne ſe peut repréſenter.

Ce Prince n'oſa dans ces commencemens lui ren
dre d'autres ſoins que ceux que lui ordonnoit l
bienſéance. Il connoiſſoit aſſez Madame de Cle
ves, pour croire qu'un plus grand empreſſemen
lui ſeroit deſagréable; mais ce qu'il apprit enſuite
lui fit bien voir qu'il devoit avoir long-temps l
même conduite.

Un Ecuyer qu'il avoit, lui conta que le Gentil
homme de Monſieur de Cleves, qui étoit ſon am
intime, lui avoit dit dans ſa douleur de la perte
de ſon Maître, que le voyage de Monſieur de Ne
mours à Colomiers étoit cauſe de ſa mort. Mon-
ſieur de Nemours fut extrêmement ſurpris de ce
diſcours; mais après y avoir fait réflexion, il de-
vina une partie de la vérité, & il jugea bien quels
ſeroient

ſeroient d'abord les ſentimens de Madame de Cleves, & quel éloignement elle auroit de lui, ſi elle croyoit que le mal de ſon mari eût été cauſé par la jalouſie. Il crut qu'il ne faloit pas même la faire ſi-tôt ſouvenir de ſon nom; & il ſuivit cette conduite, quelque pénible qu'elle lui parût.

Il fit un voyage à Paris, & ne put s'empêcher néanmoins d'aller à ſa porte pour apprendre de ſes nouvelles. On lui dit que perſonne ne la voyoit, & qu'elle avoit même défendu qu'on lui rendît compte de ceux qui l'iroient chercher. Peut-être que ces ordres ſi exacts étoient donnés en vue de ce Prince, & pour ne point entendre parler de lui. Monſieur de Nemours étoit trop amoureux pour pouvoir vivre ſi abſolument privé de la vue de Madame de Cleves. Il réſolut de trouver des moyens, quelque difficiles qu'ils puſſent être, de ſortir d'un état qui lui paroiſſoit ſi inſupportable.

La douleur de cette Princeſſe paſſoit les bornes de la raiſon. Ce mari mourant, & mourant à cauſe d'elle, & avec tant de tendreſſe pour elle, ne lui ſortoit point de l'eſprit. Elle repaſſoit inceſſamment tout ce qu'elle lui devoit, & elle ſe faiſoit un crime de n'avoir pas eu de la paſſion pour lui, comme ſi c'eût été une choſe qui eût été en ſon pouvoir. Elle ne trouvoit de conſolation qu'à penſer qu'elle le regrettoit autant qu'il méritoit d'être regretté, & qu'elle ne feroit dans le reſte de ſa vie, que ce qu'il auroit été bien aiſé qu'elle eût fait s'il avoit vécu.

Elle avoit penſé pluſieurs fois comment il avoit ſçu que Monſieur de Nemours étoit venu à Colomiers. Elle ne ſoupçonnoit pas ce Prince de l'avoir conté, & il lui paroiſſoit même indifférent qu'il l'eût redit, tant elle ſe croyoit guérie & éloignée de la paſſion qu'elle avoit eue pour lui. El-

le ſentoit néanmoins une douleur vive de s'im
giner qu'il étoit cauſe de la mort de ſon mari ;
elle ſe ſouvenoit avec peine de la crainte que Mon
ſieur de Cleves lui avoit témoignée en mourar
qu'elle ne l'épouſât. Mais toutes ces douleurs ſ
confondoient dans celle de la perte de ſon mari
& elle croyoit n'en avoir point d'autre.

Après que pluſieurs mois furent paſſés, elle ſor
tit de cette violente affliction où elle étoit, e
paſſa dans un état de triſteſſe & de langueur. Ma
dame de Martigues fit un voyage à Paris, & la vi
avec ſoin pendant le ſéjour qu'elle y fit. Elle l'en
tretint de la Cour & de tout ce qui s'y paſſoit
& quoique Madame de Cleves ne parût pas
prendre intérêt, Madame de Martigues ne laiſſoi
pas de lui en parler pour la divertir.

Elle lui conta des nouvelles du Vidame, de Mon
ſieur de Guiſe, & de tous les autres qui étoien
diſtingués par leur perſonne ou par leur mérite
Pour Monſieur de Nemours, dit-elle, je ne ſçai ſ
les affaires ont pris dans ſon cœur la place de l
galanterie; mais il a bien moins de joye qu'il n'a
voit accoutumé d'en avoir: il paroît fort retiré
du commerce des femmes, il fait ſouvent des voya
ges à Paris, & je crois même qu'il y eſt préſente
ment. Le nom de Monſieur de Nemours ſurpri
Madame de Cleves, & la fit rougir. Elle change
de diſcours, & Madame de Martigues ne s'apperçu
point de ſon trouble.

Le lendemain cette Princeſſe, qui cherchoit de
occupations conformes à l'état où elle étoit, alla
proche de chez elle voir un homme qui faiſoit de
ouvrages de ſoye d'une façon particuliere; & elle
y fut dans le deſſein d'en faire faire de ſemblables.
Après qu'on les lui eut montrés, elle vit la porte
d'une chambre où elle crut qu'il y en avoit encore;
elle dit qu'on la lui ouvrit: Le Maître répondit
qu'il

qu'il n'en avoit pas la clef, & qu'elle étoit occupée par un homme qui y venoit quelquefois pendant le jour pour déſigner de belles maiſons & des jardins que l'on voyoit de ſes fenêtres. C'eſt l'homme du monde le mieux fait, ajouta-t-il : il n'a gueres la mine d'être réduit à gagner ſa vie. Toutes les fois qu'il vient céans, je le vois toujours regarder les maiſons & les jardins ; mais je ne le vois jamais travailler.

Madame de Cleves écoutoit ce diſcours avec une grande attention. Ce que lui avoit dit Madame de Martigues, que Monſieur de Nemours étoit quelquefois à Paris, ſe joignit dans ſon imagination à cet homme bien fait qui venoit proche de chez elle, & lui donnoit une idée de Monſieur de Nemours, & de Monſieur de Nemours appliqué à la voir, qui lui cauſoit une trouble confus dont elle ne ſçavoit pas même la cauſe. Elle alla vers les fenêtres pour voir où elles donnoient ; elle trouva qu'elles voyoient tout ſon jardin, & la face de ſon appartement : & lorſqu'elle fut dans ſa chambre, elle remarqua aiſément cette même fenêtre où on lui avoit dit que venoit cet homme. La penſée que c'étoit Monſieur de Nemours, changea entiérement la ſituation de ſon eſprit ; elle ne ſe trouva plus dans un certain repos triſte qu'elle commençoit à goûter, elle ſe ſentit inquiete & agitée. Enfin, ne pouvant demeurer avec elle-même, elle ſortit & alla prendre l'air dans un jardin hors des Fauxbourgs, où elle penſoit être ſeule. Elle crut en y arrivant qu'elle ne s'étoit pas trompée ; elle ne vit aucune apparence qu'il y eût quelqu'un, & elle ſe promena aſſez long-temps.

Après avoir traverſé un petit bois, elle apperçut au bout d'une allée, dans l'endroit le plus reculé du jardin, une maniere de Cabinet ouvert de tous côtés où elle adreſſa ſes pas. Comme elle en fut

proche, elle vit un homme couché ſur des bancs, qui paroiſſoit enſéveli dans une rêverie profonde, & elle reconnut que c'étoit Monſieur de Nemours. Cette vue l'arrêta tout court; mais ſes gens, qui la ſuivoient, firent quelque bruit, qui tira Monſieur de Nemours de ſa rêverie. Sans regarder qui avoit cauſé le bruit qu'il avoit entendu, il ſe leva de ſa place, pour éviter la compagnie qui venoit vers lui, & tourna dans une autre allée, en faiſant une révérence fort baſſe, qui l'empêcha même de voir ceux qu'il ſaluoit.

S'il eût ſçu ce qu'il évitoit, avec quelle ardeur ſeroit-il retourné ſur ſes pas! mais il continua à ſuivre l'allée, & Madame de Cleves le vit ſortir par une porte de derriere où l'attendoit ſon caroſſe. Quel effet produiſit cette vue d'un moment dans le cœur de Madame de Cleves! Quelle paſſion endormie ſe ralluma dans ſon cœur, & avec quelle violence! Elle alla s'aſſeoir dans le même endroit d'où venoit de ſortir Monſieur de Nemours; elle y demeura comme accablée. Ce Prince ſe préſenta à ſon eſprit, aimable au-deſſus de tout ce qui étoit au monde, l'aimant depuis long-temps avec une paſſion pleine de reſpect & de fidélité, mépriſant tout pour elle, reſpectant juſqu'à ſa douleur, ſongeant à la voir ſans ſonger à en être vu, quittant la Cour, dont il faiſoit les délices, pour aller regarder les murailles qui la renfermoient, pour venir rêver dans les lieux où il ne pouvoit prétendre de la rencontrer; enfin, un homme digne d'être aimé par ſon ſeul attachement, & pour qui elle avoit une inclination ſi violente, qu'elle l'auroit aimé quand il ne l'auroit pas aimée; mais de plus, un homme d'une qualité élevée & convenable à la ſienne. Plus de devoir, plus de vertu, qui s'oppoſaſſent à ſes ſentimens, tous les obſtacles étoient levés, & il ne reſtoit de leur état

paſſé

paſſé que la paſſion de Monſieur de Nemours pour elle, & que celle qu'elle avoit pour lui.

Toutes ces idées furent nouvelles à cette Princeſſe. L'affliction de la mort de Monſieur de Cleves l'avoit aſſez occupée, pour avoir empêché qu'elle n'y eût jetté les yeux. La préſence de Monſieur de Nemours les amena en foule dans ſon eſprit; mais, quand il eut été pleinement rempli, & qu'elle ſe ſouvint auſſi que ce même homme qu'elle regardoit, comme pouvant l'épouſer, étoit celui qu'elle avoit aimé du vivant de ſon mari, & qui étoit la cauſe de ſa mort; que même en mourant il lui avoit témoigné de la crainte qu'elle ne l'épouſât; ſon auſtere vertu étoit ſi bleſſé de cette imagination, qu'elle ne trouvoit gueres moins de crime à épouſer Monſieur de Nemours, qu'elle en avoit trouvé à l'aimer pendant la vie de ſon mari. Elle s'abandonna à ces réflexions ſi contraires à ſon bonheur, elle les fortifia encore de pluſieurs raiſons qui regardoient ſon repos, & les maux qu'elle prévoyoit en épouſant ce Prince. Enfin, après avoir demeuré deux heures dans le lieu où elle étoit, elle s'en revint chez elle, perſuadée qu'elle devoit fuir ſa vue comme une choſe entiérement oppoſée à ſon devoir.

Mais cette perſuaſion, qui étoit un effet de ſa raiſon & de ſa vertu, n'entraînoit pas ſon cœur. Il demeuroit attaché à Monſieur de Nemours avec une violence qui la mettoit dans un état digne de compaſſion, & qui ne lui laiſſa plus de repos. Elle paſſa une des plus cruelles nuits qu'elle eût jamais paſſée. Le matin, ſon premier mouvement fut d'aller voir s'il n'y auroit perſonne à la fenêtre qui donnoit chez elle: elle y alla, elle y vit Monſieur de Nemours. Cette vue la ſurprit, & elle ſe retira avec une promptitude qui fit juger à ce Prince qu'il avoit été reconnu. Il avoit ſou-

vent deſiré de l'être, depuis que ſa paſſion lui avoit fait trouver ces moyens, de voir Madame de Cleves: & lorſqu'il n'eſpéroit pas d'avoir ce plaiſir, il alloit rêver dans le même jardin où elle l'avoit trouvé.

Laſſé enfin d'un état ſi malheureux & ſi incertain, il réſolut de tenter quelque voye d'éclaircir ſa deſtinée. Que veux-je attendre? diſoit-il: il y a long-temps que je ſçai que j'en ſuis aimé: elle eſt libre, elle n'a plus de devoir à m'oppoſer, pourquoi me réduire à la voir ſans être vu, & ſans lui parler? Eſt-il poſſible que l'amour m'ait ſi abſolument ôté la raiſon & la hardieſſe, & qu'il m'ait rendu ſi différent de ce que j'ai été dans les autres paſſions de ma vie? J'ai dû reſpecter la douleur de Madame de Cleves; mais je la reſpecte trop long-temps, & je lui donne le loiſir d'éteindre l'inclination qu'elle a pour moi.

Après ces réflexions, il ſongea aux moyens dont il devoit ſe ſervir pour la voir. Il crut qu'il n'y avoit plus rien qui l'obligeât à cacher ſa paſſion au Vidame de Chartres. Il réſolut de lui en parler, & de lui dire le deſſein qu'il avoit pour ſa niéce.

Le Vidame étoit alors à Paris, tout le monde y étoit venu donner ordre à ſon équipage & à ſes habits, pour ſuivre le Roi, qui devoit conduire la Reine d'Eſpagne. Monſieur de Nemours alla donc chez le Vidame, & lui fit un aveu ſincere de tout ce qu'il lui avoit caché juſqu'alors, à la réſerve des ſentimens de Madame de Cleves, dont il ne voulut pas paroître inſtruit.

Le Vidame lui propoſa de le mener chez elle; mais Monſieur de Nemours crut qu'elle en ſeroit choquée, parce qu'elle ne voyoit encore perſonne. Ils trouverent qu'il falloit que Monſieur le Vidame la priât de venir chez lui, ſur quelque prétexte,

te, & que Monſieur de Nemours y vînt par un eſcalier dérobé, afin de n'être vu de perſonne. Cela s'exécuta comme ils l'avoient réſolu. Madame de Cleves vint, le Vidame l'alla recevoir, & la conduiſit dans un grand Cabinet, au bout de ſon appartement. Quelque temps après, Monſieur de Nemours entra, comme ſi le hazard l'eût conduit. Madame de Cleves fut extrêmement ſurpriſe de le voir; elle rougit, & eſſaya de cacher ſa rougeur. Le Vidame parla d'abord de choſes indifférentes, & ſortit, ſuppoſant qu'il avoit quelque ordre à donner. Il dit à Madame de Cleves qu'il la prioit de faire les honneurs de chez lui, & qu'il alloit rentrer dans un moment.

On ne peut exprimer ce que ſentirent Monſieur de Nemours & Madame de Cleves, de ſe trouver ſeuls, & en état de ſe parler pour la premiere fois. Ils demeurerent quelque temps ſans rien dire. Enfin, Monſieur de Nemours rompant le ſilence, Pardonnerez-vous à Monſieur de Chartres, Madame, lui dit-il, de m'avoir donné l'occaſion de vous voir, & de vous entretenir, que vous m'avez toujours ſi cruellement ôtée? Je ne lui dois pas pardonner, répondit-elle, d'avoir oublié l'état où je ſuis, & à quoi il expoſe ma réputation. En prononçant ces paroles, elle voulut s'en aller; & Monſieur de Nemours la retenant: Ne craignez rien, Madame, repliqua-t il, perſonne ne ſçait que je ſuis ici, & aucun hazard n'eſt à craindre. Ecoutez-moi, Madame, écoutez-moi; ſi ce n'eſt par bonté, que ce ſoit du moins pour l'amour de vous-même, & pour vous délivrer des extravagances où m'emporteroit infailliblement une paſſion dont je ne ſuis plus le maître. Madame de Cleves céda pour la premiere fois au penchant qu'elle avoit pour Monſieur de Nemours, & le regardant avec des yeux pleins de douceur & de charmes. Mais qu'eſ-

pérez-vous, lui dit-elle, de la complaiſance que vous me demandez? Vous vous repentirez peut-être de l'avoir obtenue, & je me repentirai infailliblement de vous l'avoir accordée. Vous méritez une deſtinée plus heureuſe que celle que vous avez eue juſques ici, & que celle que vous pouvez trouver à l'avenir, à moins que vous ne la cherchiez ailleurs. Moi! Madame, lui dit-il, chercher du bonheur ailleurs! & y en a-t-il d'autre que d'être aimé de vous? Quoique je ne vous aye jamais parlé, je ne ſçaurois croire, Madame, que vous ignoriez ma paſſion, & que vous ne la connoiſſiez pour la plus véritable & la plus violente qui ſera jamais. A quelle épreuve a-t-elle été par des choſes qui vous ſont inconnues? & à quelle épreuve l'avez-vous miſe par vos rigueurs?

Puiſque vous voulez que je vous parle, & que je m'y réſous, répondit Madame de Cleves en s'aſſéyant, je le ferai avec une ſincérité que vous trouverez mal-aiſément dans les perſonnes de mon ſexe. Je ne vous dirai point que je n'aye pas vu l'attachement que vous avez eu pour moi; peut-être ne me croiriez-vous pas quand je vous le dirois. Je vous avoue donc, non ſeulement que je l'ai vu, mais que je l'ai vu tel que vous pouvez ſouhaiter qu'il m'ait paru. Et ſi vous l'avez vu, Madame, interrompit-il, eſt-il poſſible que vous n'en ayez point été touchée? & oſerois-je vous demander s'il n'a fait aucune impreſſion dans votre cœur? Vous en avez dû juger par ma conduite, lui repliqua-t-elle; mais je voudrois bien ſçavoir ce que vous en avez penſé. Il faudroit que je fuſſe dans un état plus heureux pour vous l'oſer dire, répondit-il, & ma deſtinée a trop peu de rapport à ce que je vous dirois. Tout ce que je puis vous apprendre, Madame, c'eſt que j'ai ſouhaité ardemment que vous n'euſſiez pas avoué à Monſieur de Cleves ce que

vous

vous me cachiez, & que vous lui euſſiez caché ce que vous m'euſſiez laiſſé voir. Comment avez-vous pu découvrir, reprit-elle en rougiſſant, que j'aye avoué quelque choſe à Monſieur de Cleves? Je l'ai ſçu par vous-même, Madame, répondit-il; mais, pour me pardonner la hardieſſe que j'ai eue de vous écouter, ſouvenez-vous ſi j'ai abuſé de ce que j'ai entendu, ſi mes eſpérances en ont augmenté, & ſi j'ai eu plus de hardieſſe à vous parler.

Il commença à lui conter comme il avoit entendu ſa converſation avec Monſieur de Cleves, mais elle l'interrompit avant qu'il eût achevé. Ne m'en dites pas davantage, lui dit-elle, je vois préſentement par où vous avez été ſi bien inſtruit; vous ne me le parûtes déjà que trop chez Madame la Dauphine, qui avoit ſçu cette avanture par ceux à qui vous l'aviez confiée.

Monſieur de Nemours lui apprit alors de quelle maniere la choſe étoit arrivée. Ne vous excuſez point, reprit-elle; il y a long-temps que je vous ai pardonné, ſans que vous m'ayez dit de raiſon; mais, puiſque vous avz appris par moi-même ce que j'avois eu deſſein de vous cacher toute ma vie, je vous avoue que vous m'avez inſpiré des ſentimens qui m'étoient inconnus avant que de vous avoir vu, & dont j'avois même ſi peu d'idée, qu'ils me donnerent d'abord une ſurpriſe qui augmentoit encore le trouble qui les ſuit toujours. Je vous fais cet aveu avec moins de honte, parce que je le fais dans un temps où je le puis faire ſans crime, & que vous avez vu que ma conduite n'a pas été réglée pas mes ſentimens.

Croyez-vous, Madame, lui dit Monſieur de Nemours, en ſe jettant à ſes genoux, que je n'expire pas à vos pieds de joye & de tranſport? Je ne vous apprens, lui répondit-elle en ſouriant, que ce que vous ne ſçaviez déjà que trop. Ah! Madame,

repliqua-t-il, quelle différence de le ſçavoir par un effet du hazard, ou de l'apprendre par vous-même, & de voir que vous voulez bien que je le ſçache? Il eſt vrai, lui dit-elle, que je veux bien que vous le ſçachiez, & que je trouve de la douceur à vous le dire. Je ne ſçai même ſi je ne vous le dis point, plus pour l'amour de moi, que pour l'amour de vous. Car enfin cet aveu n'aura point de ſuite, & je ſuivrai les regles auſteres que mon devoir m'impoſe. Vous n'y ſongez pas, Madame, répondit Monſieur de Nemours, il n'y a plus de devoir qui vous lie: vous êtes en liberté: & ſi j'oſois, je vous dirois même qu'il dépend de vous de faire enſorte que votre devoir vous oblige un jour à conſerver les ſentimens que vous avez pour moi. Mon devoir, repliqua-t-elle, me défend de penſer jamais à perſonne, & moins à vous qu'à qui que ce ſoit au monde, par des raiſons qui vous ſont inconnues. Elles ne me le ſont peut-être pas, Madame, reprit-il; mais ce ne ſont point de véritables raiſons. Je crois ſçavoir que Monſieur de Cleves m'a cru plus heureux que je n'étois, & qu'il s'eſt imaginé que vous aviez approuvé des extravagances, que la paſſion m'a fait entreprendre ſans votre aveu. Ne parlons point de cette avanture, lui dit-elle, je n'en ſçaurois ſoutenir la penſée: elle me fait honte, & elle m'eſt auſſi trop douloureuſe par les ſuites qu'elle a eue. Il n'eſt que trop véritable que vous êtes cauſe de la mort de Monſieur de Cleves. Les ſoupçons que lui a donné votre conduite inconſidérée, lui ont coûté la vie, comme ſi vous la lui aviez ôtée de vos propres mains. Voyez ce que je devrois faire, ſi vous en étiez venu enſemble à ces extrémités, & que le même malheur en fût arrivé. Je ſçai bien que ce n'eſt pas la même choſe à l'égard du monde; mais au mien il n'y a aucune différence, puiſque je ſçai que c'eſt par

vous

vous qu'il eſt mort, & que c'eſt à cauſe de moi. Ah! Madame, lui dit Monſieur de Nemours, quel fantôme de devoir vous oppoſer à mon bonheur! Quoi! Madame, une penſée vaine & ſans fondement vous empêchera de rendre heureux un homme que vous ne haïſſez pas? Quoi! j'aurois pu concevoir l'eſpérance de paſſer ma vie avec vous; ma deſtinée m'auroit conduit à aimer la plus eſtimable perſonne du monde, j'aurois vu en elle tout ce qui peut faire une adorable Maîtreſſe; elle ne m'auroit pas haï, & je n'aurois trouvé dans ſa conduite que tout ce qu'on peut deſirer dans une femme? Car enfin, Madame, vous êtes peut-être la ſeule perſonne en qui ces deux choſes ſe ſoient jamais trouvées au degré qu'elles ſont en vous. Tous ceux qui épouſent des Maîtreſſes dont ils ſont aimés, tremblent en les épouſant, & regardent avec crainte, par rapport aux autres, la conduite qu'elles ont eue avec eux. Mais en vous, Madame, rien n'eſt à craindre, on ne trouve que des ſujets d'admiration. N'aurois-je enviſagé, dis-je, une ſi grande félicité, que pour vous y voir apporter vous-même des obſtacles? Ah! Madame, vous oubliez que vous m'avez diſtingué du reſte des hommes, ou plutôt vous ne m'en avez jamais diſtingué. Vous vous êtes trompée, & je me ſuis flatté.

Vous ne vous êtes point flatté, lui répondit-elle: les raiſons de mon devoir ne me paroîtroient peut-être pas ſi fortes, ſans cette diſtinction dont vous doutez; & c'eſt elle qui me fait enviſager des malheurs à m'attacher à vous. Je n'ai rien à répondre, Madame, reprit-il, quand vous me faites voir que vous craignez des malheurs; mais je vous avoue qu'après tout ce que vous avez bien voulu me dire, je ne m'attendois pas à trouver une ſi cruelle raiſon. Elle eſt ſi peu offenſante pour vous, reprit Madame de Cleves, que j'ai mê-

me beaucoup de peine à vous l'apprendre. Helas! Madame, repliqua-t-il; que pouvez-vous craindre qui me flatte trop, après ce que vous venez de me dire? Je veux vous parler encore avec la même ſincérité que j'ai déjà commencé, reprit-elle, & je vais paſſer par-deſſus toute la retenue & toutes les délicateſſes que je devrois avoir dans une premiere converſation; mais je vous conjure de m'écouter ſans m'interrompre. Je crois devoir à votre attachement la foible récompenſe de ne vous cacher aucun de mes ſentimens, & de vous les laiſſer voir tels qu'ils ſont. Ce ſera apparemment la ſeule fois de ma vie que je me donnerai la liberté de vous les faire paroître: néanmoins je ne ſçaurois vous avouer, ſans honte, que la certitude de n'être plus aimée de vous, comme je le ſuis, me paroît un ſi horrible malheur, que quand je n'aurois point de raiſons de devoir inſurmontables, je doute ſi je pourrois me réſoudre à m'expoſer à ce malheur. Je ſçais que vous êtes libre, que je le ſuis, & que les choſes ſont telles que le public n'auroit peut-être pas ſujet de vous blâmer, ni moi non plus, quand nous nous engagerions enſemble pour jamais. Mais les hommes conſervent-ils de la paſſion dans ces engagemens éternels; dois-je eſpérer un miracle en ma faveur; & puis-je me mettre en état de voir certainement finir cette paſſion dont je ferois toute ma félicité? Monſieur de Cleves étoit peut-être l'unique homme du monde capable de conſerver de l'amour dans le mariage. Ma deſtinée n'a pas voulu que j'aye pu profiter de ce bonheur; peut-être auſſi que ſa paſſion n'avoit ſubſiſté, que parce qu'il n'en avoit pas trouvé en moi, mais je n'aurois pas le même moyen de conſerver la vôtre: je crois même que les obſtacles ont fait votre conſtance. Vous en avez aſſez trouvé pour vous animer à vaincre, & mes actions involon-

involontaires, ou les choſes que le hazard vous a appriſes, vous ont donné aſſez d'eſpérance pour ne vous pas rebuter. Ah! Madame, reprit Monſieur de Nemours, je ne ſçaurois garder le ſilence que vous m'impoſez: vous me faites trop d'injuſtice, & vous me faites trop voir combien vous êtes éloignée d'être prévenue en ma faveur. J'avoue, répondit-elle, que les paſſions peuvent me conduire, mais elles ne ſçauroient m'aveugler: rien ne peut m'empêcher de connoître que vous êtes né avec toutes les diſpoſitions pour la galanterie, & toutes les qualités qui ſont propres à y donner des ſuccès heureux: vous avez déjà eu pluſieurs paſſions, vous en auriez encore: je ne ferois plus votre bonheur; je vous verrois pour une autre comme vous auriez été pour moi; j'aurois une douleur mortelle, & je ne ſerois pas même aſſurée de n'avoir point le malheur de la jalouſie. Je vous en ai trop dit pour vous cacher que vous me l'avez fait connoître, & que je ſouffris de ſi cruelles peines le ſoir que la Reine me donna cette Lettre de Madame de Thémines, que l'on diſoit qui s'adreſſoit à vous, qu'il m'en eſt demeuré une idée qui me fait croire que c'eſt le plus grand de tous les maux.

Par vanité, ou par goût, toutes les femmes ſouhaitent de vous attacher. Il y en a peu à qui vous ne plaiſiez: mon expérience me feroit croire qu'il n'y en a point à qui vous ne puiſſiez plaire. Je vous croirois toujours amoureux & aimé, & je ne me tromperois pas ſouvent: dans cet état néanmoins je n'aurois d'autre parti à prendre que celui de la ſouffrance; je ne ſçai même ſi j'oſerois me plaindre. On fait des reproches à un Amant, mais en fait-on à un Mari, quand on n'a qu'à lui reprocher de n'avoir plus d'amour? Quand je pourrois m'accoutumer à cette ſorte de malheur, pourrois-je m'accoutumer à celui de croire voir toujours

Monſieur de Cleves, vous accuſer de ſa mort; me reprocher de vous avoir aimé, de vous avoir épouſé; & me faire ſentir la différence de ſon attachement au vôtre? Il eſt impoſſible, continua-t-elle, de paſſer par deſſus des raiſons ſi fortes: il faut que je demeure dans l'état où je ſuis, & dans les réſolutions que j'ai priſes de n'en ſortir jamais. Hélà croyez-vous le pouvoir, Madame, s'écria Monſieur de Nemours? Penſez-vous que vos réſolutions tiennent contre un homme qui vous adore, & qui eſt aſſez heureux pour vous plaire? Il eſt plus difficile que vous ne penſez, Madame, de réſiſter à ce qui nous plait, & à ce qui nous aime. Vous l'avez fait par une vertu auſtere, qui n'a preſque point d'exemple. Mais cette vertu ne s'oppoſe plus à vos ſentimens, & j'eſpere que vous les ſuivrez malgré vous. Je ſçai bien qu'il n'y a rien de plus difficile que ce que j'entreprens, repliqua Madame de Cleves; je me défie de mes forces au milieu de mes raiſons. Ce que je crois devoir à la mémoire de Monſieur de Cleves, ſeroit foible, s'il n'étoit ſoutenu par l'intérêt de mon repos; & les raiſons de mon repos ont beſoin d'être ſoutenues de celles de mon devoir. Mais, quoique je me défie de moi-même, je crois que je ne vaincrai jamais mes ſcrupules, & je n'eſpere pas auſſi de ſurmonter l'inclination que j'ai pour vous. Elle me rendra malheureuſe, & je me priverai de votre vue, quelque violence qu'il m'en coûte. Je vous conjure, par tout le pouvoir que j'ai ſur vous, de ne chercher aucune occaſion de me voir. Je ſuis dans un état qui me fait des crimes de tout ce qui pourroit être permis dans un autre temps, & la ſeule bienſéance interdit tout commerce entre nous. Monſieur de Nemours ſe jetta à ſes pieds, & s'abandonna à tous les divers mouvemens dont il étoit agité; il lui fit voir, & par ſes paroles, & par ſes pleurs, la plus

vive

vive & la plus tendre paſſion dont un cœur ait jamais été touché. Celui de Madame de Cleves n'étoit pas inſenſible, & regardant ce Prince avec des yeux un peu groſſis par les larmes: Pourquoi faut-il, s'écria-t-elle, que je puiſſe vous accuſer de la mort de Monſieur de Cleves? Que n'ai-je commencé à vous connoître depuis que je ſuis libre, ou pourquoi ne vous ai-je pas connu avant que d'être engagée? Pourquoi la deſtinée nous ſépare-t-elle par un obſtacle invincible? Il n'y a point d'obſtacle, Madame, reprit Monſieur de Nemours. Vous ſeule, vous vous oppoſez à mon bonheur; vous ſeule, vous vous impoſez une loi que la vertu & la raiſon ne ſçauroient vous impoſer. Il eſt vrai, repliqua-t-elle, que je ſacrifie beaucoup à un devoir qui ne ſubſiſte que dans mon imagination. Attendez ce que le temps pourra faire. Monſieur de Cleves ne fait encore que d'expirer, & cet objet funeſte eſt trop proche, pour me laiſſer des vues claires & diſtinctes. Ayez cependant le plaiſir de vous être fait aimer d'une perſonne qui n'auroit rien aimé, ſi elle ne vous avoit jamais vu: croyez que les ſentimens que j'ai pour vous ſeront éternels, & qu'ils ſubſiſteront également, quoi que je faſſe. Adieu, lui dit-elle: voici une converſation qui me fait honte; rendez-en compte à Monſieur le Vidame: j'y conſens, & je vous en prie.

Elle ſortit en diſant ces paroles, ſans que Monſieur de Nemours pût la retenir. Elle trouva Monſieur le Vidame dans la chambre la plus proche. Il la vit ſi troublée qu'il n'oſa lui parler, & il la remit en ſon caroſſe ſans lui rien dire. Il revint trouver Monſieur de Nemours, qui étoit ſi plein de joye, de triſteſſe, d'étonnement & d'admiration, enfin de tous les ſentimens que peut donner une paſſion pleine de crainte & d'eſpérance, qu'il n'avoit pas l'uſage de la raiſon. Le Vidame fut long-

temps

temps à obtenir qu'il lui rendît compte de ſa converſation. Il le fit enfin: & Monſieur de Chartres, ſans être amoureux, n'eût pas moins d'admiration pour la vertu, l'eſprit, & le mérite de Madame de Cleves, que Monſieur de Nemours en avoit lui-même. Ils examinerent ce que ce Prince devoit eſpérer de ſa deſtinée; & quelques craintes que ſon amour lui pût donner, il demeura d'accord avec Monſieur le Vidame, qu'il étoit impoſſible que Madame de Cleves demeurât dans les réſolutions où elle étoit. Ils convinrent néanmoins qu'il faloit ſuivre les ordres, de crainte que ſi le public s'appercevoit de l'attachement qu'il avoit pour elle, elle ne fît des déclarations, & ne prît des engagemens vers le monde, qu'elle ſoutiendroit dans la ſuite, par la peur qu'on ne crût qu'elle l'eût aimé du vivant de ſon mari.

Monſieur de Nemours ſe détermina à ſuivre le Roi. C'étoit un voyage dont il ne pouvoit auſſi bien ſe diſpenſer, & il réſolut de s'en aller, ſans tenter même de revoir Madame de Cleves, du lieu où il l'avoit vue quelquefois. Il pria Monſieur le Vidame de lui parler. Que ne lui dit-il point pour lui dire? Quel nombre infini de raiſons pour la perſuader de vaincre ſes ſcrupules? Enfin, une partie de la nuit étoit paſſée avant que Monſieur de Nemours ſongeât à le laiſſer en repos.

Madame de Cleves n'étoit pas en état d'en trouver: ce lui étoit une choſe ſi nouvelle d'être ſortie de cette contrainte, qu'elle s'étoit impoſée, d'avoir ſouffert pour la premiere fois de ſa vie, qu'on lui dît qu'on étoit amoureux d'elle, & d'avoir dit elle-même qu'elle aimoit, qu'elle ne ſe connoiſſoit plus. Elle fut étonnée de ce qu'elle avoit fait; elle s'en repentit; elle en eut de la joye; tous ſes ſentimens étoient pleins de trouble & de paſſion. Elle examina encore les raiſons de ſon devoir, qui s'oppoſoient à ſon bonheur; elle ſentit

tit de la douleur de les trouver ſi fortes, & elle ſe repentit de les avoir ſi bien montrées à Monſieur de Nemours. Quoique la penſée de l'épouſer lui fût venue dans l'eſprit ſi-tôt qu'elle l'avoit revu dans ce jardin, elle ne lui avoit pas fait la même impreſſion que venoit de faire la converſation qu'elle avoit eue avec lui, & il y avoit des momens où elle avoit de la peine à comprendre qu'elle pût être malheureuſe en l'épouſant: elle eût bien voulu ſe pouvoir dire qu'elle étoit mal fondée, & dans ſes ſcrupules du paſſé, & dans ſes craintes de l'avenir. La raiſon & ſon devoir lui montroient, dans d'autres momens, des choſes tout oppoſées, qui l'emportoient rapidement à la réſolution de ne ſe point remarier, & de ne voir jamais Monſieur de Nemours. Mais c'étoit une réſolution bien violente à établir dans un cœur auſſi touché que le ſien, & auſſi nouvellement abandonné aux charmes de l'amour. Enfin, pour ſe donner quelque calme, elle penſa qu'il n'étoit point encore néceſſaire qu'elle ſe fît la violence de prendre des réſolutions; la bienſéance lui donnoit un temps conſidérable à ſe déterminer. Mais elle réſolut de demeurer ferme à n'avoir aucun commerce avec Monſieur de Nemours. Le Vidame la vint voir, & ſervit ce Prince avec tout l'eſprit & toute l'application imaginables. Il ne la put faire changer ſur ſa conduite, ni ſur celle qu'elle avoit impoſée à Monſieur de Nemours. Elle lui dit que ſon deſſein étoit de demeurer dans l'état où elle ſe trouvoit; qu'elle connoiſſoit que ce deſſein étoit difficile à exécuter, mais qu'elle eſpéroit d'en avoir la force. Elle lui fit ſi bien voir à quel point elle étoit touchée de l'opinion que Monſieur de Nemours avoit cauſé la mort à ſon mari, & combien elle étoit perſuadée qu'elle feroit une action contre ſon devoir en l'épouſant, que le Vidame craignit qu'il ne fût malaiſé de lui ôter cette impreſſion. Il ne dit pas à ce Prince ce qu'il penſoit,

ſoit, & en lui rendant compte de ſa converſation, il lui laiſſa toute l'eſpérance que la raiſon doit donner à un homme qui eſt aimé.

Ils partirent le lendemain, & allerent joindre le Roi. Monſieur le Vidame écrivit à Madame de Cleves à la priere de Monſieur de Nemours, pour lui parler de ce Prince; & dans une ſeconde lettre qui ſuivit bien-tôt la premiere, Monſieur de Nemours y mit quelques lignes de ſa main. Mais Madame de Cleves, qui ne vouloit pas ſortir des regles qu'elle s'étoit impoſées, & qui craignoit les accidens qui peuvent arriver par les lettres, manda au Vidame qu'elle ne recevroit plus les ſiennes, s'il continuoit à lui parler de Monſieur de Nemours; & elle le lui manda ſi fortement, que ce Prince le pria même de ne le plus nommer.

La Cour alla conduire la Reine d'Eſpagne juſqu'en Poitou: pendant cette abſence Madame de Cleves demeura à elle-même; & à meſure qu'elle s'étoit éloignée de Monſieur de Nemours, & de tout ce qui l'en pouvoit faire ſouvenir, elle rappelloit la mémoire de Monſieur de Cleves, qu'elle ſe faiſoit un honneur de conſerver. Les raiſons qu'elle avoit de ne point épouſer Monſieur de Nemours, lui paroiſſoient fortes du côté de ſon devoir, inſurmontables du côté de ſon repos. La fin de l'amour de ce Prince, & les maux de la jalouſie qu'elle croyoit infaillibles dans un mariage, lui montroient un malheur certain où elle s'alloit jetter; mais elle voyoit auſſi qu'elle entreprenoit une choſe impoſſible, que de réſiſter en préſence au plus aimable homme du monde, qu'elle aimoit & dont elle étoit aimée, & de lui réſiſter ſur une choſe qui ne choquoit ni la vertu ni la bienſéance. Elle jugea que l'abſence ſeule, & l'éloignement, pouvoit lui donner quelque force; elle trouva qu'elle en avoit beſoin, non ſeulement pour ſoutenir la réſolution de ne pas s'engager, mais même pour ſe défendre de voir

voir Monſieur de Nemours, & elle réſolut de faire un aſſez long voyage, pour paſſer tout le temps que la bienſéance l'obligeoit à vivre dans la retraite. De grandes Terres qu'elle avoit vers les Pyrenées, lui parurent le lieu le plus propre qu'elle pût choiſir. Elle partit peu de jours avant que la Cour revînt; & en partant elle écrivit à Monſieur le Vidame, pour le conjurer que l'on ne ſongeât point à avoir de ſes nouvelles, ni à lui écrire.

Monſieur de Nemours fut affligé de ce voyage, comme un autre l'auroit été de la mort de ſa Maîtreſſe. La penſée d'être privé pour long-temps de la vue de Madame de Cleves lui étoit une douleur ſenſible, ſur-tout dans un temps où il avoit ſenti le plaiſir de la voir, & de la voir touchée de ſa paſſion. Cependant il ne pouvoit faire autre choſe que s'affliger, mais ſon affliction augmenta conſidérablement. Madame de Cleves, dont l'eſprit avoit été ſi agité, tomba dans une maladie violente ſi-tôt qu'elle fut arrivée chez elle; cette nouvelle vint à la Cour. Monſieur de Nemours étoit inconſolable, ſa douleur alloit au déſeſpoir & à l'extravagance. Le Vidame eut beaucoup de peine à l'empêcher de faire voir ſa paſſion au public; il en eut auſſi beaucoup à le retenir, & à lui ôter le deſſein d'aller lui même apprendre de ſes nouvelles. La parenté & l'amitié de Monſieur le Vidame fut un prétexte à y envoyer pluſieurs Couriers: on ſçut enfin qu'elle étoit hors de cet extrême péril où elle avoit été; mais elle demeura dans une maladie de langueur, qui ne laiſſoit gueres d'eſpérance de ſa vie.

Cette vue ſi longue & ſi prochaine de la mort fit paroître à Madame de Cleves les choſes de cette vie de cet œil ſi différent dont on les voit dans la ſanté. La néceſſité de mourir, dont elle ſe voyoit proche, l'accoutuma à ſe détacher de toutes choſes, & la longueur de ſa maladie lui en fit

fit une habitude. Lorſqu'elle revint de cet état, elle trouva néanmoins que Monſieur de Nemours n'étoit pas effacé de ſon cœur; mais elle appella à ſon ſecours, pour ſe défendre contre lui, toutes les raiſons qu'elle croyoit avoir pour ne l'épouſer jamais. Il ſe paſſa un aſſez grand combat en elle-même. Enfin elle ſurmonta les reſtes de cette paſſion, qui étoit affoiblie par les ſentimens que ſa maladie lui avoit donnés; les penſées de la mort lui avoient raproché la mémoire de Monſieur de Cleves. Ce ſouvenir, qui s'accordoit à ſon devoir, s'imprima fortement dans ſon cœur: les paſſions & les engagemens du monde lui parurent tels qu'ils paroiſſent aux perſonnes qui ont des vues plus grandes & plus éloignées: ſa ſanté, qui demeura conſidérablement affoiblie, lui aida à conſerver ces ſentimens; mais, comme elle connoiſſoit ce que peuvent les occaſions ſur les réſolutions les plus ſages, elle ne voulut pas s'expoſer à détruire les ſiennes, ni revenir dans les lieux où étoit ce qu'elle avoit aimé. Elle ſe retira, ſur le prétexte de changer d'air, dans une Maiſon Religieuſe, ſans faire paroître un deſſein arrêté de renoncer à la Cour.

A la premiere nouvelle qu'en eut Monſieur de Nemours, il ſentit le poids de cette retraite, il en vit l'importance. Il crut dans ce moment qu'il n'avoit plus rien à eſpérer; la perte de ſes eſpérances ne l'empêcha pas de mettre tout en uſage pour faire revenir Madame de Cleves. Il fit écrire la Reine, il fit écrire le Vidame, il l'y fit aller, mais tout fut inutile; le Vidame la vit, elle ne lui dit point qu'elle eût pris de réſolution. Il jugea néanmoins qu'elle ne reviendroit jamais. Enfin, Monſieur de Nemours y alla lui-même ſur le prétexte d'aller à des bains. Elle fut extrêmement troublée & ſurpriſe d'apprendre ſa venue. Elle lui fit dire par une perſonne de mérite qu'elle

le avoit alors auprès d'elle, qu'elle le prioit de ne pas trouver étrange ſi elle ne s'expoſoit point au péril de le voir, & de détruire par ſa préſence des ſentimens qu'elle devoit conſerver; qu'elle vouloit bien qu'il ſçût, qu'ayant trouvé que ſon devoir & ſon repos s'oppoſoient au penchant qu'elle avoit d'être à lui, les autres choſes du monde lui avoient paru ſi indifférentes, qu'elle y avoit renoncé pour jamais; qu'elle ne penſoit plus qu'à celles de l'autre vie; & qu'il ne lui reſtoit d'autre ſentiment que le deſir de le voir dans les mêmes diſpoſitions où elle étoit.

Monſieur de Nemours penſa expirer de douleur en préſence de celle qui lui parloit. Il la pria vingt fois de retourner à Madame de Cleves, afin de faire enſorte qu'il la vît; mais cette perſonne lui dit que Madame de Cleves lui avoit non ſeulement défendu de lui aller redire aucune choſe de ſa part, mais même de lui rendre compte de leur converſation. Il falut enfin que ce Prince repartît, auſſi accablé de douleur que le pouvoit être un homme qui perdoit toute eſpérance de revoir jamais une perſonne qu'il aimoit d'une paſſion la plus violente, la plus naturelle, & la mieux fondée, qui ait jamais été. Néanmoins il ne ſe rebuta point encore, & il fit tout ce qu'il put imaginer de capable pour la faire changer de deſſein. Enfin, des années entiéres s'étant paſſées, le temps & l'abſence rallentirent ſa douleur, & éteignirent ſa paſſion. Madame de Cleves vécut d'une façon qui ne laiſſa pas d'apparence qu'elle pût jamais revenir. Elle paſſoit une partie de l'année dans cette Maiſon Religieuſe, & l'autre chez elle, mais dans une retraite & dans des occupations plus ſaintes que celles des Couvens les plus auſteres: & ſa vie, qui fut aſſez courte, laiſſa des exemples de vertu inimitables.

LE LIBRAIRE AU LECTEUR.

JE ne ſçai, Lecteur, ſi vous prendrez quelque plaiſir à lire l'Ouvrage que je vous préſente. Mais je puis vous aſſurer que des perſonnes qui ne verroient rien de ſi haut que leur naiſſance, n'etoit que leur mérite eſt encore plus élevé, ont montré la ſatisfaction qu'il leur a donné, par les différentes lectures qu'elles en ont faites. Le grand Nom dont on a permis de l'honorer ſuffit pour juſtifier ce que j'avance, & l'on s'imagine facilement qu'il n'y eût point eu de plume aſſez hardie pour le mettre au commencement de quelque Ouvrage que ce puiſſe être, ſans s'acquiter, non ſeulement de ce qu'inſpire le reſpect, mais encore de ce qu'exige le devoir. Quoiqu'il y ait dans cette petite Piece aſſez de circonſtances de l'Hiſtoire pour faire préſumer que tout en eſt veritable, on veut, s'il eſt poſſible, divertir le Lecteur ſans l'abuſer, & prévenir l'erreur où il ſeroit s'il ajoutoit foi à tous les incidens qu'il y trouvera. On peut regarder comme autant de vérités

les

les endroits qui ne concernent que la Guerre (*), *mais on ne garantit pas ceux où l'Amour a quelque part. Et, à proprement parler, ce n'eſt ici qu'un petit Roman à quoi l'on prête des Noms Illuſtres, pour le faire recevoir plus favorablement; parce que l'on s'eſt plus ſenſible aux Avantures d'un Prince que l'on connoît, qu'à celles d'un Héros qu'on ne connoît pas.*

(*) En effet, le célebre Mr. Bayle n'a fait aucune difficulté, non ſeulement de reconnoître dans ſa *Critique Générale de l'Hiſtoire du Calviniſme par Maimbourg*, Lettre III, page 46, que *les Traits Hiſtoriques* de ce petit Ouvrage *ſont très-curieux & très-fidélement rapportés*, mais même d'en examiner quelques-uns dans la Remarque (A) de l'Article LIMEUIL de ſon *Dictionaire*; & cela, ſelon les Regles de cette exacte & judicieuſe Critique, qui paroît lui avoir été particuliere, & qui a été ſi généralement approuvée.

LE PRINCE DE CONDÉ.

L'Amour ne fait pas moins de malheureux, que la Fortune. On a vu de grands hommes réſiſter courageuſement à tous les aſſauts de la fortune, qui n'ont pas eu la force de réſiſter à la moindre attaque de l'amour. Un Prince de Condé (c'eſt aſſez de prononcer ce nom pour dire un grand homme) eût été le plus heureux Prince de ſon ſiécle, ſi cette paſſion ne ſe fût mêlée à tant d'autres qui le rendoient ſi recommandable; mais ſon ambition, qu'il couvroit du voile de la Religion, ceſſa d'être toute-puiſſante ſur ſon cœur, dès qu'il plut à l'amour de l'en chaſſer. Il étoit frere d'Antoine de Bourbon, qui donna à la France Henri le Grand, Prince dont elle adore la mémoire, & de qui la gloire eſt en ſûreté pour peu que les ſiécles ſoient fideles. Cet Antoine de Bourbon, Roi de Navarre, à cauſe de Jeanne d'Albret ſa femme, étoit un Prince de qui la valeur ſe repoſoit

ſoit facilement, quand il ne trouvoit point d'aſſez grands intérêts pour la faire agir. Il avoit une prudence qui tenoit un peu de la foibleſſe; &, ſi j'oſe me ſervir des termes de l'Hiſtoire, il étoit plus conſidérable par ſa qualité que par ſa force. Mais Louis ſon puîné étoit vaillant, ferme, prompt, entreprenant, prévenu de ſon mérite; & croyoit que s'il n'avoit pas une Couronne, c'étoit un vol que la fortune lui faiſoit. Il étoit fort jeune quand il épouſa Eléonor de Roye, plutôt pour accommoder ſes affaires (car ſa naiſſance n'étoit pas accompagnée de tout ce qui lui étoit néceſſaire pour la ſoutenir,) que par aucune inclination qu'il eût pour elle. Ce n'eſt pas qu'elle ne fût l'une des plus belles perſonnes de la Cour, mais dès ce temps-là la délicateſſe commençoit d'aller juſqu'à l'excès; & les Galans de profeſſion, du nombre deſquels étoit le Prince de Condé, craignoient d'être accuſés d'aimer leurs femmes, & nommoient cette vertu une de celles qui n'étoient plus à l'uſage des honnêtes gens. La fille du Maréchal de St. André, auſſi belle que ſon pere étoit vaillant, fut celle dont il ſe propoſa la conquête. Ce Maréchal, dévoué entiérement à la Maiſon de Lorraine, ennemie déclarée de la Maiſon de Bourbon, avoit promis ſa fille au fils aîné du Duc de Guiſe; & le Prince de Condé les haïſſoit trop, pour ne pas chercher toutes les occaſions imaginables de ſe faire aimer d'une ſi belle perſonne, pour ſe venger d'eux.

Elle étoit une des filles de la Reine Catherine, & n'étoit pas aimée de ſes compagnes, parce qu'elle avoit plus de charmes qu'elles, & qu'il n'eſt rien de plus mortifiant à celles qui ſe piquent de beauté, que la préſence de quelqu'une qui les efface: mais le plaiſir d'être aimée de tous les hommes qui la voyoient, la conſoloit de ce petit malheur; & c'étoit s'en venger aſſez, que de leur laiſ-

ſer ſeulement les hommages qu'elle rebutoit. François II. qui régnoit alors *, ſe repoſoit ſur la Reine ſa mere du ſoin des affaires de ſon Etat; & cette Reine, à qui rien n'étoit ſi cher que le Gouvernement, n'oublioit rien de ce qui lui en pouvoit dérober la connoiſſance, & lui repréſentoit que la vie d'un Monarque n'étoit pas plus longue que celle des autres hommes; que ſouvent ſa belle ſaiſon étoit paſſée, avant qu'il eût ſongé à en faire un bon uſage, & que la ſageſſe d'un jeune Roi conſiſtoit à goûter plus de plaiſirs que le reſte de ſes Sujets. Empoiſonné de ces dangereuſes maximes, il ne laiſſoit échapper aucune occaſion de celles où il pouvoit trouver de la volupté: & la Reine, qui pour ſon intérêt particulier avoit peur qu'il n'en manquât, s'occupoit ſouvent elle-même à en faire naître.

Un jour, après une partie de chaſſe dans les Bois de Meudon, qui appartenoient à Meſſieurs de Guiſe, la Reine, qui en avoit mis toute la Cour, la voulut régaler dans la maiſon que Gondy avoit à St. Cloud, qui, dès ce temps-là, étoit le plus beau ſéjour qui fut aux environs de Paris. Les filles des deux Reines (car François II. avoit épouſé Marie Stuard, qui ne s'informoit non plus des affaires d'Etat que ſon époux;) les filles de ces deux Reines, dis-je, s'étoient habillées le plus avantageuſement qu'elles avoient pu, & n'avoient pas manqué de faire des conquêtes, à proportion de la beauté qu'elles avoient. Il n'y eut que Mademoiſelle de Saint-André qui captiva autant de cœurs qu'il s'en préſenta devant elle. Le Prince de Condé, qui ne s'étoit mis en tête de l'aimer que pour faire piece au Prince de Joinville, à qui elle étoit promiſe, demeura d'accord que c'étoit lui faire une injuſtice, & trouva qu'elle étoit

* 1560.

toit aſſez aimable pour devoir être aimée à ſa ſeule conſidération. Elle avoit une paſſion ſi forte pour la pêche, qu'en arrivant à St. Clou, elle pria un Page de la Reine de lui faire trouver une ligne à quelque prix que ce fût, & de l'attendre ſur le bord du grand canal qui étoit dans le Jardin, où elle ſe rendroit le plutôt qu'il lui ſeroit poſſible. Le régal qui ſe préparoit, eut moins d'appas pour elle que le plaiſir qu'elle eſpéroit prendre. De peur d'être ſuivie par une foule d'adorateurs dont elle étoit continuellement aſſiégée, elle entra dans une chambre où étoient les Reines, d'où elle ſortit un moment après par un petit eſcalier qui rendoit dans le Jardin, & s'en alla où le Page l'attendoit avec la ligne qu'elle l'avoit prié de tenir prête.

Le Prince de Condé, qui ne lui avoit jamais vu d'habit ſi galant que celui de ce jour-là, la trouva plus belle que de coutume, & l'aima plus qu'il ne l'avoit encore aimée. Il ſe promenoit dans une allée avec l'Amiral de Coligny, à qui il faiſoit confidence de l'amour qu'elle lui avoit donné; & fermoit l'oreille à tout ce que l'Amiral lui oppoſoit pour empêcher le progrès d'une paſſion qu'il trouvoit incompatible avec le deſſein qu'ils avoient d'arracher à la Maiſon de Guiſe le Gouvernement de l'Etat. Qu'a de commun le deſſein que nous avons fait, avec ma paſſion? lui diſoit le Prince. La Religion, dont vous êtes, & dont je ne ſuis que parce que les Guiſes n'en ſont pas, (car je ne vous cele point, que s'ils s'aviſoient de ſe faire Huguenots, le lendemain je me ferois Catholique;) cette Religion, dis-je, défend-elle à un honnête homme d'aimer la plus belle perſonne que l'on puiſſe voir? & ſerois-je dignement vengé du Prince de Joinville, que je hais parce qui eſt le fils du Duc de Guiſe, ſi par un deſſein contraire à celui de tant de galans hommes qui

ſont à la Cour, il avoit une ſi belle femme à lui ſeul? Non, non, Monſieur l'Amiral, continua-t-il, je ne veux rien avoir à me reprocher ſur ce chapitre. Les Privileges des Guiſes ne ſont pas aſſez grands pour s'étendre juſqu'a exempter leur maiſon d'une diſgrace, dont vous ni moi ne ſommes peut-être pas exempts; & quand je ne ſerois pas le plus amoureux de tous les hommes, il me ſuffiroit d'être autant leur ennemi que je le ſuis, pour leur donner le plus de chagrin que je pourrai. Il étoit dans ce ſentiment, quand il apperçut Mademoiſelle de Saint-André qui alloit vers le canal où elle étoit attendue. Adieu, Monſieur l'Amiral, ajouta-t-il bruſquement: la civilité voudroit, qu'après vous avoir amené ici, je vous remiſſe où je vous ai pris; mais la conjoncture qui ſe préſente m'eſt à votre égard une excuſe légitime; & je mériterois le ſort que je prépare aux autres, ſi je la laiſſois échapper ſans en profiter.

En achevant ces paroles, il quitta Coligny, & ſuivit Mademoiſelle de St. André; mais de crainte de l'effaroucher, il la ſuivit par une autre route, & ne ſe montra point qu'elle n'eût jetté & retiré ſa ligne deux ou trois fois. A ce que je vois, Mademoiſelle, lui dit-il en la ſaluant, vous ne faites grace à quoi que ce ſoit: après une chaſſe ſi heureuſe, je croyois que vous laiſſeriez ces poiſſons en paix, & que vous vous contenteriez d'avoir tué ou bleſſé tout ce qui s'eſt aujourd'hui préſenté devant vos yeux. On ne vous ſert pas fidélement, lui répondit-elle, ſi l'on vous a dit que je ſois contente de la chaſſe d'aujourd'hui: j'y ai eu un malheur, que j'euſſe peut-être réparé ici, ſi vous ne m'euſſiez point interrompue; &, ſi vous voulez que je parle à cœur ouvert, j'en ai un ſecret dépit, qui me rend preſque inſenſible à l'honneur que je reçois de votre préſence. Et moi, j'ai des témoins des progrès que vous avez fait aujourd'hui,

d'hui, repartit le Prince, qui me ſont plus fideles que vous ne penſez : ſi vos armes vous ont été inutiles, vos attraits ne vous l'ont pas été, & les coups qui partent de vos yeux ſont plus aſſurés que ceux qui échappent de vos mains, & bleſſent dans un endroit bien plus ſenſible. Mademoiſelle de St. André, ayant témoigné au Page qui étoit encore-là, qu'elle n'avoit plus beſoin de ſon ſervice, & ce Page s'étant retiré; je vous entends, Prince, repliqua-t-elle, & vous de loin où vous avez deſſein de venir : les momens d'un auſſi grand homme que vous l'êtes, ſont trop précieux pour en abuſer : m'aimez-vous ? Oui, Mademoiſelle, répondit promptement le Prince, je vous aime, & n'aime rien au monde avec tant de paſſion que vous. Et qu'eſpérez-vous ? lui demanda-t-elle; votre cœur n'eſt-il pas à Madame la Princeſſe, & le mien me va-t-il pas être au Prince de Joinville, que l'on me deſtine pour époux ? Si mon cœur étoit tout à Madame la Princeſſe, lui repliqua-t-il, elle ne ſouffriroit pas que vous y fuſſiez ſi abſolue : &, pour ce qui eſt du vôtre, il n'eſt pas encore à l'Epoux que vous devez avoir ; &, qui plus eſt, vous avez trop d'eſprit pour permettre qu'il y ſoit jamais. Et pour qui voulez-vous que je le réſerve, interrompit-elle, avec un étonnement dont il ne fit pas ſemblant de s'appercevoir ? Pour moi, repartit le Prince avec une aſſurance qui redoubla l'étonnement où elle étoit. Votre cœur eſt d'un prix qu'il eſt impoſſible de mériter que par un amour auſſi grand que celui que j'ai pour vous. L'Epoux, (je ne dis pas que l'on vous promet, c'eſt la plus méchante promeſſe qu'on vous puiſſe faire;) cet Epoux, dis-je, dont on vous menace, ſçait-il ce que vaut le cœur que vous avez la foibleſſe de lui réſerver ; & s'il l'eſtimoit ce qu'il doit être eſtimé, ne chercheroit-il pas à vous le devoir plutôt qu'à l'autorité d'un pere qui vous

ſacrifie à ſon intérêt particulier? Le Prin
ville vous néglige, depuis que vous êt
dont il eſt ſûr; & vous ne devez pas d
ne faſſe encore pis auſſi-tôt qu'il en aur
ſion. Monſieur le Prince, lui dit cette
ſonne, après l'avoir écouté fors tranq
je vous reconnois aux conſeils que vo
bonté de me donner: vous me parlez
ble ennemi de la maiſon dont je ſors
où l'on ſouhaite que j'entre; & ſi vou
comme vous me l'avez dit (& comme
être, puiſque je ne manque pas d'att
vous y contraindre,) il ſuffit de moi p
Monſieur de Guiſe & mon pere de la
vous avez pour eux.

Ces derniers mots furent prononcés d
fit connoître au Prince que ſes affaires
pas en ſi bon état qu'il le croyoit, & l
ce qu'elle fit un moment après en le quitt
va de le deſabuſer, car il avoit tiré un l
re de l'empreſſement qu'elle avoit eu à l
der s'il l'aimoit. Il fit ſes efforts pour
mais ſes efforts furent inutiles. Elle alla
la compagnie qu'elle avoit quittée, &
retourna chercher l'Amiral de Coligny,
ravi d'apprendre qu'on eût maltraité u
qu'il n'approuvoit pas.

La nuit venue, la Cour revint à Paris.
vit encore Mademoiſelle de St. André au
& tâcha de lui parler, mais elle en évita l
En le fuyant, un papier tomba de ſa po
amaſſa ſans qu'elle s'en apperçût. Il ne
dre qu'il fût retiré chez lui pour voir
pouvoit être. Il deſcendit ſeulement d
pour le lire avec moins d'inquiétude;
c'arté d'une lanterne qui étoit au bas de
il trouva qu'il contenoit ces mots.

Ne manquez pas de vous rendre à une h

minuit dans la Chambre des Métamorphoſes. Celle où nous paſſâmes la derniere nuit eſt trop près de l'appartement des Reines, & la peur que j'eus de les éveiller, m'empêcha de goûter un plaiſir tranquille. La Noue, dont vous connoiſſez la fidélité, aura ſoin de tenir la porte ouverte.

Cette Chambre des Métamorphoſes étoit l'une des plus ſuperbes qui fût dans le Louvre. Elle portoit ce nom, parce que chaque piece de tapiſſerie qui étoit dedans, repréſentoit quelqu'un des déguiſemens dont ſe ſervoient les Dieux pour venir à bout de leurs Maîtreſſes; & la piece qui emportoit le prix ſur toutes les autres étoit une Danaé faite par une main ſi délicate, & d'une maniere ſi ſçavante, qu'on voyoit ſur ſon viſage le raviſſement où elle étoit quand elle ſentoit venir la pluye d'or.

Le Prince de Condé, ſurpris de voir ce qu'il voyoit, examina l'écriture du billet qu'il venoit de lire, & ne la put connoître. S'il n'eût point été ſi tard, il n'eût pas manqué d'en aller faire confidence à l'Amiral, & de lui demander ſi ce caractere ne lui étoit point connu; mais il s'en falloit peu qu'il ne fût minuit, & le rendez-vous étant à une heure, il n'avoit pas trop de temps pour faire tout ce qu'il projettoit. En remontant au Louvre, il rencontra Dandelot, frere de l'Amiral, & Colonel de l'Infanterie Françoiſe, qui ſe retiroit. Il le pria de ne pas s'éloigner, & de faire tenir quelques ſoldats ſous les armes qui puſſent venir à ſon ſecours, s'il arrivoit que l'on fît du bruit. Dandelot le preſſa de lui dire quel beſoin il en avoit, & faiſoit même quelque difficulté de le quitter; mais le Prince craignant qu'un ſecond ne fît avorter tous ſes deſſeins, il le conjura de ne pas s'en informer, & lui proteſta qu'il vouloit s'éclaircir de quelque choſe où l'amour avoit le principal intérêt, & que ſi c'étoit quelque ſecret

plus important, ce ne ſeroit pas à lui qu'il le droit taire. Je m'érigerois en fâcheux, lui Dandelot, ſi mon zele vous coûtoit une bo fortune: je me repens de même de vous avoir dér des momens que vous auriez mieux employés leurs; & pour réparer ma faute, je vais faire nir des ſoldats tout prêts, qui voleront à votre cours, ſi quelque mari eſt aſſez ennemi de l'Et pour troubler le plaiſir que ſe veut donner Prince qui lui eſt ſi néceſſaire. Le Prince, apr avoir ri de ce que Dandelot venoit de dire, lui une inclination de tête, & monta vers l'apparte ment où étoit la Chambre des Métamorphoſes. Pendant qu'il avoit parlé à Dandelot, La Noue, qui étoit la femme de la Cour qui conduiſoit le plus judicieuſement une intrigue, voyant que l'heure du rendez-vous approchoit, avoit été mettre la clef à la porte, & s'étoit retirée enſuite, pour épargner à la Belle à qui elle rendoit ſervice la honte d'être vue en y allant.

Le Prince s'avança pour grater à cette porte, & ſentit la clef qui y étoit. Après avoir gratté deux ou trois fois, voyant que perſonne ne la lui ouvroit, il l'ouvrit lui-même & entra le plus doucement qu'il put: la porte refermée avec auſſi peu de bruit qu'il en avoit fait à l'ouvrir, il tira ſon épée de ſa ceinture, & viſita de la main toutes les chaiſes de la chambre, pour voir ſi quelqu'un ne s'y ſeroit point endormi: quand il ſe fut contenté l'eſprit, & qu'il put s'aſſurer qu'il étoit ſeul, il tira du côté où il ſçavoit qu'étoit le lit, à deſſein de ſe cacher deſſous, car il ne ſçavoit point d'autre endroit où pouvoir ſe mettre. La porte du baluſtre étoit fermée; il paſſa par-deſſus.

Il n'y avoit qu'un moment qu'il y étoit, quand ſa montre, dont le timbre étoit parfaitement bon, demeura près d'un quart-d'heure à en ſonner douze, qui le firent jurer douze fois l'une après l'autre

Ce

Ce fut un nouveau ſujet d'inquiétude pour ce Prince, qui avoit eu toutes les peines du monde à ſe loger ſi étroitement. Sa premiere penſée fut de l'aller jetter par une des fenêtres de la chambre; mais ce qu'il lui en avoit coûté à gagner le poſte où il étoit, lui ayant fait trouver de la difficulté à en ſortir, il la tira de ſa poche le mieux qu'il lui fut poſſible, en briſa tous les reſſorts, & la remit enſuite où il l'avoit priſe.

L'heure qui reſtoit à paſſer lui eût paru cruellement longue, s'il ne l'eût employée à faire des réflexions. Il en fit de raiſonnables & d'amoureuſes. Il ſe repréſenta ce qu'il étoit, & ce qu'il faiſoit. Le Prince de Condé, ſous un lit, lui parut une poſture indigne d'un ſi grand homme, & ſon cœur auſſi bien que ſa qualité s'indignoit de ce que ſa paſſion lui faiſoit faire; mais il ſe diſoit un moment après, que ſa gloire étoit ſur un pied à ne pouvoir être décriée; que la poſture la plus indécente ceſſoit de l'être, quand elle lui devenoit utile; que le Galant qu'il alloit ſurprendre, étoit peut-être le plus grand de ſes ennemis; & qu'il lui ſeroit honteux qu'un ſcrupule, qui eſt ordinairement le partage des petites ames, lui fît perdre l'occaſion de s'en venger. De ces réflexions il paſſa à d'autres. Il ne doutoit point que ce ne fût à Mademoiſelle de St. André que s'adreſſoit le billet qu'il avoit trouvé; ſon grand embarras conſiſtoit à deviner qui étoit celui qui l'avoit écrit. Il voyoit bien par l'appartement qu'on avoit choiſi, que c'étoit quelqu'un de qualité, & que ce quelqu'un-là avoit grand crédit au Louvre; & l'appartement du Cardinal de Lorraine, Miniſtre-d'Etat, dont il étoit ennemi mortel, n'étant pas trop éloigné du rendez-vous qu'on avoit pris, ſes ſoupçons tomboient quelquefois ſur lui. Après avoir inutilement donné la torture à ſon eſprit pendant une heure, on ouvrit la porte & ſes réflexions

xions ceſſerent. La premiere voix qu'il entendit fut celle de Mademoiſelle de St. André, dont il ne fut pas ſurpris; mais un moment après il en ouït une qui le mortifia terriblement.

François Second, quoique jeune, avoit des yeux comme un autre, & les charmes de Mademoiſelle de St. André ne leur échapperent pas. C'étoit lui qui avoit donné ordre à Mademoiſelle de St. André de ſe trouver où elle étoit; & Madame de la Noue, qui s'étoit chargée du ſoin de l'en avertir & du reſte, avoit fait écrire le billet par un de ſes fils, ſi expert dans la profeſſion de ſa mere, que ſon adreſſe fut récompenſée quelque temps après d'un Prieuré de cinq ou ſix-mille livres de rente. Le Prince, étendu ſous un lit où il ſe divertiſſoit très-mal, en avoit un peu levé le ſoubaſſement qui étoit du côté de ſa tête, tant pour y faire entrer de l'air, car il étouffoit, que pour entendre plus facilement ce que diroient les galans qu'il vouloit ſurprendre; mais quand il ouït la voix du Roi, il le rebaiſſa bien vîte, & eut peur d'être ſurpris lui-même. Il étoit ſoupçonné de vouloir par force s'emparer du Gouvernement de l'Etat, & peut-être n'en étoit-il pas ſoupçonné à tort. S'il eût été ſurpris caché ſi près de la perſonne du Roi, à une heure ſi indûe, & ſon épée hors de ſa ceinture, ſes ennemis lui euſſent fait un crime capital de ſon entrepriſe amoureuſe. Le billet dont on l'eût trouvé ſaiſi, eût même contribué à le rendre criminel. On eût vu par-là, qu'il ſçavoit où le Roi ſe devoit trouver ſeul & ſans défenſe; & les Guiſes, à qui il faiſoit ombrage, n'euſſent pas manqué de faire dire que c'étoit un lieu très-propre à exécuter les méchans deſſeins qu'il pouvoit avoir. Ces conſidérations lui ayant roulé dans l'eſprit, ſa prudence vint au ſecours de ſon amour, mais elle s'en aviſa un peu tard. Il ſe repentit de s'être ſi légérement engagé

dans

dans une affaire qui pouvoit avoir de très-dangereuſes ſuites; & pendant qu'il ſe repentoit, on deshabilloit le Roi & Mademoiſelle de Saint-André, qui ſans-doute l'euſſent fait témoin de l'amour qu'ils avoient l'un pour l'autre, ſans une allarme qu'ils eurent, qui les obligea de remettre la partie à une autre fois.

La Reine Marie étoit groſſe de trois mois. Elle étoit d'une complexion fort délicate, & l'exercice qu'elle avoit fait à la chaſſe, la bleſſa conſidérablement, & affligea tous ceux qui s'étoient réjouis de ſa groſſeſſe. Le bruit de ce qu'elle ſouffroit ſe répandit en un moment par tous les quartiers du Louvre. Le Valet de chambre qui étoit de garde cette nuit-là, & qui avoit l'honneur d'être confident des amours du Roi, fut l'en avertir. Le Roi, qui étoit à demi deshabillé, & qui étoit chagrin de perdre une occaſion ſi favorable, ſe fâcha de ce que la Reine avoit de ſi étranges contretemps; mais de peur d'être ſurpris avec Mademoiſelle de St. André, il fallut, contre les regles ordinaires, abandonner la maîtreſſe pour la femme, & ſe défaire des tranſports d'amant, pour laiſſer paroître une complaiſance de mari. La Reine eut une fauſſe-couche, dont les uns furent ravis, & les autres triſtes; car l'Etat étoit partagé.

Cet accident, qui cauſa un deſordre univerſel dans le Louvre, remit le calme dans l'eſprit du Prince de Condé. On n'eut pas plutôt averti le Roi de l'état où étoit la Reine, qu'il ſe retira en diligence dans ſon appartement, & Mademoiſelle de St. André dans le ſien, où elle fut ſuivie de l'officieuſe Madame de la Noue, qui ne ſe mit pas fort en peine de fermer la porte, parce que cela étoit ſans conſéquence.

Le Prince qu'on laiſſa maître du terrein, ne tarda gueres à ſortir d'où il étoit, & proteſta bien de n'y retourner de ſa vie, du moins tant qu'il auroit

Dandelot, perſuadé que Madame l'Amirale avoit plus de malice elle ſeule qu'eux trois enſemble, fut d'avis de la conſulter. C'étoit une véritable Huguenotte, & qui avoit un ſi grand zele pour la gloire de ſa Religion, que pour le ſervice de Dieu il n'y avoit point d'injuſtice qu'elle ne fût prête de commettre. On la fit appeller, mais elle ne put venir ſur le champ, parce qu'elle faiſoit ſes prieres dans ſa ruelle. Quand elle les eut achevées, elle parut, & le Prince lui ayant dit ce qu'il venoit d'apprendre à ſon mari, il voulut lui montrer le billet qu'il avoit trouvé, qu'elle refuſa de voir. Il ſuffit, lui dit-elle, pour perdre de réputation la St. André, que vous ayez la bonté de me le lire. Après dîner je le veux faire voir adroitement à la Reine, à qui je ferai des ſermens horribles que je ne l'ai point vu. Si je le liſois moi-même je n'aurois plus la liberté de jurer; car, pour un Empire, je ne voudrois pas bleſſer ma conſcience.

L'Amiral trouva cet expédient merveilleux. Dandelot, non ſeulement admira l'eſprit de ſa belle-ſœur, mais encore loua ſa probité; & le Prince qui haïſſoit autant Mademoiſelle de St. André qu'il l'avoit aimée, & qui vouloit ſe venger de l'affront qu'il prétendoit qu'elle lui faiſoit d'aimer le Roi, confia ſon billet à Madame l'Amirale, qui promit d'en faire un bon uſage. L'après-dînée tarda beaucoup à venir, du moins au gré de Madame l'Amirale. Elle fut ce jour-là au Louvre de fort bonne heure, & n'oublia pas le billet que le Prince lui avoit donné. La jeune Reine ne voyoit perſonne, à cauſe de ce qu'elle avoit ſouffert la nuit précédente: & comme le Roi ſe contentoit de porter cette grande qualité ſans ſe mettre en peine d'en faire la fonction, on ne lui faiſoit pas la cour avec tant d'empreſſement qu'à la Reine-mere. Pendant qu'elle dînoit, on lui avoit amené trois jeunes filles, qu'une premiere Préſidente

du

nent de Rouen avoit eues d'une ſeule cou·
les étoient belles, & ſe reſſembloient ſi
ient, non ſeulement dans tous les traits du
nais encore de la taille, des cheveux,
s, & de la voix même, qu'on étoit con·
les habiller de différente couleur; & c'é·
ule marque à quoi on les pouvoit recon-

la Cour étoit dans la chambre de la Rei·
'on admiroit une ſi parfaite reſſemblance,
ladame l'Amirale y arriva. Elle trouva,
ous les autres, quelque choſe de ſi extra·
: dans cette complaiſance de la nature,
:n oublia, au moins pour quelques mo·
: mal qu'elle vouloit à Mademoiſelle de St.
En les regardant avec un peu trop d'at·
elle tira quelque choſe de ſa poche, & eut
· diſgrace qu'avoit eue la perſonne à qui
loit faire piece. Le billet que le Prince
: confié tomba ſans qu'elle s'en apperçût.
:e de Joinville, qui étoit le plus près d'elle
moment-là, laiſſa tomber adroitement ſon
ir deſſus, de peur que d'autres ne le viſſent,
pas beaucoup de peine à ramaſſer le mou·
le billet enſemble. Il eut autant d'impa·
le le voir, que le Prince de Condé en a·
le ſoir précédent. Il ſortit du Louvre, le
fut fort ſurpris que l'Amirale, qui ſans
voit été fort belle, mais qui n'étoit plus
y avoit déjà neuf ou dix ans, eût des
vous, (car il n'héſita pas un moment à croi·
c'étoit à elle que le billet avoit été adreſ-

rois petites filles de Rouen ayant pris con·
1 Reine, Madame l'Amirale ſe ſouvint du
qui l'avoit menée au Louvre, & crut avoir
le moment favorable pour le faire réuſſir.
ılut prendre ſon billet, & ne le trouva point.
Elle

Elle le chercha avec ſoin, & le chercha inutilement. Elle en eut un ſi cruel chagrin, que prévoyant bien qu'il lui ſeroit impoſſible de le cacher, elle ſortit ſous prétexte de quelque incommodité, & retourna chez elle, où de dépit elle fut malade le reſte du jour, & l'eût peut-être été davantage ſi ce qui l'avoit bleſſée ne l'eût guérie, comme on va l'apprendre par la ſuite.

Pendant qu'elle prenoit le Ciel à partie de ce qu'il ne lui avoit pas permis de venir à bout de ſes méchans deſſeins, le Prince de Joinville, qui ſçavoit que le Duc de Guiſe ſon pere ne laiſſoit échapper aucun moyen de tous ceux qui pouvoient nuire à l'Amiral, étoit allé lui porter le billet qu'il ſe ſçavoit bon gré d'avoir trouvé. Le Duc demanda à ſon fils s'il ne ſe méprenoit point, & s'il étoit bien ſûr que ce billet appartînt à Madame l'Amirale? Le Prince de Joinville ayant répondu que rien n'étoit plus vrai, ils furent trouver le Cardinal de Lorraine, qui étoit accompagné du Maréchal de St. André, & qui dreſſoient enſemble les articles du mariage qu'ils devoient achever dans peu de jours, pour les porter le lendemain au Roi & aux Reines, qui vouloient leur faire l'honneur de les ſigner.

Ce Cardinal étoit un ennemi dangereux. Quand il trouvoit l'occaſion de perdre ceux qu'il haiſſoit, il ne marchandoit point; & ſe voyant maître de la réputation de l'Amirale, qu'il nommoit l'ennemie jurée de l'Egliſe, il eût cru trahir ſon devoir de Cardinal, s'il eût héſité un moment à la ſacrifier. Le Duc de Guiſe & le Maréchal de St. André trouverent les ſentimens de Son Eminence très-religieux, & tous enſemble recommanderent au Prince de Joinville de n'en parler à perſonne: ſurtout, ajouta le Cardinal, impoſez ſilence à votre amour, & ſi vous n'avez pas la force de rien taire à Mademoiſelle de St. André, ne la voyez plu-

plutôt point. Elle eſt jeune, elle eſt fille: ce ſont deux qualités incompatibles avec un ſecret. Le Prince de Joinville lui promit ce qu'il deſiroit, & lui tint parole.

Dans le temps que ce malheureux billet alloit d'ennemi en ennemi, & chagrinoit autant les Colignis qu'il réjouiſſoit les Guiſes, le Roi, qui étoit bien aiſe de recouvrer ce que la nuit précédente l'incommodité de la Reine ſon épouſe lui avoit fait perdre, donna ordre à Madame de la Noue, toujours prête pour le ſervice de Sa Majeſté, de renouer la partie qui avoit été rompue, & de faire trouver ſa maîtreſſe, auſſitôt que minuit ſeroit ſonné, au rendez-vous qu'il avoit donné la veille.

Le Cardinal de Lorraine, qui ſçavoit que la Reine Catherine haïſſoit mortellement Madame l'Amirale, pour avoir toujours été la meilleure amie de la Ducheſſe de Valentinois, maîtreſſe d'Henri II. la fut voir, la pria de permettre qu'il pût avoir l'honneur de lui parler dans ſon cabinet, & lui montra le billet dont le Prince de Joinville ſon neveu s'étoit ſi adroitement ſaiſi. L'inſatiable! s'écria la Reine, après en avoir fait elle-même la lecture. Tant qu'elle a été jeune, je n'ai pas trouvé à dire qu'elle fût aimée du Maréchal de Strozzi. On ſçait bien, Madame, répondit Monſieur le Cardinal, qu'il faut que jeuneſſe ſe paſſe, & Votre Majeſté a toujours été trop judicieuſe, pour s'être voulu oppoſer à une choſe pendant qu'elle étoit permiſe; car la galanterie devient permiſe, ou eſt défendue, ſelon les différens regnes où l'on ſe trouve. Sous celui du feu Roi, tout ce qu'il y avoit de femmes vertueuſes à la Cour avoient un honnête homme avec qui elles entretenoient un commerce galant, & les vieilles auſſi bien que les jeunes, quand leurs attraits n'étoient que médiocrement uſés, ou qu'elles avoient le moyen d'en

réparer la perte en fourniſſant de quoi mettre en équipage les amans de Cour qui n'ont point d'autre revenu que leur bonne mine. Mais, ſous la Régence de Votre Majeſté, à qui l'Etat eſt ſi redevable des ſoins qu'elle prend de les réformer, il ſeroit honteux de ſouffrir cette licence, & de laiſſer ſans punition les obſcénités de Madame l'Amirale, & la profanation du lieu. Je ne ſuis pas ſeul, Madame, ajouta-t-il, qui voye avec indignation l'inſolence que l'on veut commettre dans un lieu où un médiocre reſpect eſt une eſpece de crime. Mon frere de Guiſe, (vous ſçavez Madame ſi l'intérêt de votre gloire lui eſt cher, & ſi le Ciel pourroit faire naître encore un homme avec un auſſi grand zele que celui qu'il a pour vous;) mon frere de Guiſe, dis-je, & le Maréchal de St. André, la meilleure ame qui ſoit dans le Royaume après celle de mon frere, ſont ſcandaliſés de cette audace, & attendent ce qu'il plaira à Votre Majeſté de leur ordonner. La Reine, après avoir laiſſé dire à ce Cardinal tout ce qu'il voulut, lui repartit qu'elle étoit de ſon avis; que cette inſolence étoit trop condamnable pour être impunie, & lui demanda quel expédient il trouvoit pour convaincre l'Amirale d'un crime qu'il lui ſeroit facile de nier. Je demande pardon à Votre Majeſté, repartit le Cardinal, ſi je ſalis ſon imagination par une idée qui va martiriſer ſa pudeur. Je ſçai ce que vous allez ſouffrir à m'entendre dire qu'il eſt impoſſible de convaincre l'Amirale de ce crime, à moins de la prendre ſur le fait; mais il eſt peu de termes pour exprimer une impureté qui n'ayent quelque choſe d'immodeſte, & le rouge qui monte au viſage de Votre Majeſté ne donne pas un éclat médiocre à ſa vertu. Enfin la Reine demeura d'accord de ce que ſouhaitoit ce Cardinal. Elle avoit une vieille haine pour Madame l'Amirale, qu'elle fut bien aiſe de ſatisfaire; & comme elle étoit toute-

toute-puiſſante ſur l'eſprit du Roi, qui étoit chancelant & foible, le Cardinal la pria de ne lui pas confier ſon ſecret, & lui dit que ſon aveu ſuffiſoit pour autoriſer ce qu'il vouloit faire.

Minuit arriva, & force gens l'attendoient, qui avoient des deſſeins bien différens. La Reine ne put ſe réſoudre à s'endormir ſans avoir le plaiſir d'apprendre la confuſion de l'Amirale, & le nom de ſon amant. Le Prince de Joinville, qu'elle avoit vu depuis le Cardinal de Lorraine, s'étoit chargé avec bien de la joye de lui aller rendre compte de tout ce qui ſe paſſeroit dans cette conjoncture, & la Reine lui avoit poſitivement commandé de n'y pas manquer, & lui avoit promis de l'attendre. Elle liſoit en l'attendant, & n'avoit retenu que deux femmes de chambre auprès d'elle: ſes filles d'honneur ſe retiroient auſſitôt qu'elles entendoient minuit, c'étoit l'ordre; & Madame de la Noue ayant averti Mademoiſelle de St. André de l'heure que le Roi avoit priſe, elle avoit donné le bon-ſoir à ſes compagnes, étoit entrée dans ſon appartement par bienſéance, & en étoit ſortie un moment après pour aller dans la Chambre des Métamorphoſes, où le Roi ne ſe fit pas longtemps attendre.

Les Guiſes, & le Maréchal de St. André, avoient le cœur trop étroit pour contenir toute la joye qu'ils avoient. Ils arrêterent à ſouper le Duc de Montpenſier & le Prince de la Roche-ſur-Yon, & leur promirent un régal à quoi ils ne s'attendoient pas. Minuit ſonne, & le régal ne venoit point. Les Princes le demandent, on les prie de ne pas s'impatienter, & de croire que quand ils paſſeroient trois nuits à l'attendre, ils ne l'auroient pas trop acheté. Le rendez-vous de cette nuit-là étoit à minuit précis, mais celui qui étoit marqué dans le billet que l'Amirale avoit laiſſé tomber n'étoit qu'à une heure; & le Duc de Guiſe, le Maréchal

de

de Saint-André & le Prince de Joinville, qui de moment à autre remercioient la fortune qui leur procuroit une occaſion d'accabler de honte la plus dangereuſe ennemie qu'ils euſſent, auroient cru faire une faute irréparable, s'ils avoient manqué leur coup pour le vouloir trop précipiter. Le Duc de Guiſe avoit mis lui-même un eſpion dans un endroit d'où il étoit impoſſible que perſonne entrât dans la Chambre des Métamorphoſes ſans qu'il s'en apperçût; & pour lui, on ne le pouvoit voir. Le Duc, qui étoit ſûr de ſa fidélité, lui apprit qu'un amant y avoit donné rendez-vous à ſa maîtreſſe, ſans lui dire quelles gens c'étoient. Il lui promit de prendre un ſoin particulier de ſa fortune, & lui commanda de les obſerver, & de ne pas ſortir du lieu où il le mettoit, qu'il ne lui envoyât de ſes nouvelles, par un homme qui pour ſignal lui demanderoit un diamant qu'il lui laiſſoit. L'eſpion, qui ne manquoit pas d'eſprit, & qui ſçavoit que l'emploi qu'on lui donnoit étoit une des voyes par où l'on s'avançoit le plus facilement à la Cour, promit au Duc de faire ponctuellement ce qu'il ſouhaitoit de lui. Les choſes en cet état une heure ſonne. Le Maréchal de St. André repréſente au Duc que ſouvent on ne ſe trouve pas à un rendez-vous juſtement à l'heure qu'on a priſe; que le deſſein qu'ils avoient avorteroit infailliblement, ſi par malheur ils l'exécutoient un moment plutôt qu'il ne faloit; & lui conſeilla d'attendre encore une demi-heure, pour avoir le plaiſir de ſurprendre l'Amirale en flagrant délit. A une heure & demie on envoya un homme à l'eſpion, qui d'abord lui demanda le diamant que le Duc lui avoit laiſſé, pour lui faire voir qu'il ne venoit pas à fauſſes enſeignes, & s'informa enſuite ſi les deux Amans étoient entrés. L'eſpion lui répondit qu'il y avoit longtemps, & le député en alla porter la nouvelle au Duc de Guiſe.

L'heure

L'heure du régal eſt arrivée, dit le Maréchal de St. André au Duc de Montpenſier & au Prince de la Roche-ſur-Yon. Il a un peu tardé à venir véritablement, mais il valoit bien la peine d'être attendu; & ſi jamais vous avez trouvé une occaſion de rire de bon courage, je prétends que ce ſoit dans un moment. Pour moi, ajouta-t-il avec un torrent de joye qui cherchoit à ſe répandre, je vous avoue que voici une nuit que je ne changerois pas contre le plus beau jour de ma vie; & que ſi jamais j'ai eu ce qu'on appelle un véritable plaiſir, c'eſt celui dont vous allez être les témoins. Pour leur en donner un avant-goût, il leur dit en peu de mots ce que c'étoit, le ſecret n'étant plus de conſéquence, puiſqu'il alloit ceſſer de l'être, & leur montra même le billet qui étoit ſi heureuſement tombé dans les mains du Prince de Joinville, que par amitié il nommoit déjà ſon Genre, parce que ſon mariage avec la fille de ce Maréchal, comme je l'ai déjà dit, devoit s'achever dans peu de jours.

Le Duc de Montpenſier & le Prince de la Roche-ſur-Yon, qui étoient de jeunes Seigneurs qui demandoient qu'à ſe divertir, furent ravis d'être de la partie, & ſe firent un plaiſir de voir la conſtance de Madame l'Amirale dans une conjoncture ſi mortifiance, & de connoître le galant qu'elle avoit choiſi. Le Duc de Guiſe, le Maréchal de St. André, & le Prince de Joinville, prirent chacun une bougie; & ſuivis des deux Princes qu'ils s'étoient vanté de régaler, allerent le plus doucement qu'ils purent juſqu'à la porte de la chambre des Métamorphoſes. Le Cardinal de Lorraine, qui faiſoit conſiſter une partie de ſa vengeance à jouïr de la vue de Madame l'Amirale, les ſuivit pourtant les ſuivre à cauſe de ſon caractere. Ils demeurerent quelque temps à cette porte, & n'entendirent rien. Le Duc de Guiſe gratta un peu.

Un

reux la faute qu'il avoit faite, il avoit eu peur d'être puni, & s'étoit ſauvé. La réguliere Madame de la Noue étant arrivée dans ce moment-là, elle éclaira le Roi juſques dans ſon appartement, & fut prendre Mademoiſelle de Saint-André, qu'elle remena dans le ſien.

La Reine-mere, à qui le Prince de Joinville avoit promis d'aller rendre compte de tout ce qu'il auroit vu, étoit naturellement très-impatiente; & deux heures étant ſonnées ſans qu'elle eût appris de ſes nouvelles, elle l'envoya chercher par une de ſes femmes, dans l'appartement de ſon Oncle le Cardinal. Il la fut trouver avec un viſage auſſi gai que l'aventure qu'il venoit d'avoir le pouvoit permettre. Prince de Joinville, lui dit-elle auſſitôt qu'elle l'apperçut, je ne vous demande point ſi la confuſion a été grande, & ſi l'Amirale eſt au déſeſpoir: je ne doute point que l'affront ne lui ait été ſenſible, & qu'elle ne remue Ciel & Terre pour vous perdre après l'avoir perdue. Je laiſſe tout cela, pour apprendre des nouvelles du Galant. Quel homme eſt-ce? Eſt-il jeune, bien fait de ſa perſonne, d'une qualité conſidérable? Enfin, la Dame s'eſtimoit-elle heureuſe de l'avoir trouvé? Faites-m'en un portrait qui lui reſſemble, & m'apprenez ſur-tout quelle contenance il a tenue quand il s'eſt vu pris. Quelle commiſſion pour le Prince de Joinville, qui aimoit éperdument Mademoiſelle de St. André! Il répondit à la Reine avec un chagrin, qui étoit à-la-vérité fort excuſable, que l'Amant dont elle lui demandoit le portrait étoit fort jeune; que de ſa perſonne, ceux qui n'aimoient pas les grandes tailles le trouvoient bien fait, & qu'on ne pouvoit nier qu'il ne fût de la premiere qualité. Que la Dame avoit lieu ſans doute de s'eſtimer heureuſe de l'avoir trouvé, & que ſa fortune ſeroit enviée par d'autres auſſitôt qu'elle ſeroit ſçue. Que pour ce qui étoit de la conte-

contenance qu'il avoit tenue quand il s'étoit vu ſurpris, elle étoit plus fiere qu'il n'avoit coutume de l'avoir, & que loin de trembler, c'étoit lui qui faiſoit trembler les autres. Voilà, Madame, continua-t-il, ce que vous m'avez commandé de vous apprendre. Je vous ſupplie de ne me rien ordonner de plus. Demain, on fatiguera aſſez les oreilles de votre Majeſté de ce que je ne lui dis pas; & ſi elle ſçavoit ce que je ſouffre, elle s'étonneroit même de ce que j'en ai tant dit.

La Reine, qui crut qu'il ſe portoit mal, le laiſſa aller. Il retourna dans l'appartement de ſon oncle, qu'il trouva fulminant tout de ſon mieux. Le Duc de Montpenſier, & le Prince de la Roche-ſur-Yon, s'étoient retirés, pour s'aller réjouïr en liberté de l'affliction des autres; l'unique chagrin qu'ils avoient, venoit de ce que tout le monde étoit couché, & de ce qu'ils étoient obligés d'attendre que le jour fût venu pour aller publier ce qu'ils ſçavoient.

Il ſe coucherent fort tard, & ſe leverent fort matin; car ils brûloient d'envie d'aller apprendre à leur couſin le Prince de Condé à quelle intention les Guiſes, & le Maréchal de St. André, les avoient retenus à ſouper, & la cataſtrophe qu'avoit eu la piéce dont ils leur avoient donné le divertiſſement.

Quoique le Prince de Condé & eux fuſſent de Religion contraire, & même de parti différent, ils ne laiſſoient pas d'avoir une grande eſtime l'un pour l'autre; ſur-tout le Duc de Montpenſier & le Prince de la Roche-ſur-Yon pour le Prince de Condé, qu'ils regardoient comme le plus vaillant homme de ſon temps. La joye qu'eut ce Prince de la confuſion qu'avoient eu les Guiſes, le Maréchal de St. André, & ſa fille, le vengea bien de quelques mauvais momens que la perte de ſon billet lui avoit cauſés. Rien au monde n'étoit ſi plaiſant

auſſi, que de s'imaginer la peine qu'ils s'étoient donnée de conduire eux-mêmes cette intrigue, & d'arrêter deux perſonnes de cette qualité, pour leur donner un régal ſi particulier. Le Prince de Condé trouva cette avanture trop divertiſſante, pour en rire ſeul. Il eût été au déſeſpoir que l'Amiral l'eût appriſe par une autre bouche que la ſienne; &, ſe doutant bien qu'elle ne tarderoit pas longtemps à être ſçue, il fit diligence, de peur d'être prévenu par d'autres, & de ne lui rien dire de nouveau. L'Amiral n'en fut pas plutôt inſtruit, qu'il courut dans la chambre de ſa femme. Elle avoit été fort malade toute la nuit du malheur qu'elle avoit eu la veille, & l'on devoit même la ſaigner ce matin-là: mais cette nouvelle ôta ſa pratique au Chirurgien, & fit un effet plus prompt que n'auroit fait la ſaignée. Malade ou non, Madame l'Amirale ſe leva, monta en caroſſe, & fut dire ce qu'on venoit de lui apprendre, à tout ce qu'elle connoiſſoit de gens, qui le redirent à tant d'autres, qu'en moins de rien tout le monde en fut inſtruit. Le Royaume étant alors continuellement agité par les Catholiques & les Huguenots, qui le déchiroient ſous prétexte de vouloir le réformer, il y eut quelques perſonnes, qui, ce jour-là même, chanterent tout bas au lever du Roi des couplets que l'on avoit faits ſur l'état des affaires, & ſur l'avanture de la nuit paſſée. En voici les paroles, que l'on chantoit ſur l'air d'un Vaudeville qui couroit alors:

Sçavez-vous, la Belle,
Que vous uſez mal de vos appas?
Le Trône chancelle,
Et le Roi repoſe dans vos bras.
Plût à Dieu, pour calmer notre ennui,
Que l'Etat fût tranquille comme lui,

Vous

Vous dormiez en Reine,
Quand on a troublé votre repos;
Sans vous mettre en peine
Des Papiſtes ni des Huguenots.
Plût à Dieu, pour le bonheur de tous,
Que l'Etat fût tranquille comme vous.

Ordinairement, ce que l'on chante n'eſt pas fort ecret; & ainſi la Reine ne mit gueres à ſçavoir u vrai ce que le Prince de Joinville ne lui avoit ppris qu'imparfaitement. Mademoiſelle de St. ndré, qui ne manquoit jamais de ſe rendre à ſa oilette, n'ayant oſé s'y trouver ce matin-là, con- irma ce que l'on commençoit de publier. Elle envoya querir: mais le Médecin du Roi, nom- mé Miron, qu'on trouva chez elle, avoit ordre de faire ſon devoir, & de dire qu'elle étoit malade. Dans un autre temps, c'eût été une excuſe légitime, nais dans l'occaſion qui ſe préſentoit c'étoit un ndice convainquant; & la Reine, qu'on abuſoit ifficilement, en tira une conjecture juſte. Elle en t outrée, & ne put ſuſpendre ſon reſſentiment. le envoya prier le Roi de la venir voir. Le Roi vint. Ils entrerent dans ſon cabinet, où elle ſe paroit à lui faire une reprimande fort ſévere, t lui parler d'un ton de Mere qui avoit envie ſe faire craindre: mais le Roi, inſtruit de ce l étoit, par l'Amour, & par Mademoiſelle de ndré, à la premiere fougue qui lui échappa, nt interrompue avec une aſſurance qui la ſur- autant plus qu'elle ne l'attendoit pas lui dit toit vrai qu'il aimoit la perſonne qu'elle avoit ée, & qu'il la prioit de ſouffrir ſes amuſe- ou de lui rendre ſon autorité. Qu'elle n'é- ſſante, qu'autant qu'il lui plaiſoit de le per- que ſi elle s'oppoſoit à ſon amour, il s'op- t à ſon ambition; & que, ſans perdre le reſ-

pect qu'il lui devoit comme à ſa mere, il n'avoit qu'à vouloir être Roi pour la faire ceſſer d'être Reine.

Ces paroles, qu'elle avoit raiſon de ne pas attendre du Roi ſon fils, puiſque Mademoiſelle de St. André parloit par ſa bouche, ne l'étonnerent pas moins, que ſi elles euſſent été véritablement de lui. Elle n'oſa pouſſer la remontrance plus avant, de peur que Mademoiſelle de St. André ne lui eût encore dicté quelque réponſe. Il ſe trompoit de croire qu'elle voulût empêcher ſes amuſemens. Son deſſein dominant étoit de l'amuſer ſans ceſſe; & ſi Mademoiſelle de St. André n'eût été que belle, elle eût été la premiere à louer ſon choix: mais elle lui trouvoit un eſprit capable de lui faire ouvrir les yeux; & craignoit, quand elle ſeroit maîtreſſe de celui du Roi, qu'elle ne lui fît connoître qu'effectivement on l'amuſoit. Le Roi & la Reine ſe raccommoderent pourtant avant que de ſortir d'où ils étoient. Mademoiſelle de Saint-André demeura au Roi, & la Régence à la Reine.

Le Duc de Guiſe, ſenſible aux bienfaits qu'il avoit reçus de leurs Majeſtés, en fut ſi reconnoiſſant, qu'il ne voulut pas que ſon fils oubliât le reſpect qu'il devoit au Roi, juſqu'à être encore ſon rival. Les articles, que le Cardinal de Lorraine & le Maréchal de Saint-André avoient dreſſés, furent déchirés: & le Gouvernement de Lyon, qui vint à vaquer, ayant été donné à ce Maréchal, chacun fut content, ou du moins chacun fit ſemblant de l'être. Mademoiſelle de St. André fut regardée comme la Maîtreſſe du Roi, & reſpectée plus qu'elle ne l'avoit été auparavant. La Reine-Mere, qui avoit peur d'elle, la vit, non pas ſans chagrin, mais ſeulement ſans lui en témoigner: & pour Marie Stuart, ſi elle eut quelque dépit, comme cela eſt aſſez vraiſemblable, elle n'en fit rien paroître.

Le

Le Prince de Condé, voyant que chacun étoit ſi content, ceſſa de l'être; &, n'ayant pu ſe faire aimer de Mademoiſelle de St. André, il s'en voulut faire haïr. Il épia que le Roi ne fût pas dans ſon appartement, pour lui aller faire une viſite, & débuta par un compliment malicieux ſur la nouvelle dignité qu'elle avoit acquiſe. Elle prit cela pour une eſpece de bravade, & le prit comme il le falloit prendre. Elle lui répondit d'un ton fort haut, que c'étoit une des raiſons qui l'avoient empêchée de répondre à ſa paſſion, & qu'elle avoit trouvé la qualité de Maîtreſſe d'un Roi de France préférable à celle de Maîtreſſe d'un Cadet de la Maiſon de Bourbon qui n'avoit que la Cape & l'Epée. Et moi, Mademoiſelle, ou Madame, car à préſent on ne ſçait comment vous appeller, repartit encore malicieuſement le Prince, je vous aimois aſſez pour ne pas laiſſer votre gloire dans l'obſcurité. C'eſt à vos charmes que vous devez cette qualité de Maîtreſſe du Roi qui vous eſt ſi chere, mais c'eſt à moi que vous en devez l'éclat. Je n'ai pu ſouffrir que vous fuſſiez plus long-temps privés des reſpects que ce grand titre vous fait rendre. Sans moi, qui me ſuis donné des ſoins inconcevables pour m'inſtruire de la vérité, on ignoreroit ce que vous êtes; & vous m'avez l'obligation d'avoir le premier publié ce qui ſe paſſoit entre le Roi & vous. Il fut ſi desobligeant, que, de peur qu'elle ne doutât de ce qu'il diſoit, il lui apprit qu'au retour de St. Clou, c'étoit lui qui avoit trouvé le billet qu'elle perdit, & qu'à une heure après minuit il étoit dans l'alcove, d'où il vit avec quelle joye elle ſe faiſoit deshabiller, quand par malheur pour elle l'incommodité de la Reine lui déroba le plaiſir qu'elle ſe promettoit. Enfin, il n'oublia rien de ce qu'il crut qui ſerviroit à le faire haïr, & y réuſſit parfaitement bien; car, depuis ce temps-là, ils eurent une haine invincible l'un pour l'autre.

Ce Prince fit d'autres amourettes, & Mademoiſelle de St. André, qui étoit tendrement aimée du Roi, s'en tint à ſon amour, & fit bien. A la premiere viſite qu'elle en reçut, elle ſe plaignit du Prince de Condé, & porta ſi haut l'outrage qu'il lui avoit fait, que le Roi trouva ſa haine aſſez juſte, pour en être de moitié, & pour épouſer la paſſion qu'elle avoit de s'en venger. Pendant qu'ils en cherchoient l'occaſion, le Prince en contoit à une autre fille de la Reine nommée Mademoiſelle de Limevil, un peu moins belle que Mademoiſelle de St. André à-la-vérité, mais en récompenſe moins altiere, & dont il étoit ſûr que le cœur étoit tout à lui. Il lui en conta ſi bien, qu'ils en vinrent à ce qu'on appelle la concluſion du Roman. Elle en eut un fils, dont elle accoucha ſous le Regne de Charles IX. le 25 Mai de l'année 1561, dans le Louvre même: mais la Reine, qui, en ce temps-là, avoit beſoin du Prince de Condé pour balancer la puiſſance de la Maiſon de Guiſe qui s'élevoit trop, eut compaſſion de la fragilité humaine. L'inclination qu'eut le Prince de Condé pour Mademoiſelle de Limevil, ne dura pas; plutôt parce que les affaires de l'Etat changerent de face, que par aucun dégoût qu'il eut pour elle. Cependant, le Roi, outré de la piece qu'il avoit faite à Mademoiſelle de St. André, avoit juré de la perdre; &, pour en venir plus facilement à bout, il ſe rangea du côté des Guiſes. On ne l'appelloit que rarement au Conſeil, quoique dans la juſtice il y dût tenir le premier rang. Quand il s'y trouvoit, les Guiſes ſe mettoient au deſſus de lui, par le commandement du Roi même; & ces mépris, qui enfloient le cœur de ſes ennemis, outrerent le ſien.

L'Héréſie que Luther a répandue par toute l'Europe, avoit dès le temps de François I. & d'Henri II. infecté la France en divers endroits; & les

les Huguenots étant plus forts qu'ils ne l'avoient été, cherchoient à ſe venger des cruautés qu'on avoit exercées ſur eux, & vouloient commencer par les Guiſes, tant pour l'intérêt de leur Religion, dont ils étoient les ennemis déclarés, que pour le bien de l'Etat, dont par animoſité ils les nommoient les Tirans. Il leur manquoit un Chef auſſi vaillant que l'étoit le Prince de Condé, mais peut-être le ſeroit-il devenu ſi la Conjuration d'Amboiſe eût réuſſi. Pour ſe juſtifier de ce qu'ils vouloient faire, ils ſemerent des libelles. On dit que le Prince, qui avoit de l'eſprit infiniment, les dreſſa lui-même. Ils montrerent que, par les Loix du Royaume, les Femmes ni les Etrangers ne devoient point être admis au Miniſtere; & citerent pluſieurs exemples, pour montrer que l'Adminiſtration des Cardinaux avoit toujours été funeſte à la France.

Ces libelles offenſerent terriblement les Guiſes, & ſur-tout le Cardinal de Lorraine; ſoit que ſon Miniſtere juſtifiât les exemples qu'on lui alléguoit, ou que les raiſons de ſes ennemis euſſent aſſez de force pour perſuader les vérités qu'ils publioient. Il ſoupçonna un Conſeiller du Parlement de Paris nommé du Bourg, homme d'un mérite extraordinaire & d'une ſinguliere vertu, à la Religion près, d'en être l'Auteur. Il y avoit une année entiere qu'il étoit priſonnier, pour avoir déclaré hautement qu'il étoit Luthérien, car en ce temps-là il n'y avoit point de crime plus énorme; & ſi tous ceux qui moururent pour la Religion euſſent pris le bon parti auſſi-bien que le mauvais, les anciens Romains auroient moins fait de Martirs que le regne de François II. & de Charles IX. De peur que du Bourg ne dît d'autres vérités, plus fâcheuſes peut-être que celles qu'on le ſoupçonnoit ſi injuſtement d'avoir déjà dites, on donna ordre à ſes Juges, qui, en faveur de ſon

mérite, lui vouloient donner le temps de ſe reconnoître, de le condamner à la mort le plutôt que faire ſe pourroit pour la gloire de Dieu: ce qu'ils firent avec un zele dont le Cardinal de Lorraine les loua extrêmement. Ce Magiſtrat fut au ſupplice avec une intrépidité ſurprenante, y porta un viſage fort tranquille, & exhorta ceux de ſa croyance, qui étoient préſens à ſon exécution, de mourir auſſi glorieuſement que lui; les aſſurant que la mort étoit la choſe du monde la plus douce, quand on la ſouffroit pour une ſi bonne cauſe: paroles qui entrerent bien avant dans l'ame de ceux qui étoient imbus de la nouvelle opinion, & qui leur perſuaderent facilement que leur Religion étoit la meilleure, puiſqu'un homme ſi ſage & ſi éclairé aimoit mieux mourir que d'en embraſſer une autre.

Cette mort cauſa un grand fracas dans le Royaume. Le premier deſſein des Huguenots fut de la venger à force ouverte; mais la peur qu'ils eurent d'être trop foibles, leur fit prendre une autre réſolution. Ils conſpirerent. Les uns diſent qu'ils n'en vouloient qu'aux Guiſes, & les autres qu'ils auroient porté leur attentat plus loin, s'il eût réuſſi. Quoi qu'il en ſoit, cette conjuration, qui fait tant de bruit dans notre Hiſtoire, & que l'on nomma la Conjuration d'Amboiſe, fut découverte. La Renaudie, Gentilhomme de Périgord, grand Luthérien, & encore plus grand brouillon, en fit confidence à un Avocat de ſes amis: cet Avocat le dit à un Maître des Requêtes, qu'on appelloit l'Allemand Vouzé; & Vouzé, ſoit qu'il eût horreur d'un tel deſſein, ou qu'il voulût rendre un ſervice qui méritât récompenſe, avertit les Guiſes de ce qu'on lui avoit appris. Il ne s'eſt rien vu de plus horrible que ce qui ſe paſſa dans Amboiſe pendant toute une ſemaine: le ſang ruiſſeloit par toutes les rues de cette ville; & l'on

y égorgea tout ce que l'on découvrit de conjurés.

Mademoiſelle de St. André, qui avoit ſur l'eſprit du Roi tout le pouvoir qu'elle y vouloit prendre, & qui conſervoit une haine mortelle pour le Prince de Condé, crut avoir trouvé une occaſion de le perdre. Elle promit à deux conjurés de leur faire avoir leur grace, s'ils vouloient l'accuſer d'avoir la principale part à la conjuration. Que ne fait-on point pour ſauver ſa vie! Ils s'offrirent de faire ce qu'elle ſouhaitoit. Ils furent interrogés dans le Conſeil ſecret, où le Prince n'aſſiſtoit point. Ils l'accuſerent, & avec lui l'Amiral & Dandelot. Il eſt conſtant qu'une partie de ce qu'ils dirent étoit véritable, & que ſi cette entrepriſe eût réuſſi, le Prince, l'Amiral, & Dandelot, ſe ſeroient déclarés: mais les miſérables qui eurent l'inſolence de les accuſer, ne le croyoient pas; & le Roi, qui ne ſçavoit rien du crime que Mademoiſelle de St. André vouloit commettre, ſembloit toutefois être d'intelligence avec elle; car il leur promit, en faveur de ce qu'ils venoient de dire, la grace qu'elle leur avoit fait eſpérer. Cette promeſſe l'inquiéta. Elle eut peur, quand ces faux témoins ſeroient échappés, qu'ils ne ſe dédiſſent. Elle voulut ſe fortifier du conſeil du Maréchal de St. André, ſon pere, à qui elle apprit ce que la haine qu'elle avoit pour le Prince de Condé, lui avoit fait entreprendre; & l'appréhenſion où elle étoit. Le Maréchal haïſſoit le Prince, & ſa fille étoit trop avant pour reculer. Il falloit le perdre, où elle-même étoit perdue. Quoique le Roi lui fît l'honneur de l'aimer, & qu'il lui eût promis ſa protection, il auroit eu de la peine à autoriſer un crime de cette importance. Pour ne pas laiſſer à ces faux témoins le pouvoir de ſe dédire, on les fut trouver dans la priſon où on les avoit ramenés; &, les ayant pris chacun en particulier, on les maſſacra ſans leur donner le temps de prononcer

une ſeule parole. Les ſcélérats le méritoient bien.

La rupture du mariage du Prince de Joinville, & de Mademoiſelle de St. André, n'empêchoit pas que le Maréchal & les Guiſes ne fuſſent toujours les meilleurs amis du monde. Cependant, les Guiſes qui avoient donné les ordres néceſſaires pour faire arrêter le Prince le lendemain à ſon lever, agiſſoient de bonne-foi, & le croyoient effectivement coupable ſur la relation des faux témoins qu'ils avoient ouïs, dont ils n'avoient pas une médiocre joye; car pour le ſecret que Mademoiſelle de St. André avoit appris à ſon pere, il étoit trop délicat pour être confié à quelque autre.

Pendant tout ce fracas, l'Amiral étoit à ſa maiſon de Châtillon, où il attendoit aſſez impatiemment le ſuccès de la conjuration; & Dandelot, qui venoit à Amboiſe, où étoit le Roi, ayant été rencontré par des conjurés qui fuyoient, s'étoit ſauvé en Bretagne, où ſa femme avoit une terre parfaitement belle. Il n'y avoit que le Prince de Condé qui fût à la Cour, pour appuyer l'entrepriſe s'il voyoit qu'il y eût lieu d'agir: il n'y eut auſſi que lui de qui les jours fuſſent en danger. On lui auroit infailliblement coupé la tête, s'il eût été arrêté; mais, ſur les deux heures de la nuit qui précéda le jour qu'il devoit l'être, un de ſes valets de chambre le fut éveiller avec précipitation pour lui rendre un billet qu'il venoit de recevoir, & qu'on lui avoit recommandé de lui faire voir à l'heure même, ſans conſidérer s'il dormoit ou non, l'ayant aſſuré que le Prince n'avoit jamais eu d'affaire plus preſſée. Il l'ouvrit, & trouva que c'étoit une femme qui l'avoit écrit, mais il n'en put connoître le caractere; &, d'ailleurs, ce qu'on lui mandoit ne lui permit pas de perdre du temps à l'examiner. Il ne contenoit que ce peu de mots.

Sauvez-vous, Monſeigneur, ou vous êtes mort. Je ne puis en dire davantage.

Ce

Ce Prince, qui ne ſe ſentoit pas trop innocent, ne rêva pas à ce qu'il avoit à faire. Il ſe leva, & ſortit d'Amboiſe le plus diligemment qu'il lui fut poſſible. Les Gardes, qui étoient aux portes, n'étant pas inſtruits de ce qui avoit été réſolu, loin de mettre le moindre obſtacle à ſa fuite, le laiſſerent paſſer avec tout le reſpect qui étoit dû à ſa qualité. Il ſe retira à Orléans, où ſon nom étoit en grande conſidération, & où il avoit de puiſſans amis, prêts à ſe ſacrifier pour ſes intérêts. Il y avoit peu de temps qu'il étoit parti, quand les Gardes du Roi inveſtirent ſon logis; &, quand on s'aviſa de l'y chercher, il ne pouvoit encore être loin. On envoya querir ſes accuſateurs, que l'on trouva égorgés, ſans pouvoir apprendre par l'ordre de qui ils l'avoient été. L'indice étoit plus fort contre le Prince, que contre le Maréchal de St. André; & cependant c'étoit le Maréchal qui les avoit fait aſſaſſiner, & non pas le Prince. On pencha toutefois du côté que penchoit l'indice: & toute la Cour ſe perſuada que le Prince, enragé de ſe voir trahi par ces conjurés, s'étoit vengé d'eux avant que de ſe ſauver. Par ordre du Roi, on commença de lui faire ſon procès; & s'il eût été pris, on n'auroit pas manqué de l'achever: mais, le voyant maître de la campagne, on crut que ce ſeroit inutilement porter les choſes à l'extrémité; & l'on aima mieux faire ſemblant d'ignorer le ſecret de la conjuration, que de donner matiere à une nouvelle.

Cette Politique ne s'accommodoit pas avec la haine de Mademoiſelle de St. André. Elle s'en plaignit au Roi. Il lui fit confidence des raiſons que le Conſeil avoit eues d'en uſer ainſi, & lui dit que la perte du Prince n'étoit que différée, & qu'il ne lui accorderoit jamais ſa grace ſans conſulter la haine qu'elle avoit pour lui. Quelques jours après, toute la Cour partit d'Amboiſe pour

aller à Orléans, où l'on avoit réſolu de tenir les Etats généraux. Le Prince en étoit parti pour aller trouver l'Amiral à Châtillon, & de-là le Roi de Navarre ſon frere, qui étoit dans ſon Gouvernement de Guyenne. En paſſant à Châtillon, il montra à l'Amiral le billet qui lui avoit ſauvé la vie: l'Amiral en connut l'écriture, & lui dit qu'il venoit de la Maréchale de St. André; mais le Prince trouva ſi peu d'apparence à ce qu'il diſoit, qu'il lui fut impoſſible de le croire.

Cependant, le temps de tenir les Etats s'approchoit. On avoit mandé aux Princes du Sang, & à tous les Officiers de la Couronne, de s'y trouver, ſur peine d'être déchus de leurs dignités, & d'être réputés coupables. L'Amiral, qui ne croyoit pas avoir été accuſé à Amboiſe, ſe rendit à Orléans; mais le Roi de Navarre, que l'on conſidéroit moins à la Cour que les Guiſes, refuſa de s'y trouver: & pour le Prince de Condé, qui avoit fait des pratiques par toutes les Villes où il avoit paſſé, loin d'être d'humeur à obéir, il levoit des troupes de l'argent que lui fourniſſoient les Huguenots, pour perdre les Guiſes à force ouverte, puiſque les conjurations avoient tant de peine à réuſſir, & que parmi une quantité de monde il étoit mal-aiſé qu'il n'y eût des traîtres ou des imprudens. Les careſſes que l'on fit à l'Amiral quand il fut à Orléans, lui perſuaderent facilement qu'on ne le ſoupçonnoit de rien, & que le billet que le Prince de Condé avoit reçu étoit une piece du Maréchal de Saint-André & des Guiſes, pour l'éloigner de la Cour. & tâcher de le rendre ſuſpect. Il écrivit au Roi de Navarre, & au Prince ſon frere, & les conjura de ne ſe pas rendre criminels; les aſſurant qu'ils ſeroient reçus aux Etats avec applaudiſſement, & que leur préſence étoit abſolument néceſſaire dans une Aſſemblée où le pouvoir des Guiſes iroit trop loin, s'il ne s'y trouvoit des Princes

s du Sang pour le balancer. Ces Lettres ne point d effet. Il en écrivit d'autres, & anda que c'étoit par ordre de la Reine, qui oit de la domination des Guiſes, auſſi-bien reſte de l'Etat; &, de peur qu'ils n'en dou-, il leur envoya une Lettre où la Reine-mere iquoit elle-même, & les conjuroit de la dé-de l'oppreſſion des Lorrains. Cette Lettre appas qui les attira où l'on ſouhaitoit qu'ils diſſent. Le deſir qu'ils avoient d'arracher le ernement aux Guiſes, leur fit oublier que la étoit la plus diſſimulée Princeſſe de ſon tems. i de Navarre partit; &, malgré la répugnance Prince de Condé avoit à le ſuivre, il l'en tant qu'il lui fut impoſſible de s'en défen-

demoiſelle de St. André, qui avoit juré de rdonner jamais au Prince de Condé l'affront étoit cauſe qu'elle avoit reçu, & l'inſulte avoit oſé lui faire enſuite, avoit choiſi le ent où le Roi lui témoignoit le plus d'amour, le ſupplier, s'il étoit vrai qu'elle en fût ai-d'avoir la bonté de la venger, & de la dé-d'un homme dont la ſeule préſence étoit elle une maniere de reproche qu'elle n'avoit force de ſupporter. Que refuſe-t-on dans ces ens-là, ou plutôt que n'accorde-t-on pas! oi, qui n'avoit pas trop beſoin d'être amoureux être aveugle, & qui d'ailleurs étoit dans un capable de réflexion, lui promit la mort du e, & lui auroit promis davantage ſi elle l'eût ndé. Auſſi-tôt que le Roi de Navarre fut à ms, on lui donna des Gardes; & pour le Prince ondé, on l'arrêta*. On reprit le procès i avoit commencé, & on l'accuſa d'avoir un des Chefs ſecrets de la Conjuration d'Am-, & d'avoir fait égorger ſes accuſateurs pour

* . . . 1560.

enſévelir dans l'obſcurité les preuves de ſon crime. Le Roi, & Mademoiſelle de Saint-André, parlerent à ſes Juges: après cela, il étoit mal-aiſé de le trouver innocent. Toutes les fois qu'on lui parloit d'avoir fait égorger quelqu'un, il paroiſſoit le plus étonné du monde, & cet étonnement étoit pris par ceux qui le devoient juger pour une confuſion convainquante. On lui confronta un nommé La Sague, Secretaire du Roi de Navarre*, à qui la peur de la queſtion, ou plutôt l'eſpoir de la récompenſe, fit dire de terribles choſes. Il fut ſurpris de voir ce malheureux, qui lui avoit d'extrêmes obligations, être d'intelligence avec ſes ennemis pour le perdre; & cette ſurpriſe fut ſuivie d'une autre incomparablement plus grande. Un de ſes gardes, homme à qui l'or étoit capable de faire tout entreprendre, lui donna le plus ſecrétement qu'il put un billet qu'une perſonne qu'il ne connoiſſoit pas l'avoit conjuré de lui rendre. Il l'ouvrit, & reconnut d'abord au caractere, qu'il venoit de l'obligeante perſonne qui à deux heures après minuit lui avoit donné avis de ſe ſauver d'Amboiſe. Il ne douta point qu'elle n'eût encore quelque choſe de fort important à lui apprendre, & dans cette penſée il lut avec précipitation ces paroles.

Croyez-moi, Prince, préparez-vous à la mort, auſſi-bien vous ſied-il mal de vous défendre. Qui vous veut perdre eſt ami de l'Etat. On ne peut rien voir de plus coupable que vous. Ceux qui, par un véritable zele pour le Roi, vous ont rendu ſi criminel, étoient bonné-

* Le 1560.

honnêtes gens, & incapables d'être ſubornés. Je prends trop d'intérêt à tous les maux que vous avez faits en votre vie, pour vouloir vous taire que l'Arrêt de votre mort n'eſt plus un ſi grand ſecret. Les ſcélérats, car c'eſt ainſi que vous nommez ceux qui ont oſé vous accuſer, méritoient auſſi juſtement récompenſe, que vous la mort qu'on vous prépare; votre ſeul entêtement vous perſuade que votre mérite vous a fait des ennemis, & que ce ne ſont pas vos crimes qui cauſent votre diſgrace. Niez avec votre effronterie accoutumée que vous ayez eu aucune part à toutes les criminelles pratiques de la conjuration d'Amboiſe: il n'eſt pas comme vous vous l'êtes imaginé, impoſſible de vous en convaincre. A tout hazard recommandez-vous à Dieu.

. . . . . .

. Ce pauvre Prince, voyant que tout inſultoit à ſon malheur, penſa perdre patience. Il ne pouvoit comprendre quelle raiſon avoit eue la perſonne

ne qui lui écrivoit de l'avertir ſi obligeamment de ſe ſauver, pour le braver enſuite ſi cruellement, & dans une conjoncture ſi fâcheuſe. Il prétendoit n'avoir jamais mérité qu'elle prît ſoin de ſa vie, ou croyoit le mériter toujours; & s'il ne lui avoit point rendu de ſervices pour attirer ſa bonté, il lui avoit encore moins fait de déplaiſir pour la perdre. Cependant un procédé ſi différent du premier avoit quelque choſe de bien ſurprenant. Il reprit cette Lettre qu'il avoit jettée ſur ſa table, & la lut une ſeconde fois. Il n'y trouva pas un mot, qui ne lui parût très-offenſant. Il la plia de pluſieurs façons, pour voir s'il n'y avoit point quelque miſtere; car, étant accuſé d'être criminel d'Etat, il étoit dangereux d'expliquer trop ouvertement les ſentimens favorables qu'on avoit pour lui. Il chercha tant, qu'à la fin il trouva ce qu'il cherchoit. Cette Lettre, à la lire comme on a accoutumé de lire toutes les autres étoit ſans-doute fort desobligeante. Mais à n'en lire que la moitié, c'eſt-à-dire après en avoir lu la premiere ligne ſauter la ſeconde, la quatrieme, la ſixieme, & ainſi du reſte, il trouva qu'elle étoit conçue en ces termes.

Croyez-moi Prince, préparez-vous à vous défendre. Qui vous veut perdre eſt plus coupable que vous. Ceux qui vous ont rendu ſi criminel étoient ſubornés. Je prends trop d'intérêt en votre vie, pour vouloir vous taire

un

*un ſi grand ſecret. Les ſcélérats qui ont oſé vous accuſer, méritoient la mort qu'on vous prépare : votre ſeul mérite vous a fait des ennemis qui cauſent votre diſgrace. Niez que vous ayez eu aucune part à la Conjuration d'Amboiſe : il n'eſt pas poſſible de vous en convaincre. Adieu.**

Quelle différence de la premiere Lettre qu'avoit lu le Prince, à celle qu'il venoit de lire! Il s'eſtime redevable à la perſonne qui la lui avoit écrite, de la part qu'elle prenoit dans ſon malheur, & des avis qu'elle lui donnoit, & fut extrêmement ſurpris de l'invention qu'elle avoit trouvée pour lui témoigner tant de bonté ſans ſe commettre, (car il eſt conſtant que quand cette Lettre ſeroit tombée dans les mains du Roi, elle étoit plutôt capable de faire ſa cour, que de lui attirer la moindre affaire.) Il auroit bien voulu connoître la femme ou la fille à qui il avoit tant d'obligation, pour lui faire voir combien il étoit ſenſible aux graces qu'il en recevoit, ne pouvant s'imaginer que ce fût à la Maréchale de St. André, comme l'en avoit aſ-

(*) *Les Mémoires de ce temps-là parlent d'une Lettre miſtérieuſe, ſans dire de quelle maniere elle étoit.*

aſſuré l'Amiral; & la haine qui étoit entre leurs Maiſons depuis ſi long-temps, étoit une aſſez bonne raiſon pour l'empêcher de le croire.

Pendant qu'il cherchoit dans ſon eſprit qui ce pouvoit être qui prenoit tant d'intérêt en ſa diſgrace, ſes Juges entrerent dans ſa chambre, & l'interrogerent pour la derniere fois. Il nia toujours qu'il eût eu aucune part à la Conjuration d'Amboiſe, & ſoutint que ſes accuſateurs avoient été ſubornés, & maſſacrés enſuite par ſes ennemis, de peur qu'ils n'euſſent pas la force de pouſſer leur crime juſqu'au bout: mais il ne parla en façon du monde de la Lettre qu'il avoit reçue; & quand il eût été ſûr de ſe juſtifier en la montrant dans le véritable ſens qu'il la falloit voir, il eût mieux aimé mourir, que d'avoir le malheur de déplaire à une perſonne qui cherchoit à le ſervir avec tant de généroſité. Les Juges, dont la faveur ne pouvoit ébranler l'intégrité, ne trouverent que des indices fort foibles contre le Prince; mais ceux à qui le Roi & Mademoiſelle de St. André avoient recommandé de le trouver aſſez coupable pour le condamner à la mort, croyant peut-être que tout ce qu'on faiſoit pour s'agrandir étoit juſte, ſoutinrent qu'il y avoit des preuves de reſte, & le nombre de ceux-là étoit beaucoup plus grand que des autres. Ils rendirent un Arrêt que le Chancelier de l'Hôpital refuſa judicieuſement de ſigner, & le condamnerent à être décapité dans la Maiſon du Roi, à l'heure que l'on entreroit aux Etats. Le Roi, Mademoiſelle de St. André, & les Juges qui avoient rendu ce bel Arrêt, n'eurent pas le plaiſir de le voir exécuter. Le Roi tomba malade pendant qu'on le fabriquoit. Cette maladie fut cauſe que la Reine-mere en fit ſuſpendre l'exécution, moins à la conſidération du Prince, que pour ſon intérêt particulier. Elle étoit conſommée dans les Affaires d'Etat,

tat, & ne doutoit point que ſi le Roi venoit à mourir, les choſes ne changeaſſent de face. Ses autres enfans étoient mineurs. La Minorité des Rois eſt un temps favorable aux ambitieux; & ainſi elle craignoit, que ſi la grandeur des Guiſes demeuroit ſans contrepoids, elle ne fût du moins auſſi dangereuſe que les pratiques des Princes du Sang.

La prévoyance de la Reine ne fut pas inutile. * Le Roi mourut, & l'autorité de Mademoiſelle de St. André fut enſévelie avec lui. Pour éviter les reſſentimens du Prince, & même ceux de la Reine-mere, qui la haïſſoit de ce que le Roi l'avoit aimée, elle ſe retira aux Religieuſes de Long-Champ. François II. n'ayant point eu d'enfans de Marie Stuart, l'ainé de ſes freres, qui étoit le Duc d'Anjou, lui ſuccéda, & fut nommée Charles IX.

Pour tâcher de diſſiper les troubles qui empêchoient la Reine Catherine de jouïr tranquillement de ſa Régence, elle fit parler d'accommodement aux Princes de Bourbon, & à ceux de la Maiſon de Lorraine. Aucun des partis ne s'en éloigna; & les conventions ayant été bien reçues de part & d'autre, ils s'accommoderent. Le Prince de Condé ſortit de priſon, & fut hautement juſtifié par un célebre Arrêt du Parlement †.

Je vais dire une choſe incroyable, qui eſt pourtant une vérité conſtante. Ce Prince avoit tant de penchant à être amoureux, qu'il le devint même après qu'on lui eût prononcé un Arrêt de mort. Je ne crois pas qu'il y ait aucun exemple qu'on ait jamais ſi mal pris ſon temps pour aimer. Dans l'incertitude où il étoit de ce qui arriveroit de la maladie de François II. il avoit quelquefois regardé la Lettre qu'il avoit reçue, & l'avoit trouvée ſi pleine de bonté, que c'eût été pour lui un ſecond

* *Le 5. Décembre, 1560.*
† *Le 18. du même mois.*

ſecond ſupplice, que d'être obligé de mourir ingrat: le deſir de connoître à qui il étoit obligé, l'envie qu'il avoit de lui en témoigner ſa reconnoiſſance, le plaiſir qu'il prenoit à lui avoir obligation; j'appelle tout cela amour, & effectivement c'en étoit.

Auſſi-tôt que le Parlement eût mis la gloire de ce Prince en ſûreté, l'amour crut qu'il étoit temps d'agir pour ſon intérêt. Condé, qui n'avoit point de ſecret pour l'Amiral, lui montra la Lettre qu'on lui avoit fait tenir en ſa priſon. L'Amiral lui ſoutint de nouveau qu'elle étoit de la Maréchale de St. André, & qu'il en connoiſſoit parfaitement l'écriture. Si cela eſt, répondit le Prince, j'aime la Maréchale de St. André, & tout ce que vous pourrez dire pour m'en détourner ne m'empêchera pas de l'aimer éternellement. La haine qui étoit entre ſon mari & moi, & qui dure peut-être encore, car l'accommodement que la Reine a voulu faire eſt à proprement parler une paix plâtrée: & d'ailleurs, quand je n'aurois plus de raiſons d'Etat pour le haïr, j'en ai d'amour qui ſont incomparablement plus fortes; & c'eſt aſſez pour m'obliger à être toujours ſon ennemi, qu'il ſoit mari d'une femme que je veux aimer. Mais, pour en revenir à la Maréchale, ajouta-t-il, puiſque la haine qui étoit entre ſon époux & moi ne l'a pas empêchée de faire de généreux efforts pour m'obliger, je l'aime, & l'amour que j'ai pour elle durera ſans-doute: il eſt fondé ſur la reconnoiſſance, & je ferai gloire d'en avoir toute ma vie.

Cette Maréchale n'étoit pas mere de Mademoiſelle de St. André. Le Maréchal l'avoit épouſée en ſecondes noces, il y avoit trois ans, & c'étoit au plus ſi elle en avoit vingt-deux. Elle n'étoit pas tout-à-fait ſi belle que la fille de ſon mari, mais elle l'étoit aſſez pour inſpirer de l'amour

mour à un homme de bon goût; &, quelque délicateſſe qu'eût le Prince, elle avoit de quoi s'en faire aimer ſans le ſecours des obligations qu'il lui avoit. Le Maréchal de St. André étoit tout blanc, & les fatigues de la guerre, toutes grandes qu'elles euſſent été, y avoient moins contribué que cinquante-cinq ans qu'il avouoit: cela s'appelle en avoir pour le moins ſoixante; car un vieillard qui a une jeune femme, en cache toujours un peu. Le Prince de Condé étoit fort jeune, & auſſi bien fait de ſa perſonne qu'homme de la Cour. Il avoit un grand mérite. La Maréchale y étoit ſenſible, parce qu'elle en avoit beaucoup auſſi; & ſur la ſeule réputation du Prince elle avoit conçu pour lui une ſecrette eſtime qui lui faiſoit prendre part à tout ce qui lui arrivoit. Son mari, pour la conſoler de ce que ſon âge lui déroboit, avoit pour elle une tendreſſe qu'elle eût trouvée inutile, ſi elle ne lui eût donné lieu de rendre ſervice au Prince. Il lui faiſoit confidence de toutes les affaires de l'Etat. C'étoit de lui qu'elle avoit appris que le Prince devoit être arrêté, quand elle lui donna avis à deux heures après minuit de ſe ſauver d'Amboiſe; & c'étoit lui-même qui avoit encore eu la foibleſſe de lui confier un ſecret que ſa fille n'avoit dit qu'à lui, & qui étoit capable de les perdre, ſi la Maréchale eût été auſſi imprudente que ſon époux.

Le Prince, que ſa nouvelle paſſion inquiétoit, & qui étoit plus amoureux que de ſa vie il ne l'avoit été, ſans ſçavoir de qui; car malgré ce que lui avoit dit l'Amiral, il doutoit toujours que ce fût à la Maréchale qu'il eût de ſi étroites obligations, fut rendre viſite au Maréchal de St. André, & lui témoigner la joye qu'il avoit de l'accommodement que la Reine avoit eu la bonté de faire. La Maréchale n'y étoit pas. Il en eut un chagrin dont le Maréchal de St. André s'apperçut, & qui lui

fit

fit croire que le Prince lui faiſoit cette civilité à regret, & que dans l'ame il étoit toujours ſon ennemi. Sa viſite fut courte. Il en fit des excuſes, bonnes ou mauvaiſes, au Maréchal; & lui dit qu'il vouloit vivre avec lui en ami ſincere, & le voir le plus ſouvent qu'il pourroit. La Maréchale, qui étoit allée chez les Reines, rentra comme le Prince prenoit congé de ſon mari. Cette vue, à quoi elle ne s'attendoit pas, la fit rougir. Le Prince, qui ne rougiſſoit pas ſi facilement, ſentit je ne ſçai quoi qu'il n'avoit pas accoutumé de ſentir, & qui l'avertiſſoit tacitement que la Maréchale étoit la perſonne qu'il cherchoit. Il lui fit un petit compliment ſi embrouillé, que le mari n'y put rien comprendre; mais la femme le comprit parfaitement bien, & le trouva d'autant plus intelligible qu'il ne l'étoit pas pour tout le monde. Elle y répondit d'une maniere où le Maréchal ne trouva que de l'honnêteté, & où le Prince trouva quelque choſe de fort tendre: non que cela fût effectivement, mais il le ſouhaitoit, & l'on croit facilement ce qu'on ſouhaite. Ils ſe ſéparerent, le Prince & la Maréchale, très-contens de s'être vus; & le Maréchal ni plus ni moins qu'il l'étoit avant que le Prince lui eût fait l'honneur de le viſiter.

Le ſoir, ils ſe rencontrerent chez la Reine. La Maréchale s'y étoit rendue pour faire ſa cour, & le Prince s'y étoit trouvé pour l'y voir. Le Duc de Guiſe, ayant quelque choſe à dire au Maréchal de St. André, l'emmena, & fit un fort grand plaiſir au Prince, qui avoit toutes les envies du monde d'entretenir Madame la Maréchale, & qui ne l'eût oſé tant que ſon mari eût été préſent. La Maréchale, qui de moment à autre jettoit les yeux ſur le Prince, & rencontroit toujours les ſiens, crut qu'il ne ſeroit pas fâché de lui parler. Pour lui en faciliter l'occaſion, & avoir un prétexte de quit-

quitter des Dames avec qui elle parloit de choſes indifférentes, elle fit ſemblant d'avoir oublié ſa montre, & s'en alla voir à une petite horloge qui étoit dans l'antichambre de la Reine quelle heure il pouvoit être. Cette adreſſe eut le ſuccès qu'elle en eſpéroit. Le Prince l'aborda; & voyant qu'il n'y avoit qu'elle qui pouvoit l'entendre, Je ne ſçai, Madame, lui dit-il, s'il eſt l'heure que vous ſouhaitez qu'il ſoit. Pour moi, je déſeſpérois d'en pouvoir trouver une aſſez favorable pour vous témoigner le reſſentiment que j'ai de vos bontés; & depuis que je jouïs de la liberté, je dois être honteux de n'avoir pas fait un meilleur uſage d'un bien que je tiens de vous.

La Maréchale répondit à la civilité du Prince, & lui témoigna le plus honnêtement qu'elle put, qu'elle ne comprenoit rien à ce qu'il diſoit. Il s'expliqua. Elle avoit pour lui une véritable eſtime, & peut-être même que ce qu'elle ne croyoit qu'eſtime, étoit quelque choſe de plus. Cependant elle ne demeura d'accord de rien, & ne voulut pas riſquer un aveu qui pouvoit faire tort à ſa réputation, qu'elle ne le connût plus particuliérement qu'elle ne faiſoit. Quoi! Madame, ajouta le Prince qu'elle chagrinoit terriblement, ſeroit-il poſſible que je fuſſe aſſez malheureux pour être redevable de la vie à une autre que vous? Je crois, répondit la Maréchale, que vous êtes redevable de la vie à votre ſeule innocence; &, ſuppoſé même que vous n'en euſſiez pas eu aſſez pour vous faire abſoudre, un Criminel dont la naiſſance eſt accompagnée d'un ſi haut mérite a de grands privileges: voilà ma penſée. Mais, ſi vous deſirez que je m'accommode à la vôtre, & que je croye qu'il y ait quelque perſonne à qui vous ayez obligation de la vie, fût-ce au plus grand de vos ennemis, je ne vois pas que ce ſoit un malheur pour vous. C'en eſt un, Madame, repartit le Prince,

Prince, qui eſt d'autant plus grand, que je n
me figurois point de bonheur égal à celui de vou
être obligé: c'eût été une marque que je ne vou
étois pas indifférent; & ce que je vous aurois dû
eût autoriſé une paſſion que je ſens naître, &
que je ne puis m'empêcher de vous découvrir
vous auriez, dis-je, attribué à ma reconnoiſſan
l'amour.... Je vois bien que je vous ſurprens
Madame, continua-t-il avec aſſez de précipitation
& que ce mot à quoi vous n'êtes pas accoutumée
bleſſe une vertu auſſi délicate que la vôtre. Mo
erreur eſt cauſe de mon audace. J'ai cru vous de
voir aſſez pour ne pouvoir m'acquiter qu'en vou
aimant; & plus j'ai pris d'amour, plus je croyois
avoir de reconnoiſſance. Cependant, Madame
me voilà le plus amoureux de tous les hommes
les billets que j'ai reçus m'ont aidé à le devenir
& dès que j'ai cru qu'ils étoient de vous, je
me ſuis ſi bien accoutumé à vous aimer, qu'à pré
ſent, duſſai-je vous offenſer, c'eſt une habitude
dont j'aurai de la peine à me défaire. La Maré
chale, de qui l'on ne parloit que fort avantageuſe
ment, & qui juſques-là s'étoit même conſervée con
tre les attaques de la médiſance, ce qui la rendoit
l'une des plus rares perſonnes de ſon ſiecle, ne
put s'empêcher de prêter l'oreille à la paſſion d'un
auſſi grand homme que l'étoit le Prince. Elle é
couta tout ce que ſon ardeur fut capable de lui
faire dire, & quand il eut achevé de parler elle
ſe retira ſans lui répondre, plutôt pour irriter l'a
mour qu'elle lui avoit donné, que par aucun dépit
de lui en avoir fait prendre. Depuis que la fille
de ſon mari s'étoit retirée aux Religieuſes de
Long-Champ, perſonne à la Cour ne l'effaçoit,
& ainſi elle fit quantité de ſoupirans, du nombre
deſquels fut Antoine de Bourbon Roi de Navarre,
& propre frere du Prince: mais, comme elle vou-
loit un amant dont le mérite fût capable de faire
ex-

foibleſſes, ſi elle en avoit, & que ce
irréſolu & timide, elle demeura ferme
nation qu'elle avoit pour le Prince.
vaux ne ſont pas long-temps ſans ſe haïr;
ie forts que puiſſent être les nœuds du
our vient facilement à bout de les rom-
ils ſervent d'obſtacles à ſes deſſeins. Le
varre, qui auparavant étoit l'ennemi
, ſe rangea de leur parti, & le rendit
'il ne l'étoit; car depuis quelques jours,
le pacification, il avoit été déclaré Lieu-
néral du Royaume. La guerre n'étant
en éteinte, il ne falut pas de grands ef-
la rallumer, & le hazard en fit naître
e que les deux partis ſouhaitoient éga-

ier jour de Mars de l'année 1562. com-
de Guiſe paſſoit par la petite ville de
gens entrerent par curioſité dans une
les Huguenots tenoient leur prêche,
s'en moquerent-ils, ce qui ayant ſcanda-
la nouvelle Opinion, il s'émut une que-
s obligea inſenſiblement d'en venir des
menaces, & des menaces aux coups;
Guiſe, y étant accouru de bonne foi
cher le deſordre, ſa préſence réveilla
e les Huguenots avoient pour lui, & l'un
l'audace de lui jetter une pierre qui lui
ge tout en ſang, ce qui anima tellement
ntr'eux, que lui-même n'en fut plus le
, quoiqu'il mît toute ſon autorité en u-
ie put les empêcher d'en tuer plus de
, & d'en bleſſer pour le moins deux cens.
naſſacre de Vaſſi, dont il eſt tant parlé
Hiſtoire, & qui fut le prélude de tou-
rres qui ont troublé le regne de Char-
même ceux d'Henri III. & d'Henri le

puiſſant; mais la Maréchale ne le regardoit pas de ce côté là: au contraire, ce qu'il avoit de mérite lui faiſoit enviſager le reſte comme une injuſtice de la fortune; & s'il eût été en ſon pouvoir d'y remédier, il n'eſt rien qu'elle n'eût entrepris pour juſtifier qu'elle n'étoit pas ſi aveugle qu'elle. Vous avez raiſon, Madame, lui dit le Roi de Navarre en l'abordant, de faire dire que vous n'y êtes pas. Il eſt fâcheux d'être interrompu dans un tête-à-tête ſi agréable, & je prends pour vous voir un contre-temps que vous aurez de la peine à me pardonner. La Maréchale, que ſa préſence fatiguoit cruellement, & qui d'ailleurs étoit fâchée d'avoir été ſurpriſe avec le Prince, quoiqu'il ne ſe paſſât rien entr'eux dont la médiſance pût ſe prévaloir, affecta un air plus fier; qu'elle n'avoit coutume de l'avoir, pour lui répondre, que dans le tête-à-tête qu'elle avoit avec le Prince ſon frere, elle ne craignoit point d'affront ſemblable à celui qu'elle avoit eſſuyé depuis quelques jours; & que, pour en prévenir un ſecond de la même perſonne, elle feroit enſorte qu'on ne la trouveroit jamais ſeule. Je crois vous entendre, Madame, repartit le Roi de Navarre: vous n'avez pas envie de vous trouver ſeule avec moi, mais vous n'êtes pas fâchée d'être ſeule avec un autre; & les ordres que vous donnez à votre porte, juſtifient aſſez qu'on vous auroit fait plaiſir de vous y laiſſer. Puiſqu'il vous plait, Monſieur, repliqua la Maréchale, car encore qu'il fût Roi de Navarre, étant né ſujet du Roi, on ne l'appelloit point SIRE: ſeulement comme premier Prince du ſang on le traitoit toujours de Monſeigneur; mais la Maréchale, étant en colere contre lui, crut être diſpenſée de ce reſpect, & n'avoir point de meſures à garder avec un Prince qui la traitoit d'une ſi galante maniere. Puiſqu'il vous plait, Monſieur, lui dit-elle, de vous nommer vous-même, & que vous avez peur que

je

n'impute à quelqu'autre l'outrage que vous m'a-
z fait, je ne veux point vous ôter la gloire
ne ſi belle action : à un beſoin, je ferois encore
us, & je vous avouerois de bonne-foi que les
dres qui ont été donnés à la porte n'étoient que
ur vous. C'en eſt trop, Madame, repartit le
oi de Navarre, & la préſence de l'amant que vous
e préferez, n'exigeoit point de vous une ſi aveu-
e complaiſance. J'ai dit que je vous aime, il
t vrai, & je ſuis prêt à le dire encore : ſi c'eſt une
ibleſſe, c'en eſt une de celles qu'il n'eſt pas hon-
ux d'avoir ; & je ne ſçai quelle raiſon vous obli-
à la condamner en moi, & à l'approuver dans
autre. La Maréchale voulut lui répondre, mais
Prince la prévint, & dit au Roi de Navarre,
ec une fierté qui lui étoit aſſez naturelle, qu'il
conſidéroit, ni aineſſe, ni Majeſté, quand il s'a-
ſſoit de défendre la réputation de la Maréchale,
qu'il oublioit-là ce qu'il pouvoit lui devoir ail-
rs ; que ce qu'elle condamnoit en lui étoit con-
nnable en tout le monde ; & qu'il devoit juger
s favorablement de ſa vertu, puiſqu'avec une
ronne, il lui étoit impoſſible de l'ébranler.
parler un peu haut, repartit le Roi de Na-
e, mais je ne m'en étonne pas. Madame inſ-
du courage à qui bon lui ſemble. Elle me
ettra toutefois de douter qu'un tel défenſeur
réputation contribue beaucoup à l'établir ;
r ce qui eſt de ce que je dois penſer de ſa
le ſoin que vous en prenez eſt d'un grand
s pour empêcher les jugemens téméraires.
Madame, ajouta-t-il en ſe tournant du
la Maréchale, je n'envie point à mon frere
é que vous lui faites l'honneur de lui té-
; il eſt juſte qu'il ſoit favoriſé de l'amour,
ne l'a jamais été de la fortune ; & ſi vous
ue je vous parle à cœur ouvert, je vois
être mon cadet de ſept ou huit ans eſt

un grand avantage pour être conſidéré de vous. Il ſortit en achevant ces mots, réſolu de ſe venger de la préférence que faiſoit la Maréchale, & de ne rien oublier pour comprendre le Prince de Condé dans ſa vengeance. Quoiqu'il n'entrât rien dans la paſſion que le Prince avoit pour elle, dont la plus ſcrupuleuſe vertu pût s'offenſer, il ne laiſſa pas d'être fâché de ce que le Roi de Navarre les avoit trouvés enſemble. Il lui fit des excuſes ſi honnêtes de ce qu'il avoit mal pris ſon temps pour la voir, & lui promit de pouſſer ſon reſſentiment ſi loin, ſi la médiſance oſoit attaquer ſa gloire, que non ſeulement elle en fut touchée, mais encore elle lui témoigna qu'elle l'étoit. Il n'avoit pu la rejoindre depuis la converſation qu'ils avoient eue enſemble chez la Reine; & quelque peine qu'il ſe fût donnée pour en faire naître une occaſion, elle s'étoit tenue ſur ſes gardes, & même s'étoit fait un devoir de l'éviter, de peur que l'eſtime qu'elle avoit pour lui, ne fût d'intelligence avec l'amour qu'il avoit pour elle: mais ce Prince, ſur le point d'abandonner Paris, & de s'expoſer à l'incertitude des combats, ne s'étoit pu réſoudre à partir ſans s'expliquer encore une fois avec la Maréchale; & pour l'empêcher de le fuir, il l'étoit allé chercher juſques chez elle, où il y avoit une heure qu'il l'entretenoit quand le Roi de Navarre les avoit troublés. Pendant qu'il avoit été ſeul avec elle, il lui avoit dit des choſes ſi touchantes, & lui avoit repréſenté avec tant de marques d'amour qu'il la voyoit peut-être pour la derniere fois, que le ſort des armes étoit douteux, & que ſi elle avoit la cruauté de le laiſſer partir ſans lui avouer que c'étoit à elle qu'il avoit de ſi étroites obligations, la vie lui ſeroit un fardeau dont il chercheroit à ſe ſoulager à la premiere rencontre; qu'à la fin elle lui avoit répondu: Vivez, Prince; & ſi vous m'eſtimez, faites un bon uſage du ſervice

vice que j'ai tâché de vous rendre. Hélas, Madame, lui avoit repliqué le Prince, qu'il eſt inutile ce ſervice, ſi votre vertu ſe gendarme de ce que ma reconnoiſſance va au-delà de l'eſtime! Autant de fois qu'il m'eſt échappé de dire que je vous aimois, autant de fois votre viſage que je conſultois, a ſemblé m'interdire cette audace; & même en ce moment je vois votre couleur naturelle qui s'altere, & qui me reproche que je vous outrage pour le prix des bontés que j'ai reçues de vous. Il eſt vrai, Madame, que d'abord vous étant plainte à moi de l'injure que le Roi de Navarre vous a faite, vous m'avertiſſiez aſſez que je ne pouvois l'imiter ſans vous déplaire; mais, n'ayant jamais été vu de vous qu'avec indifférence, & par conſéquent n'étant point enchaîné par vos bontés, je regardois la déclaration qu'il a oſé vous faire, comme un attentat ſur votre gloire; au-lieu qu'ayant eu la généroſité de vous intéreſſer pour moi juſqu'à prendre ſoin d'une vie que je ne dois qu'à vous ſeule, il me ſembloit que j'avois cent raiſons pour vous aimer; &, pour dire encore plus, je croyois ne pouvoir m'en taire ſans ingratitude. Voilà quel étoit leur entretien avant que le Roi de Navarre entrât chez la Maréchale, & le Prince avoit même ſi bien fait, qu'il l'avoit obligée à conſentir qu'il l'aimât. Mais de grace, lui avoit-elle dit, ne me voyez plus après le conſentement que vous avez exigé de moi; je ne vous l'accorde qu'à condition que votre préſence ne me reprochera point ma foibleſſe; & c'eſt par votre obéiſſance que je veux être perſuadée de votre amour. Ces paroles étoient preſſantes, auſſi ne tarda-t-il pas à prendre congé d'elle après que le Roi de Navarre fut ſorti. Cette ſéparation ne ſe fit pourtant pas ſans peine: il en coûta des ſoupirs au Prince; & la Maréchale, qui s'étoit fait violence pour cacher ſa douleur, ceſſa de ſe con-

traindre auſſi-tôt qu'elle ne le vit plus, & lui accorda des larmes, pour s'acquiter des ſoupirs qu'il avoit pouſſés. Les choſes étoient en cet état entre le Prince & la Maréchale, quand le Roi de Navarre, plus pour faire dépit à ſon frere que par aucune autre conſidération, ſe fit Catholique. D'ailleurs, le Connétable de Montmorency, qui avoit toujours été dans les intérêts du Prince, ayant ouï dire qu'on avoit fait une propoſition au Conſeil touchant la répétition des Dons, & craignant que ce ne fût à lui ſeul qu'on en voulût, parce que ſous le regne d'Henri II. il avoit touché cent mille écus dont il n'avoit jamais rendu compte, s'étoit joint au Duc de Guiſe, & au Maréchal de St. André, ſous le ſpécieux prétexte de conſerver la Religion de ſes Peres; mais, à en bien juger, ce fut ſeulement de peur d'être obligé de reſtituer cette ſomme: & tout ce que lui avoit pu dire le Maréchal de Montmorency ſon fils, eſtimé le plus ſage homme du Royaume, n'avoit pas été aſſez fort pour l'en détourner.

Cette Ligue, que les Huguenots avoient nommée le Triumvirat, étant augmentée de la perſonne du Roi de Navarre, & du crédit qui accompagnoit ſa qualité de Lieutenant-Général du Royaume, ceux de la nouvelle Opinion abandonnerent Paris, où les Catholiques tenoient le haut du pavé. Ils ne furent pas plutôt en campagne, & le Prince de Condé à leur tête, qu'ils firent rentrer dans le cœur de leurs ennemis la crainte qu'ils leur avoient donnée. Les Catholiques ne voulurent pas attendre à prier le Roi de revenir à Paris, que l'armée du Prince, qui groſſiſſoit tous les jours, fût en état de ſe ſaiſir de ſa perſonne. Ils prévinrent le malheur qu'un tel accident auroit pu cauſer, & le Roi de Navarre, le Duc de Guiſe, & le Connétable, furent en diligence à Fontainebleau, où ils trouverent la Reine qui héſitoit ſur le choix du parti qu'elle

qu'elle devoit prendre. Outre qu'elle ſe laſſoit de la domination des Lorrains, on dit que la Religion du Prince de Condé lui ſembloit plus commode que la ſienne ; & l'Hiſtoire même fait mention d'une Lettre qu'elle lui avoit écrite quelques jours auparavant, & qu'il envoya depuis à tous les Princes Proteſtans d'Allemagne, pour en avoir plus facilement du ſecours. Elle contenoit ces mots.

J'attens une occaſion favorable d'embraſſer votre Parti, & peut-être votre Religion. Agiſſez de votre côté ; & faites enſorte qu'après avoir fait un ſi grand pas, le démenti ne nous en demeure point. Du mien, je mettrai tout en uſage pour me délivrer de l'oppreſſion où je ſuis. Je ſçai de quelle maniere il faut s'y prendre pour endormir les Lorrains ; & lorſqu'ils me croiront la meilleure amie qu'ils ayent au monde, je leur ferai voir que la ſincérité n'eſt pas une vertu d'Italie. Souvenez-vous que je vous confie de grands intérêts ; & qu'il s'agit de mon fils, de ſon Royaume, & de moi-même.

Ce fut un coup de foudre pour la Reine, que la priere, que lui firent les Confédérés, de ramener le Roi à Paris. Elle attendoit pour ſe jetter entre les bras du Prince, que ſon armée fût aſſez nombreuſe pour contraindre le reſte du Royaume à chaſſer les Guiſes ; & comme de jour à autre on voyoit des Gentilshommes de toutes les Provinces de la France le venir chercher, & lui offrir leur ſervice, elle croyoit n'avoir pas encore long-temps à attendre. Ces conſidérations l'obligeoient à temporiſer, & ſon deſſein étoit, ſi le Roi de Navarre, & ceux qui l'avoient accompagné fuſſent retournés à Paris, de prendre un chemin oppoſé au leur, & de mener le Roi à Orléans, qui étoit la place d'armes du Prince, & le ſiége capital de ſon parti. Le Duc de Guiſe, qui avoit fait une longue

[illegible]

[illegible] ... Mouceaux, le [illegible] ... & [illegible] à Paris, [illegible] ... d'honneur, [illegible] ... pour le faire garder magnifiquement.

[illegible] de ce que le Roi étoit en la [illegible] de ses ennemis, crut d'abord que la Reine [illegible], & se servit de tout ce qui lui vint dans la pensée, pour se venger d'elle. Il fit un Manifeste, & représenta que le Roi de Navarre étoit d'intelligence avec les Guises, pour tenir leur Souverain dans l'esclavage; & afin de justifier ce qu'il disoit, il y inséra la Lettre que la Reine lui avoit écrite, dont il s'offroit de faire voir l'original à ceux qui en douteroient. Il y avoit tant de vraisemblance dans ce qu'il avançoit, que tous ceux qui n'étoient pas partisans des Guises, n'hésiterent point à le croire. Ceux mêmes qui ne vouloient être, ni du parti du Prince de Condé, ni de celui du Triumvirat, ne laissoient pas de s'attrouper pour demander la liberté de leur Monarque, & le nombre en fut si grand qu'il allarma les Confédérés: si bien qu'on fut obligé d'envoyer une Déclaration du Roi dans toutes les Provinces de son Royaume pour assurer le Peuple, que Leurs Majestés jouissoient d'une pleine liberté; qu'elles avoient choisi Paris pour y être en plus grande assurance; & que, pour arrêter l'insolence des Huguenots qui cherchoient à se saisir de la personne du Roi, la Reine sa mere avoit

* *En ce temps-là il n'y en avoit point: on les nommoit coches.*

avoit jugé à propos de les flatter d'une eſpérance frivole, & d'abuſer le Chef du parti par une Lettre qui avoit le ſuccès qu'elle en eſpéroit. Cette Déclaration fut ſuivie d'un Arrêt du Parlement, qui permettoit de maſſacrer les Huguenots en quelque lieu qu'on les pût trouver, comme Criminels de Leze-Majeſté Divine & Humaine. Cependant, n'y ayant point encore eu d'hoſtilités de part ni d'autre, le Chancelier de l'Hôpital, l'un des plus grands hommes de ſon ſiecle, faiſoit tous ſes efforts pour diſſiper un orage qui groſſiſſoit depuis ſi long-temps; mais toutes ſes remontrances furent inutiles: la Guerre commençoit à s'allumer en tant d'endroits, qu'il falloit une pluye de ſang pour l'éteindre.

L'amour, qui d'ordinaire ne ſe trouve que parmi les jeux & les plaiſirs, vit ſans s'effrayer ce que préparoient d'affreux les horreurs d'une Guerre Civile. Le Roi de Navarre, ayant une ſeconde fois attaqué la vertu de la Maréchale de St. André avec auſſi peu de ſuccès que la premiere, réſolut de n'y pas perdre de temps davantage, & tâcha de ſe conſoler de ſes refus avec Mademoiſelle du Rouet Fille d'honneur de la Reine, qui ne ſe piquoit pas de la même réſiſtance. D'autre côté, Mademoiſelle de Limevil ſa compagne, & Fille d'honneur comme elle, que le Prince de Condé avoit autrefois aimée, juſqu'à en venir à une familiarité dont elle avoit été quelque temps incommodée, fit tout ce qui lui fut poſſible pour convertir la paſſion qu'il avoit de combattre, en une autre où elle trouvoit que le combat avoit quelque choſe de plus agréable. Elle ſçavoit ſon penchant; &, tout vaillant qu'il étoit, elle ne doutoit point qu'il ne fût auſſi ſenſible à l'amour qu'à la gloire. Elle lui écrivit, & le pria de conſidérer qu'il alloit faire la guerre à une perſonne à qui il ne l'avoit pas toujours faite, puiſque ſa Reli-

gion la mettoit au nombre de ſes ennemis. Cette Lettre n'eut pas l'effet qu'elle s'en promettoit. Elle en écrivit une ſeconde, qui ne fut pas mieux reçue que la premiere, dont elle fut ſi outrée qu'elle fut quelque temps à ſe vouloir du mal de ce qu'elle n'avoit pas la force de le haïr. La Reine, qui pendant la guerre ne jouiſſoit qu'imparfaitement de ſa Régence, parce que le Lieutenant-Général du Royaume faiſoit tout, ayant ſçu de Mademoiſelle du Rouet, à qui le Roi de Navarre en avoit fait confidence, que la Maréchale de Saint-André étoit toute puiſſante ſur l'eſprit du Prince, la vit en particulier, & la pria d'employer toute l'autorité qu'elle avoit ſur lui pour le faire conſentir à la paix, lui promettant de ne jamais oublier un tel ſervice. Si la Maréchale eût oſé en croire ſon amour, elle eût fait ce que la Reine ſouhaitoit d'elle. La paſſion qu'elle avoit pour le Prince, augmentoit de jour en jour; &, quoiqu'elle eût aſſez de vertu pour la combattre, elle n'en avoit pas aſſez pour en triompher. Elle ſçavoit, que pour obliger les Troupes qu'il conduiſoit à braver le péril, il ſeroit le premier à leur en montrer l'exemple, & à s'expoſer où le danger paroîtroit plus grand; & cette penſée lui donnoit de ſi fréquentes allarmes, que ſous prétexte de craindre pour les jours de ſon mari, elle le conjuroit de porter l'eſprit du Duc de Guiſe à l'accommodement que la Reine deſiroit. Cependant, quoique l'éloignement du Prince fût un ſupplice pour elle, la réputation qu'elle avoit d'être la perſonne de la Cour en qui l'on trouvoit le moins à dire, balança ſon inclination naturelle: pour conſerver ſa gloire, elle renonça à ſon plaiſir; & ſe ſeroit acquis beaucoup d'eſtime, ſi elle eût toujours fait la même choſe. La Reine, outrée de ce que la Maréchale refuſoit d'écrire au Prince, & voulant connoître ſi elle en étoit aimée, réſolut de lui écrire elle-même. Après lui avoir étalé les plus

preſ-

preſſantes raiſons dont elle put s'aviſer pour le faire conſentir à un accommodement, & lui avoir repréſenté que le Roi, dont il avoit l'honneur d'être parent, l'Etat, & elle-même lui ſeroient redevables de leur repos, elle y ajouta qu'il rendroit un ſignalé ſervice à la Maréchale de St. André, qu'elle lui eût écrit avec joye ſi elle l'eût pu faire avec aſſurance; & que, pour lui ôter tout ſujet de doute, elle la méneroit avec elle à Montleheri, s'il vouloit s'y rendre un jour qu'elle lui marqua, accompagné de cinquante hommes, & elle d'un pareil nombre, pour conférer ſur les moyens qu'il pourroit y avoir d'aſſoupir dès ſon commencement une guerre, où de part & d'autre le plus heureux ſuccès ne pouvoit manquer d'être funeſte à la France. Le Prince, qui ne s'imaginoit point de plaiſir égal à celui de voir la Maréchale de St. André, fit réponſe à la Reine par le même Courier qui lui avoit apporté ſa Lettre, & lui manda qu'il ne manqueroit pas de ſe trouver au rendez-vous qu'il plaiſoit à Sa Majeſté de lui donner. L'Amiral, qui s'étoit rendu à Orléans, n'étoit pas de cet avis: il connoiſſoit la Reine, & tout ce qui venoit de ſa part lui étoit ſuſpect; mais, quand l'amour parle, c'eſt d'ordinaire lui ſeul qu'on écoute: & ainſi il n'y a pas lieu de s'étonner ſi les raiſons de l'Amiral ne firent point d'effet ſur l'eſprit du Prince.

Le jour qu'avoit marqué la Reine étant arrivé, l'amoureux Condé parut à la vue de Montleheri. L'Amiral, qui appréhendoit qu'on ne lui tendît un piege, voulut être un des cinquante hommes qui l'accompagnerent; &, n'ayant pu le détourner de ſon deſſein, il l'empêcha du moins d'entrer dans une ville qui tenoit le parti des Guiſes, & cette raiſon étoit aſſez forte pour s'en défier. La Reine s'y étoit rendue le jour précédent. Avant que de partir de Paris, elle avoit commandé à deux de ſes filles de feindre quelque indiſ-

poſition, pour avoir un prétexte favorable de ſe faire accompagner de la Maréchale de Sainr-André, & tout avoit réuſſi comme elle ſouhaitoit; car le mari de la Dame, loin d'y apporter le moindre obſtacle, avoit témoigné beaucoup de joye de l'honneur que ſa femme recevoit. Le Prince ayant envoyé un Gentilhomme à la Reine, pour lui remontrer que les forces n'étoient pas égales où elle l'attendoit, & pour la prier d'avoir la bonté de vouloir ſe trouver à un petit village qui eſt entre Montleheri & Bretigni, où la bonne foi ne pouvoit être violée, elle partit pour s'y rendre accompagnée de cinquante Gentilshommes, & du Chancelier de l'Hôpital, qui étoit dans ſon caroſſe avec la Maréchale de St. André. De ſi loin que le Prince & l'Amiral l'apperçurent, ils allerent au devant d'elle, & quand ils en furent aſſez près pour ſe faire remarquer, ils mirent pied à terre, & n'oublierent rien de ce qu'ils devoient à la Mere de leur Roi. Quoique la Maréchale & le Prince euſſent une égale impatience de ſe voir, ils ne ſe parlerent point; mais, quand on s'aime, on trouve aſſez de moyens de ſe faire entendre, & ce n'eſt pas d'aujourd'hui que les yeux ſont les interpretes de l'amour. Le Chancelier, à qui la Reine ordonna d'expliquer ſes intentions, fit pluſieurs propoſitions de Paix: mais, ſoit que le Prince ne ſe fût trouvé-là que pour voir la Maréchale, ou que ſon eſprit préoccupé ne ſe poſſédât pas aſſez pour réſoudre une affaire ſi importante, il ne s'accommoda point de tout ce qu'on lui propoſa. L'Amiral perſuadé que pendant la Paix on n'auroit pas pour lui les mêmes égards que pour le Prince, & d'ailleurs ayant été ſecrétement averti qu'on parloit d'envoyer ſa tête ſur un échafaud, fit des propoſitions à ſon tour, mais ſi déraiſonnables que l'on jugea bien dès lors qu'il avoit éventé les deſſeins que l'on formoit contre ſa perſonne, & que ſi le

Prin-

Prince le croyoit, il étoit inutile de parler d'accommodement. La Reine ne ſe rebuta point; & l'on peut dire à ſon avantage (ſuppoſé qu'elle ait été une fois ſincere) qu'elle fit des offres ſi équitables, qu'infailliblement la Paix ſe ſeroit conclue, ſi l'Amiral n'eût empoiſonné le Prince de ſes conſeils. Après deux heures de conteſtation, on ſe ſépara ſans rien réſoudre; le Prince & la Maréchale, qui ne s'étoient vus qu'en préſence de la Reine, & qui craignoient réciproquement que leurs yeux ne ſe fuſſent pas bien expliqués, ſe quitterent avec tout le regret imaginable. Les deux partis étoient déjà à une diſtance aſſez grande l'un de l'autre, quand la Reine, qui ne vouloit rien avoir à ſe reprocher ſur ce ſujet, fit rappeller le Prince, & pria la Maréchale de deſcendre du caroſſe, pour le voir en particulier, & le conjurer d'abandonner les intérêts de l'Amiral. Elle fit ce que lui commanda la Reine; & le Prince, la voyant venir au-devant de lui, piqua, pour lui épargner la peine, & ſe rendit bien-tôt où il y avoit long-temps qu'il ſouhaitoit d'être. Il promena d'abord ſes regards autour de lui, & ne voyant perſonne qui pût l'entendre: Ah, Madame, s'écria-t-il, qu'il eſt cruel de s'aimer, de ſe voir, & de n'oſer ſe rien dire! La Maréchale, qui avoit peur d'être obſervée par la Reine, lui apprit ce qui l'obligeoit à le voir, & lui demanda ce qu'il étoit réſolu de faire. Et de grace, Madame, répondit le Prince, laiſſons les Affaires d'Etat; &, puiſque nous avons ſi peu de momens à être enſemble, ayez la bonté de n'en dérober aucun à mon amour: car enfin, Madame, ajouta-t-il, mon cœur eſt trop à vous pour vous laiſſer ignorer ce qui s'y paſſe: je trompe la Reine, mais je vous honore trop pour vouloir vous tromper auſſi; & la Paix, que je refuſe, vous doit perſuader que je ſuis plutôt venu ici pour vous voir, que pour répondre aux

aux propoſitions que l'on m'a faites. Et quel effet produira cette vue, lui dit la Maréchale, s'il faut à l'inſtant nous ſéparer, pour ne vous revoir peut-être jamais? Si ma vue vous étoit auſſi chere que vous voulez me le faire croire, vous n'y renonceriez pas ſi facilement; & la Paix que l'on vous offre, vous ſembleroit aſſez juſte, pour vous faire embraſſer une occaſion de me voir toujours. Hélas! Madame, répondit le Prince, que de malheureux vous m'allez faire abandonner, pour peu que votre bonté continue: la haine que je conſerve pour les Guiſes, n'eſt point à l'épreuve des ſentimens favorables que vous me faites l'honneur de me témoigner; &, quoiqu'il y aille de ma gloire de ne pas laiſſer ſans vengeance les inſultes qu'ils m'ont oſé faire, je les oublierai avec joye, ſi le ſacrifice de mon reſſentiment contribue à vous marquer la grandeur de ma paſſion. Je ne prétens rien exiger de votre amour, repartit fiérement la Maréchale, qui puiſſe faire tort à votre gloire: ſi l'eſtime que je fais de vous doit être comptée pour quelque choſe, c'eſt à votre réputation ſeule que vous la devez; &, tout grand Prince que vous ſoyez, peut-être aurois-je eu de la peine à vous l'accorder, ſi vous n'aviez encore été plus grand Homme. Je ne vous cele point, ajouta-t-elle, que je ſuis fâchée de ce que la Paix ne ſe fait pas; mais je la ſerois encore davantage, ſi l'on en faiſoit une qui vous fût honteuſe: loin de prendre pour une marque d'amour le ſacrifice de votre gloire, je le regarderois comme une foibleſſe, qui me feroit repentir de l'injuſtice de mon choix; & ſi vous voulez que je vous faſſe un aveu ſincere, mon cœur, charmé de vos grandes actions, ſe deſabuſeroit aiſément, s'il vous en échappoit quelqu'une que l'on pût vous reprocher juſtement. Le Prince, ravi de ce qu'il venoit d'entendre, repliqua avec un tranſport qu'il lui fut impoſſible de retenir: Qu'il m'eſt

n'eſt doux, Madame, de trouver tant de généro-
ité dans une perſonne que je veux adorer toute
ma vie! Que la gloire va m'être chere, puiſqu'il
n faut avoir pour être conſidéré de vous; & ſi
nes exploits vous ont plû avant que j'euſſe deſſein
le vous plaire, que ne ferai-je point pour augmen-
er une réputation qui me rend ſi redevable à vos
ontés! Il lui dit enſuite les raiſons qu'il avoit
ues de refuſer la Paix, qu'elle trouva plauſibles;
l lui repréſenta que les Guiſes occupoient un
ang qui étoit dû à ſa naiſſance, & qu'il ſeroit mê-
ne en droit de leur diſputer ſi on l'obtenoit par le
nérite: car, pour ce qui eſt de la Religion, ajouta-
-il, je ne prétens pas qu'elle ſerve d'obſtacle à ma
ortune: je n'ai pas embraſſé celle dont je fais
rofeſſion, dans la créance que ce fût la meilleure,
nais ſeulement pour être ennemi de la Maiſon de
orraine; &, pourvu que je me venge des outra-
es que j'en ai reçus, il ne m'importe de quelle
eligion je ſois. Que dirai-je à la Reine, lui de-
anda la Maréchale, d'une maniere qui marquoit
e chagrin qu'elle avoit de le quitter? Elle attend
otre réponſe, & vous ſçavez quelle eſt ſon im-
atience. Au nom de ce que vous avez de plus
her au monde, interrompit promptement le Prin-
e, ne précipitez point une ſéparation qui doit
n'être ſi cruelle: les intérêts dont la Reine vous
aiſſe la conduite, ne ſont pas de ſi peu de conſé-
uence, qu'on puiſſe imputer à d'autres ſoins les
omens que vous m'accorderez; & peut-être ne
e préſentera-t-il jamais une ſi heureuſe occaſion de
ne favoriſer de votre vue. Mais Prince, lui dit
endrement la Maréchale, quand nous ſerons plus
ong-temps enſemble, que nous dirons-nous? Ah,
Madame, lui repliqua-t-il, ſi je vous avois donné
utant d'amour que vous m'en avez fait perdre,
ue ne nous dirions-nous pas? Adieu! Prince, re-
artit la Maréchale, qui peut-être commençoit à

ſe

ſe défier de ſa vertu: je ſuis mariée; c'eſt dire aſſez que je ne puis vous écouter davantage. Si vous faites cas de mon eſtime, vous ſçavez à quel prix je la mets, & ce qu'il faut faire pour la mériter: mais, quelque chere que vous ſoit la gloire, je ſerai bien aiſe que vous ne l'achetiez que ce qu'elle vaut, & que vous ne prodiguiez pas une vie où je prends plus de part que vous ne croyez. Encore une fois, adieu. En achevant ces mots, elle prit congé du Prince. Il la conjura de demeurer encore quelques momens; mais elle lui remontra que ce n'étoit pas l'aimer, que d'avoir ſi peu de ſoin de ſa réputation; & comme ſon amour étoit accompagné d'un grand reſpect, il ſe contenta de la conduire des yeux juſques dans le caroſſe de la Reine, où elle ne fut pas plutôt entrée, qu'il alla rejoindre l'Amiral qui l'attendoit.

Cette conférence n'ayant pas eu l'effet qu'on s'en promettoit, & chacun ayant des troupes prêtes, on commença les actes d'hoſtilité, & le Roi fut réduit à la malheureuſe néceſſité de chercher à faire des conquêtes ſur lui-même. Rouen, qui s'étoit déclaré pour les Huguenots, fut la premiere ville que l'on aſſiégea. Elle ſoutint quantité d'attaques avec une réſolution qui lui eût acquis beaucoup de gloire, ſi elle eût choiſi le bon parti: mais enfin, le Prince de Condé ayant inutilement eſſayé d'y conduire du ſecours, parce que le Maréchal de Saint-André lui fermoit tous les paſſages, elle fut priſe, & le Roi de Navarre y entra en triomphe par la breche. Cette action étoit belle & éclatante, auſſi lui fut-elle bien vendue. Un coup de mouſquet, qu'il y reçut à l'épaule, & qui n'eût pas été à craindre, ſans les fréquentes viſites de Mademoiſelle du Rouet qui mirent le feu à ſa playe, eut une ſi dangereuſe ſuite, que s'étant fait mettre ſur la Seine, pour remonter à Paris*, un

* *Le 17. Novembre 1562.*

un friſſon le prit, & enſuite une ſueur froide, qui l'obligerent à faire arrêter ſon bateau à Andelis, où il mourut le jour même à peu près comme il avoit vécu, c'eſt-à dire dans une grande incertitude, n'étant ni véritable Huguenot, ni bon Catholique. Le Prince de Condé, qui s'étoit promis de contraindre la Renommée à s'entretenir de ſes progrès, & qui ſçavoit que c'étoit l'unique moyen d'en faire beaucoup dans le cœur de la Maréchale de Saint-André, fut au déſeſpoir de la perte de Rouen; & ſe mit en tête, pendant que l'armée du Roi étoit encore occupée en Normandie, d'avancer juſqu'aux portes de Paris, eſpérant que la confuſion qu'il jetteroit d'abord dans une ſi grande ville, lui en rendroit la conquête aiſée; mais ce deſſein ne réuſſit pas. Après une ſi grande entrepriſe il ne lui eût pas été glorieux de reculer. Il alma mieux aller à la rencontre du Duc de Guiſe, qui venoit victorieux de devant Rouen, pour l'engager s'il pouvoit à une bataille qui vengeât les Huguenots de la perte qu'ils venoient de faire. L'Amiral fut de cet avis: il n'y a point de doute qu'ils n'euſſent défait le Duc de Guiſe, s'ils avoient eu autant de conduite que de valeur; mais, leur deſſein ayant éclaté plutôt qu'il ne faloit, le Maréchal de St. André eut le temps de joindre l'Armée Royale, qui avoit beſoin de ſon ſecours. Le Prince étoit à la tête de douze mille hommes, & le nombre des Catholiques étoit pour le moins égal. Ils ſe rencontrerent proche la ville de Dreux, & les deux armées étant rangées en bataille, les Huguenots ſe battirent avec tant de vigueur, qu'au commencement tout l'avantage fut de leur côté. Ils ſe rendirent maîtres de la meilleure partie du canon des Catholiques, & même prirent priſonnier le Connétable de Montmorency: mais l'appas du butin les ayant frappés, ils ſe débanderent pour piller le bagage des ennemis: & le Duc de Guiſe,

Guiſe, qui étoit grand homme, ayant pris ce temps-là pour revenir à la charge, profita ſi bien de leur déſordre, qu'il ramena la victoire de ſon côté, & força les Huguenots à lui abandonner le champ de bataille. Dans la plus grande chaleur du combat, le Prince s'étant avancé pour s'oppoſer à la valeur du Duc de Guiſe, fut en un moment environné de Catholiques, qui lui demanderent l'épée. Mais, au-lieu de leur répondre, il s'en ſervit pour tâcher de s'ouvrir un paſſage; &, après avoir fait de vains efforts pour s'échapper, il la donna à Danville, ſecond fils du Connétable, dont il s'avoua le priſonnier. Tandis que les Catholiques arrêtoient le Prince, un gros de Cavalerie Huguenote, ayant enveloppé le Maréchal de St. André, qui pourſuivoit trop chaudement la victoire, lui faiſoient éprouver la même diſgrace, & le menoient joindre le Connétable. Mais un Pariſien nommé Mézieres, qui autrefois en avoit reçu quelque outrage, eut la lâcheté de prendre ce moment-là pour lui témoigner ſon reſſentiment, & lui lâcha un coup de piſtolet, qui le fit expirer au même inſtant. L'Amiral, avec le débris des Troupes Huguenotes, regagna Orléans en diligence, de peur, s'il étoit attaqué, qu'il ne fût contraint de lâcher le Connétable; & le Prince de Condé ayant été préſenté au Duc de Guiſe par Danville, ce Duc le traita avec un reſpect accompagné de tant de marques d'eſtime, & le Prince y répondit avec tant de généroſité, que ce fut un ſujet d'étonnement pour tous les deux, de ce qu'avec autant de conſidération qu'ils en avoient l'un pour l'autre, ils avoient le malheur d'être ennemis.

La Maréchale de Saint-André, dont juſques-là la vertu avoit été inébranlable, fut touchée de la mort de ſon mari: mais celle d'Eléonore de Roye, femme du Prince de Condé, étant arrivée quelque temps après, lui offrit un grand ſujet de conſo-

conſolation. Elle avoit reçu une Lettre du Prince, après la Bataille de Dreux, ſur la perte qu'elle avoit faite du Maréchal ſon époux. Elle lui en écrivit une à ſon tour ſur celle qu'il venoit de faire de la Princeſſe ſa femme, & c'étoit réciproquement s'avertir, que leur flamme étoit en liberté, & qu'ils n'avoient plus beſoin de la contraindre. Cependant le Duc de Guiſe, à qui la défaite de l'armée du Prince avoit acquis une grande réputation, ne voulut pas laiſſer reprendre haleine aux Huguenots. La priſon du plus conſidérable de leurs Chefs lui parut un temps trop favorable pour ne pas l'employer utilement, & la ville d'Orléans, étant la plus importante qu'ils euſſent, il crut que s'il pouvoit la leur ôter, il les réduiroit à recevoir toutes les loix qu'on voudroit leur impoſer. Il en entreprit le ſiége au commencement de Février: &, malgré la rigueur de la ſaiſon, il avoit déjà emporté tous les fauxbourgs, avec perte de huit ou neuf cens des Aſſiégés, lorſqu'un ſoir qu'il étoit allé au devant de ſa femme, l'infame Poltrot, qui l'épioit depuis quelques jours, lui donna un coup de piſtolet en trahiſon, qui ne lui laiſſa que ſix jours de vie, au grand regret de tous ceux qui avoient l'avantage de le connoître, & même du Prince de Condé, quoiqu'ennemi, qui ne put s'empêcher de donner des marques de ſa douleur, quand on lui apprit cette malheureuſe nouvelle. Tous les Hiſtoriens Catholiques, & même ceux dont il voulut détruire la Religion, ont fait gloire de rendre juſtice à ſon mérite: &, quoiqu'ils ne ſoient pas toujours de même ſentiment ſur ſon chapitre, ils demeurent tous d'accord de ce point, qu'il avoit toutes les vertus néceſſaires pour être parfaitement honnête homme, & preſque aucun vice ni de Prince ni de Courtiſan. De peur de laiſſer une tache à ſa mémoire, il employa les derniers momens à ſe juſtifier du maſſacre de Vaſſi, & pria

vous ſeule aviez droit de me ravir. La Renommée vous a prévenu, Prince, répondit la Maréchale, & la perte de votre liberté n'a point été expliquée au deſavantage de votre gloire : ce n'eſt point en fuyant le péril, qu'on eſt enveloppé de ſes ennemis ; & quand je vous recommandai le ſoin de votre réputation, je ne prétendis point vous charger des injuſtices de la fortune. Le Prince comprit par une réponſe ſi obligeante, que la diſgrace qu'il avoit eue à la Bataille de Dreux, ne l'avoit point éloigné du cœur de la Maréchale, & cela lui ſuffit pour une premiere vue. Comme il étoit tard, & qu'il l'avoit trouvée en deshabillé, il crut qu'il étoit de ſon devoir de la laiſſer libre, & ſe retira plutôt qu'il n'auroit voulu, & peut-être même plutôt que la Maréchale ne le deſiroit. Le lendemain il fut la revoir : il étoit en deuil, & la trouva vêtue de la même ſorte, dont ils eurent une joye réciproque ; car, pour une fois que cet habit eſt effectivement lugubre, il ſe trouve cent occaſions où l'on eſt ravi de le porter. Le Prince avoit des enfans d'Eléonore de Roye, mais la Maréchale n'en avoit point eu de ſon mari, & jouiſſoit d'un bien très-conſidérable, dont elle n'avoit à rendre compte qu'à elle-même. L'année où leur deuil les obligeoit à garder quelques meſures, s'étant inſenſiblement écoulée, la Maréchale, qui n'avoit pu refuſer d'aimer le Prince du temps que ſa vertu y répugnoit, & que la fidélité qu'elle devoit à ſon époux s'oppoſoit à une paſſion qui ne lui étoit pas permiſe, l'aima éperduement auſſi-tôt qu'elle put l'aimer ſans crime ; & trouva trop de gloire à l'avouer, pour chercher à faire un miſtere de ſon amour.

Un Gentilhomme Gaſcon, nommé Monteſquiou, dont la principale qualité étoit celle de Capitaine des Gardes du Duc d'Anjou, par une audace qui ſemble naturelle à tous ceux de ſon Païs, leva les yeux juſques ſur la Maréchale, & crut qu'ayant

qu'ayant la faveur de ſon Maître, il étoit dans un poſte aſſez élevé pour prétendre à la veuve d'un Maréchal de France. Il avoit de l'eſprit, & pour ſe procurer une entrée chez elle, il s'étoit fait donner la commiſſion de lui faire compliment de la part du Duc d'Anjou ſur la mort de ſon mari, & s'en étoit acquité d'une maniere à perſuader qu'il avoit quelque mérite. Il lui avoit rendu pluſieurs viſites depuis ce temps-là, où il avoit parlé pour lui-même, & eſſayé de s'inſinuer dans ſon eſprit par des reſpects dont les Gaſcons ne ſont pas avares, ſur-tout quand c'eſt une voye qui les peut faire arriver à la fortune. Comme la Maréchale étoit l'un des plus conſidérables partis du Royaume, Monteſquiou eut peur d'être prévenu par quelqu'autre, & ſe déclara d'abord qu'il en trouva l'occaſion, dont elle fut ſi ſurpriſe, qu'après l'avoir regardé avec mépris, elle lui témoigna que ſi elle ne craignoit de ſe faire tort à elle-même de divulguer l'affront qu'il avoit oſé lui faire, elle le feroit repentir de ſon audace: enſuite de quoi elle le bannit de ſa préſence pour jamais. Ce galant homme, qui n'étoit pas d'une qualité à pouvoir ſe venger ouvertement de l'injure qu'il prétendoit avoir reçue, eut recours à la vengeance des petites ames, & fit tous ſes efforts pour noircir la réputation de la Maréchale. L'amour qu'elle avoit pour le Prince de Condé, & celui que ce Prince avoit pour elle, faiſoient l'entretien de toute la Cour; on diſoit même que celui de la Maréchale étoit le plus violent; & ce qui acheva de le faire croire, fut un don qu'elle lui fit, d'aſſez grande conſéquence à la vérité, pour faire préſumer que c'étoit la récompenſe de quelque plaiſir très-conſidérable. Après le Duc d'Anjou, & le Duc d'Alençon, qui tous deux étoient freres du Roi, il n'y avoit que le jeune Prince de Béarn, qui depuis a été Henri le Grand, qui fût plus près du Trône que le Prince de Condé;

dé; & cependant ce dernier, quoique Prince du Sang, n'étoit pas favoriſé des biens de la fortune, & ne pouvoit ſans s'incommoder faire aucune dépenſe convenable à une ſi grande qualité. La Maréchale ne put ſouffrir ce petit défaut dans un ſi grand homme. Elle ſe fit un plaiſir de corriger l'injuſtice de ſon deſtin, & Valery étant la plus belle de ſes Terres, elle le conjura de l'accepter, & lui en fit un don en ſi bonne forme, que les héritiers du Prince en ſont encore aujourd'hui les poſſeſſeurs. Pour reconnoître cettre grace, & peut-être pour l'obliger à lui en accorder d'autres que je n'oſe mettre ici, & que la médiſance dit qu'elle ne lui refuſa pas, le Prince lui fit une promeſſe de l'épouſer, & l'eût ſans-doute épouſée en ce moment-là, s'il eût cru la Paix aſſez affermie pour jouir tranquillement de ſes attraits. Cependant on parloit diverſement de cette libéralité de la Maréchale: pour une perſonne qui n'en diſoit point de mal, il s'en trouvoit dix qui n'en diſoient point de bien; & même il ſe rencontra quelque Poëte de Cour, qui voulut exercer ſa veine ſur ce ſujet, & qui fit deux Couplets ſur l'air d'une Courante qui étoit alors en vogue. Au vieux langage près, dont j'ai cru que tout le monde ne s'accommoderoit pas, ils contenoient ces mots.

Dans la guerre le grand Condé
De la victoire eſt toujours ſecondé;
Et l'amour croit, qu'il y va de ſa gloire
D'embraſſer le parti qu'a choiſi la victoire.

A ce Prince, craint & chéri,
Une Maitreſſe a donné Valeri;
Vous jugez bien, ſans que l'on vous le nomme,
A quel genre de jeu l'a gagné ce grand Homme.

Ces

vers firent plus de bruit qu'ils ne méritoient d'en faire. Monteſquiou fut un des premiers qui eût; &, pour ſe venger de la Maréchale, donna des copies à tous ceux qui lui en demandèrent: même, quand on le ſoupçonnoit d'en être l'auteur, il s'en défendoit d'une maniere à faire voir que c'étoit la vérité, quoique ce ne fût lui qui les eût faits. Comme il n'y avoit rien qui ne fût, ou du moins qu'on ne crût à l'âge du Prince, il ne fut pas le dernier à qui on chanta; & celui qui lui en donna le divertiſſement, ne fit pas ſi bien ſa cour qu'il le prévînt. Le Prince le pria de les lui donner, & lui demanda s'il en connoiſſoit l'auteur. Il répondit qu'étoient écrits de la main des Monteſquiou, qui avoit aſſez d'eſprit pour les avoir faits lui-même. Au ſortir de-là le Prince étant allé chez la Maréchale, il la trouva dans une colere où il n'avoit point encore vue, & ne fut pas longtemps en apprendre le ſujet. Une de ſes plus grandes amies venoit de lui apporter une copie de ces vers, qu'elle avoit ouïs chanter auſſi; étant informée du nom de l'Auteur, Monteſquiou n'avoit encore été mis en jeu. La Maréchale n'a pas voulu dire au Prince l'affront qu'elle en avoit déjà reçu, pour lui épargner le chagrin de trouver un tel rival; mais, outrée comme elle étoit, elle ne put garder de meſures, & ſe ſervit de tout ce qu'elle crut capable de lui faire avoir honte de ſon inſolence. Les vers qu'on avoit donnés au Prince, & ceux qu'on venoit d'apporter à la Maréchale, ſe trouverent écrits d'une même main, ce qui les confirma dans la penſée que Monteſquiou en étoit le véritable auteur; ce qui anima tellement le Prince contre lui, qu'un ſoir comme il ſortoit ſeul du Louvre, il rencontra des gens qui tirerent cent coups d'une arme moins longue qu'une épée; &, de peur qu'il n'ignorât

d'où cela venoit, on lui apprit que c'étoit de la part du Prince de Condé. Cette inſulte fit encore plus de bruit que les vers qui en avoient été la cauſe. La Reine, qui aimoit uniquement le Duc d'Anjou, trouva mauvais que le Prince eût fait traiter de la ſorte un de ſes plus conſidérables Officiers; mais il y avoit trop d'inégalité entre Monteſquiou & lui, pour vouloir s'abaiſſer à faire la moindre excuſe; & d'ailleurs, depuis le malheur arrivé au Duc de Guiſe, tout ce qu'il y avoit d'honnêtes gens en France, embraſſoient avec joye le parti d'un Prince du Sang Royal.

Les choſes étoient en cet état, quand l'Amiral, qui n'approuvoit pas la paſſion que le Prince avoit pour la Maréchale, lui propoſa Mademoiſelle d'Orléans, ſœur du Duc de Longueville, jeune, belle, & plus riche encore que la Maréchale de St. André. Quelques Auteurs diſent que le Prince avoit obtenu de la Maréchale ce qu'on ne doit jamais accorder à une perſonne qu'on a envie d'épouſer; car il eſt conſtant que le propre de l'amour eſt de ſouhaiter ſans ceſſe; & dès qu'il n'y a plus rien qui irrite le deſir, il ſemble qu'il n'y ait plus de plaiſir à recevoir. Cependant, quoique l'ardeur du Prince s'affoiblit de jour à autre, il étoit toujours ſenſible aux graces dont il étoit redevable à la Maréchale de St. André, & rejetta d'abord la propoſition de l'Amiral, ſçachant que ce ſeroit mettre au déſeſpoir la perſonne du monde à qui il avoit le plus d'obligation. Son deſſein pourtant étoit de s'en retirer peu à peu, & de lui rendre la Terre qu'elle lui avoit ſi généreuſement donnée. Pour la déſaccoutumer inſenſiblement de ſa vue, il fut deux jours ſans la viſiter, une autre fois quatre, & enſuite une ſemaine entiere. La Maréchale, qui comptoit perdu tout le temps qu'elle ne paſſoit pas avec lui, s'en plaignit d'une maniere ſi tendre, & lui reprocha ſa cruauté en des termes ſi

touchans

touchans & ſi amoureux, qu'en ſecret il s'accuſoit lui-même de dureté de ne pas répondre à une ſi grande tendreſſe. Un jour qu'elle le prioit de ne lui plus laiſſer de vœux à former, & d'exécuter la promeſſe qu'il avoit eu la bonté de lui faire, il lui allégua de ſi mauvaiſes raiſons pour s'en excuſer, qu'après avoir fait tous les efforts poſſibles pour cacher ſa douleur & pour retenir des larmes qui cherchoient à s'échapper, elle ne put s'empêcher de lui dire, Mon Prince, je vois bien que vous ne m'aimez plus. Jugez mieux de vous-même, Madame, lui répondit le Prince, & ne vous faites pas l'injuſtice de croire qu'il ſoit aiſé de ſortir de vos liens: quand je n'aurois pas tout l'amour que vous méritez qu'on ait pour vous, les bontés que vous avez eues pour moi ſeroient éternellement préſentes à ma mémoire; & j'ai le cœur aſſez bien placé, pour ne manquer jamais de reconnoiſſance. Ah! Prince, s'écria la Maréchale, ce n'eſt pas de la reconnoiſſance que je vous demande, c'eſt de l'amour: ſi j'ai fait quelque choſe pour vous qui mérite que vous vous en ſouveniez, ç'a été dans le deſſein de vous en donner; & ſi vous n'en avez point pris, je n'ai rien fait de ce que je prétendois faire. Le Prince, qui haïſſoit l'ingratitude, & qui cependant ſe ſentoit de la diſpoſition à en avoir, ſe ſervit de tout ce que ſon eſprit fut capable de lui fournir, pour diſſiper la crainte où étoit la Maréchale; mais ſon cœur n'avoit point de part à tout ce qu'il diſoit. Cependant, comme on aime à voir toutes les choſes par leur plus bel endroit, & qu'on ne laiſſe échapper aucune occaſion de ſe flatter, elle crut tout ce qu'il voulut lui faire croire, & même ſe repentit de l'avoir ſoupçonné ſi injuſtement, de ſorte qu'ils ſe ſéparerent, elle plus charmée du Prince qu'elle ne l'avoit jamais été, & lui tirannisé par les remords que l'on a coutume de ſentir lorſqu'avec beaucoup de vertu on eſt ſur le

point de commettre un crime. Il laiſſa écouler près d'un mois ſans la revoir; mais, comme il ne s'arrachoit à elle qu'avec douleur, il lui écrivoit tous les matins pour tâcher de diminuer la ſienne, & lui alléguoit les raiſons les plus vraiſemblables qu'il pouvoit trouver, pour lui rendre ſon abſence ſupportable. A la fin, n'ayant plus de bonnes raiſons à lui donner, la vérité ne put être plus long-temps captive. Un ſoir que la Maréchale étoit ſeule dans ſon cabinet, où elle reliſoit tous les Billets qu'elle avoit reçus de lui, que par un preſſentiment funeſte elle arroſoit quelquefois de ſes larmes, on lui alla dire qu'un Gentilhomme de la part du Prince demandoit à lui parler. Il entra, & lui préſenta un Paquet, qu'elle ouvrit avec précipitation. Elle y trouva une Lettre conçue en ces termes.

C'eſt trop jouir de votre crédulité, Madame, & trop enchaîner de crimes enſemble. Je ne puis vous taire plus long-temps que je vous trahis, & qu'au-lieu des tendreſſes dont vous me comblez, vous devez m'accabler de votre haine. Plût au Ciel que vous euſſiez commencé à me haïr il y a ſix mois! mon ingratitude auroit au moins un prétexte; & ſi je me ſéparois de vous avec raiſon, peut-être m'en ſéparerois-je ſans remords: mais, ſur quelque objet que j'arrête ma penſée, je ne vois que des reproches à me faire. Mon ſouvenir eſt plein de vos bontés; mes yeux ſont charmés de vos appas; mon cœur eſt convaincu de votre amour; cependant je vous écris pour la derniere fois de ma vie, & ſuis contraint par la fatalité de ma deſtinée de renoncer à l'honneur de vous voir jamais. Je ſçai que vous me faites la grace de m'aimer, & que je vous frappe par l'endroit le plus ſenſible que vous ayez; mais ce qui doit vous conſoler, eſt que je me fais plus de mal qu'à vous, puiſque je vous regrette en vous perdant, & que vous ne perdez rien que vous ayez lieu de regretter. Au reſte, Madame, comme c'eſt malgré moi

que

que je ſuis coupable, je ne veux point, à préſent que vous avez ſujet de me haïr, profiter d'un don que je tenois de votre amour : je vous rends un Bien que je ne puis garder ſans injuſtice. Et pour ma vie, que je dois encore à vos bontés, je la paſſerai ſi malheureuſement, & même elle durera ſi peu que vous n'aurez pas long-temps à me reprocher ma perfidie. Adieu, Madame. Je ne vous dis point que ce mot m'échappe avec douleur, vous en jugerez par le deſeſpoir qui le doit ſuivre ; & je vous ferai voir qu'un crime me coûte plus à commettre qu'à punir.*

En quel état ſe trouva la Maréchale après la lecture de cette Lettre! Elle avoit le cœur grand, & trouvoit trop de baſſeſſe dans la plainte pour chercher à exhaler ſa douleur par cette voye. Rapportez à votre Maître le Papier qui accompagnoit la Lettre qu'il s'eſt donné la peine de m'écrire, dit-elle au Gentilhomme que le Prince lui avoit envoyé ; & dites-lui de ma part qu'il ne me rend pas tout ce que je lui ai donné, & que je ne puis reprendre pour ſi peu de choſe. Ce Gentilhomme fit quelque difficulté de recevoir ce que la Maréchale renvoyoit au Prince ; mais elle lui dit tant de raiſons pour l'y obliger, qu'à la fin il ne put s'en défendre honnêtement. C'étoit le don qu'elle lui avoit fait de la Terre de Valery, que le Prince trouvoit honteux de garder en quittant la Maréchale : mais, quoique ce fût un préſent digne de lui, quand il l'accepta, elle le trouva indigne d'elle, quand il le voulut rendre, & ne put ſe réſoudre à reprendre d'un ingrat ce qu'elle avoit cru donner au plus reconnoiſſant de tous les hommes. Lorſqu'elle ſe vit ſeule, & qu'elle n'eut plus beſoin de ſe contraindre, elle ſe livra toute entiere à ſa douleur, que l'amour & le deſeſpoir irritoient continuellement. Il eſt conſtant que l'agitation où étoit

* *Valery.*

le Prince pendant ce temps-là ne cédoit en rien au trouble de la Maréchale. Le mois qu'il avoit laiſſé paſſer ſans la voir, avoit été employé à négocier ſon mariage avec la ſœur du Duc de Longueville; & de peur que la Maréchale n'y mît un obſtacle, avec la promeſſe que le Prince lui avoit faite de l'épouſer, l'Amiral avoit conduit cette affaire ſi ſecrétement, que la célébration d'un mariage ſi important ſe fit cette nuit-là ſans être ſçue que de ſept ou huit perſonnes qui y aſſiſterent. Il faut rendre témoignage à la vérité en faveur du Prince, & demeurer d'accord qu'il rendit beaucoup de combats avant que de conſentir à cette infidélité. La bonté que la Maréchale lui avoit témoignée avant qu'il lui en eût donné aucun ſujet; la tendreſſe dont enſuite elle lui avoit donné des marques ſi ſenſibles; le deſeſpoir où il ſçavoit qu'il l'alloit reduire; enfin tout ce qu'il s'imaginoit toutes les fois qu'il penſoit à elle, lui cauſoit des remords qui mettoient ſon cœur à la torture; & plus l'heure de ſe donner à une autre s'approchoit, plus ſa douleur devenoit forte. Mais l'Amiral, qui haïſſoit la Maréchale, & qui ne pouvoit ſouffrir que d'autres l'aimaſſent, n'abandonna point le Prince que ſon mariage ne fût achevé; & l'aſcendant qu'il avoit ſur ſon eſprit ſe trouva plus fort, que toutes les réſolutions qu'il fut capable de prendre. Ce mariage, qu'on avoit tenu ſecret de peur que la Maréchale ne s'y oppoſât, ceſſa de l'être quand on n'eut plus rien à craindre; &, le jour ſuivant, la nouvelle Princeſſe de Condé fut en cette qualité rendre ſes premiers hommages à la Reine. La Maréchale étoit au Louvre quand elle y arriva, & ne ſçachant rien encore de ce qui s'étoit paſſé la nuit précédente, elle la regardoit toujours comme Mademoiſelle d'Orléans, & ne comprenoit pas pourquoi le Page qui portoit ſa robe étoit vêtu des livrées du Prince; mais elle ne fut pas long-temps dans cette inquié-

quiétude, & on lui apprit bientôt ce qu'elle eût voulu ne pas ſçavoir. Elle ſortit du Louvre, & ne put ſouffrir une ſi cruelle vue: en ſe retirant, elle rencontra Monteſquiou; &, quelque mépris qu'elle eût pour lui, elle le conjura de la ſuivre. Elle ne fut pas plutôt de retour chez elle qu'elle le fit entrer dans ſon cabinet, où, ne pouvant être entendue que de lui ſeul, M'aimes-tu toujours, Monteſquiou, lui demanda-t-elle? Monteſquiou ſurpris, non ſeulement de cette demande, mais encore de la maniere dont elle la faiſoit, n'eut pas beaucoup de peine à en deviner la cauſe, & connut bien que ce n'étoit pas l'amour qui la faiſoit parler, mais la colere. Cependant, comme il n'aimoit pas avec une délicateſſe d'honnête homme, & qu'il ne lui importoit par quel motif il épouſât la Maréchale, pourvu qu'il fût aſſez heureux pour l'épouſer, il lui répondit qu'il n'avoit jamais ceſſé de l'aimer depuis le premier moment qu'il l'avoit vue, & que dût-il être accablé de ſes mépris, c'étoit un aveu qu'il feroit toujours. Tout cela ne ſont que des paroles, repartit la Maréchale, & je viens d'être trop indignement trahie, pour me fier deſormais à de ſi foibles témoins: Si tu m'aimes, c'eſt par des effets qu'il faut me le témoigner; &, pour te dire encore plus, l'effort que je veux de toi ne peut partir d'un courage médiocre. Conſulte ton amour avant que de me répondre, & voi s'il eſt capable de me rendre un ſervice qui puiſſe mériter que j'en ſois la récompenſe. Parlez, Madame, lui repliqua Monteſquiou, & vous connoîtrez juſqu'où va la paſſion que j'ai pour vous: le prix que vous me faites eſpérer, ſuffit pour applanir les plus grandes difficultés; &, pour avoir l'honneur de vous poſſéder, il n'eſt rien que je ne ſois capable d'entreprendre. Tu me parles d'un air à perſuader que tu feras ce que tu dis, lui répondit-elle; &, dans cette croyance, je vais te donner un moyen de mériter la récompenſe

que je te deſtine. J'aimai le Prince de Condé, tu ne l'ignores pas, & l'outrage qu'il te fit faire, & dont il eſt temps que tu te venges, fit croire à tout le monde que j'en étois aimée auſſi. Cet endroit eſt un peu fâcheux à renouveller, mais je le fais exprès pour réveiller ton reſſentiment; & il ne m'importe qui tu venges de nous deux, pourvu que tu lui arraches la vie, dont il y a long-tems qu'il ne jouiroit plus, ſi je l'euſſe abandonné à ſon deſtin. Songez-vous à ce que vous me propoſez, Madame, lui dit Monteſquiou; & quand vos premiers tranſports ſeront paſſés, ne vous repentirez-vous point du commandement que vous me faites? Et t'imagines-tu que je te reſſemble, lui repliqua-t-elle, & que j'aye le cœur aſſez bas pour être inſenſible aux injures qu'on me fait? Si j'ai à me repentir, c'eſt de m'être intéreſſée pour un perfide, qui s'eſt rendu indigne des ſoins que je me ſuis donnés en ſa faveur; c'eſt d'avoir tout ſacrifié à un ingrat qui ſe ſouvient ſi mal des bontés qu'il méritoit ſi peu; enfin, c'eſt de m'être attirée à force de généroſité l'affront dont je me plains, & dont tu refuſes de me venger. Voilà, continua-t-elle, de quoi j'ai à me repentir; mais ne préſume pas que je me repente jamais d'une vengeance auſſi juſte que celle que je pourſuis: le prix qui t'attendoit, devoit te la faire entreprendre aveuglément; mais, puiſque tu héſites, peut-être aurai-je moins de peine à encourager un autre que toi à le mériter. C'en eſt aſſez, Madame, lui repartit Monteſquiou, & me voilà réſolu à tout ce qu'il vous plait de m'ordonner: j'avois peur que vous n'aimaſſiez encore aſſez le Prince, pour être la premiere à éclater contre moi, quand vous apprendriez ſa mort; mais vous la ſouhaitez avec trop d'ardeur, pour ne la pas voir avec plaiſir; & puiſque c'eſt de moi que vous attendez ce grand ſervice, je prendrai ſi bien mon temps pour vous le rendre, que je vous mettrai à couvert de tout ſoupçon.

çon. Je ne vous demande point, Madame, ajouta-t-il, d'autre ſûreté de votre promeſſe que votre parole : j'en fais trop de cas, pour vouloir exiger un écrit de votre main dans une conjoncture ſi délicate ; & d'ailleurs, quoique rien ne me ſoit ſi cher que le prix que vous me faites eſpérer, je croirois m'en rendre indigne ſi je m'en aſſurois avec tant de précaution. Cette malheureuſe converſation dura encore quelque temps, & ſe termina enfin par la promeſſe que Monteſquiou réitéra à la Maréchale, de ne pas laiſſer écouler beaucoup de temps ſans lui apporter des nouvelles de la mort du Prince.

Si elle eût ſçu ce que le Prince ſentoit pour elle, tandis qu'elle cherchoit à ſe l'immoler, il eſt ſûr qu'elle ne ſe ſeroit point portée à cette extrême réſolution. Il l'aimoit autant que jamais, il l'eût aimée, & n'avoit que des froideurs pour la Princeſſe de Condé ſa femme, qui d'abord lui firent beaucoup de peine, mais elle s'y accoutuma dans la ſuite ; & comme elle s'apperçut qu'elle n'avoit pas tout le cœur de ſon époux, des Mémoires que l'on croit fideles, nous apprennent qu'elle ne lui donna pas tout le ſien auſſi. Quoi qu'il en ſoit, le Prince fit de vains efforts pour s'arracher à la Maréchale : l'obſtacle qu'il voyoit à la poſſéder, lui faiſoit paroître ſa paſſion pleine de charmes, & jamais il n'eut tant d'envie de l'épouſer que lorſqu'il en eut épouſé une autre. Elle alloit au Louvre plus rarement que de coutume, de peur d'y trouver le Prince ou la Princeſſe qu'elle haïſſoit également : mais, comme il y avoit des occaſions où elle ne pouvoit s'en diſpenſer, il l'y rencontra deux ou trois fois, & fit tout ce qu'il put pour lui parler ; mais les ſoins qu'il ſe donna furent inutiles, & ceux qu'elle prit de l'éviter réuſſirent beaucoup mieux. Ces mépris ne le rebuterent point. Il fut pluſieurs fois chez elle ; mais elle n'y étoit jamais pour lui, & les ordres qu'elle donnoit à ſon égard, étoient ſi exactement

ſuivis, que d'abord qu'on voyoit approcher de ſon logis les Livrées du Prince, la porte en étoit fermée le reſte du jour. Il étoit déſeſpéré de trouver tant de rigueur dans la Maréchale, & ſe rendoit néanmoins aſſez de juſtice pour ne pas ignorer qu'il en méritoit encore plus. Enfin, preſſé de la violence de ſa paſſion, il ne put être plus long-temps ſans la revoir: vivre avec ſa haine étoit le ſort le plus cruel qu'il pût trouver; &, quelque grand que fût ſon crime, il l'étoit bien moins que ſes remords. Un matin, que le Portier de la Maréchale n'étoit pas trop bien ſur ſes gardes, il entra impétueuſement, & monta dans la chambre où il avoit accoutumé de la voir, croyant qu'il lui ſeroit facile de l'y ſurprendre: mais, par malheur pour lui, elle avoit changé d'appartement depuis qu'il ne l'avoit vue; & comme on eut le temps de l'avertir que le Prince la cherchoit, elle ſe ſauva dans ſon cabinet, & en ferma la porte avec précipitation, réſolue de la laiſſer plutôt rompre, que de la lui ouvrir. Cette cruauté ne lui fit point perdre le reſpect dont il accompagnoit la paſſion qu'il avoit pour elle: il la conjura ſeulement de permettre qu'il eût le bien de la voir, & pour l'y obliger il lui dit des choſes ſi tendres, & qui marquoient ſi bien un véritable repentir, qu'il l'auroit infailliblement touchée, ſi elle eût été capable de l'être; mais, quoi qu'il pût dire, il étoit marié à une autre, & cette ſeule penſée la mettoit dans une fureur qui la rendoit ſourde à tout ce que la raiſon lui vouloit faire entendre. Il fut plus d'un heure à lui faire des prieres fort preſſantes de lui accorder l'bonneur de ſa vue pour ſi peu de temps qu'elle voudroit; mais, n'ayant obtenu pour toute réponſe que quelques paroles outrageuſes qu'il ſouffroit avec la derniere ſoumiſſion, il ſe retira pour ne pas l'importuner davantage, & s'en alla quelques jours après à Noyers en Bourgogne, qui étoit à ſa nouvelle épouſe, pour voir ſi l'abſence,

ſence, qui eſt un des remedes de l'amour, pourroit guérir celui dont il étoit ſi cruellement traité.

Il n'y avoit pas long-temps qu'il y étoit, quand on ſurprit deux ſoldats qui meſuroient la muraille du Château, qu'on avoit deſſein d'eſcalader. On les arrêta, & ſe voyant ſur le point d'être maltraités s'ils ne déclaroient la vérité, ils avouerent que c'étoit par l'ordre de la Reine, & du Cardinal de Lorraine, qui avoient réſolu de ſurprendre & d'exterminer tous les Huguenots, &, pour en venir plus facilement à bout, de commencer par celui qui en étoit le Chef. Il eſt vrai que cela avoit été réſolu dans le Conſeil; & même l'Amiral, qui étoit à Tanlai avec Dandelot ſon frere, à qui cette Terre appartenoit, en avoit déjà eu quelques nouvelles. Le Prince, qui n'étoit pas fort éloigné d'eux, leur envoya un Courier pour leur confirmer une nouvelle dont ils doutoient, parce qu'ils l'avoient appriſe d'une perſonne de médiocre qualité. S'ils ne ſe fuſſent hâtés de ſe joindre, & de quitter la Bourgogne, des Troupes y entrerent qui chercherent à les envelopper; & quand on ſçut qu'ils s'étoient ſauvés avec une eſcorte de cent cinquante chevaux, on les pourſuivit juſqu'à la Riviere de Loire, que le Prince & ceux qui étoient avec lui paſſerent à un gué proche de Sancerre. A peine étoient-ils de l'autre côté, qu'ils apperçurent les Troupes de Bourgogne, qui auroient facilement paſſé au même endroit; mais, comme le jour commençoit à décliner, les Officiers trouverent à propos de ne paſſer que le lendemain, & pendant la nuit la Riviere s'enfla de telle ſorte qu'elle n'étoit plus guéable en aucun lieu; ce qui ayant empêché les Catholiques de pourſuivre plus long-temps les Huguenots, ces derniers attribuerent un ſi prompt ſecours à un miracle. Le Prince, l'Amiral, & Dandelot, échappés de ce péril, tirerent à la Rochelle, & y furent joints

Les Huguenots étoient logés fort au large le long de la Riviere de Charente, & tenoient les Ponts de Jarnac & de Châteauneuf, ce qui incommodoit extrêmement leurs Ennemis. Armand de Gontaud-Biron, qui commandoit ſous le Duc d'Anjou, entreprit de leur enlever ces Poſtes, & n'ayant pu prendre Jarnac d'emblée, il tourna vers Châteauneuf, que les Huguenots abandonnerent après en avoir rompu le pont, que fut refait avec tant de diligence par les ſoins que ſe donna Biron, que l'Armée du Roi étoit paſſée avant que les Huguenots s'en apperçuſſent. Celle du Prince étant diſperſée en divers endroits, l'Amiral envoya ordre à l'Infanterie de filer du côté de Baſſac, tandis que la Cavalerie raſſembleroit les Quartiers les plus éloignés: mais Biron profita de leur deſordre, & s'oppoſa ſi vigoureuſement à leur retraite, qu'ils eurent aſſez de peine à ſe défendre. Pendant que l'Amiral ſoutenoit l'effort de Biron, le Prince de Condé s'occupoit à favoriſer la retraite de ſes Troupes. L'Amiral lui ayant fait dire qu'il avoit beſoin de ſa préſence, il vint au galop à ſon ſecours, & combattit avec tant de valeur, que malgré l'inégalité des forces il le dégagea du péril où il étoit, & attira ſur lui toute la fureur des Catholiques. A la fin, ne pouvant plus rien contre un ſi grand nombre d'ennemis, & pour ſurcroit de malheur ſon cheval qui étoit bleſſé s'étant abattu ſur lui, il préſenta le gantelet à un Gentilhomme nommé Argence, qui le reçut avec tout le reſpect qui étoit dû à ſa qualité. Le bruit de ſa priſe fut porté en un moment au Duc d'Anjou: le malheureux Monteſquiou, qui étoit auprès de lui (*), ayant ſçu que le Prince avoit l'os de la jambe caſſé d'un coup de pied de cheval qu'il avoit reçu, & que dans cet état il lui étoit impoſſible de ſe défendre, le fut joindre au petit galop, & l'ayant trouvé aſſis au pied d'un Buiſſon, lui donna

un

(*) *Le 14. Mars 1569.*

un coup de piſtolet dans la tête, dont nos Hiſtoriens parlent comme de la plus infame action qui ait jamais été faite. Ce Prince expira ſans dire une ſeule parole; &, quelque diligence qu'eût pu faire l'homme qu'avoit dépêché la Maréchale, un ſi lâche coup étoit déjà fait quand il arriva. Elle fit d'abord éclater un deſeſpoir, qui s'étant appaiſé peu à peu, fut ſuivi d'une douleur qui dura le reſte de ſa vie; &, lorſqu'à ſon retour Monteſquiou eut l'inſolence de lui demander le prix de ſon crime, elle le regarda comme le monſtre le plus horrible que la Nature eût jamais produit. Les Huguenots, ayant perdu un Chef ſi conſidérable, ne firent plus gueres de progrès. Dandelot mourut quelque temps après, les uns diſent que ce fut du regret qu'il eut de la mort du Prince, & les autres d'une fievre peſtilente; & l'Amiral vécut juſqu'au maſſacre de la Saint-Barthelemi, dont on peut dire qu'il fut la véritable cauſe, & la principale victime.

AVIS DU LIBRAIRE.

LA profonde érudition du Comte Antoine Hamilton, la délicateſſe de ſon génie, & la douceur de ſes mœurs, l'ont rendu également cher aux Savans & aux Gens du monde. Un grand Seigneur François, ayant pris alliance dans ſa Maiſon, occaſionna ſes premiers voyages à la Cour de France. Les révolutions d'Angleterre ſous Jaques II. y fixerent preſque ſon ſéjour. Les traductions des Contes Perſans, Arabes & Turcs, étoient entre les mains de toutes les Dames de la Cour & de la Ville: il railloit les premieres ſur l'attachement qu'elles avoient pour une lecture ſi peu inſtructive, mais avec les ménagemens convenables pour ne pas bleſſer leur amour-propre. Un jour on le défia de faire quelque choſe dans le goût de ces Ouvrages. Le Comte Hamilton, dont le génie pouvoit tout ce qu'il vouloit, fit voir en peu de jours qu'il ſavoit badiner avec les Muſes.

Madame la Comteſſe de G.... ſa ſœur, avoit acquis depuis quelque temps une maſure avec un aſſez petit terrein, dans le parc de cette Maiſon Royale qui fait l'admiration de tout l'Univers. Cette maſure qu'on nommoit Moulineau, devant un lieu charmant par les ſoins vigilans, la magnificence, & le goût de la Comteſſe de G... On changea le nom de Moulineau en celui de Pontalie. C'eſt à l'occaſion de l'étimologie de Pontalie, que le Comte Antoine a fait le Bélier. Il y a mille petits

faits

AVIS DU LIBRAIRE.

faits déguiſés dans cet Ouvrage, qu'il faut laiſſer démaſquer à qui le pourra. Quand on ne devineroit rien, le Conte n'en ſera pas moins bon : l'Auteur ſait badiner légérement, louer avec délicateſſe, & critiquer finement.

Ce Manuſcrit m'étant tombé dans les mains, j'ai cru que le Public me ſauroit bon gré de lui donner un Ouvrage qui dans ſon genre n'en a point de ſupérieur, ſelon le ſentiment des gens de goût que que j'ai conſultés ; & s'il a le même ſuccès que les *Mémoires du Comte de Grammont* qui ſont du même Auteur, & le ſeul Ouvrage qui ait encore paru de lui imprimé, je ne ſerai point trompé dans mes eſpérances.

LE BÉLIER, CONTE.

*A Mademoiſelle *****.*

MOI, *qui n'appris rien de ma vie,*
Ni des neuf Sœurs, ni d'Apollon,
Qui ne ſuis point de l'Hélicon,
Ni de la docte Académie,
Pourrois-je vous rendre raiſon
Du nouveau nom de Pontalie,
Et ſatisfaire votre envie
Sur le ſort de ſon autre nom?
De l'antique étimologie
Je ne connois point le jargon.
Cependant vous ſerez ſervie;

Et voici ce que Mabillon
En a recueilli d'un Mémoire,
Que Scaliger & Caſauben
Auroient traité de fauſſe Hiſtoire.
Mais, qu'importe de ces Savans
Qui ſans choix & ſens indulgence
Jugent les morts & les vivans,
Et qui, critiquant l'ignorance
Par d'ennuyeux raiſonnemens,
Donnent aux Lecteurs de bon-ſens
Un grand mépris pour leur ſcience?
Après tout, pour ne point mentir,
Si ce Mémoire eſt véritable,
Il porte tout l'air d'une Fable,
Que j'aurois, pour vous divertir,
Eſſayé de rendre agréable.
Le tout n'en eſt point emprunté
Des récits des Scheherazade;
Et s'il ne paroît pas conté
Avec cette vivacité
Dont la Sultane fait parade,
Au moins, dans ſa naïveté,
La reſpectable vérité
N'y ſera point en maſcarade
Sous l'Arabeſque antiquité.
Avant cette Hiſtoire finie,
Vous verrez de l'enchantement.
D'une Maîtreſſe & d'un Amant
Vous verrez la peine infinie.
Une Sirene, un Renard blanc,
Parens d'un Roi de Lombardie,
Y paroîtront par accident.

Vous

Vous y verrez même un Géant.
Mais, voilà tout ; car ſûrement
Vous n'y verrez aucun Génie.

Déeſſes, qui des tourbillons,
Quand leur ſecours eſt néceſſaire,
Savez faire vos poſtillons ;
Qui régnez ſur les Cupidons,
Et qui brillez plus que leur mere ;
Vous, qui d'une courſe légere,
Plus prompte que les Aquilons,
Voyez en un inſtant l'un & l'autre hémiſphere ;
Qui danſez la nuit aux chanſons,
Sans fouler la tendre fougere,
Dans la retraite ſolitaire
De vos Bois & de vos Valons,
Pour célébrer quelque myſtere ;
Qui, pour tirer de leurs priſons
Un pauvre Amant & ſa Bergere
Ou pour diſſiper les ſoupçons
Nés d'une jalouſe colere,
Dépêchez quelque Meſſagere
Sur les ailes des Papillons ;
Vous, qui préſidez aux trophées
Que dans les Terres enchantées
La chimere érige aux Amours ;
Vous, que le Beau-Sexe a chantées,
Douces & gracieuſes Fées,
Accordez-nous votre ſecours,
Et favoriſez un diſcours,
Où vous êtes intéreſſées.

Au temps jadis certain Héros,
Tout des plus fiers & des plus hauts,
Géant plus craint que le tonnerre
Parmi ſes malheureux Vaſſaux,
Dans ces lieux avoit une Terre,
Quelques moulins, quelques ruiſſeaux,
Dont avoient pris le nom de guerre
Ses dévanciers les Moulineaux.
Il vouloit de cet héritage,
(Vieux patrimoine des Géans,)
Faire part à ſes deſcendans;
Se fixtant par un mariage
Qu'il méditoit, en peu de temps
De laiſſer la vivante image
De ſa taille & de ſon viſage
Dans un nombreux recueil d'enfans.
De ce projet épouvantable
On vit pâlir mainte Beauté:
Le parti n'étoit pas ſortable.
Et comment l'auroit-il été!
Son viſage étoit effroyable:
Il aimoit à coucher botté,
Soit en Hiver, ſoit en Eté;
Et ſa grandeur inſoutenable
Cédoit à ſa brutalité.
La voix des Taureaux en furie
Etoit plus tendre que ſa voix,
Avoient plus d'agrément cent fois,
Et cent fois plus de mélodie.
Il avoit pris dans ſon baras

Une

Une machine faite en roſſe,
Ou pour mieux dire un vrai coloſſe,
Qui le ſervoit en tout état,
Pour la charette ou pour le bât,
Pour la ſelle ou pour le caroſſe.
Il avoit de plus un Bélier,
Dont l'eſprit étoit ſi capable,
Que cet animal ſingulier
Etoit ſon premier Conſeiller,
Régloit ſes moulins & ſa table,
Lui ſervoit ſouvent d'Ecuyer,
Et lui contoit toujours quelque petite Fable,
Dont il ſavoit un millier.

Dans leur voiſinage, un Druïde
Avoit un Palais de Roman,
Et des Jardins où l'œil avide,
Sans rechercher l'éloignement,
Trouvoit par-tout contentement,
Soit à voir le criſtal liquide
S'élever juſqu'au firmament,
Soit à le voir comme un torrent
Précipiter ſon cours rapide,
Ou bien ſe perdre en murmurant.
Deux Cerberes à poil d'argent,
Chacun aux pieds d'une Euménide,
Sembloient écumer en grondant.
On voyoit-là du grand Alcide
La figure en jaſpe luiſant;
Et Cléopatre en expirant

Dan

Dans la ſuperbe Piramide
Qui lui ſervoit de monument,
Regarder d'un œil intrépide
La morſure de ſon Serpent.
A ſource enfin du Nil, qu'on voyoit au Levant,
Formoit dans une grotte humide
Les ondes du fleuve naiſſant.
Mais de ces lieux tout l'ornement
Etoit certaine jeune Armide,
Faite par tel enchantement,
Que ſes regards portoient, ſans guide,
Au fond des cœurs l'embraſement.
L'aimer pourtant étoit folie;
Car l'inſenſible Nymphe Alie,
Bien loin de vouloir ſecourir,
Ne cherchoit qu'à faire mourir.
Tout l'art du Druïde ſon Pere.
Et ſes enchantemens divers.
S'étoient épuiſés pour en faire
La merveille de l'Univers.
Depuis ce temps-là, chaque Belle
A ſuivi ce brillant modele;
Mais nos modernes Déïtés,
Héritieres de ſes beautés
Et de ſa fraîcheur immortelle,
Par malheur ont emprunté d'elle
Les rigueurs & les cruautés.

Mille Amans (Ciel! quelle foibleſſe!)
Sûrs de mourir, vouloient la voir,
La ſage & prudente vieilleſſe

Y venoit languir ſans eſpoir,
Et la floriſſante jeuneſſe
N'en avoit pas pour juſqu'au ſoir.
Rien n'échappoit à la tigreſſe.
Tous les lieux d'alentour étoient tendus de noir;
Et l'on voyoit périr ſans ceſſe
Quelqu'Amant ſec, que la tendreſſe
Avoit réduit au déſeſpoir.

Le Mobilonois, fier de ſa taille,
Traitoit de chétive canaille
Ceux qui, par cette illuſtre fin,
Avoient terminé leur deſtin;
Et mettant ſa cotte de maille,
Offroit à cet objet divin
Son cœur, ſes moulins, & ſa main,
Et ſon grand cheval de bataille,
Pour prendre l'air ſoir & matin.
En cas de refus, l'Inhumain
Montroit un grand amas de paille,
Dont brûlant Palais & Jardin,
Il juroit de faire ripaille
Des lys, des roſes, du jaſmin,
Qui formoient l'éclat de ſon teint,
Malgré ſes remparts de recaille,
Et ſon Château de parchemin.
Mais la Belle, d'un air ſerain,
S'appuyant deſſus ſa muraille,
Pour l'irriter, l'appella Nain.
Les flots d'une mer émue;
La foudre pendant la nuit,

Qui

Qui d'une chûte imprévue
Fracaſſe, abat, & détruit
Quelque tour mal ſoutenue;
L'ours en déſeſpoir réduit;
Cent chiens feſſés dans la rue;
Et cent cochons que l'on tue,
Ne ſont rien auprès du bruit
Dont ſa voix frappa la nue.

Vous l'entendîtes tout à plein,
Meudon, Ruël, & Saint-Germain,
Ce cri qui trouble l'air & l'onde,
Quand le Dieu du fleuve prochain
Se retrancha dans ſa grotte profonde:
Et vous, magnanime Pépin,
Qui de la France alors gouvernîez le deſtin,
Cette allarme fut la ſeconde,
Qui d'angoiſſe brouilla le tein
De votre Mere à treſſe blonde.
Vous en fondâtes le tocſin:
Le Sceptre de frayeur vous tomba de la main;
Et mille Devins à la ronde
Soutinrent que ce bruit ſoudain
Pronoſtiquoit la fin du Monde.

Pour vous, ſéjour affreux du ténébreux Marli,
Que le Seigneur de la Nature,
Malgré votre gloire future,
Tenoit encore enſéveli
Dans l'horreur d'une nuit obſcure;
Frappé du terrible beurlement,

Vous crûtes que le changement
Dont le fameux Merlin vous tenoit dans l'attente,
S'alloit faire dans le moment;
Et que cette main triomphante
Qui par vos agrémens aujourd'hui nous enchante,
Alloit dès-lors chez vous loger ſuperbement
Une Cour auguſte & brillante,
Dont ſa préſence eſt l'ornement.

Mais, combien fûtes-vous ſurpriſe,
Nymphe, qui l'écoutiez de près?
Plus pâle que votre chemiſe,
Que devinrent vos fiers attraits?
Oui, malgré ſon extrême fierté,
La Belle en changea de viſage,
Quand, de colere tranſporté,
Le Géant lui tint ce langage:

Serpent formé par le dépit,
De qui la langue envenimée
Va, de ſon aiguillon maudit,
Obſcurciſſant ma renommée.
Je vous parois donc trop petit,
Pour avoir part à votre lit?
Mais c'eſt trop épargner l'Ingrate;
C'eſt trop, au mépris de mes vœux,
Encenſer l'orgueil qui la flate.
Que mon reſſentiment éclate,
Et me venge par d'autres feux.
Il dit, & la paille allumée

Couvroit

Couvroit le Château de fumée.
D'un côté, fagots & cotrets,
Ramaſſés des lieux les plus proches,
Faiſoient devers le toit un funeſte progrès,
Tandis que du glacis on faiſoit les approches,
A la faveur des mantelets.
Les Aſſiégés deſſus leurs parapets,
Armés de fourches & de broches,
Bravoient les flammes & les traits;
Et de frayeur tous les petits valets
Se mirent à ſonner les cloches.
Le Palais, attaqué de front,
Etoit investi par derrière,
Et la Nymphe à genoux s'étoit miſe en priere.
Mais ſon Pere, en charmes fécond,
Entoura le Château d'une vaſte riviere,
Gouffre impétueux & profond,
Plus large que le Négrepont.
Juſqu'aux confins de la Baviere,
Le Géant, d'un ſaut en arriere,
Se ſauva ſur le haut d'un Mont,
Jurant d'une horrible maniere
Contre les flots de cette onde ſorciere.
Mais ſon Bélier fit un grand pont
Qui la traverſoit toute entiere.

Dès qu'il l'eut fait, il y ſauta.
Son Maître ſe mit à le ſuivre;
Et le Druïde ouvrit un Livre
Que vainement il feuilleta.
Il en feuilleta plus de mille,

Qu'il parcourut du haut en bas.
Le Livre ſeul pour lors utile
Par malheur ne ſe trouva pas.
Son étonnement fut extrême:
Il en parut tout éperdu;
Et d'effroi le viſage blême,
Il s'écria, tout eſt perdu.
L'ennemi, cependant, triomphant par avance,
Marchoit en toute diligence.
Le Géant allongeoit le cou;
Et menaçant déjà de corde & de potence,
Crioit au Druïde: Vieux fou,
Qui vous mêlez de Négromance,
Nous vous prendrons dans votre trou;
Et cette fille d'importance,
Dont le cœur eſt ſi loup-garou,
Sera bien-tôt en ma puiſſance.
Bien-tôt, ou je me trompe fort,
Nous verrons ſa beauté divine,
Qui par un orgueilleux tranſport
Mépriſoit ma taille & ma mine,
Avec plaiſir ſoumiſe au ſort
Qu'un reſte d'amour lui deſtine.
Pour toi, diſoit-il au Bélier,
Je te donnerai ſon colier;
Et pour la choquer davantage,
(Car il faut bien l'humilier,)
Le Druïde ſera ton Page.

Mais, laiſſons-là pour un moment
Les vains projets que le Géant.

Se mettoit dans la fantaiſie
Au profit de ſon confident.
Nous ferions même ſagement,
Si nous quittions la Poéſie.
Mais le moyen d'abandonner Alie
Au fort de ſon accablement?
De noirs chagrins environnée,
Tantôt du temps paſſé l'aimable ſouvenir,
Et tantôt l'affreux avenir
Qui menaçoit ſa deſtinée,
Pour l'accabler ſembloient s'unir.
De tous les maux la plus cruelle eſpece
Eſt celle que reſſent un cœur
Eloigné par quelque malheur
Du ſeul objet de ſa tendreſſe,
Pour ſe voir obſédé ſans ceſſe
Du ſeul objet de ſon horreur.

La Nymphe étoit dans cette peine;
Car ſon cœur qui de jour en jour
Sembloit ne reſpirer que haine,
En ſecret ſoupiroit d'amour.
De-là ſes fiertés implacables,
De-là tant de cris pitoyables
Des victimes de ſa rigueur,
Tandis que l'unique vainqueur
Qui faiſoit tant de miſérables,
Triomphoit au fond de ſon cœur.
Mais cette ardeur jadis ſi chere
Cauſoit alors tout ſon tourment:
Car, tandis que l'art de ſon Pere

Sembloit vaincu par le Géant,
Le ſort lui cachoit un Amant
Qui dans un temps ſi néceſſaire,
Loin de marquer l'empreſſement
D'une flamme vive & ſincere,
Ne ſe montroit pas ſeulement;
Et ce lâche abandonnement
Mettoit le comble à ſa miſere.
Elle n'avoit aucun repos.
Du triſte récit de ſes peines
Elle entretenoit les échos,
Elle fatiguoit les fontaines,
Deſeſpéroit tous les ruiſſeaux
Dont les rives étoient prochaines,
Et demandoit ſans ceſſe aux plaines
Des nouvelles de ſon Héros.

Laſſe de parcourir les Sales,
Et chaque Salon du Palais,
Elle fut ſous un vieux Cyprès,
Dans le cabinet des Veſtales,
S'abandonner à ſes regrets.
Comme on ſavoit au Temple antique
Soupirer au bruit des tambours,
Et ſe tourmenter en muſique,
Comme on fait encor de nos jours
Quand on a beſoin de ſecours;
La Belle ne put s'en défendre,
Et du fond du cœur ſoupira
Ce tendre Rondeau d'Opéra,
Sans croire qu'on le dût entendre:

Volage

Volage Prince de Noiſy!
Vous, que mon cœur a mal choiſi
Pour une conſtance éternelle,
Eſt-ce le temps d'être infidelle,
Quand un Géant affreux, de ſang tout cramoiſi,
Me fait une guerre cruelle?
Volage Prince de Noiſy!
Ingrat que vainement j'appelle,
Que mon cœur vous a mal choiſi!

A ces mots, d'un torrent de larmes,
(Reſſource des cœurs opprimés.)
La douleur inonda ſes charmes,
Et ſes yeux furent abimés.
Trois fois l'éclat de ſon viſage
En parut réduit aux abois,
Et ſon pouls s'arrêta trois fois.
Quand du fond d'un autre bocage,
Tout-à-coup ſortit une voix.

Son ame entiere, revenue
De ſes premiers ſaiſiſſemens,
Fut attentive aux chers accens
De cette voix jadis connue.

Cette voix diſoit: Belle Alie,
Dont mon cœur aſſervi porte en tous lieux les traits,
Ceſſez par d'injuſtes regrets
De m'accuſer de perfidie.
Pouvez-vous croire que j'oublie
Tant de tendreſſe & tant d'attraits?

Adorable & conſtante Elle,
Que mon cœur a ſi bien choiſie,
Faites pour moi d'autres regrets:
Du deſtin malgré les Arrêts,
Ce cœur par-tout vous a ſuivie.
Je vous aime plus que ma vie,
Et mille fois plus que jamais.

A ces mots, ſurpriſe, allarmée,
Mais d'un nouvel eſpoir charmée,
Elle parcourut à grands pas
Le lieu d'où cette voix aimée
Venoit de lui marquer d'une ardeur animée
Des mouvemens ſi pleins d'appas.
Que fais-tu? Montre-toi, cher objet de ma flame,
Dit-elle: montre-toi, viens conſoler mon ame.
Quoi! d'un Amant ſi cher & ſi tendre autrefois
Ne reſteroit-il que la voix?
Pourquoi d'une recherche vaine
Me fatiguer dans ce boſquet?
Pourquoi te refuſer au penchant qui m'entraîne?
Pourquoi me fuir? pourquoi redoubles-tu ma peine?
N'es-tu donc plus qu'un Perroquet?

Alors, d'une inutile quête
Le deſeſpoir & le chagrin
Menerent ſa raiſon bon train,
Et l'amour lui tourna la tête.
Pleine de vapeurs & d'ennuis,
Elle ſe crut, avec ſon avanture,
Au beau milieu des mille Nuits;

Car

Car c'étoit alors ſa lecture.
Elle ſe crut ſoumiſe aux cruautés
D'un Epoux bizarre & ſauvage,
Qui, par un déteſtable uſage,
Epouſoit chaque jour de nouvelles Beautés
Pour les immoler à ſa rage;
Et ſe couchant ſous un épais feuillage,
Elle ſe crut à ſes côtés.

Comme elle avoit dans la mémoire
Tout le récit de ces fatras,
Elle crut, malgré ſes appas,
Qu'il falloit conter quelque Hiſtoire,
Pour ſe garantir du trépas.
Elle prit donc en fantaiſie
De faire un détail des malheurs
Qui lui faiſoient verſer des pleurs,
En commençant ainſi l'Hiſtoire de ſa Vie:

Je ſuis Fille de Pharabert,
Iſſu d'un Petit-fils de France,
De qui le Pere Dagobert,
En Art magique très-expert,
Et politique à toute outrance,
Ordonna que, dès mon enfance,
On me mît dans un berceau vert;
Car il prévit, que dans ce beau déſert,
Heureux ſéjour de l'innocence,
Un certain Comte Philibert
Feroit un jour ſa réſidence,
D'un Enchanteur digne Héros,

De qui l'ame en projets féconde
Viendroit, après de longs travaux,
Fixer dans ces heureux hameaux
Sa courſe errante & vagabonde,
Renonceroit à tous ſes maux;
Qu'une machine moins profonde
Que n'étoient les anciens tombeaux,
Mettroit ſon eſprit en répos,
Par ſa figure ſans ſeconde,
Sur tous les dangers des cachots;
Et que l'Eté, lorſque ſur l'onde
Chacun prend le frais en bateaux,
De ſes jardins, de ſes canaux,
Il feroit doucement la ronde
Dans un petit char ſans chevaux,
Qui fut jadis à Roſemonde.

Monſieur mon honoré Grand-pere,
D'un impénétrable myſtere,
Dans ces beaux lieux mit à couvert
Un charme heureux & ſalutaire,
Et cuidoit par lui ſeul être un jour découvert.
De mon enfance enfin le temps fuit & s'écoule,
Et le bruit de quelques appas
Que je n'avois peut-être pas,
M'attira des Amans en foule,
Et mille chagrins ſur leurs pas.

A tous leurs vœux inacceſſible,
Mon cœur, dans un repos paiſible,
Mépriſoit tous ces vains efforts,

Tandis qu'ils m'appelloient, dans leurs mourans transports,
Ingrate, inhumaine, inflexible.
Mais ce cœur ſi farouche alors
N'eſt devenu que trop ſenſible!
Sur mes attraits & ſur mes cruautés
On ne pouvoit alors ſe taire:
On offroit à mes yeux par-tout des libertés,
Dont mes yeux ne ſavoient que faire.
Mais, hélas! le cruel Amour,
Choqué de tant d'indifférence,
Voulut ſignaler ſa puiſſance,
Et de ma liberté triompher à ſon tour.
Dans un endroit obſcur de la forêt prochaine,
Coule un agréable ruiſſeau,
Qui, dans un beau valon, va former de ſon eau
Cette merveilleuſe Fontaine,
Où mon Pere, flatté d'une eſpérance vaine,
Avoit enfoncé mon Berceau.

Jamais dans ce lieu ſolitaire,
A notre ſexe conſacré,
Aucun Mortel n'étoit entré,
Et je m'y baignois d'ordinaire.
Or, dans cette Fontaine un jour
Comme j'entrois à demi nue,
Un homme s'offrit à ma vue,
Mille fois plus beau que le jour.
Mais je vois ouvrir la barriere,
D'où le Soleil vers l'Orient
Sort pour commencer ſa carriere.

Et ſa brillante Avant-courriere
Annonce ſon éclat naiſſant.
Adieu, ma chere Dinarzade,
Bien-tôt le Sultan Monſeigneur,
Va ſauter du lit ſur l'eſtrade,
Pour commencer ſa promenade.
Dès qu'il eſt jour, je lui fais peur.
Ce qui me reſte eſt pourtant le meilleur
D'une Hiſtoire qui n'eſt pas fade.
Mais, victime de ſa rigueur,
Demain, ſur un lit de parade,
Pour la derniere fois, vous verrez votre Sœur.

A cette derniere parole,
Un doux ſommeil, par ſes pavots,
Interrompant les vains propos
D'une illuſion ſi frivole,
La mit dans les bras du repos;
Quand ſon Pere, accablé de maux,
Cherchant en tous lieux ſon idole,
Arriva-là tout à propos,
Pour entendre ces derniers mots,
Et pour juger qu'elle étoit folle.

Eſprit, qui des lyriques ſons,
Par une habitude facile,
Exercez les accords féconds;
Vous, pour qui la rime docile
S'accorde avecque tous les tons
Du plus bizarre Vaudeville;
Qui ſur l'air le plus difficile,

Sans

Sans gêner vos expreſſions,
D'une veine heureuſe & fertile,
Célébrez la Cour & la Ville,
Et ſavez tout mettre en chanſons;
Venez ſauver la belle Alie,
Venez décrire ſa folie,
Venez au défaut de Phébus
Soutenir mon foible génie,
Car il languit & n'en peut plus.
Entrez tout frais dans la carriere
Qui me reſte encore à fournir,
Et diſpoſez de la matiere
Que je vous offre pour finir.
Elle a beſoin de votre lime:
Vous m'impoſez la dure loi
D'un trop long Conte que je rime;
N'aurez-vous point pitié de moi?
Non; je connois votre injuſtice:
Votre cœur eſt un vrai rocher
Qui ne ſe laiſſe point toucher,
Ni du plus aſſidu ſervice,
Ni du plus violent ſupplice;
Il ne faut rien pour vous fâcher,
Et vous voulez que je finiſſe.
Mais changeons de ſtyle; il eſt tems
Que votre oreille ſe repoſe,
Et que les vulgaires accens
Qui chantoient les événemens,
Faſſent place à la ſimple proſe.
Le Cheval ailé court les champs,
Se cabre, & prend le frein aux dents.

Lors

Lors d'une main trop incertaine,
Un Auteur, par de vains élans,
Au milieu des airs ſe promene.
Mais quand, ſous quelque eſpérance vaine,
Réduit au trot il bat des flancs,
Et broncbe au milieu de la plaine,
Il eſt tout des plus fatiguans.
Un Lecteur qui le ſouffre à peine,
S'endort ſur ſes pas chancelans;
Et quels que ſoient leurs ornemens,
Dans un récit de longue haleine,
Les Vers ſont toujours ennuyans.
Chez l'importune Poéſie,
D'un Conte on ne voit point la fin:
Car, quoiqu'elle marche à grand train,
A chaque moment elle oublie,
Ou ſes Lecteurs, ou ſon deſſein;
Et ſans ſe douter qu'elle ennuye,
Elle va, l'hyperbole en main,
Orner un Palais, un Jardin,
Ou relever en broderie
Tout ce qu'elle trouve en chemin.

CEla étant comme j'ai l'honneur de vous le dire, je vais, Mademoiſelle, en langage de véritable Conte, tâcher de vous endormir par la fin de celui-ci. Vous vous ſouviendrez donc, s'il vous plaît, de l'étonnement du Druïde, lorſqu'il vit le pont extraordinaire qu'on avoit bâti ſur la riviere. Mais, avant que de paſſer outre, il eſt bon de vous avertir, qu'à l'égard de la largeur de cette riviere & de la longueur du pont, l'on vous a menti de ſept

ou

cens lieues, tant pour la rareté du fait, que commodité des rimes; & que le Seigneur eau, loin d'être auſſi Géant que vous pour- ıs l'imaginer, n'étoit tout au plus qu'une ſi grand, & une fois auſſi ſot, que notre ami

)ruïde, qui, pour mettre ſon Château & ſa ırs d'inſulte, les avoit environnés d'un lar- plein d'eau, ne fut que ſurpris quand il vit l'un enchantement contraire au ſien; car il avoir de quoi ſe moquer de tous les Géans ıde: il étoit ſeulement embaraſſé à devincr ıvoit être l'auteur de ce pont. N'eſtimant z ſon voiſin Moulineau pour le croire En- ır, il court à la hâte feuilleter ſes livres pour cir du fait, & pour renverſer le pont en moins ıs qu'il n'avoit été élevé. Mais, lorſque tous es qu'il ouvrit, ne lui apprirent rien, il fut grand embarras; embarras qui ſe convertit affliction étrange, quand il vit qu'il cher- ıutilement celui qui contenoit tous les ſe- ; ſon art. Il en avoit défendu la lecture à , à qui il n'avoit jamais rien défendu que : quelque ſoumiſe qu'elle eût toujours été à ontés, il eut peur que la curioſité pour une :xpreſſément défendue ne l'eût emporté ſur ſiſſance. Ce fut dans ces allarmes qu'il la en l'état que nous l'avons laiſſée. Il l'éveilla :ement pour lui demander des nouvelles de : ſi néceſſaire à ſes deſſeins; mais ce fut pour pprendre bien d'autres, qu'Alie prit la paro- la maniere dont elle venoit de s'endormir, ; juré qu'à ſon réveil elle alloit s'adreſſer au ', en lui diſant: Grand Commandeur des ıs...; mais ſon égarement changeant d'objet, ıant à ſes pieds: Mon Pere, dit-elle, je l'ai & ſi vous ne me le rendez, vous me ver- ırir de deſeſpoir; car il n'eſt plus temps de

cacher

cacher ma foibleſſe, ni de diſſimuler mon crime. Oui, je l'ai perdu.... Quoi! s'écria le Druïde, non ſeulement, Alie, vous m'avez déſobéi, mais vous avez perdu ce qui m'étoit le plus cher au monde après vous? De quelle maniere, ajouta-t-il, avez-vous perdu ce livre dont dépend le bonheur ou le malheur de nos deſtinées! Alie ſurpriſe, après avoir gardé un moment le ſilence: Mon cher Pere, lui dit-elle, puiſque vous ſavez cette perte, vous ſavez auſſi de quelle maniere elle eſt arrivée. Hélas! il eſt vrai, s'écria-t-elle, en perdant ce livre fatal, j'ai perdu un autre Tréſor qui devoit m'être mille fois plus précieux que la vie. En diſant ces mots, elle quitta ſon Pere, & courut s'enfermer dans ſon appartement.

Le Druïde n'étoit pas en état de ſuivre ſa Fille: il étoit ſi ſurpris & ſi confondu des deux aveux qu'elle venoit de lui faire, qu'il ne ſavoit où il en étoit. Tout lui faiſoit croire que ſa Fille avoit eu plus d'une curioſité. Pour s'éclaircir de ce qu'il craignoit, il réſolut de conſulter ſon favori Poinçon. Or ce Poinçon étoit un petit Gnome, fils d'une Fée, ou ſi vous voulez d'une Silphide; car le Druïde étoit le plus grand, le plus habile, ou plutôt le Maître de tous les Caballiſtes. Il fut donc droit à la ſtatue de Cléopatre, & l'aiant touchée d'un Talisman qu'il portoit en bague, elle s'entr'ouvrit, & le favori Poinçon en ſortit. C'étoit la plus charmante petite créature du monde: il étoit habillé de plumes de Perroquet de différentes couleurs: il portoit un chapeau pointu retroussé d'un gros diamant, & un eſclavage de perles & de rubis au lieu de cocarde. Quoiqu'il n'eût qu'une coudée de haut, jamais il n'y eut de taille ſi fine ni ſi noble, & ſon viſage étoit du moins auſſi beau & auſſi aimable que celui de la belle Alie; mais tous ces avantages cédoient encore à la bonté de ſon cœur. Il fut effrayé de voir pour la premiere fois l'air ſévere dont le roi

le

ſide. Il ſe douta pourtant bien de ce qui
t en être la cauſe. Il l'aborda en tremblant
ant des larmes. Vien, lui dit le Druïde,
ie rendre compte de ta conduite. T'avois-
gé du ſoin de veiller à la conſervation de ma
pour l'abandonner aux caprices qui l'ont per-
qui me deshonorent? Le pauvre Poinçon
énétré de ce reproche, qu'il n'y a point de
ui ne ſe fendît à voir l'extrémité de ſon af-
. Il ſe proſterna la face contre terre, & de
ites mains embraſſant autant qu'il le put les
de ſon Maître vers la cheville du pied, il
-tems à les arroſer de ſes larmes, avant que
voir parler. Il ſe releva enfin par ordre du
; & ayant tiré de ſa poche un petit mou-
rodé que ſa mere lui avoit fait, il en eſſuya
x, & ſe mit à dire: Mon Seigneur & mon
, je vais vous faire un aveu ſincere de ma fau-
t j'ai un repentir auſſi ſenſible que le méri-
s bontés. Après cet aveu ſi vous ne me
pas digne de grace, tuez-moi tout d'un coup,
ue de me donner mille morts, comme vous
ar ces marques d'indignation. Je n'ai rien
des obligations que je vous ai. Vous m'avez
de vivre ſous la terre: vous m'avez revê-
figure qui plait; & me laiſſant toutes les
lances qui ſont données aux eſprits de mon
vous y en avez ajouté d'autres qui me met-
eaucoup au-deſſus de mes camarades: vous
bli ma demeure dans les lieux agréables qui
nt bien loin deſſous la ſtatue dont je viens
r. Mais vous ſavez, mon ſouverain Sei-
que tous les bienfaits ne ſont point exempts
mortifications: car je ne ſuis viſible que
ous le voulez: l'uſage de la parole m'eſt
ſans votre permiſſion; & dans ces beaux ap-
ns que j'habite, je ſuis condamné de veiller
uit pour la garde d'un Tréſor qu'il ne m'eſt

pas

pas permis de voir. De plus, je ne puis ſortir de la ſtatue, que lorſqu'il vous plait d'ouvrir cette demeure charmante il eſt vrai, mais qui m'eſt inſupportable, puiſqu'elle me ſert de priſon. Vous m'aviez ordonné de ſuivre par-tout la belle Alie dans le temps de ma liberté, pour en éloigner tous les dangers, & pour la garantir de tous les accidens imprévus qui pourroient troubler ſon repos. Vous ſavez avec quelle attention je l'ai fait dans les commencemens. J'ai obéi ponctuellement à un ordre qui m'a bien coûté des larmes. Ce fut lorſque, ſuivant ce ruiſſeau qui ſortant des cataractes du Nil, après avoir coulé bien long-tems dans les prairies couvertes de fleurs, forme la Fontaine du Berceau, j'y jettai avec empreſſement cette petite boule d'yvoire que vous m'aviez donnée, parce que je crus que la belle Alie s'y baigneroit. C'étoit pour augmenter ſes attraits, quoique cela me parût impoſſible; mais je vis bien-tôt que vous aviez eu tout un autre deſſein. La Fête du Guy ſacré, où tous les habitans de la campagne ont accoutumé d'aſſiſter, ne fut pas plutôt arrivée, que votre Fille y parut en habit de Bergere; & dès qu'elle y parut, tous les Bergers diſtingués en devinrent amoureux, la ſuivirent ici, la virent ſouvent, & après avoir déclaré leur paſſion, éprouvé ſes rigueurs par mille marques de ſes mépris & de ſon averſion, ils lui firent leurs adieux par les plus tendres chanſons, ſe mirent au lit & moururent.

Peu de temps après, il ſe fit un Tournois magnifique aux barrieres de Saint-Denis, où la fleur des Chevaliers de notre bon Roi Pépin devoit ſoutenir contre tous venans, que la Princeſſe Hermenegilde ſa Niéce étoit la plus belle Princeſſe de l'Univers. Vous y envoyâtes la divine Alie, accompagnée de quatre Silphides qui l'avoient parée, & qui lui ſervoient de Dames d'honneur. Quand le Roi vit Alie, il fut ébloui de ſa beauté; mais la Princeſſe

. Niéce qui étoit aſſiſe à ſes pieds, rougit de
t de honte, en voyant Alie. Ce n'étoit pas
iſon; car il n'y eut qu'un petit nombre d'an-
courtiſans qui ſoutinrent pour ſa beauté. Les
ſe déclarerent pour Alie: le Baron d'Argen-
le Vidame de Goneſſe, le Châtelain de
ard, & le Sénéchal de Poiſſi, ſe mirent ſur les
n ſa faveur, & ayant remporté l'honneur du
is, l'accompagnerent juſqu'ici. Vous les
s auſſi bien qu'elle les traita mal. Pour moi
aimois, à cauſe qu'ils étoient jeunes, vaillans
faits, je ne doutai point qu'Alie ne ſe dé-
en faveur d'un d'entre eux, & que nous ne
s bien-tôt un de ces Seigneurs poſſeſſeur de
charmes. Mais que je me trompois! Tan-
pleins d'amour ils éprouvoient la haine d'A-
qu'ils ſe conſumoient en regrets, le Roi les
ſit crier à ſon de trompe pour comparoître de-
ui, & rendre raiſon de l'inſulte qu'ils avoient
la premiere Princeſſe du Sang; & comme ils
ent point paru, il les avoit condamnés à ê-
dus tous quatre. Mais la cruelle Alie leur en
a la honte, & les fit mourir de deſeſpoir.
leurai de douleur, ſur-tout pour le Vicom-
oneſſe, qui étoit un Seigneur de grande eſ-
e, & auquel il m'a paru que vous aviez quel-
gret. Ce fut alors que je me repentis d'a-
té cette boule dans la Fontaine du Berceau,
tant point que ce ne fût ce qui cauſoit cette
niverſelle qu'Alie avoit pour tous ſes Amans.
dant je m'apperçus que vous n'étiez pas con-
e ſes effets, quoiqu'elle eût produit tant de
ſi tragiques, & qu'il vous manquoit encore
'autre victime qui ne ſe préſentoit point. Je
outai plus quand vous m'ordonnâtes un jour
ndre la forme d'un chevreuil, & de roder
de la forêt de Noiſi. J'obéis à regret, crai-
que ce ne fût pour attirer quelque malheureux

dans

dans le piége fatal des beautés d'Alie. D'abord que je fus au milieu de la forêt, j'entendis un grand bruit de cors & de chiens; c'étoit un loup qu'on couroit. Il me parut fort gros & fort inſolent: car, quoiqu'on le preſſât de près, dès qu'il me vit, il voulut me ſaiſir chemin faiſant; mais je fis un petit ſaut en l'air, & il paſſa ſous moi. Dès que les premiers chiens m'apperçurent, ils quitterent la piſte du loup pour ſuivre la mienne. Je m'étois fait fort joli pour un chevreuil, & j'allois comme le vent. Je laiſſai approcher les chiens, comme j'avois fait le loup; & lorſqu'ils croyoient me tenir, je fis trois bonds, & je les perdis de vue. Ils me ſuivirent à grand bruit: je les attendis encore. Le maître étoit à leur queue, qui les fit rompre d'abord qu'il me vit arrêté. Je le laiſſai approcher, je vis bien qu'il ne me vouloit point de mal; je marchois ſeulement à petit pas pour l'éloigner de ſa troupe. Je crois qu'il connut mon deſſein, car il renvoya tout ſon équipage. Quand je le vis ſeul, je me couchai ſur l'herbe. Alors il ſe mit à me conſidérer avec une grande attention, &, à ce qu'il me parut, avec quelque ſorte de plaiſir. Pour moi, charmé de ſa beauté, de ſa taille & de ſon air plein de grace, j'aurois paſſé toute ma vie à l'admirer. Après m'avoir long-temps regardé, il s'écria: Le joli petit animal! Que ne donnerois-je point pour l'avoir dans ma ménagerie? Mon pauvre petit chevreuil, continua-t-il, tu y ſerois en repos, & hors de tous les dangers qui te menacent dans les bois. Si je n'avois peur de t'effaroucher, je mettrois pied à terre pour... Il n'avoit pas achevé, que nous entendîmes le bruit d'une autre meute. A meſure qu'elle approchoit, on eût dit que c'étoit quelque taureau qui l'animoit. Il ne s'en falloit gueres, puiſque c'étoit le Géant Moulineau, qui, monté ſur ſon grand cheval, faiſoit trembler la terre ſous lui, & rempliſſoit l'air de mugiſſemens.

Dès

l m'eut apperçu, il anima tous ſes vilains
ontre moi: il me lança même un dard qui
idre un arbre en deux derriere moi. Le beau
en fut indigné, & lui ayant fait des repro-
ne action qu'il trouvoit barbare, le cruel
au en fut ſi tranſporté de colere, qu'après
:gardé avec fureur, il lui jetta un autre ja-
s comme une lance, mais qui lui paſſa par-
tête; car par bonheur le Géant eſt auſſi
ıit qu'il eſt fort & brutal. Le beau Chaſ-
l'épée à la main, & ſe lançant vers lui,
qu'il étoit penché ſur le cou de ſon énorme
par l'effort qu'il venoit de faire il lui don-
urieux revers ſur le haut de la tête, qu'on
reſonner le coup, comme s'il fût tombé
enclume. Ce coup le renverſa par terre &
noiſſance, quoiqu'il ne fût pas bleſſé, &
l un combat qui m'avoit ſaiſi de frayeur.
n généreux Défenſeur, touché d'amitié &
noiſſance, j'avoue que je ne pus me ré
l le conduire à une mort certaine, en le
la Fontaine du Berceau. Ainſi, voyant qu'il
ıit, je me mis à courir; mais ce fut pour
ıer de cette fatale Fontaine. Cependant, a-
ir bien couru, je m'apperçus tout d'un coup
étions déjà ſous les premiers de ces grands
ont l'épais feuillage défend des rayons du
a belle Alie ſe baignoit dans ce moment.
lors que me ſouvenant de la mort de tant
l qui n'avoient vu que ſon viſage, je crus
l cher Défenſeur n'en avoit que pour un
, & je me mis à pleurer.
ue votre Fille vit un homme ſi près de
ine, elle fit un grand cri. Les Silphides
ıient de la deshabiller, ſe ſauverent dans
ır du bois: pour moi, deſeſpéré de ma triſte
:, j'allai me cacher derriere un buiſſon,
r la tragique fin, où je venois d'amener

le

le plus aimable & le plus honnête homme du monde. Mais je ne fus pas long-temps dans cette cruelle peine. Après avoir regardé Alie quelque temps, je les vis approcher de la Fontaine. Alie avoit toujours eu les yeux attachés ſur lui, depuis qu'elle étoit revenue de ſa premiere ſurpriſe; mais ce n'étoient plus de ces regards mêlés d'averſion & de mépris dont elle avoit tué tous ſes autres Amans. Cependant il étoit aiſé de juger que le beau Chaſſeur la trouvoit du moins auſſi charmante, & je ne me ſentois pas de joye de voir qu'il ne s'en portoit pas plus mal. Il eſt vrai que j'avois un autre exemple dans le Géant Moulineau, qui en étoit auſſi amoureux qu'un brutal peut l'être; mais je m'étois toujours bien douté qu'il n'avoit pas l'eſprit de mourir d'amour. Enfin le beau Chaſſeur parla reſpectueuſement à Alie, & lui dit des choſes très-paſſionnées pour une premiere fois. Les réponſes qu'elle lui fit, n'avoient rien de ſauvage; & jamais je n'ai été ſi aiſe de voir deux perſonnes ſi charmantes faire ſi-tôt connoiſſance. Si vous n'êtes pas la Reine des Dieux ou la Mere des Amours, lui dit-il, apprenez-moi, je vous prie, qui eſt la mortelle qui a tant d'éclat & tant de majeſté, pour n'adorer plus qu'elle ſur la Terre. Et vous, lui repliqua Alie, ſi vous n'êtes point un de ces Amours dont vous venez de parler, qui pouvez-vous être? Mais, qui que vous ſoyez, non ſeulement je reçois vos hommages, mais je vous promets de n'en recevoir jamais d'autres, pourvu que vous ne ſoyez pas le Prince de Noiſi.

Malheureux! s'écria le Druïde en interrompant Poinçon, quel nom viens-tu de me faire entendre? Le Prince de Noiſi! cet homme que je déteſte à l'égal du Bélier! Mais pourſuis, & m'apprens tout ce qui a ſuivi cette fatale converſation. Elle fut ſuivie, reprit le fidéle Poinçon de l'aveu que fit mon beau Chaſſeur à Alie, qu'il étoit le Prince de

Noiſi.

Cet aveu embaraſſa Alie, & la fit rêver
ues momens, mais il ne la fit point changer
lonté. Eh! le moyen qu'elle en eût changé,
le Prince de Noiſi lui juroit qu'il l'adoroit,
il ne pouvoit plus vivre ſans la voir? Elle
; qu'il vînt la troiſieme nuit d'après ce jour
d de cette Fontaine, qu'il cueillît une de ces
jaunes qu'il voyoit, & que, ſuivant le bord
ſſeau, il ſe rendît aux eaux du Nil, où elle
idroit, & lui ordonna enſuite de ſe retirer.
ilt, après lui avoir juré de l'adorer juſqu'au
eau. Et toi, que faiſois-tu, lui dit le Druï-
endant que tout cela ſe paſſoit? Je m'applau-
, repliqua Poinçon, d'avoir ſi heureuſement
té vos volontés, en attirant auprès de votre
elui que vous ſembliez ſouhaiter. Non, mon
Maître, je n'étois point coupable alors; mais
us ai offenſé depuis, je vais vous dire com-

rès avoir quitté ma figure de chevreuil, je ve-
avec empreſſement vous rendre compte de ce
toit arrivé. Lorſque je fus auprès de vous,
s prévenu par les reproches que vous me fîtes
négligence, & de n'avoir pas livré votre mor-
nemi à toute votre colere, en l'expoſant à la
l'Alie. Il n'en fallut pas davantage pour me
comprendre, que ſi vous ſaviez comment les
s s'étoient paſſées, vous nous tueriez tous
; & ce fut cette crainte mortelle qui m'obli-
vous dire, que je n'avois trouvé que le Géant
lineau qui m'avoit voulu tuer. Je vous pro-
ue je ferois mieux une autre fois, & vous aſ-
que je n'aurois point de repos que je ne vous
amené celui que vous vouliez ſi mal traiter.
pouvez vous ſouvenir avec quel empreſſe-
vous me l'ordonnâtes tout de nouveau. Com-
e ſavois bien qu'il viendroit aſſez, ſans que je
ſſe chercher, deux jours après je me ſis cerf;

moindre de ſes larmes, qu'il ſe tiendroit plus heureux de mourir en l'adorant, que de vivre pour toute autre. Ses tendres propos ne firent que redoubler ſes pleurs & ſon affliction. Ils ſe ſéparerent enfin, après s'être juré de s'aimer toujours. Quoiqu'ils ſe ſoient ſouvent revus depuis, je vous proteſte par votre tête ſacrée, que tous leurs rendez-vous ſe ſont paſſés avec autant d'innocence que ſi vous aviez été préſent vous-même. Pour moi qui ſais qu'il n'y a rien de caché pour vous, quand il vous plaît, je vous croyois informé de tout ce qui ſe paſſoit, & je penſois que vous le ſouffriez pour quelque raiſon. Enfin, le dernier jour qu'ils ſe virent, Alie parut mille fois plus belle qu'à ſon ordinaire, parce qu'elle avoit la joye dans le cœur. Ce fut dans les tranſports de cette joye qu'elle dit au Prince de Noiſi, qu'elle avoit trouvé ce qui devoit les rendre heureux; mais qu'il falloit, quelque danger qu'il y eût pour l'un & pour l'autre, qu'il la ſuivît dans le Château, pour être inſtruit de ce qu'il avoit à faire. Elle y entra, & lui ordonna de n'y entrer qu'une demi-heure après elle; mais cette demi-heure fut tellement racourcie par l'impatience du Prince de Noiſi, qu'au bout de quelques minutes il courut avec empreſſement vers la porte qui paroiſſoit ouverte. Cependant il ne put jamais entrer, tantôt elle ſe hauſſoit, tantôt elle ſe baiſſoit, tantôt elle ſe mettoit à ſa droite, & tantôt à ſa gauche; ſi bien qu'une demi-heure de plus que celle qu'on lui avoit preſcrite, s'étoit paſſée dans cette vaine pourſuite. Alie impatiente parut à une fenêtre, & voyant le Prince lui demanda pourquoi il n'entroit point. Quand elle eut appris l'obſtacle qu'il trouvoit, elle voulut aller lui aider à le vaincre; mais la même choſe lui arriva en dedans de la porte. Elle revint à la fenêtre; & après lui avoir dit qu'il s'étoit trop preſſé, elle lui ordonna de ſe tenir exactement ſous la fenêtre juſqu'à ſon retour. Elle revint

vint un moment après avec un livre. Elle dit à la hâte au Prince de Noiſi, de ne l'ouvrir qu'à l'endroit où le feuillet étoit replié, & ſur-tout de prendre garde qu'il ne touchât rien avant que de tomber entre ſes mains. Alors elle le laiſſa doucement tomber, tandis qu'il hauſſoit les mains pour le recevoir; mais une bouffée de vent s'éleva ſoudainement, qui l'emporta à côté, & le fit tomber ſur la tête d'un des chiens d'argent. Dès qu'il l'eut touché, on entendit un long mugiſſement, & la terre trembla. Le Prince ne laiſſa pas de ramaſſer ſon livre, & de ſe ſauver; mais depuis ce jour il n'a plus paru, ni à mes yeux, ni à ceux d'Alie. Elle a penſé s'en déſeſpérer, & vous auriez été touché vous-même, comme je l'ai été toutes les fois qu'elle s'eſt promenée ſeule dans les endroits où ils s'étoient vus; car après l'avoir cent fois demandé à ces lieux, elle l'accuſoit de perfidie, d'inconſtance & de trahiſon, ou ſe mettoit à pleurer ſa mort d'une maniere à percer l'ame de douleur à tous ceux qui auroient pu l'entendre. Ce fut environ ce temps-là que vous conçûtes tant de haine pour le Bélier du Géant, dont on vous a appris des choſes ſi extraordinaires, & dont le miniſtere vous a donné tant de peines, & vous met dans l'embarras où vous êtes aujourd'hui.

Je vous ai déjà appris, continua le petit Poinçon, que quelques formes que j'aye priſes, & quelqu'induſtrie que j'y aye employé, jamais je n'ai pu pénétrer juſqu'à la demeure du Géant, pour exécuter vos ordres, ni pour vous informer de ce que ce peut être que ce Bélier ſi ſingulier. Une puiſſance ſecrette me rendoit immobile dès que j'en étois à une certaine diſtance, & il ne m'étoit plus permis que de revenir ſur mes pas. Voilà, mon cher Maître & ſouverain Seigneur, l'aveu ſincere des fautes que j'ai commiſes contre vous. Je me ſoumets à toutes les peines qu'il vous plaira de me faire

ſouffrir pour les expier, pourvu que ce ne ſoit pas celle de votre diſgrace. Cependant, comme je vous ai offenſé en vous cachant des choſes que j'aurois dû vous dire, je vais vous en apprendre une qui vous ſera peut-être de quelque utilité. Sachez donc que le Prince de Noiſi doit être quelque part ici autour; car, quoiqu'il n'ait point paru, il a aujourd'hui même parlé à Alie. Quand je ne l'aurois pas reconnu à ſa voix, les choſes qu'il lui a dites, ne me permettent pas d'en douter, & je m'imagine que c'eſt ce qui l'a miſe dans l'état où vous l'avez trouvée.

Le pauvre petit Poinçon ſe tut après ſon récit: il ſe jetta encore tout plat à terre pour attendrir ſon Maître, & pour en obtenir le pardon de ſa faute. Le Druïde qui l'aimoit, lui ayant fait une reprimande ſévere, mais d'un ton aſſez doux, lui pardonna. Il lui dit enſuite qu'il voyoit bien qu'il avoit plus d'un ennemi à craindre, qu'il ne connoiſſoit que trop qu'on en vouloit au Tréſor ſouterrein, & le renferma dans la ſtatue pour y veiller avec plus d'application & de ſoin que jamais.

Tandis que ces choſes ſe paſſoient au dedans du Château, il faut un peu voir ce que les Aſſiégeans faiſoient au-dehors. On vous a bien fait du bruit vers l'appareil de leur attaque, & des allarmes d'Alie quand elle les vit venir à l'aſſaut; mais il ne faut pas, s'il vous plaît, vous arrêter à tout cela, ce ſont des voiſins de la Poéſie qui ne ſavent point parler autrement. Il eſt bien vrai que l'amoureux Moulineau avoit allumé quelque paille au pied du mur d'où ſa Maîtreſſe l'avoit tant offenſé, & cela dans l'eſpoir de s'en venger en l'étouffant; mais il eſt plus vrai encore qu'il avoit tourné le dos pour fuir dès qu'il eut apperçu cette eſpece d'inondation ſubite que le Druïde répandit autour de ſon Château. Il eſt vrai cependant qu'il avoit repris courage à la vue du pont que ſon Bélier jetta ſur ce petit torrent;

rent; &, ſi je ne me trompe, nous les avons laiſ-
l'un & l'autre ſur ce pont, dans le temps que le
ant faiſoit tant de menaces. Il crut la place à lui,
ſqu'il vit que le Druïde avoit abandonné ſon poſ-
pour aller à ſa Bibliotheque : mais ſon Bélier
rêta ſur le pont, comme il demandoit des échel-
pour monter à l'aſſaut. Il lui dit que le Druïde
s'étoit point retiré par crainte; qu'il falloit
'il y eût quelque ruſe de guerre cachée ſous cette
raite; que quand même il ſeroit au milieu de la
ce, il n'en ſeroit pas plus avancé; que tout y
it plein de ſtatues guerrieres qu'il animoit à ſon
é; & qu'il y avoit ſur-tout deux chiens d'argent
à porte, dont le moindre étoit capable d'étran-
r une armée quand on le lâchoit. Que ſon avis
it donc de ſe retirer; & que dès qu'ils ſeroient
s leurs quartiers, il faudroit tenir conſeil ſur ce
'on devoit faire.

Le Géant qui ſe laiſſoit volontiers gouverner
nd il étoit queſtion de quelque péril, ſe rendit
demeure le plus promptement qu'il lui fut poſ-
. On ſoupa avant de tenir conſeil, & après
uper Moulineau ne voulut plus entendre par-
l'affaires; car il avoit mangé comme trois
, & bu comme trois forts ivrognes. Il ſe
donc dans un grand fauteuil en s'adreſſant au
r:

ropos, lui dit-il, apprens-moi un peu com-
oi, qui n'es qu'une bête, tu peux parler auſſi
mieux que moi? Volontiers, lui répondit
er. Vous ſavez que les ames de tous les
s paſſent après leur mort dans le corps de
animal, & retournent après un certain
dans le corps de quelqu'autre homme. Vrai-
it le Géant, je n'avois garde de m'imagi-
. Moi, par exemple, ajouta-t-il, qu'ai-je
autrefois été? Vous avez été fourmi, dit
. Il n'eut pas plutôt lâché cette parole,

que le Géant qui ne haïſſoit rien tant que d'être comparé aux petites choſes, ſe leva, & mettant la main ſur la garde de ſon cimeterre: Miſérable roquet, s'écria-t-il, je ne ſais qui me tient que je ne te faſſe voler la tête à dix lieues de moi. Le Bélier qui ne le craignoit pas, ne laiſſa pas de faire ſemblant d'avoir peur; & ſe mettant à deux genoux, baiſa trois fois la terre en ſigne d'humiliation; puis voyant le Géant un peu radouci par cette action, il ſe releva en continuant ainſi:

Si votre Grandeur ſavoit lire, elle verroit bientôt que je ne lui ai rien dit que de véritable; mais, ſi le ſort lui a fait autrefois l'affront de renfermer une ſi belle ame & un eſprit ſi vaſte dans une ſi petite créature, il réparera quelque jour cette injure, en vous faiſant, auſſitôt que vous ſerez mort, Dromadaire, enſuite Eléphant, & après quelques années Baleine.

Le Géant, charmé de l'éclat de ſes deſtinées futures, donna ſa main à baiſer à ſon Confident, ſe remit dans ſon fauteuil; & pour éloigner tous les inconvéniens de métempſicoſe, lui ordonna de lui remettre l'eſprit par le récit de quelque Conte agréable. Le Bélier, après avoir un peu rêvé, commença de cette maniere:

Depuis les bleſſures du Renard blanc, la Reine n'avoit pas manqué de lui rendre viſite. Bélier, mon ami, lui dit le Géant en l'interrompant, je ne comprens rien à tout cela. Si tu voulois commencer par le commencement, tu me ferois plaiſir; car tous ces récits qui commencent par le milieu, ne font qu'embrouiller l'imagination. Eh bien, dit le Bélier, je conſens contre la coutume à mettre chaque choſe à leur place: ainſi le commencement de mon hiſtoire ſera à la tête de mon récit.

HISTOIRE
DE PERTHARITE
ET
DE FERANDINE.

IL y avoit un Roi de Lombardie, qui étoit l'homme le plus laid de ſon Royaume, & dont la femme étoit la plus belle de l'Univers; mais en récompenſe, c'étoit le meilleur de tous les maris, & elle la plus méchante de toutes les femmes. Bien loin de ſouffrir qu'il approchât d'elle, il n'oſoit ſeulement la regarder; cependant elle le grondoit ſans-ceſſe de ce qu'elle n'en avoit point d'enfans. Il avoit un fils & une fille d'un autre mariage, qui étoient l'objet de l'adoration de tout le Royaume, & celui de la haine & des tyrannies de leur cruelle Belle-mere. Quoiqu'elle n'eût pas le cœur tendre, elle étoit ſi jalouſe de ſa beauté, que ſi par hazard elle entendoit parler de quelque jeune perſonne qui eût des appas, & qui oſât les montrer avec applaudiſſement, auſſitôt elle la faiſoit enlever; auſſi étoit-ce une choſe à voir que ſes Dames du Palais, pour l'excellence de leur laideur. Le Roi, tout au contraire, qui étoit le plus diſgracié par ſa figure que la Nature eût jamais formé, ne ſe plaiſoit qu'à voir dans ſa Cour les hommes les plus beaux & les mieux faits qu'il pût trouver; mais il avoit toutes les peines du monde à les y retenir, tant ils

étoient ennuyés de voir les vilaines bêtes qui compoſoient la Cour de la Reine.

Le Roi, malgré les marques de mépris & de haine qu'il en recevoit tous les jours, en étoit ſi éperdûment amoureux, qu'il lui laiſſoit faire tout ce qu'elle vouloit. Elle étoit maîtreſſe abſolue de ſon Royaume & de ſes ſujets; & ce pouvoir injuſte s'étendoit même juſques ſur ſes enfans. La Princeſſe portoit cruellement la peine d'être auſſi belle que ſa jalouſe Marâtre. Elle étoit releguée dans une Manſarde au haut du Palais, où perſonne n'oſoit lui aller faire ſa cour. La Reine avoit mis une Furie auprès d'elle pour Gouvernante. C'étoit une vieille boſſue, qui, après l'avoir grondée tout le jour, la réveilloit la nuit pour lui dire des injures: elle mettoit toute ſon induſtrie à lui gâter la taille par des habits faits exprès, & à lui perdre le teint. C'étoit la douceur même que cette adorable Princeſſe, ainſi ſes larmes étoient ſa ſeule reſſource au milieu de tant de ſouffrances. Le Prince étoit preſque auſſi maltraité par les Officiers deſtinés à le ſervir, étant tous choiſis par la Reine, à qui ils étoient dévoués entiérement; mais il s'en falloit bien qu'il fût auſſi endurant que la Princeſſe ſa Sœur, comme vous allez l'apprendre.

Le Roi avoit un Couſin qui étoit Archiduc de Plaiſance. Ce Prince étoit devenu fou, pour avoir couché une nuit dans un Château au milieu d'un bois où il s'étoit égaré en chaſſant. Dans ce Château revenoient des eſprits. Il prétendoit en avoir vu de ſi extraordinaires, que la frayeur qu'il en avoit eue, lui avoit tourné la tête. Il avoit un Fils & une Fille qu'il aimoit paſſionnément; c'étoit avec raiſon, jamais on n'a vu deux créatures ſi parfaites. Le Prince s'appelloit Pertharite, & la Princeſſe Férandine. Ils ſe déſeſpéroient de l'état où ils voyoient le meilleur Pere qui fut jamais. Ils envoyerent conſulter une fameuſe Magicienne, qu'on

qu'on prenoit pour une des Sibylles. Elle demeuroit auprès du Lac d'Averne, & s'appelloit la Mere aux Gaines, parce que l'entrée où elle demeuroit, étoit toute tapiſſée de gaines, où tous ceux qui venoient la conſulter, étoient obligés de porter un couteau qu'elle fourroit dans une de ſes gaines avant que de rendre ſa réponſe. Tout ce qu'elle dit à ceux qui l'avoient conſultée ſur la maladie de leur Prince, fut que ſes enfans n'avoient qu'à aller chercher l'eſprit de leur Pere au même endroit où il l'avoit perdu. Les Miniſtres avec tout le Conſeil s'y oppoſerent: ils dirent que c'étoit bien aſſez que leur Prince fût fou, ſans que le reſte de ſa famille ſe mît en état de le devenir; mais ils n'en furent pas les maîtres, & Pertharite s'obſtina dans la réſolution d'y aller ſeul pour tous les deux. Sa Sœur n'y voulut jamais conſentir, & après beaucoup d'efforts inutiles pour les retenir, le beau Pertharite & la charmante Férandine partirent. Toute la Cour les accompagna juſqu'au Château enchanté. Ils y entrerent ſeuls; mais on eut beau les attendre pendant quinze jours dans la forêt, ils ne revinrent point. Le déſeſpoir que cauſa leur perte, fut univerſel dans tous les Etats de Plaiſance. On dit d'abord qu'il falloit aller brûler la Mere aux Gaines toute vive. La tentative eût été inutile, les Sorcieres de ce temps-là ne ſe laiſſoient pas brûler comme en ce temps-ci. Le Préſident du Conſeil, homme ſage & fort aviſé, dit qu'il falloit plutôt lui envoyer toutes les perſonnes conſidérables avec chacun un couteau d'or garni de pierreries, pour implorer ſon aſſiſtance. La beauté du préſent parut la rendre favorable. Les couteaux furent mis dans leurs gaines; car elle en auroit eu encore de vuides, quand même on lui auroit apporté tous les couteaux de l'Univers.

Bélier, mon ami, dit alors le Géant, qu'eſt-ce que tous ces couteaux & ces gaines font à ces gens

de Lombardie dont tu me parlois tantôt ? Si votre Grandeur veut ſe donner un moment de patience, reprit le Bélier, elle va le ſavoir. La Magicienne, après avoir ſerré ſon préſent, ouvrit une vieille armoire d'où elle tira un Peigne & un Carcan. Le Peigne étoit dans un étui, & le Carcan d'acier fort luiſant étoit fermé d'un petit cadenat d'or. Tenez, leur dit-elle, portez ces deux choſes par toutes les Cours du Monde, juſqu'à ce que vous trouviez une Dame aſſez belle pour ouvrir ce Carcan, & un Homme aſſez parfait pour tirer ce Peigne de ſon étui : lorſque cela vous arrivera, vous n'aurez qu'à vous en retourner chez vous. Voilà, ajouta-t-elle, tout ce que je puis faire pour le ſalut de vos Maîtres.

Toutes les perſonnes nommées pour parcourir toute la Terre, du moins juſqu'à ce qu'ils euſſent trouvé ce qu'ils cherchoient, avoient déjà parcouru toute l'Italie, lorſqu'ils envoyerent annoncer leur arrivée & le ſujet de leur voyage au Roi de Lombardie, qui tenoit alors ſa Cour dans la Mirandole, Capitale de ſes Etats. Il étoit déjà inſtruit du malheur du Prince de Plaiſance, & de la perte de Pertharite & de la belle Férandine. Il ne douta point que ſa femme n'eût toute la beauté qu'il falloit pour ouvrir le Carcan, & que parmi cette floriſſante jeuneſſe qu'il avoit raſſemblée dans ſa Cour, il ne ſe trouvât quelqu'un qui eût aſſez de mérite pour tirer le Peigne de ſon étui ; mais il ne comprenoit pas quel remede cela pourroit apporter aux calamités de ſon parent. Il fit tout préparer pour la reception de ces Ambaſſadeurs, qui devoient arriver dans peu de jours. La Reine ne s'occupa plus qu'à ſe baigner, ſe friſer, & peut-être à ſe farder ; car les femmes occupées ſeulement de leur beauté, croyent qu'elles ne ſauroient trop faire pour la relever. La confiance qu'elle avoit en la ſienne, ne l'empêchoit

pas

pas de ſentir une vive inquiétude de l'effet que pouvoit produire celle de la Princeſſe, quoiqu'on eût mis tout en uſage pour la gâter. Sa Gouvernante même (zélée Miniſtre des mauvais deſſeins de la jalouſe Reine) courut toute la Ville, pour chercher quelque honnête Médecin qui pût lui faire venir la petite vérole. Ne trouvant pas ce ſecours, elle fut tentée de lui crever un œil, & de ſoutenir que cela lui étoit arrivé par accident. Le Prince, ayant réſolu d'aller au-devant des Ambaſſadeurs à quelque diſtance de la Ville, fit avertir tous les jeunes Seigneurs de ſe tenir prêts: il en étoit adoré, mais ils n'oſoient lui faire leur cour, parce que la Reine qui gouvernoit avec un pouvoir proportionné à ſes charmes & à la foibleſſe que le Roi avoit pour elle, le trouvoit mauvais. Le Prince dont l'eſprit étoit déjà aſſez formé pour être politique, diſſimuloit ſon reſſentiment par reſpect pour un Pere qu'il aimoit tendrement.

Comme il alloit monter à cheval, un jeune Seigneur s'approcha de lui, & ayant les larmes aux yeux, lui dit de ne point monter le cheval qu'on lui préſentoit, parce qu'il étoit le plus furieux & le plus vicieux de tous les chevaux; que ſon Pere qui étoit un des premiers Ecuyers de la Reine, l'avoit choiſi exprès pour qu'il lui arrivât quelque malheur. Le Prince lui dit à l'oreille de ne faire ſemblant de rien, & monta fiérement ſur le cheval: mais il en penſa coûter cher au donneur d'avis, qu'il ſalua d'une horrible ruade, avant que le Prince fût bien affermi dans les arçons. Il étoit le meilleur homme de cheval, & le plus accompli en toutes choſes qu'on pût voir, excepté le beau Pertharite, & bien lui en prit; car le maudit animal ſe mit en fureur dès qu'il ſentit l'air de la campagne: c'étoient des hannilſemens, des haut le corps, des écarts & des ruades continuelles. Le Prince qui l'avoit mis tout en ſang, étoit lui-même tout en eau à force de le vouloir dompter.

Il croyoit en être venu à bout, lorſque revenant aſſez tranquillement au milieu des Ambaſſadeurs, & paſſant ſur un pont de la Ville, le cheval ſe cabra, & franchiſſant tout d'un coup le parapet, ſe précipita dans la riviere où il ſe noya; mais le Prince eut bientôt regagné le rivage, & ſans témoigner le moindre reſſentiment, ſe retira dans ſon appartement pour y changer d'habit.

Le Roi, la Reine, & toute la Cour étoient dans une grande place ſur des échafauds où ils attendoient les Ambaſſadeurs pour faire l'épreuve dont il étoit queſtion. Le Prince qui s'étoit remis de ſon accident, y parut plus beau que le jour, & y fut reçu avec de grandes acclamations de tout le peuple.

Les Ambaſſadeurs arriverent un moment après le Prince. La Reine, dès qu'ils approcherent, au lieu d'écouter leur compliment, dit au Prince qu'il ſe moquoit de prendre ſi mal ſon temps pour ſe baigner, & lui demanda d'un ton railleur, s'il avoit trouvé l'eau bonne. Toutes les Guenons de ſa Cour, applaudiſſant à cette raillerie, ouvrirent de vilaines bouches, & firent de grands éclats de rire. La mauvaiſe plaiſanterie de la Reine continuoit, lorſqu'on vit arriver la Princeſſe. Dès qu'elle parut, tout le monde ſe mit à murmurer & à verſer des larmes: les Courtiſans frémirent d'indignation ſans oſer le marquer, & les Ambaſſadeurs ne ſavoient que penſer en voyant cette Princeſſe qu'ils avoient entendu ſouvent comparer à l'admirable Férandine. Elle étoit mal vêtue, encore plus mal coëffée, car on lui avoit coupé tout un côté des cheveux; & pour la rendre plus ridicule on lui avoit barbouillé le viſage de jaune. Dans cet état, elle s'arrêtoit à tout moment, & ne pouvoit s'empêcher de pleurer de honte: mais ſa Gouvernante, pour la faire avancer, la pouſſoit très-rudement par derriere, & la força de ſe placer auprès de la Reine, qui étoit

ns le ſuprême éclat de ſa beauté, & toute
: de pierreries. On auroit cru que c'étoit
. triomphe dont elle jouiſſoit; mais ces
le Palais, pour le rendre plus complet, fi-
grandes huées quand la triſte Princeſſe fut
de ſe placer auprès d'elle.
oi qui tenoit les yeux baiſſés, mouroit de
t de compaſſion; & n'ayant ni la force de
r à la Reine ſon juſte reſſentiment, ni celle
r, dit en s'adreſſant aux Ambaſſadeurs, qu'il
it pas d'apparence que lui, qui étoit le plus
tous les hommes, dût prétendre à la gloire
ıvanture qui étoit deſtinée au plus charmant;
t ordonné au Prince ſon fils de tenir ſa pla-
: retira.
rince, ſans perdre de temps, fit commencer
:uves. On préſenta par ſon ordre le Peigne
yer de la Reine, & ne l'ayant pu tirer de
, il lui fit donner la queſtion, dans laquel-
oua les mauvais deſſeins qu'il avoit eus de
rir le Prince. Le peuple frappé d'horreur de
e, s'en rendit le maître, & le lapida, mal-
deſir que le Prince avoit de le ſauver en
de ſon fils, & malgré la préſence de la
Le Carcan fut enſuite préſenté à la Gou-
te de la Princeſſe, qui ſe mit en vain à genoux
:mander miſéricorde: elle n'avoit garde
r, étant encore plus laide qu'elle n'étoit mé-
Le Prince, ſans écouter ſa Belle-mere
ıumilia devant lui pour obtenir ſa grace,
ıa qu'on la brûlât toute vive à l'autre bout
:, pour ne pas empuantir l'aſſemblée. Cet-
npte juſtice fut ſuivie des acclamations de
: peuple, excepté des Dames de la Reine,
ıoient une miſérable & chetive contenance.
'rince, ayant impoſé ſilence, dit qu'il falloit
ıer les épreuves. Il ajouta que perſonne ne
craindre aucun châtiment pour n'y pas réuſ-
ſir,

ſir, qu'il les avoit fait ſeulement commencer par ces deux miſérables, pour avoir une occaſion de leur faire avouer leurs crimes, & de les en punir après.

Les Ambaſſadeurs trouverent ce diſcours plein de ſageſſe & de prudence. La Reine qui n'avoit jamais entendu parler ſur ce ton en ſa préſence, étoit toute éperdue. Le Prince commanda à ſes Dames d'atour d'aller parer & habiller ſa Sœur, comme il convenoit à ſon âge & à ſon rang, & d'y employer tous leurs ſoins au péril de leur vie. On lui obéit. La Princeſſe revint ſi belle & ſi brillante, qu'il ne paroiſſoit plus qu'on lui eût coupé la moitié des cheveux. Tous les hommes eſſayerent inutilement de tirer le Peigne de ſon étui; & c'étoit un plaiſir de voir les huées continuelles du peuple, quand on préſentoit le Carcan aux Dames de la Reine. Elle le prit enfin elle-même, & l'ouvrit après quelques efforts; mais il ſe referma dans l'inſtant avec un bruit ſi épouvantable, qu'elle tomba à la renverſe, & fut emportée comme morte.

Il ne reſtoit plus que le Prince & ſa charmante Sœur, & déjà les triſtes Ambaſſadeurs comptoient de remporter leur Peigne & leur Carcan; mais le Prince n'eut pas plutôt touché l'étui, que le Peigne en ſortit de lui-même, & le Carcan s'ouvrit pour la Princeſſe, ſans ſe refermer. Mille cris de joye s'éleverent en même temps, qui auroient continué long-temps, ſans un tremblement de terre qui ébranla toute la Ville, auquel ſuccéda un tourbillon mêlé de grêle & d'éclairs, qui diſperſa toute l'aſſemblée. Mais ce fut en vain qu'on chercha le Prince & la Princeſſe, ils avoient diſparu au moment de cette avanture. Ce fut une déſolation univerſelle par tout le Royaume, quand cette nouvelle s'y répandit. Le Roi ne pouvoit s'en conſoler; & les Courtiſans, après s'être mis en grand

grand deuil, ſe diſperſerent pour aller les chercher par toute la Terre. Mais ce qui ſurprendra bien plus votre Grandeur, eſt que le déſeſpoir de la Reine effaça toutes les autres afflictions. La haine qu'elle avoit eue pour le Prince & pour la Princeſſe, s'étoit changée en tendreſſe, & en tendreſſe ſi violente, qu'elle s'arracha les cheveux quand elle apprit qu'ils étoient perdus. Elle envoya prier le Roi de la venir voir, pour lui demander pardon; car au-lieu du mépris & de l'averſion qu'elle avoit toujours eu pour lui, ſon cœur l'adoroit, & ſon imagination le lui repréſentoit comme le plus aimable & le plus digne d'être aimé de tous les hommes. Mais le Roi qui ne doutoit point qu'elle n'eût fait périr ſes enfans par quelque trahiſon, quoiqu'il eût la foibleſſe de l'aimer toujours, bien loin de la punir, vouloit ſe punir lui-même de cette foibleſſe, & fit vœu de ne la jamais voir.

Tandis que tout cela ſe paſſoit à la Cour, voyons un peu ce qu'étoient devenus le Prince & la Princeſſe. C'eſt bien fait, dit le Géant; car tu commençois à me lanterner l'eſprit par toutes ces tracaſſeries & ces changemens d'humeur. Et puis, pourquoi faire tant de bruit pour la perte de ces deux marmouſets? car je m'imagine que ce Prince étoit quelque petit impertinent, comme ce fréluquet de Noiſi. Oh! que j'aurois de plaiſir à lui fendre l'eſtomac & à lui arracher le cœur ſi je le trouvois; mais le crapaud, ſans-doute, eſt allé ſi loin depuis l'affront qu'il m'a fait, & ſa trahiſon, qu'on ne ſait ce qu'il eſt devenu. Ce qui me conſole, eſt que tu me promets de me le faire voir quelque jour. Oui, je vous le promets, dit le Bélier, qui reprit ainſi ſon Hiſtoire.

Cet orage qui avoit diſperſé tout le monde le jour des épreuves, s'étant ſéparé en deux différens tour-

tourbillons, avoit enlevé le Prince & ſa Sœur pour les aller mettre bien loin de chez eux; car ces ſortes de voitures vont fort vîte. La Princeſſe ſe trouva donc au milieu d'une forêt fort ſauvage. Dès qu'elle eut repris ſes eſprits, elle s'apperçut du triſte état où elle étoit, & tous les malheurs qui pouvoient lui arriver dans ce déſert, s'offrirent à ſon imagination. Elle eut beau promener ſes yeux de tous côtés, elle ne vit que des rochers, & les ſeuls échos lui répondoient quand elle appelloit ſon frere à ſon ſecours. Elle alloit donc errante à l'avanture par des ſentiers difficiles, quand deux gros loups qui cherchoient fortune, l'apperçurent & vinrent à elle la gueule ouverte. Elle ſe crut dévorée, & après un grand cri, mettant la main devant ſes yeux pour ne pas voir l'horreur d'une telle mort, elle y porta le Carcan ſans y ſonger. Dès que les loups le virent, ils firent un ſaut en arriere, & ſe mirent à fuir comme s'ils avoient eu une meute de cent chiens à leurs trouſſes. Autant en firent certains ours qui crurent la tenir à quelques pas de-là, & plus loin de nouveaux loups qui ſe ſauverent encore plus promptement que les premiers, à l'aſpect du Carcan. Cela l'avoit menée à une grande route qui traverſoit la forêt. Au milieu de cette route étoient une douzaine de Bergers qui gardoient leurs troupeaux de moutons. Quand elle ſe vit dans des lieux moins affreux, elle doubla le pas pour joindre les Bergers, & pour implorer leur ſecours; mais, comme elle ouvroit la bouche pour leur parler, les moutons voyant le Carcan ſe mirent à fuir par la forêt, & les Bergers à courir après. Ce fut ſeulement alors qu'elle s'apperçut de la vertu de ſon Carcan. Elle fut fâchée de ne l'avoir pas connue avant la déroute des moutons. Cependant elle ſe ſentit extrêmement raſſurée à cette connoiſſance. Elle ſe remit dans le plus épais du bois, pour tâcher de rejoindre

e quelqu'un des Bergers; mais elle avoit beau cou- & les appeller, ils fuyoient toujours devant elle. tiguée de cette pourſuite, & de tout le chemin 'elle avoit fait à travers les rochers, elle ſui- : doucement une route moins ouverte que la pre- ere, & qui lui laiſſa voir de loin un vieux Châ- ıu. Cette vue la ſoutint, & lui donna de nou- lles forces, dans le temps même qu'elle ſuc- mboit de laſſitude. Elle étoit aſſez près de ce âteau, lorſqu'un renard plus blanc que la neige verſa la route où elle étoit, & revint ſur ſes s ſe mettre ſur ſon paſſage. Il s'arrêta à ſept huit pas d'elle, & ſe mit à la regarder avec une ention extrême. Elle n'en eut pas moins à l'ex- ıiner; car il étoit impoſſible de le voir ſans en e charmé.

Oh! s'écria le Géant, le voilà donc arrivé ce ıard blanc; j'en ſuis vraiment bien-aiſe, car je :royois perdu depuis le temps que tu m'embarras- l'eıprit de tout autre choſe, peut-être aſſez inuti- Eh bien, que firent-ils après s'être bien regar- ı? La Princeſſe, répondit le Bélier, cacha vîte ı Carcan, de peur d'effrayer le renard. Elle n'au- t pas voulu pour toute choſe le perdre de vue; avec cet air fin & ſpirituel que les renards ont ıs la phiſionomie, il avoit une grace ſinguliere, je ne ſais quoi de noble dans le regard. Elle pprocha de lui pour voir s'il ſe laiſſeroit prendre, du moins s'il voudroit la ſuivre à ce Château. ıls il ne voulut ni l'un ni l'autre, & ſe mit à courir ıt d'un autre côté; cependant il n'alloit pas aſſez vi- ɔour qu'elle le perdît de vue. Enfin, après avoir ſé le reſte du jour à le ſuivre d'une conſtance n au-deſſus de ſes forces, la pauvre Princeſſe ɔit tomber de laſſitude, lorſqu'elle découvrit une ece de petit Palais, ſitué ſur le bord d'un ruiſ- u, dans le lieu du monde le plus agréable. Le ard y étoit entré. La crainte & l'incertitude re-

tinrent

tinrent un moment la Princeſſe ; mais l'envie de ſuivre ſon aimable renard l'emporta ſur tous les autres égards. Elle entra donc; & le renard blanc qui étoit la politeſſe même, l'ayant reçue à la porte, prit le bas de ſa jupe entre ſes dents, & malgré tout ce qu'elle put faire pour s'en défendre, la porta pendant qu'elle traverſoit la cour pour ſe rendre au premier appartement du Palais. Elle ſe jetta d'abord ſur un canapé, car rien n'y manquoit; & voyant ſon cher renard à ſes pieds qui la regardoit tendrement, elle oublia non ſeulement ſes dangers & ſes fatigues paſſées, mais elle ſe ſeroit paſſée du reſte de l'Univers pour ne bouger de-là. Nous l'y laiſſerons, s'il vous plaît, pour retourner au Prince ſon frere. Si cela eſt, dit le Seigneur Moulineau, je compte que je ne la reverrai plus, ni ſon renard blanc; car tu ne fais que tarabuſter mon attention d'un endroit à un autre. N'y auroit-il pas moyen de finir ce qui les regarde avant que d'aller courir après un autre? Cela ne ſe peut, répondit le Bélier; mais il n'y a rien de ſi aiſé que de finir ici le Conte pour peu qu'il vous ennuye. Le Géant qui n'avoit pas encore envie de dormir, ne le voulut pas, & le Bélier continua en ces termes.

Votre Excellente aura la bonté de ſe ſouvenir, que tandis qu'un des tourbillons enlevoit la Princeſſe de Lombardie, pour la mettre au milieu d'un bois, l'autre avoit mis le Prince ſon frere ſur le bord de la mer. Il s'y promenoit à grands pas, l'eſprit tout rempli de la nouveauté de ſon avanture, & du ſouvenir de ce qui s'étoit paſſé le même jour à la Cour du Roi ſon Pere. Comme il n'y avoit vu que des objets dignes de ſa haine & de ſon oubli, il ne ſe ſouvint que d'une Sœur abandonnée par la foibleſſe d'un Pere à toutes les cruautés d'une Belle-mere, plus animée que jamais contre elle, par l'avantage qu'elle venoit de remporter. Ces triſtes

iſtes penſées menerent ſon imagination aſſez loin, conduiſirent ſes pas au pied d'un rocher, ıi s'élevant inſenſiblement du rivage, s'avanoit juſques dans la mer. Il monta juſqu'au aut ſans ſavoir ce qu'il faiſoit. Comme il étoit aſſez élevé, la vue s'étendoit fort loin de ıus côtés. Derriere lui s'offroit un païſage qui aroiſſoit inculte & déſert; mais du côté de la mer vit en éloignement une Iſle qui lui parut le lus délicieux ſéjour de l'Univers. Il ne ſe laſoit point de le regarder. Il lui vint d'abord dans eſprit que la Princeſſe ſa Sœur pourroit bien y tre. Un moment après, il traita cette penſée de ure viſion, cependant elle lui revenoit toujours. .e ſommet du rocher étoit couvert de mouſſe & 'une herbe épaiſſe & toufue: il ſe coucha ſur l'here, appuya ſa tête ſur la mouſſe, & ſe la ſoutenant 'une de ſes mains, il tournoit ſes regards lanuiſſans du côté de l'Iſle, & tomba dans une proonde rêverie. Enfin, excepté que ſon viſage n'étoit as baigné de larmes, il étoit à peu près dans la oſiure où l'amoureux Prince de Noiſi ſe mettoit ous les jours pour regarder le Château du Druïde epuis la premiere rencontre qu'il fit de ſa fille. .e Géant qui commençoit à s'endormir, s'éveillant cet endroit: Quoi! s'écria-t-il, cette maudite maionette, après avoir eu l'inſolence de m'offenſer, ime encore Alie? Tien, Bélier mon ami, ſi jaais il revient, je veux l'écorcher tout vif, remlir ſa peau de paille, & l'envoyer à ſa Maîtreſſe. Ce ſera bientôt, repliqua le Bélier, car je vous vertis qu'il n'a point d'averſion pour vous. Mais iſſons-là ce ſujet que nous reprendrons une autre ois, & retournons au Prince de Lombardie.

Il regardoit donc attentivement cette Iſle, dont e terrein lui paroiſſoit tapiſſé d'une charmante verure, & enrichi de mille arbres fleuris. Il ne quitta et objet que lorſque les ténebres de la nuit commen-

mencerent à lui en dérober la vue. Il quitta ce rivage, & s'avança le plus qu'il put dans les terres, ſans y trouver d'habitations. Il s'arrêta dans un bois où il fit mauvaiſe chere, & paſſa la nuit comme il put. Dès que le jour parut, ſon premier deſſein fut de chercher quelque chemin qui le ramenât à la Cour de ſon Pere, ne doutant point que la Princeſſe ſa Sœur n'eût beſoin de ſa préſence; mais il ne put s'ôter de l'eſprit qu'elle ne fût dans cette Iſle. Cette imagination lui parut auſſi ridicule que la premiere fois qu'elle s'étoit préſentée à lui. Cependant il revint au bord de la mer, s'y promena quelque temps; & comme il vouloit remonter ſur ſon rocher pour mieux voir cette Iſle agréable, il ne trouva plus le ſentier qui l'y avoit conduit le jour précédent. Il tournoit au pied du rocher pour en trouver quelqu'autre, quand il entendit de l'autre côté la plus belle voix du monde. Il jugea d'abord que c'étoit la voix d'une femme. Il paſſa par des endroits dangereux & difficiles, pour parvenir où il entendoit toujours chanter (car ce rocher s'avançoit dans la mer.) Enfin, après en avoir fait preſque le tour, il deſcendit dans un terrein plus uni, & jugea qu'il n'étoit qu'à huit ou dix pas de la perſonne qui chantoit. Cependant il ne la voyoit point. Il lui parut qu'elle étoit cachée derriere un autre recoin du rocher. Il s'y avançoit avec beaucoup d'empreſſement, & avec le moins de bruit qu'il lui étoit poſſible, lorſqu'il vit auprès de l'endroit où il vouloit aller, la peau de quelque grand poiſſon fraîchement étendue ſur le ſable. Cet objet lui donna de l'horreur. Il fit quelque bruit en ſe retournant pour éviter cette vue deſagréable, & dans le moment il entendit ſauter quelque choſe dans la mer. Cela le fit retourner, mais il ne vit plus cette peau. Alors il s'avança vers le lieu où il avoit entendu chanter, il n'y trouva perſonne; & ſa ſurpriſe redoubla bien en-

encore quand il vit les plus beaux Bains du monde. Ils étoient pratiqués dans une grotte au pied du roc, que la Nature ſeule n'avoit pas faite; car elle étoit par-tout revêtue de marbre, & les cuves où l'on ſe baignoit étoient d'ébene, doublées d'or. Il ne ſavoit que penſer de toutes ces choſes, quoiqu'il y revât juſqu'à la nuit. Il la paſſa comme la précédente, ainſi que deux ou trois encore, au milieu d'un bois, couchant à l'air, & ſe nourriſſant de fruits ſauvages. Ce n'étoit pas-là une vie fort délicieuſe pour un jeune Prince, mais c'étoit le moindre de ſes chagrins. Il étoit revenu chaque jour au bord de la mer ſans y rien voir & ſans y rien entendre. Le ſentier qui l'avoit d'abord conduit au haut du rocher, parut à la fin; il y monta avec ardeur, & revit avec plaiſir la belle Iſle. A peine y fut-il, qu'il entendit chanter cette même voix qui l'avoit charmé. Auſſitôt il deſcendit; & comme il étoit à trois pas de la grotte, il vit encore cette peau ſanglante. Il en eut encore plus de peur que la premiere fois. Il fit le même bruit, & auſſitôt il vit ſauter un poiſſon monſtrueux dans la mer, & ne revit plus la vilaine peau. Il trouva la grotte dans le même état que la premiere fois, mais la cuve étoit encore pleine d'eau. Il y mit la main, & l'ayant trouvée tiéde, il ne douta point qu'on ne vînt de s'y baigner. Mais il ne pouvoit comprendre que ce fût ce poiſſon qui vint ſe faire écorcher pour ſe mettre au bain, & qui chantoit ſi mélodieuſement. Il revint à l'endroit d'où ce poiſſon avoit ſauté dans la mer, & remarqua que la ſurface de l'eau en étoit encore marquée par un grand ſillon qui s'étendoit vers l'Iſle. Le lendemain il ſe mit en embuſcade derriere quelque rocher qui formoit l'entrée de la grotte, pour tâcher de découvrir ce que c'étoit que ce poiſſon. Il avoit les yeux attachés ſur l'Iſle, s'imaginant que c'étoit de cet endroit que cet animal devoit venir,

lorſ-

lorſqu'il en vit ſortir quelque choſe de blanc, qu'il prit d'abord pour un petit bateau avec une voile. A meſure que cela s'avançoit vers le rivage, ſa curioſité augmentoit, & l'objet ſembloit diminuer. Cela le fit ſortir de ſon embuſcade pour ne le pas perdre de vue. Quand cet objet flottant fut aſſez près du rivage, au lieu de venir droit à l'entrée de la grotte, il ſe détourna pour aborder plus loin. Il ſe mit tout au bord de la mer, & vit qu'au lieu de prendre terre, cette merveille ne fit que ranger la côte en s'avançant vers lui.

Dès que cela fut aſſez près du Prince pour démêler ce que c'étoit, il vit la plus belle créature de l'Univers dans une conque marine, qui tenant d'une main le bout d'une grande voile blanche qui étoit attachée par l'autre bout à ce merveilleux chariot, le faiſoit aller à ſon gré par le ſecours des zéphirs. Le Prince ſe mit à genoux, ne doutant pas que ce ne fût la Déeſſe Thétis qui ſe promenoit ſur l'eau. Rien ne reſſembloit tant à tous les portraits qu'on fait d'elle & de ſon équipage; excepté que cette Thétis qu'il voyoit, n'étoit, ni ſi blonde, ni ſi nue, qu'on repréſente d'ordinaire la Déeſſe.

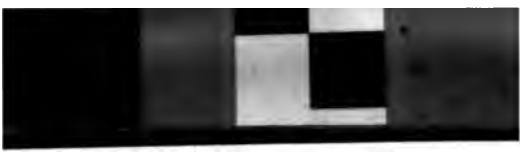
Le vent, tout-à-coup ralenti,
Lui fit voir dans cette figure
L'éclat dont brillera dans la race future,
Une Princeſſe de Conti.
De la Princeſſe toute entiere
Chaque attrait s'offrit à ſes yeux;
Son air, ſa grace ſinguliere,
La majeſté de ſes Ayeux;
D'agrémens immortels la foule vagabonde,
Qui ſe répand ſur tous ſes traits;
La plus belle taille du monde;
Et le reſte fait à peu près
Comme on peint au ſortir de l'onde,
Vénus dans les plus beaux portraits.

Le

Le Prince de Lombardie, toujours à genoux devant cette Divinité, l'auroit regardée de cent mille yeux, s'il les avoit eus. Elle étoit arrêtée vis-à-vis de lui; on ne ſait pas bien pourquoi, ſi ce n'eſt que l'attention du Prince & ſa figure ne lui déplaiſoient pas. A ſon égard, il ſentit bientôt que c'étoit fait de ſa liberté; car l'admiration & l'amour l'avoient ſaiſi en même temps, & cela d'une ſi grande force, qu'il en étoit tout éperdu, & qu'il en ſuoit à groſſes gouttes. Il tira ſon mouchoir pour s'eſſuyer le viſage, & en le tirant il fit tomber le Peigne & ſon étui. Cette Beauté ne l'eut pas plutôt apperçu, qu'elle fit un grand cri, & s'approcha comme pour mettre pied à terre; mais le Prince, tout confus qu'une choſe ſi peu convenable aux Héros fût ſortie de ſa poche, ſe jetta promptement deſſus, & le ſerra, tout indigné de l'affront qu'il en recevoit. Elle en fit un cri plus aigu & plus ſenſible que le premier, & lui tournant bruſquement le dos, vogua vers ſon Iſle, & diſparut à ſes yeux. Il en fut ſenſiblement touché. Tous ſes deſirs ſe tournerent vers cette Iſle; & ne voyant aucun bateau pour l'y conduire, il réſolut de tenter l'avanture de Léandre; trop heureux d'en éprouver la fin, pourvu que les commencemens lui en puſſent être auſſi agréables. Il commençoit donc à ſe deshabiller pour cette épreuve, lorſqu'il entendit au haut du rocher des cris & des gémiſſemens, tels que ſont les chiens quand ils ſont en affliction. Il leva les yeux, & vit le Renard blanc, qui s'étant dreſſé ſur les pattes de derriere, continuoit ſes cris, & faiſoit pluſieurs geſtes de ſes pattes de devant vers l'Iſle. Le Prince le regardoit attentivement, pendant qu'un petit bateau qui s'étoit détaché de l'Iſle aux cris & aux ſignes du Renard blanc, venoit à pleine voile vers le rivage. Le Renard deſcendit, & dès qu'il vit le Prince il fit deux ou trois ſauts de joye, & ſe mit en devoir de lui baiſer

ſer les mains, & de lui lecher les pieds; mais le Prince, qui dès cette premiere vue l'aimoit & l'eſtimoit, ne voulut jamais le permettre.

Pendant ces honnêtetés de part & d'autre, le bateau étoit abordé. Le Renard blanc fit ſigne au Prince de remettre ce qu'il avoit ôté de ſes habits, & d'entrer avec lui dans le bateau; c'eſt ce qu'il ſouhaitoit ardemment. Mais avant que de paſſer dans un lieu où il eſpéroit de revoir ſa Divinité, il ſe ſouvint de l'affront que ſon Peigne lui avoit fait: il le tira de ſa poche de colere, & alloit le jetter dans la mer, quand le Renard blanc fit un cri douloureux, & ſautant à ſa manche, lui retint le bras de toute ſa force, & ne voulut point lâcher priſe que le Prince n'eût remis le Peigne & l'étui dans ſa poche. Le bateau ſe mit à voguer dès qu'ils y furent, & il alloit de lui-même; mais il n'étoit encore qu'à vingt pas du rivage, quand on entendit un bruit de chevaux ſur le même rivage. Un homme à cheval que pluſieurs autres ſembloient pourſuivre, s'avança juſqu'au bord de la mer, banda ſon arc, & d'une fléche qu'il y mit, perça le Renard blanc de part en part. Il fit un grand ſoupir, & tournant triſtement les yeux ſur le Prince, il les ferma comme pour ne jamais plus les ouvrir. Le Prince ne fut guéres moins rempli d'affliction que ſi la fléche l'eût percé lui-même; & ſans rien conſulter que ſa douleur & ſon reſſentiment, il ſe jetta à la mer pour aller venger la mort du pauvre Renard. Il fut bientôt à bord, mais il ne trouva plus perſonne, & il perdit avec chagrin l'eſpoir de la vengeance, en perdant les traces du meurtrier, que des rochers dont toute cette côte étoit bordée, déroberent à ſa pourſuite. Il revint au bord de la mer pour tâcher de regagner le bateau, & pour voir ſi le Renaud étoit encore en état d'être ſecouru; mais ce fut inutilement, tout étoit diſparu de deſſus la mer comme de deſſus la terre. Les eſpé-



ıees du Prince avec toute les flatteuſes idées
étoit formées d'un bonheur prochain, s'éva-
nt en même temps, & il ſe trouva ſur le bord
ner ſans autre compagnie que celle de la
r & du deſeſpoir.

t endroit du récit que faiſoit le Bélier, le
Moulineau ſe mit à bâiller, & ſe ſentant plus
de dormir que d'apprendre le reſte de cette
, il ſe deshabilla, il ſe fit donner ſes bottes,
lt au lit.

élier ne manqua pas de ſe trouver au leve
Maître; & après lui avoir fait ſa cour par
es louanges ſur ſa bonne mine & ſes agré-
il lui dit qu'il avoit fait le tour de la Place en-
ndant la nuit; que l'ayant examinée de fort
a faveur des ténébres, elle lui paroiſſoit im-
le par la force, & qu'elle l'étoit encore plus
ine, parce que le Druïde qui commandoit
mens, trouveroit bien le moyen de ſubſiſter
tous leurs efforts, & qu'il voyoit bien qu'il
oit de tout ce qu'ils avoient fait juſques-là;
avis étoit donc de tâcher de le ſurpren-
ſa fille. Par quel ſtratagême? dit le Géant.
l, répondit le Bélier: Que votre Grandeur
ſavoir que vous êtes fâché de tout ce que
ntiment vous a fait faire juſqu'à préſent;
s avez trop de tendreſſe pour ſa fille, &
reſpect pour lui, pour vous obſtiner à les
vaincre par la voye des armes; que ne vous
devoir qu'à votre amour & à vos ſervices
que vous deſirez, vous alles retirer vos
, & le laiſſer en pleine liberté, à condition
que pour les fraix de la guerre, & pour
nſer mes ſervices, la belle Alie, de ſes mains
s, voudra bien me dorer les deux cornes
natre pieds, du même or que le Druïde
garde ſous la ſtatue de Cléopatre. Eh!
que cela me fera, dit le Géant, que tu

ſois doré? Votre Grandeur qui a tant d'eſprit, reprit le Bélier, ne voit-elle pas que dès qu'on m'aura envoyé un paſſeport, je me rendrai auprès du Druïde, & que, comme la force de ſes enchantemens dépend de ſa vie, je prendrai mon temps pour lui donner de mes deux cornes dans le ventre, & que l'ayant tué, rien ne me ſera plus facile que de vous ouvrir une porte du Château pour vous rendre maître de ſa fille & de tous ſes tréſors. Le généreux Moutineau n'eut garde de s'oppoſer à un projet ſi plein de noirceur & d'infamie; il y voulut ſeulement faire quelque petit changement, pour que le Bélier n'en eût pas ſeul l'honneur. Il imagina donc, que pour mieux tromper le Druïde, il falloit envoyer un Héraut-d'armes au lieu d'un Trompette. Le Bélier parut en extaſe d'admiration à ce trait de prudence & de vivacité. La choſe étant réſolue ſuivant ce dernier avis, tandis que le Héraut ſe préparoit, & qu'on lui faiſoit ſes dépêches, le Géant pria ſon Favori de reprendre l'hiſtoire du Renard blanc; ce qu'il fit de cette maniere.

Le Prince reſté ſeul au bord de la mer, comme je vous l'ai dit, n'avoit jamais eu la tête ſi remplie de différentes agitations, ni le cœur ſi pénétré de tendreſſe & d'affliction. Il ne pouvoit ſe réſoudre à quitter un rivage ſur lequel il avoit été témoin de tant d'événemens extraordinaires. Le Renard, la Nymphe & le Poiſſon occupoient ſes penſées tour à tour, ſans pouvoir comprendre ce qu'ils étoient devenus. Il ſavoit ſeulement qu'on n'avoit jamais ſenti tant d'amour qu'il en ſentoit pour cette Nymphe, tant d'horreur qu'il en avoit du Poiſſon, ni tant d'amitié que celle qu'il portoit à la mémoire de l'infortuné Renard. L'approche de la nuit & quelques éclairs qui menaçoient d'un prochain orage, interrompirent ſes rêveries, & l'obligerent de chercher un endroit qui pût le mettre

à cou-

à couvert. Il n'en connoiſſoit point de plus commode que la Grotte des bains. Elle lui parut éclairée d'un grand nombre de lumieres; & quand il en fut près, il entendit la même voix qu'il y avoit déjà entendue deux fois. Il ſe coula le plus doucement qu'il put juſqu'à l'entrée de la Grotte. Il s'arrêta tout court, tant il eut peur d'interrompre les accens de la plus belle voix qu'il eût jamais entendue. Il étoit ſi près de celle qui chantoit, & tellement attentif aux paroles de ſon chant, qu'il n'en perdit pas un mot. Les voici:

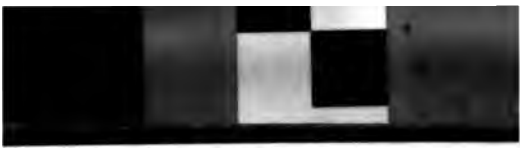
Prince, pour qui je ſens les traits d'un feu nouveau,
Si vous ne voulez pas qu'un mauvais ſort l'éteigne,
Donnez-moi quelques coups de Peigne,
Quand vous me trouverez dans l'eau:
Et quoique rien ne ſoit plus beau
Que mon éclat quand je me baigne,
Si vous m'aimez, brûlez ma peau.

Des paroles ſi flatteuſes pour ſon eſpoir, & cependant ſi obſcures & ſi myſtérieuſes, augmenterent tellement ſa curioſité, qu'il entra bruſquement dans la Grotte, bien réſolu pourtant, s'il y trouvoit la Chanteuſe, de n'exécuter que la moitié de ſes volontés, & de ne faire que la peigner bien délicatement, & non pas de lui brûler la peau, qui devoit être la plus belle du monde, puiſqu'elle le diſoit. De plus, il avoit un preſſentiment que ſa Divinité de l'autre jour pourroit bien être cette même Chanteuſe.

On ne chanta plus d'abord qu'il fut dans la Grotte. Elle étoit éclairée d'une infinité de lumieres placées dans des gaines d'ébene garnies d'or, comme étoit la cuve, & toutes les bougies avoient chacune la forme d'un couteau ſortant à moitié de la gaine. Cette ſorte d'illumination le ſurprit; mais il le fut bien plus quand il vit la cuve envelop-

pée d'un pavillon de ſatin blanc tout chamaré de guipures en broderie d'or. Il examinoit tout ce qu'il voyoit avec attention & étonnement, lorſqu'il entendit ſoupirer quelqu'un ſous ce pavillon. Un moment après il entendit ces mots :

„ Prince, je ſuis celle que vous aimez, & qui „ vous aime : faites tout ce que je vous dirai, quel„ que difficiles que les choſes vous paroiſſent ; & „ ne vous effrayez pas dans une avanture où vous „ me perdrez pour jamais, ſi, lorſque ce pavillon „ s'ouvrira, vous témoignez la moindre peur...“ Moi, peur ? s'écria-t-il.... Dans le moment le pavillon s'ouvrit, & ce qui ſe préſenta à ſes regards, penſa le faire évanouïr. Une tête de crocodile, la gueule ouverte, paroiſſoit hors du Bain, & ſembloit s'avancer vers lui. Il ne recula point, mais il ſuoit à groſſes gouttes, & le cœur lui battoit. Cependant il regarda fixement cette affreuſe hure, qui s'étant fermée, ſe retrouſſa pour faire voir ſous elle le plus beau viſage qui fut jamais, & qu'il reconnut pour être celui de la Nymphe qu'il adoroit. Cette tête pourtant qui s'élevoit au-deſſus de celle de la Nymphe comme une eſpéce de rayon, compoſoit une aſſez vilaine coiffure, & qui ſerroit le front & les joues avec tant de juſteſſe, qu'on ne voyoit pas un ſeul de ſes cheveux. Il n'importe ; toute l'horreur du Prince ſe diſſipa dès que ces beaux yeux ſe tournerent vers lui, & ſe mettant à genoux pour l'adorer plus reſpectueuſement, il alloit parler, lorſque la Nymphe lui dit : Que faites-vous, Prince ? les momens ſont précieux ; que ne me peignez-vous ? La peigner ? diſoit-il en lui-même. Eh ! comment ! La Nymphe lui parut irritée de ce retardement. Il prit donc ſon Peigne, & croyant le tirer d'abord de ſon étui, il ſentit avec ſurpriſe qu'il n'en ſortoit que petit à petit, & non ſans beaucoup d'effort ; mais à meſure qu'il ſortoit, la tête du crocodile ſe renverſoit :



en arriere, & découvrit enfin les plus beaux
ıx de l'Univers. Quand le Peigne fut à
ſorti, la tête diſparut, & le Prince vit alors
nphe dans tous ſes charmes. Les tranſports
e qu'il ſentoit, lui donnerent un nouvel em-
nent pour tirer ſon Peigne, croyant bien
avoit beſoin d'être peignée après avoir por-
e vilaine tête. Il vit qu'à meſure que le
ſortoit de l'étui, le reſte de la Nymphe
de l'eau. Les lys, la neige & l'albâtre au-
paru jaunes auprès de ce qui s'offroit à ſes
mais cette blancheur ébloüiſſante n'étoit rien
en comparaiſon des graces qui accompa-
t toutes ces beautés. Elle avoit les épau-
a moitié des bras hors de l'eau; & c'étoit
oſe à voir que les efforts que le Prince fai-
ntre ſon Peigne en faveur du reſte. Mais
nphe prenant la parole: C'eſt aſſez, dit-elle,
là votre Peigne & ſon étui, pour brûler vîte
au. Moi! s'écria-t-il, moi! brûler votre
Que la mienne avec tout mon corps & tout
ens ſoient réduits en cendres, plutôt que
livine peau ſoit ſeulement égratignée par ce-
vous adore. Je ne doute point de votre
, répondit la Nymphe, mais ce n'eſt pas
mps d'en étaler la délicateſſe; il n'eſt queſtion
m'obéir: ſi on vous prévient, vous me per-
ez jamais: car apprenez que je ne puis être
lui qui aura brûlé ma peau. Le Prince ne
t ſe réſoudre à cette exécution; & tandis que
é l'amour & l'obéiſſance diſputoient dans
ur, la Nymphe lui dit adieu; le pavillon
rma ſur elle, & toutes les lumieres s'étei-
t.

ut alors que le Prince ſe repentit de n'avoir
lé quelque petit endroit de cette belle peau,
lle il auroit fait un peu de mal, il eſt vrai,
ıt il auroit retiré un ſi grand bien. Il étoit

réſolu de réparer ſa faute à la premiere occaſion, & pour empêcher qu'on ne le prévînt, il fut ſe camper à l'entrée de la Grotte pour y attendre le jour. Un moment après qu'il y fut, une nouvelle lumiere le frappa. Il crut que c'étoit la Grotte qui s'éclairoit de nouveau; mais c'étoit un feu qu'on avoit allumé ſous les derniers arbres de la forêt qui s'étendoit vers le rivage. Il couroit pour en prendre quelque tiſon, quand au premier pas qu'il fit, il vit la peau du poiſſon. La même horreur le ſaiſit à cette vue & indigné de rencontrer encore cet objet affreux, il le prit tranſporté de colere en s'écriant: Pour toi, déteſtable peau, qui reſſembles ſi peu à celle de la Nymphe que j'adore, tu ſeras brûlée; & courant de toutes ſes forces vers l'endroit où il voyoit le feu, il vit une femme aſſiſe, qui ne l'eut pas plutôt apperçu chargé de cet objet effrayant, qu'elle fit un grand cri, & ſe ſauva toute éperdue dans le plus épais de la forêt.

Le Prince jetta cette peau dans le feu. Dès qu'elle y fut, il crut avoir fait ſauter une mine chargée de cent milliers de poudre, tant le fracas fut épouvantable. Après cet exploit, il ſe ſaiſit d'un tiſon, & revint en toute diligence vers ſon poſte. Son tiſon fut inutile. Il trouva toutes les bougies rallumées, vit la cuve encore pleine d'eau, mais il ne vit plus ni le pavillon ni la Nymphe. Il penſa s'en deſeſpérer, ne doutant pas que quelque Amant moins tendre, après l'avoir bien peignée & bien brûlée, ne l'eût emmenée pour ſa récompenſe.

Il ſortit comme un fou pour courir après, ſans ſavoir de quel côté il alloit. Il parcourut toute la forêt ſans qu'aucun objet s'offrît à ſa vue. Le jour commençoit à paroître, lorſqu'il ſe trouva à l'endroit où le feu avoit été allumé. Il voulut voir s'il ne reſtoit rien de cette affreuſe peau qui avoit fait tant de bruit. Il n'en vit que la cendre. Mais quelle fut ſa ſurpriſe de retrouver le Carcan à deux

pas

pas de-là. Cette vue lui donna de la joye, ne doutant point que la Princeſſe ſa Sœur ne fût cette perſonne qui s'étoit ſauvée dans le bois. Il courut avec empreſſement du côté où il l'avoit vu fuir ſans ſe mettre en peine du Carcan, & il la rencontra qui revenoit ſur ſes pas avec vivacité. Ce récit ſeroit trop long ſi je vous diſois la joye qu'ils eurent en ſe voyant, les careſſes qu'ils ſe firent, & les tendres expreſſions qui marquoient leur amitié: ils ne ſe laſſoient point de ſe racoater toutes les inquiétudes qu'ils avoient eues l'un pour l'autre. Ils s'aſſirent au pied d'un grand arbre pour ſe conter tout ce qui leur étoit arrivé. Le Prince ayant fait le récit de ſes avantures au ſujet de la Nymphe & de la Grotte, oublia par bonheur ce qui lui étoit arrivé avec le Renard blanc, & fit bien; car la Princeſſe ayant conté ſes infortunes juſqu'à l'endroit où nous l'avons laiſſée, pourſuivit ainſi.

O, mon cher Frere, ſi vous aviez connu les charmes de ce Renard, il eût été impoſſible que vous ne l'euſſiez aimé! Ses ſoins & ſes aſſiduités auprès de moi avoient quelque choſe de ſurnaturel: il ſembloit deviner mes penſées, tant il alloit à propos au-devant de tous mes ſouhaits. Je n'en faiſois d'autre à-la-vérité que celui de n'en être jamais ſéparée. J'en avois ſi peur, que mon premier ſoin avoit été de lui cacher mon Carcan qui faiſoit fuir toutes les bêtes. Le petit Palais où nous étions, étoit embelli de jardins, de grottes, & de fontaines. Le Renard m'y conduiſoit quand il s'imaginoit que j'avois envie de me promener; & dans ces promenades, quoiqu'il ne pût me parler, il entendoit tout ce que je lui diſois, & trouvoit le moyen de me faire comprendre qu'il étoit tranſporté de la bonne volonté que j'avois pour lui. Cependant il ſembloit me demander quelque choſe par ſes regards & par des geſtes ſupplians. J'étois au deſeſpoir de ne pouvoir comprendre ce qu'il vouloit me di-

re; car je lui aurois donné ma vie. A la fin, je fus éclaircie pour mon malheur. J'avois caché le Carcan au milieu de quelque buiſſon à l'extrémité du jardin. Le Renard blanc l'apperçut dans une de nos promenades, & loin d'en avoir peur comme les autres bêtes, il me quitta pour ſauter à corps perdu deſſus. Mais, dès qu'il l'eut touché, le Carcan ſe referma avec le même bruit qu'il avoit fait entre les mains de la Reine. A ce bruit le pauvre Renard fit un ſaut en arriere, & d'un autre franchit la muraille du jardin, ſans que je l'aye jamais revu depuis. Je fus reprendre ce maudit Carcan que j'avois trois fois, & que j'aurois abandonné ſi je ne m'étois ſouvenu qu'il m'étoit néceſſaire dans le bois, pour me garantir des autres bêtes. Je ne l'eus pas plutôt dans les mains qu'il s'ouvrit; & depuis ce jour fatal, quoique j'aye erré ſans ceſſe par le bois, les rochers & les précipices avec des peines infinies, le plus grand de mes maux a toujours été de ne pouvoir retrouver mon fidéle & bien aimé Renard. La nuit me ſurprit hier à l'endroit où j'avois allumé ce feu, auprès duquel vous vintes m'effrayer avec cette horrible peau; & dès que j'ai été remiſe de l'étonnement que me cauſa le fracas que j'entendis en m'éloignant du feu, je ſuis revenue ſur mes pas pour reprendre ce Carcan que j'avois oublié dans ma frayeur.

En finiſſant ce récit, la Princeſſe pria ſon Frere de la ramener à cet endroit; mais ils eurent beau l'y chercher, il ne ſe trouva plus. Elle n'en fut pas ſi affligée qu'elle l'auroit été avant la rencontre de ſon Frere, ſa préſence la raſſuroit contre les périls dont la vertu du Carcan l'avoit garantie juſqu'alors; & comptant ſur la complaiſance & l'amitié du Prince pour elle: Mon cher Frere, lui dit-elle en lui ſerrant les mains & en pleurant, je vous avoue l'excès de ma folie, je ne puis plus vivre ſans le Renard blanc; & ſi vous n'avez la bonté de m'ac-

com-

compagner pour le chercher par toute la Terre, vous me verrez mourir de douleur.

Le Prince de Lombardie avoit les larmes aux yeux en ſongeant au deſeſpoir où tomberoit ſa Sœur quand elle ſauroit la triſte deſtinée de ce pauvre Renard, & ne voulant pas lui donner ce chagrin, il lui tut ce qu'il ſavoit, & lui promit tout, pourvu qu'elle voulût lui accorder le reſte de ce jour pour parcourir le rivage de la mer. La Princeſſe y conſentit à peine, tant elle étoit preſſée de courir après le Renard blanc. La grotte des bains fut le lieu qu'ils ſe marquerent pour ſe retrouver après qu'ils auroient viſité tous les environs. En y entrant, la Princeſſe fut étonnée des merveilles qu'elle y vit, quoique ſon Frere l'en eût prévenue; & pendant qu'elle étoit occupée à les conſidérer, le Prince grimpoit juſqu'au ſommet du rocher, d'où portant, après y être arrivé, ſes regards le plus loin que ſa vue put s'étendre ſur la terre & ſur la mer, la terre ni la mer ne lui offrirent rien de ce qu'il cherchoit. Cet endroit ſembloit fait exprès pour la rêverie. Ce fut donc-là que la tête du crocodile lui revenant dans l'eſprit, & l'idée de la Nymphe y ſuccédant, il ne put s'empêcher de parler ſeul.

Qu'eſt-elle devenue, diſoit-il, cette adorable figure que j'ai vue ſous des formes ſi différentes? & que ſont devenus ſes ſentimens ſi favorables qu'elle a bien voulu ne me pas cacher? Quoi! pour ne l'avoir pas voulu brûler, elle diſparoît? Mais, s'écria-t-il tout d'un coup, ne ſeroit-ce point cette horrible peau que j'ai brûlée, qu'elle a voulu dire? Cette penſée le fit revenir comme d'un ſonge; & convaincu de ſa premiere erreur: Oui, continua-t-il, c'eſt cette peau dont elle vouloit ſe défaire. Ma foi, dit le Géant, je m'y ſerois mépris tout comme lui. D'où vient auſſi que cette ſotte grenouille ne lui diſoit pas que c'étoit ſon autre peau? Mais, acheve ton Conte; car, franchement, je commence à le trouver un peu long.

Le Prince, dit le Bélier, perſuadé entiérement par de nouvelles réflexions, qu'il avoit, ſans y ſonger, fait une partie de ce que la Nymphe lui avoit ordonné, ne pouvoit comprendre par quelle raiſon elle ne lui donnoit pas lieu de faire le reſte. Par exemple, diſoit-il en prenant ſon Peigne & le tirant auſſi facilement que le jour des épreuves, ſi cette Reine de mon cœur étoit ici, je la peignerois mieux qu'elle ne l'a jamais été de ſes jours. Il crut entendre quelques cris dans le bois comme il achevoit ces mots, & s'étant retourné vers l'endroit d'où partoient ces cris, il vit une femme qui couroit de toute ſa force à travers les arbres, pour ſe ſauver d'un homme à cheval qui la pourſuivoit. Malgré la diſtance des lieux, il remarqua que cet homme avoit un arc à la main; & ne doutant pas que ce ne fût le meurtrier du Renard blanc, & que celle qu'il pourſuivoit, n'eût beſoin d'un prompt ſecours, il courut dans le bois. Les cris de cette femme le guidoient; car il en avoit perdu la vue en deſcendant du rocher. Le deſir de la ſecourir & de venger le Renard blanc, ſembloit lui donner des ailes; mais ſans aller ſi vîte il les auroit bientôt joint. La difficulté des chemins avoit fait tomber la femme, & cet homme avoit mis pied à terre, & la tenoit entre ſes bras. Il alloit la mettre ſur ſon cheval, quand le Prince arriva. La beauté de cette perſonne l'ébloüit d'abord; mais ſa ſurpriſe fut extrême, lorſqu'il la reconnut pour être la Reine ſa Belle-mere. Il ne ſavoit point ſon heureux changement; & le ſouvenir de ſes cruautés & de ſa haine pour ſa Sœur & pour lui, penſerent le faire repentir d'être arrivé ſi-tôt. Cependant, comme il étoit généreux, il la dégagea de ſon Raviſſeur; & mettant l'épée à la main, il alloit venger ſon injure & la mort de ſon ami le Renard blanc, lorſque la Reine le retint, en lui diſant que c'étoit l'Archiduc de Plaiſance. Il n'en douta pas après l'avoir examiné;

car c'étoit l'Archiduc le plus ſauvage qui
nonde. Il avoit la barbe épaiſſe, les che-
ériſſés, le regard farouche, & ſes habits
ı lambeaux. La Reine ſe mit à genoux,
ſa ceux du Prince, en lui demandant par-
ſes injuſtices, & le conjura de venir avec
ſecours du Roi ſon Mari, que ce maudit
uc venoit de bleſſer d'une fléche qu'il lui
irée. Le Prince, tranſporté de colere à cet-
euſe nouvelle, ſe retourna pour le tuer mal-
ſolle; mais il avoit repris ſon cheval pen-
diſcours de la Reine, & vraiſemblablement
lé chercher à faire quelque nouvel exploit.
dis que la Reine & le Prince alloient à grands
rs l'endroit où le Roi étoit, elle contoit
ıce comment ſon cœur avoit été ſoudaine-
:hangé pour toute la Famille Royale; que
ſon Epoux, ne la voulant plus voir, avoit
ſa Cour pour chercher ſes enfans; que deſ-
: du départ de ſon Mari, elle l'avoit ſuivi
uipage & ſans train; mais que ne pouvant
uver tous trois, elle avoit conſulté la Mere
ines, qui l'avoit fait conduire à l'Iſle des
, où elle avoit vu la plus belle Princeſſe de
ers, & la plus malheureuſe, puiſqu'elle étoit
: par enchantement de prendre d'un jour à
la figure d'un Monſtre marin; que quand ce
rivoit, il ſe préſentoit une grande peau de-
lle, contre laquelle il lui étoit impoſſible
ter; que l'horreur qu'elle en avoit, lui don-
ille morts, & que cependant elle étoit for-
s'en envelopper, ou de ſe jetter dans la mer.
'rince, tranſporté d'admiration & de joye, ne
mpêcher d'embraſſer la Reine à cet endroit
récit, & de l'aſſurer que celle dont elle
, ne ſeroit plus importunée de cette affreu-
ı; & ſe mettant à genoux à ſon tour, il con-
Reine de le conduire à l'Iſle où étoit cette

adorable Princeſſe. C'eſt pour vous y mener que je vous cherchois; repliqua-t-elle; mais vous ayant ſi heureuſement trouvé, nous n'avons pourtant encore rien fait, ſi nous ne trouvons la Princeſſe votre Sœur; car de ſa préſence, auſſi-bien que de la vôtre, dépend le ſalut de la plus précieuſe vie qui ſoit au monde. Et de quelle vie? dit le Prince allarmé. De celle du Renard blanc, réprit la Reine, que nous ne retrouverons peut-être plus en vie. A cette idée de la mort du Renard blanc, la belle Reine ne put retenir ſes larmes. Hélas! pourſuivit-elle, ce pauvre Renard nous venoit voir de temps en temps, & nous charmoit par ſes manieres. Hier il fit ſigne qu'on lui envoyât la chaloupe de l'Iſle. J'étois au rivage pour l'attendre. La belle Enchantée s'y promenoit avec moi, mais elle ne put reſter juſqu'à ſon arrivée; car s'étant éloignée comme pour rêver, elle fit un grand cri, & ſur le champ s'élança dans la mer, ſous la figure la plus hideuſe qu'on puiſſe voir. Je la plaignis; mais j'eus bien d'autres ſujets de m'affliger quand la chaloupe aborda, & que je vis le pauvre Renard blanc baigné dans ſon ſang, & aux derniers abois. A cette vue je fis mille cris douloureux; & l'ayant pris dans mes bras, je le portai doucement au Palais des gaines, où il eſt ſervi comme dans celui du Roi votre Pere. Les Chirurgiens jugerent ſa bleſſure mortelle; mais la Gouvernante de l'Iſle qui s'intéreſſe pour lui, ſe mit à genoux devant la Reine des Oracles. J'y prêtai l'oreille, & j'entendis que ſi je pouvois amener le Prince & la Princeſſe de Lombardie dans vingt-quatre heures dans l'Iſle, le Renard blanc étoit ſauvé; que je n'avois qu'à me mettre dans la chaloupe qui me conduiroit à ce rivage où j'aurois de leurs nouvelles. J'abordai hier à l'entrée de la nuit, je parcourus la forêt pour vous trouver. Mais quelle fut ma ſurpriſe d'y trouver le Roi! J'en fus tranſportée de joye.

Il voulut d'abord me fuir. Voyant ſon deſ-
je me jettai à ſes pieds, & lui dis tant de cho-
our l'aſſurer de mon repentir & de mon chan-
ent, qu'il céda à la tendreſſe qu'il a toujours
our moi. Cependant il me dit qu'il ne pouvoit
r où j'étois, qu'il n'eût trouvé ſes enfans. Alors
i dis que je vous cherchois tous deux, & qu'un
cle avoit dit que je vous trouverois. Il me crut.
uite je lui appris ce que je viens de vous conter.
apprit à ſon tour que l'Archiduc ſon parent s'é-
échappé depuis deux ou trois jours à ceux qui
oient en garde, couroit les champs. & tuoit à
ps de fléche tout ce qu'il rencontroit. Ce ma-
, comme nous commencions à parcourir la forêt
r vous chercher, l'Archiduc qui nous ſuivoit
malheur, perça le Roi d'un coup de fléche à
aule, & d'une autre qu'il avoit miſe en ſon arc,
lloit donner la mort. Mais il ſe retint après
voir conſidérée quelque temps, & je jugeai qu'il
loit me faire un tout autre traitement; car il vint
lt à moi pour me ſaiſir & me mettre ſur ſon che-

Cette frayeur me donna tant de force & de
reté, qu'il me perdit bientôt de vue. Comme
roit mis pied à terre, le temps qu'il perdoit à re-
nter à cheval, m'avoit donné beaucoup d'avance
lui; cependant j'étois en ſa puiſſance ſans votre
ours.

Ce récit finit juſtement à l'endroit où le Roi a-
t été bleſſé, mais ils ne l'y trouverent plus.
furent de nouvelles allarmes. La pitié d'une
t, & le devoir de l'autre, vouloient que laiſſant-
oute autre inquiétude, ils ſe remiſſent à le cher-
r; mais l'amour beaucoup plus preſſant que tous
autres égards, s'y oppoſa. Ils ſouhaiterent donc
tes ſortes de proſpérités au Roi en quelque lieu
il fût, & s'acheminerent en toute diligence vers
grotte des bains pour y prendre la Princeſſe, &
ner enſuite vers l'Iſle des gaines. En entrant
dans

dans la Grotte ils trouverent la Princeſſe aſſiſe qui ſe deſeſpéroit. Elle tenoit la tête du Roi ſon Pere ſur ſes genoux, & l'arroſoit de ſes larmes. Elle le croyoit mort; mais il n'étoit qu'évanouï. L'ardeur de courir après celui qui venoit de le bleſſer, & qui vouloit encore lui ravir ſa Femme, & de plus la perte de ſon ſang, l'avoient tellement affoibli, que tout ce qu'il avoit pu faire, avoit été de ſe traîner juſques à cette Grotte pour y chercher du ſecours. Sa foibleſſe & ſa ſurpriſe lui firent perdre le ſentiment.

Votre Grandeur aura la bonté de s'imaginer les douleurs, les cris, & les plaintes du Fils & de la Femme, quand ils virent le Roi en cet état, pour que je ne vous en importune point. Ils le firent revenir de la maniere qu'on fait ordinairement revenir dans les Romans les Héros & les Divinités interdites, c'eſt-à-dire avec force eau fraîche. On arrêta ſon ſang avec des compreſſes de gaze; & enſuite le ſoulevant de tout côté, on le mena juſqu'à la chaloupe de l'Iſle, qui eut la bonté de ſe venir ranger à l'endroit du rivage le plus prochain de la Grotte. Dès qu'ils y furent placés, la Princeſſe apprit, de la bouche de ſa Belle-mere, la triſte avanture de ſon cher Renard. En apprenant ce malheur, ſon déſeſpoir éclata de mille manieres différentes: elle vouloit ſe jetter dans la mer, ou du moins s'évanouïr d'affliction; mais on ne lui permit ni l'un ni l'autre, & l'on trouva moyen de tranquilliſer un peu ſon eſprit, en lui diſant que dès qu'elle arriveroit auprès du Renard mourant, il ſe porteroit à merveille. Il n'y a rien de ſi doux pour un cœur amoureux, que de pouvoir rendre la vie à l'objet de ſa tendreſſe. Quoique le bateau allât comme un trait, il lui ſembloit immobile. Son impatience fut enfin ſatisfaite; ils aborderent, mirent pied à terre, & bientôt ſe rendirent au Palais. Nous les y laiſſerons, s'il vous plaît, pour nous tranſporter où l'Archiduc... Oh! va te promener avec ton Archiduc,

duc, dit le Géant; je te défens abſolument de quitter ton Iſle, que tout ceci ne ſoit fini. Comme il vous plaira, reprit le Bélier, & il pourſuivit ainſi.

Le Renard blanc, couché ſur un petit lit auprès d'un bon feu, tendoit à ſa fin, ſes yeux étoient fermés, & tout ſon corps ſans mouvement; mais au premier cri que fit la Princeſſe, il ouvrit les yeux, & rappellant, dès qu'il la vit, le peu qui lui reſtoit de force, il la regarda d'un œil aſſez tendre pour un Renard à l'agonie, & remua foiblement la queue. Elle ſe jetta toute plate à terre auprès de lui; mais la Gouvernante de l'Iſle qui ne l'avoit pas envoyé chercher pour ſe lamenter, la prit par les bras, & l'ayant relevée: Que faites-vous? lui dit-elle; il eſt queſtion de guérir le Renard, & non pas de le plaindre. Le Roi de Lombardie, tout languiſſant qu'il étoit, avoit pris la même folie que tout le monde prenoit à la premiere vue de cette aimable bête; & pendant le diſcours de la Gouvernante, il ne ceſſoit de pleurer, & de tâter le pouls au malade. La Gouvernante le fit emmener dans un appartement; & tandis qu'il étoit entre les mains des Chirurgiens, s'adreſſant encore à la Princeſſe: Que tardez-vous, lui dit-elle, à ſecourir votre cher Renard? Sa vie eſt entre vos mains; dès que vous lui aurez mis le Carcan que vous avez, il ſe portera mieux que jamais; mais je vous avertis qu'il ne reſte plus que quelques momens pour le ſauver. Ce fut le comble du deſeſpoir pour la Princeſſe, de ſavoir que le ſalut de ſon cher Renard dépendoit d'un Carcan qu'elle avoit perdu. Dès qu'on le ſut, ce fut une lamentation univerſelle: tous les aſſiſtans ſe mirent à crier: Le Carcan eſt perdu! & mille voix ſortant à la fois de mille gaines dont la chambre étoit ornée, ſe joignirent à ce concert, & ſur des tons différens crierent, Le Carcan eſt perdu!

Le

Le Roi de Lombardie que les Chirurgiens ſondoient alors, leur demanda ce que c'étoit que cet horrible bruit qu'il entendoit. Celui qui avoit panſé le Renard de ſes bleſſures, en revenoit, & dit au Roi ce que c'étoit. Voilà bien du bruit, lui dit le Roi, pour un Carcan. Tenez, ajouta-t-il bruſquement, en voilà un que j'ai trouvé ce matin dans la forêt: je ſouhaite qu'il ſoit celui qu'on regrette; car ſans-doute il fera ceſſer ce bruit inſupportable que je ne puis ſouffrir. On peut juger du mal que la ſonde faiſoit au Roi par l'air chagrin dont il envoyoit le Carcan au ſecours de ce même Renard qu'il avoit trouvé ſi aimable. Quand le Chirurgien parut avec le Carcan, le pauvre malade avoit le hoquet de la mort, & la Princeſſe qui vouloit ſe tuer, enrageoit de voir tant de gaînes ſans trouver un ſeul couteau. Elle prit le Carcan avec une vivacité qui reſſembloit aſſez à la folie, & le mit promptement au cou de ſon cher Renard. Auſſitôt il s'étendit, & s'étendit tellement, que ce ne fut plus un Renard, mais bien le plus charmant de tous les hommes. Ce changement ne diminua rien de la tendreſſe de la Princeſſe. Auſſi n'y perdoit-elle pas; & ravie de joye & d'admiration, elle étoit embaraſſée de la contenance qu'elle devoit tenir devant celui qui un moment avant étoit ce cher Renard qu'elle favoriſoit de ſes careſſes innocentes, ſans contrainte & ſans ſcrupule. Confuſe, & les yeux baiſſés, elle ſortit de la chambre dans le moment qu'on portoit des habits au beau Pertharite; car ſans-doute que votre Grandeur ſait de plus long-temps qu'il étoit ce Renard blanc.

A peine le beau Pertharite fut-il habillé, qu'il courut chercher ſa belle Princeſſe. Quels furent leurs tranſports en ſe parlant, & ſur-tout quels furent ceux de cette tendre Princeſſe, en apprenant qui il étoit, & qu'elle en étoit adorée! Après avoir reçu les complimens de ceux qui s'étoient intéreſſés

téreſſés à ſon malheur, il fut rendre ſes devoirs au Roi de Lombardie.

Le Prince qui n'étoit pas reſté au Palais n'y voyant point ſa belle Nymphe, en étoit ſorti d'abord, & ignoroit ce qui venoit de s'y paſſer. Il y rentroit triſte & abattu d'avoir parcouru inutilement toute l'Iſle, lorſque le beau Pertharite en ſortoit pour aller le chercher. Ils ſe virent, s'embraſſerent, & ſe dirent en peu de mots tout ce qui les regardoit l'un & l'autre. Pertharite ſe tournant vers la Gouvernante de l'Iſle, qui étoit préſente au moment de ſa rencontre avec le Prince de Lombardie, la pria d'avoir pitié de l'inquiétude de ce Prince, & des ſouffrances de Férandine. Hélas! reprit le Prince, ſuſpendez pour un moment la pitié qui vous intéreſſe pour Férandine; c'eſt la belle Nymphe enchantée qu'il faut chercher pour la délivrer des maux effroyables qu'elle ſouffre. Ils ſont encore plus grands que vous ne penſez, repartit la Gouvernante; cependant ſon ſoulagement dépend de vous, ſi vous êtes encore en poſſeſſion de votre Peigne. Sur le champ il le tira de ſa poche, & la Gouvernante l'ayant reconnu, lui-dit: Eh bien, il faut peigner la Nymphe dont vous deſirez ſi ardemment le repos. Jurez-vous de le faire? Si je le jure, reprit-il, oui, je le jure; qu'on me mene promptement à l'endroit où eſt cette malheureuſe Nymphe enchantée. Doucement, dit la Gouvernante, & ſi après l'avoir rétablie dans tout l'éclat de ſes attraits, & dans la douceur de ſon premier repos, elle veut vous contraindre elle-même à épouſer la charmante Férandine, Sœur de Pertharite, y conſentirez-vous? Non, s'écria le paſſionné Prince, & je mourrai plutôt. Mais, lui repliqua la Gouvernante, ſi ſon repos eſt à ce prix, que ferez-vous? Courons, repondit-il, la délivrer de ſes malheurs, qu'elle me doive ſa tranquillité; je la payerai ſans regret de ma vie. Venez donc, lui dit

dit la Gouvernante, venez la peigner ſi vous oſez. A ces mots, elle le mena, ſuivi de tout le monde, juſqu'à la porte d'un ſalon qui s'ouvrit au moment qu'il en approcha. Mais, quelle fut ſa ſurpriſe, quand il vit au milieu de ce ſalon cette malheureuſe Nymphe aſſiſe dans un fauteuil, qui paroiſſoit tout embraſé! Sa gorge & ſes bras étoient à demi-découverts, & ce ne fut qu'à ces beautés qu'il la reconnut; car ſa tête étoit enveloppée de flammes épaiſſes qui lui tenoient lieu de cheveux; ſon viſage étoit tout enflé, & ſes yeux étoient prêts à ſortir de la tête. Regardez, dit la Gouvernante au Prince, voilà l'état où vous avez mis cette Nymphe que vous adorez, en la débaraſſant de la tête du crocodile & de ſa peau: allez la peigner. Il ne ſe le fit pas dire deux fois, quoique l'avanture fût difficile à tenter. Il tira ſon Peigne, & ſe jetta d'abord dans le ſalon. A peine eut-il porté la main dont il tenoit ſon Peigne, au milieu des flammes, qu'elles s'éteignirent, & que la Nymphe, plus fraîche que l'aurore, & plus brillante que l'aſtre du jour, lui tendit la main. Il ſe mit à genoux pour la baiſer. Alors le beau Pertharite, entrant dans le ſalon qui avoit repris ſa fraîcheur naturelle, ſe jetta au cou de la Nymphe, qui de ſon côté l'embraſſoit tendrement. Le Prince fut arrêté dans les mouvemens de jalouſie qui vouloient naître dans ſon cœur, par les doux noms de Frere & de Sœur qui frapperent ſon oreille, & qui lui apprirent avec des tranſports de joye inconcevables, que ſa divine Nymphe étoit la charmante Férandine dont il venoit de refuſer la main, & qu'il ſe flattoit dans ce moment de poſſéder bientôt. Il ne pouvoit ſe perſuader que ſon bonheur fût réel. Son étonnement auſſi ne pouvoit ceſſer, quand il penſoit que cette Beauté céleſte qu'il avoit adorée ſous tant de formes différentes, étoit la célébre Férandine, & que le beau Pertharite, ſous la figure d'un Renard, eût été ſi paſſionnément aimé de ſa Sœur.

Ces

Ces quatre Amans, les plus parfaits & les plus heureux de l'Univers, furent à l'appartement du Roi de Lombardie. La Reine étoit auprès de lui, qui par ſes empreſſemens & par ſes ſoins lui donnoit tous les témoignages d'une véritable tendreſſe. Comme ſa bleſſure étoit peu de choſe, il fut bientôt guéri. Le beau Pertharite, pour le divertir, lui conta l'hiſtoire de ſa métamorphoſe, & de celle de Férandine.

Le jour que nous entrâmes dans le Château de la forêt, lui dit-il, pour y chercher l'eſprit de l'Archiduc mon Pere, nous fûmes éblouïs d'un nombre infini de ſpectres & de fantômes effroyables. Après en avoir été tourmentés toute la nuit, au jour naiſſant une femme d'une mine aſſez reſpectable, quoiqu'elle fût fort vieille & toute couverte de gaines, parut à nos yeux, tenant un Carcan d'une main & un Peigne de l'autre. Tenez, Pertharite, me dit-elle, mettez ce Carcan; & vous, Férandine, ajouta-t-elle en s'adreſſant à ma Sœur, peignez-vous de ce Peigne, ſi vous voulez que votre Pere rentre dans ſon bon ſens; & pour vous conſoler des malheurs qui pourront vous arriver à l'un & à l'autre, ſachez que quand on vous mettra ce Carcan, tous vos malheurs finiront, & que vous aurez ce que votre cœur ſouhaitera: & vous, belle Férandine, la même choſe vous arrivera lorſqu'on aura brûlé votre peau, & qu'on vous aura peignée avec ce même Peigne que je vous donne. La mere aux gaines diſparut à ces mots.

Cependant, pour ſortir de ce Château, & pour guérir l'Archiduc mon Pere, je me preſſai de mettre ce Carcan fatal. Je ne l'eus pas mis, que je me ſentis transformé comme vous m'avez vu. Ma Sœur fit un grand cri dès qu'elle vit ce malheur. Comme la raiſon ne m'avoit point abandonné dans ce funeſte changement, je le ſentis dans toute ſon horreur. Malgré ma douleur, je ſongeai d'abord à

garan-

garantir Férandine du piége que la Mere aux gaînes nous avoit tendu. L'uſage de la voix m'étant interdit, je lui fis ſigne de ne ſe pas peigner, en portant mes pattes à ma tête. Ce geſte la trompa: elle crut que je la priois de ſe peigner, & eſpérant que le Peigne ſeroit peut-être le contre-poiſon du Carcan, elle s'en voulut peigner. Mais il n'eut pas plutôt touché ſes cheveux, que je les vis tout en feu, comme on vient de les voir. Elle courut auſſi-tôt vers la porte du Château, en jettant ſon Peigne comme j'avois fait mon Carcan, gagna enſuite la forêt, & ne ceſſa de courir qu'elle n'eût gagné le rivage oppoſé à cette Iſle. Je la ſuivis par-tout; & je vis qu'étant arrivée dans la Grotte aux bains près de la cuve pleine d'eau, elle ſe deshabilloit pour s'y jetter. Mais elle jetta par malheur ſa vue ſur cette vilaine peau; & quoiqu'elle fît mille cris pour s'en éloigner, elle ſe ſentit forcée par une puiſſance invincible de s'en envelopper, & de ſe précipiter dans la mer. Je revenois tous les jours au même endroit pour la pleurer, & pour tâcher de la revoir. J'étois un jour grimpé ſur le rocher, où je faiſois des cris & des lamentations vers le Château de cette Iſle, croyant bien que Férandine s'y étoit réfugiée, lorſque j'en vis venir une chaloupe. Je me mis dedans, & elle me débarqua dans l'Iſle. Je vis ma Sœur dans un de ſes bons jours. Elle me conta que la Gouvernante l'avoit bien reçue, & la traitoit le plus humainement du monde; mais elle m'arracha des larmes, quand elle me dit que les jours où la peau ſe préſentoit à ſes yeux, elle étoit forcée de ſubir ſa deſtinée, de ſauter enſuite dans la mer, & de venir à la Grotte des bains, où la peau la quittoit pendant qu'elle ſe rafraîchiſſoit dans cette magnifique cuve. La Gouvernante qui ſembla s'intéreſſer à notre malheur, me permit de venir de temps en temps voir Férandine. Nous convînmes des ſignes que je ferois au haut

haut du rocher. Je revins dans la forêt pour y chercher le remède à nos maux, c'eſt-à-dire, le Peigne & le Carcan. La fortune, ou plutôt les enchantemens de la Mere aux gaines me conduiſirent au petit Palais que j'ai toujours habité depuis.

La belle Princeſſe de Lombardie vous a dit de quelle maniere j'eus le bonheur de la rencontrer, & comme je me ſentis forcé de la quitter lorſque le Carcan ſe referma; & elle vous a inſtruit de tout ce qui nous eſt arrivé depuis ce moment.

Ce récit jetta tout le monde dans un merveilleux étonnement. Dès qu'il fut achevé, la Gouvernante de l'Iſle prenant la parole: C'eſt maintenant à moi, dit-elle, à vous dire ce que c'eſt que la Mere aux gaines; par quelle raiſon elle a exercé cette cruelle vengeance ſur l'Archiduc & ſur ſa charmante famille; & ce que veulent dire enfin toutes ces gaines, &.... Non, s'écria le Géant, je n'en veux pas entendre parler: je ſuis ſi ſou de gaines, que je n'en puis plus. Je n'ai donc rien à vous apprendre, lui dit le Bélier, car vous ſavez comme tous les Contes finiſſent. Eh! que ſais je comme celui-ci finira, reprit le Géant. Achéve-le donc, & achéve-le promptement.

Le Roi de Lombardie guérit de ſon extrême laideur, continua le Bélier, en guériſſant de ſa bleſſure. L'Archiduc obtint la paix de la Mere aux gaines, avec le retour de ſa raiſon. Elle donna l'Iſle enchantée, la Grotte aux bains, & tout le Pays à la ronde au beau Pertharite. Il y établit ſa réſidence avec la Princeſſe de Lombardie qu'il épouſa. Et tous les charmes de l'incomparable Férandine furent le partage du Prince de Lombardie.

Le Bélier ayant, heureuſement pour les Lecteurs auſſi-bien que pour le Géant, mis fin à ſon récit, il fut queſtion de dépêcher le Héraut-d'armes vers le Druïde & ſa Fille.

Fin de la premiere Partie.

SE-

SECONDE PARTIE.

PEndant que le Bélier amuſoit le Géant ſon Seigneur, le Druïde s'occupoit à remettre l'eſprit de ſa Fille, en calmant les mouvemens de ſon cœur. Il n'avoit qu'elle d'enfans; & quand il en auroit eu cinquante, les cinquante enſemble n'auroient pas eu la moitié du mérite & des charmes d'Alie.

L'aveu ſincere du petit Poinçon ne l'aſſuroit que trop que ſa Fille avoit quitté toutes ſes rigueurs en faveur du Prince de Noiſi. Il aimoit donc Alie, comme un Pere opulent & ſpéculatif aime d'ordinaire une Fille unique. Il y avoit bien une heure qu'il perdoit ſon temps à vouloir lui prouver par les raiſonnemens les plus ſubtils, & par les démonſtrations les plus convaincantes, qu'elle devoit haïr le Prince de Noiſi au-lieu de l'aimer. Tout cela ne la perſuadoit point, & ſon cœur auroit combattu dix ans contre ſa raiſon avant que de ſe rendre. Le Druïde qui s'en apperçut, vit bien qu'il falloit s'y prendre d'une autre maniere; & prenant un air plus ſérieux: Alie, lui dit-il, je voulois aider à vous guérir doucement, pour épargner à votre cœur le coup ſenſible que je vais lui porter; mais enfin vous me forcez à vous apprendre que celui que vous aimez, n'eſt plus. Et moi, dit-elle, je vous aſſure que vous vous trompez; car il n'y a pas deux jours que le Prince de Noiſi m'a parlé dans ce jardin même. Alie, reprit le Druïde, ne vous arrêtez pas aux viſions qu'une douleur immodérée vous a fait croire réelles. Ecoutez ce que je vais vous dire, & vous verrez que mon deſſein n'eſt pas de vous tromper.

Je vous ai déjà dit de quelle maniere la race des

des Pepins eſt en poſſeſſion d'un Trône que mon Grand-pere votre Biſayeul croyoit lui appartenir; qu'après d'inutiles efforts pour rentrer dans ſes droits, il trouva dans l'étude de la Philoſophie de quoi ſe conſoler de l'injuſtice de la fortune. Mais le progrès qu'il y fit, ne fut rien auprès des connoiſſances que j'ai acquiſes dans les ſecrets les plus impénétrables de la Nature. Une application continuelle & des ſoins infatigables m'ont rendu maître des eſprits dans les quatre Elémens, & leurs intelligences jointes à mes lumieres m'ont rendu ſavant dans l'avenir, & ne me laiſſent rien ignorer du paſſé. Cependant, comme il n'eſt point de puiſſance mortelle qui puiſſe être au-deſſus des ſecours étrangers pour agir, je vois mon pouvoir tellement borné par la perte de ce Livre que je vous avois défendu de lire, que je ſuis réduit au malheureux état de céder à mes ennemis, d'être inutilement inſtruit de leur deſſein contre moi, ſans pouvoir prévenir leurs complots, ni le malheur qui nous menace. Le plus grand de mes ennemis eſt l'Enchanteur Merlin, & la mortelle ennemie de l'Enchanteur eſt une femme immortelle qu'on appelle vulgairement la Mere aux gaines. Elle habitoit autrefois les environs du Mont Apennin. Je vous conterai dans quelqu'autre temps tout ce qu'elle fit en Italie pour y attirer ſon ennemi Merlin, moins ſavant qu'elle à-la-vérité, mais beaucoup plus ſubtil & plus artificieux. Ce fut par ſes artifices qu'il ſut ſe rendre maître du plus précieux de ſes Tréſors: c'étoit un couteau dont les merveilleuſes vertus le faiſoient le principal appui de tous ſes enchantemens. Enfin ce couteau étoit pour elle ce que mon livre étoit pour moi. Les regrets qu'elle en eut, l'obligerent, contre la douceur de ſon naturel, de faire beaucoup de mal à des innocens, pour retrouver le coupable. Elle établiſſoit partout des eſpéces de bureaux tout farcis de gaines.

Elle exigeoit de tous ceux qui venoient implorer ſon ſecours, une offrande de couteaux, dans l'eſpérance que celui qu'elle avoit perdu, ſeroit à la fin remis dans quelqu'une de ces gaines. La Magicienne depuis quelques années quittant l'Italie qu'elle avoit épuiſée de couteaux, vint s'établir en France pour être plus près de Merlin, qu'elle ſoupçonnoit du vol, & qui triomphe depuis long-temps à la Cour de Pepin. Elle a choiſi Moulins pour ſa réſidence. C'eſt-là où les couteaux ſe rendent en foule de toutes parts; & ſi mon art ne me trompe, ce lieu dans les ſiécles à venir fournira des couteaux à toute l'Europe. Cependant le perfide Merlin ne jouït pas long-temps de ſa proye. Le fameux Dagobert mon Pere trouva le moyen de s'en emparer; & cette merveille qu'il m'a laiſſée, eſt encore en ma puiſſance. Merlin le ſait, & depuis qu'il en eſt certain, il n'y a ſortes d'enchantemens, de ſtratagêmes & d'artifices qu'il n'ait mis en uſage pour m'arracher ce précieux couteau. Ma puiſſance beaucoup plus grande que la ſienne avant la perte de mon livre, m'a garanti juſques à préſent de toutes ſes entrepriſes, & ces lieux que nous habitons, étoient inacceſſibles à tous ſes attentats; mais je tremble que mon livre ne ſoit entre ſes mains, & ne le rende maître de nos deſtinées.

Je commence à croire que ce Bélier implacable dont la haine ſe déclare ſi hautement contre nous, eſt l'Enchanteur Merlin, qui cherche à s'introduire dans cette demeure par toutes ſortes de voyes. Le grand Dagobert mon Pere, qui prévit votre naiſſance & les dangers qui vous menaçoient, fit préparer un Berceau verd pour vous y mettre dès que vous ſeriez au monde. C'eſt ce berceau qui vous a garanti de mille malheurs, & qui doit vous en garantir tant qu'il ne tombera point en la puiſſance d'aucun homme. C'eſt pour cette raiſon qu'il eſt au fond de la Fontaine, appellée la Fontaine du Berceau,

ceau, & dont on n'approche pas impunément; car ſi celui qui l'aura conquis, vous doit poſſéder, celui qui oſera l'entreprendre ſans y réuſſir, en ſera ſon tombeau. Le téméraire Prince de Noiſi, dont la deſtinée étoit de rendre la vôtre malheureuſe, étoit bien capable de tenter une pareille avanture, au riſque d'y ſuccomber; mais il a péri d'une autre maniere. Oui, ma fille, pourſuivit le Druïde, ce fantôme qui vous avoit troublé la raiſon, doit s'effacer de votre cœur; & s'il eſt vrai que vous ayez entendu ſa voix depuis peu, ſoyez ſûre que ce n'eſt qu'une illuſion produite par l'Enchanteur Merlin, pour vous tendre quelque piége.

Il n'en faliut pas davantage pour interrompre l'attention que la belle Alie prêtoit au diſcours de ſon Pere. Elle pâlit, pleura, s'arracha les cheveux; & après tout ce qui accompagne un vrai deſeſpoir, elle s'évanouït entre les bras de ſon Pere. Revenue de cet évanouïſſement, elle voulut ſavoir de quelle mort ſon cher Amant avoit fini ſes jours, pour mourir de la même maniere. Le Druïde eut beau lui dire, qu'il n'étoit pas queſtion de mourir pour un homme dont la vie avoit été le ſeul obſtacle à ſon bonheur; que ſon projet étoit de reſtituer à la Mere aux gaines le larcin de leur ennemi, pour joindre enſuite toutes leurs forces contre lui; qu'après cette union le ſort lui préparoit un établiſſement plein de gloire & de félicité. Tout cela ne ſervit de rien, & le Druïde fut contraint de céder aux empreſſemens d'une curioſité ſi bizarre. Il conduiſit donc ſa fille aux pieds de la ſtatue de Cléopatre, fit ouvrir la ſtatue, & permit à l'aimable Poinçon d'en ſortir, & de ſe rendre viſible; mais, quoiqu'il n'y eût rien qui méritât plus l'attention d'Alie que cette charmante petite figure, elle ne le regarda ſeulement pas. Il fut au deſeſpoir de ce mépris, car il aimoit la Nymphe de tout ſon cœur, & ne cherchoit qu'à lui rendre quel-

que ſervice. Le Druïde confia à Poinçon le Taliſman qu'il portoit au doigt, & le chargea de rapporter en toute diligence ce qu'il trouveroit au milieu de l'or liquide & des pierreries qu'il avoit ſi long-temps gardées ſans les voir. Il ne fut qu'un moment à revenir, & rapporta un couteau d'une médiocre grandeur. Il étoit éblouiſſant par l'éclat dont ſa lame brilloit: il étoit à deux tranchans, & la pointe en paroiſſoit fort aiguiſée. Le Druïde le prit des mains du petit Poinçon avec quelque ſorte de reſpect, & le mettant entre celles de ſa fille: Voilà, lui dit-il, l'Oracle qui vous inſtruira de la deſtinée de celui que vous regrettez. Je veux que vous ſoyez convaincue par vous-même qu'il n'y a point de ſupercherie dans cette épreuve. Appuyez doucement la pointe de ce couteau ſur l'endroit le plus uni du piedeſtal de la ſtatue; les caracteres qu'il y tracera, conduiront votre main, & ſatisferont votre curioſité. Dès que la pointe du couteau toucha la pierre, elle ſe mit à écrire avec rapidité, & puis s'arrêta tout-à-coup. Alors Alie lut ce qui étoit écrit. Elle le relut trois ou quatre fois pour être plus certaine de ſon malheur, & pour s'affermir dans la réſolution de n'y pas ſurvivre. Les Oracles parlent d'ordinaire en vers. Voici ceux du Couteau:

La Seine vit près de Poiſſi,
Par une funeſte avanture,
La fin, ſans voir la ſépulture,
Du pauvre Prince de Noiſi.
Mais vous, qui pleurez une perte
Que vous feriez bien d'oublier;
Puiſqu'elle eſt enfin découverte,
Ne vous en prenez qu'au Bélier.

Le premier mouvement de la belle Alie fut de ſe percer de ce même couteau qui venoit de lui apprendre

re la perte de ce qu'elle adoroit; mais ſon Pere
i retint, & lui arracha le couteau. Après de vains
fforts pour calmer ſon deſeſpoir, il obtint enfin
u'elle traîneroit ſa miſérable vie juſqu'à ce qu'el-
: pût attrapper le maudit Bélier Merlin, pour le fai-
e périr dans des tourmens auſſi longs que violens.
ar je vous laiſſe à penſer combien on trouve hor-
ible & déteſtable le meurtrier de ce qu'on aime,
t ſi la grandeur des ſupplices ne fait pas toute la
ouceur qu'on goûte dans une juſte vengeance.
Iais l'affaire étoit de ſe ſaiſir du coupable. Le
)ruïde dit à ſa fille, qu'il falloit des artifices bien
mperceptibles pour le pouvoir ſéduire. Les dif-
icultés qu'Alie voyoit à exécuter ſon deſſein, re-
oubloient ſon impatience & ſon deſeſpoir. Elle
mbraſſoit les genoux de ſon Pere, & le conjuroit
ar toute ſa tendreſſe, de mettre tous ſes ſecrets
n uſage pour hâter l'heureux moment de ſa ven-
eance, lorſqu'ils entendirent des fanfares & des
rompettes vers la porte du Château. Le petit
'oinçon fut détaché pour aller reconnoître ce que
'étoit. Un moment après il vint annoncer au
)ruïde le Héraut-d'Armes du Géant. Il fut réſolu
u'on lui donneroit audience. On l'introduiſit
ans le ſalon du Palais où le Druïde le reçut,
andis que ſa fille, ſuivie du petit Poinçon, ſe mit
n devoir d'attendrir les boſquets, les fontaines,
out le marbre du jardin, par ſes plaintes doulou-
euſes. Mais tout fut inſenſible à ſa douleur: il n'y eut
ue le tendre petit Poinçon qui lui tint compagnie,
t qui mêlât ſes larmes à celles qu'elle donnoit au
ouvenir du Prince de Noiſi. Cette triſte occupa-
ion fut enfin interrompue par le retour du Druïde.

La joye, l'étonnement & l'inquiétude étoient
eintes à la fois ſur le viſage du Druïde, quoi-
u'il ſoit aſſez difficile de les peindre tous en-
emble ſur un même viſage. Ma fille, s'écria-t-il,
a fortune fait plus pour vous que je n'aurois eſpé-

ré de mon art! L'ennemi prévient tous les piéges que j'aurois pu lui préparer; il vient enfin ſe livrer entre mes mains Mais je ne reconnois que trop l'Enchanteur Merlin dans les propoſitions du Géant. Il n'y a que lui ſeul qui puiſſe avoir la connoiſſance du tréſor que nous gardons. Il ne faut plus douter qu'il n'ait fait périr le Prince de Noiſi, pour s'emparer du Livre dont cet infortuné n'a pu ſe prévaloir contre lui. Cet avantage ſuffiroit non ſeulement pour le mettre à couvert de la vengeance que nous méditons, mais le mettroit en état de nous accabler, s'il n'étoit aveuglé par la grandeur de ſes projets. Il ne vient ici ſous prétexte de ſe faire dorer les cornes & les pieds, que pour ſe rendre maître d'un tréſor dont dépendent nos deſtinées, & qui depuis la perte du livre qu'il poſſéde, eſt mon unique reſſource. Il ſe croit ſi bien caché ſous cette figure de Bélier, qu'il s'imagine nous ſurprendre dans une vaine confiance. Il doit ſe rendre ici demain pour la cérémonie dont vous devez l'honorer, car j'ai conſenti ſur le champ à toutes ſes propoſitions; & demain vous ſerez inſtruite de la maniere dont je prétens qu'il ſoit reçu.

Cette nouvelle ſuſpendit la douleur d'Alie, pour faire place au flatteur eſpoir d'une vengeance prochaine; & quoique le nom ſeul du Bélier la fît frémir d'horreur, elle ne ſouhaitoit rien tant que de le voir. Dès que le jour parut, elle fut trouver ſon Pere, qui, après avoir pris toutes les précautions qu'il crut néceſſaires contre les deſſeins de l'Enchanteur, mena ſa fille à la ſtatue de Cléopâtre. Le deſeſpoir & la douleur l'avoient extrêmement abbattue, pas un ſeul ornement ne ſoutenoit ſes attraits; & cependant pour vous montrer ce que c'étoit que ſa beauté,

Ni la Reine de Lombardie,
Ni l'Amante du Renard blanc,

Qui

Qui toutes deux de l'Italie
Furent autrefois l'ornement,
N'eurent jamais rien d'approchant,
Ni d'egal aux charmes d'Alie.
Malgré tout ſon abbattement
Elle eût même de Férandine
Efface la beauté divine;
Non, quand ſoumiſe à tant de maux
Elle habitoit ſa peau marine,
Mais, quand brillante ſur les eaux
Dans cette ſuperbe machine
On la prit pour Venus ſortant du ſein des flots.
Tout cela n'eſt que bagatelle.
Mais pour moi, qui de tous les goûts
Ai, comme vous ſavez, le goût le plus fidele,
Je me ſerois mis à genoux,
Pour rendre hommage à cette Belle;
Car je l'aurois priſe pour vous.

Cette Belle donc ſe rendit avec ſon Pere au pied de la ſtatue, tout y étoit préparé pour la ſcene qu'on avoit méditée. Un vaſe, enrichi de gros diamans, contenoit une liqueur encore plus précieuſe, puiſque c'étoit cet or liquide dont on avoit promis au Bélier de lui dorer les cornes & les pieds. Ce fut alors que le Druïde donna les dernieres inſtructions à ſa fille; mais ce ne fut qu'après lui avoir mis ſa bague à la main gauche, & dans la droite ce couteau redoutable de la Magicienne. Alie, lui dit-il après l'avoir armée, je vous quitte, car je ne ſuis plus à l'épreuve des enchantemens, depuis que je n'ai plus le Taliſman que je vous laiſſe: vous n'avez rien à craindre de Merlin, quelques efforts qu'il faſſe pour vous nuire. Souvenez-vous ſeulement de ce que je vais vous dire. Dès que le Bélier paroîtra, cachez le couteau, & ne lui montrez que le vaſe que vous tiendrez: il ne l'aura pas plutôt vu, qu'il s'en approchera ſans

aucune défiance; mais, comme il ſait qu'il n'en peut être poſſeſſeur avant que d'en être touché, faites ſemblant de vouloir commencer par lui dorer les pieds avant que d'en venir aux cornes; faites-le coucher à vos pieds comme pour y travailler; & quand vous le verrez à terre, de votre couteau coupez-lui vîte ce que vous pourrez de la laine qu'il a ſur la tête: s'il quitte alors ſa forme de Bélier pour paroître ſous celle de Merlin, comme il ne manquera pas de faire ſi c'eſt lui, tuez l'Enchanteur avant qu'il puiſſe vous échapper; & s'il ne quitte point ſa forme de Bélier, tuez-le de même, & vengez les maux qu'il vous a faits. Cette exécution faite, venez me trouver dans le Palais le plus diligemment qu'il vous ſera poſſible. Poinçon que je rends inviſible, reſtera auprès de vous. Le Druïde embraſſa ſa fille, & ſe retira dans le ſalon après ſes inſtructions.

A peine y étoit-il, qu'on entendit les fanfares des trompettes, & quelques momens après le Bélier ayant montré ſon paſſeport, parut au milieu du jardin. Tout le ſang d'Alie s'émut dans ſes veines à l'aſpect du meurtrier de ſon Amant. L'impatience qu'elle ſentoit de l'avoir à ſa diſcrétion, étoit ſi violente, qu'il falloit toute la confiance que le Bélier avoit, pour ne pas découvrir ſes intentions.

Dès qu'il fut auprès d'Alie, il baiſſa la tête pour la ſaluer. Elle crut qu'il lui préſentoit les cornes pour être dorées de ſes belles mains. Cela la mit tout-à-fait hors d'elle-même, & lui donnant un coup de pied au milieu du front, elle lui dit: Couche-toi-là, ſcélérat, ſi tu veux que je te touche. Le Bélier qui ne s'attendoit peut-être pas à cette réception, ne laiſſa pas d'obéir, & ſe mit tout de ſon long à ſes pieds. Ce fut alors qu'oubliant l'ordre que le Druïde avoit mis dans ſes inſtructions, elle voulut commencer par le plus ſûr, & lui ayant enfoncé le couteau juſtement à l'endroit du cœur, elle

lle coupa enſuite le toupet de laine qu'elle devoit ouper d'abord. Cette expédition faite, elle cou- ıt au Palais pour apprendre à ſon Pere la mort du élier, & lui porter ſa glorieuſe dépouille. Mais uelles furent ſes allarmes, quand elle vit la ſurpri- & l'horreur du Druïde! Malheureuſe! s'écria-t-il n reculant, quel ſang viens-tu de répandre, puiſ- ue ce n'eſt, ni celui du Bélier, ni celui de l'Encha- ur? Regarde les dépouilles que tu m'apportes. lors elle jetta les yeux ſur la main dont elle croyoit enir la laine du Bélier Merlin, & la trouva plei- e de cheveux les plus beaux & les plus blonds u'on eût jamais vus. En les regardant une hor- ur ſecrette s'empara de ſon ame, & laiſſant tom- er les cheveux & le couteau, elle courut toute perdue pour s'éclaircir de ce que cette avanture voit de funeſte. Son Pere eut beau l'appeller & ourir après elle, jamais elle ne ſe fût arrêtée ſans concert nouveau qui frappa tout à coup ſes oreil- s. Les ſtatues du jardin, animées par quelque en- antement, ſembloient unir leurs voix lugubres our chanter,

Ah! c'eſt Alie elle-même,
Qui fait périr ce qu'elle aime!

Tous les oiſeaux des boſquets les plus éloignés ſe raſſemblerent autour des ſtatues pour leur ré- ondre, & les échos des environs répétoient l'un près l'autre,

Ah! c'eſt Alie elle-même,
Qui fait périr ce qu'elle aime!

Et par malheur les ſtatues, les oiſeaux & les chos qui diſoient tous la même choſe, ne diſoient en qui ne fût vrai.

La miſérable Alie, ſe débaraſſant des bras de ſon

Pere qui l'avoit joint tandis qu'elle donnoit toute ſon attention à ce qu'elle entendoit, courut toute éperdue à la ſtatue de Cléopâtre. Quel ſpectacle pour un cœur rempli de la tendreſſe la plus vive & la plus ſincere qui fut jamais! Il n'étoit plus queſtion de ce Bélier, objet de ſa vengeance & de toute ſon horreur. Le beau Prince de Noiſi, tel & plus charmant encore que lorſqu'elle le vit à la Fontaine du Berceau, verſoit ſon ſang à gros bouillons par l'affreuſe playe qu'elle venoit de lui faire. Elle ſe précipita ſur lui, & l'embraſſa pour la premiere & derniere fois de ſa vie. Son Amant ouvrit foiblement les yeux, les tourna languiſſamment vers elle, & les referma pour jamais.

Je ne ſais, Mademoiſelle, comment vous vous ſentirez en liſant cet endroit; mais je ſais bien que le ſavant M.... n'a jamais pu s'empêcher de pleurer en traduiſant ces Mémoires? La ſcene étoit attendriſſante; car la belle Alie, appuyée contre le piedeſtal de la ſtatue, tenoit entre ſes bras le corps ſanglant du plus charmant de tous les hommes & du plus fidele de tous les Amans, & verſoit ſur ſon viſage & ſur la bleſſure qu'elle venoit de lui faire, un torrent de larmes. Le Druïde, le petit Poinçon, les Silphides, & tous les oiſeaux des environs, aſſiſtoient en pleurant à ce triſte & funeſte ſpectacle.

C'eſt ainſi que l'on peint la Reine de Cythere,
Arroſant de ſes pleurs le mourant Adonis,
Lorſqu'une chaſſe téméraire
Les eut pour jamais deſunis:
C'eſt ainſi que l'on peint une troupe légere
D'Amours autour d'eux réunis,
Briſans leurs armes de colere,
Pouſſans des regrets infinis,
Et pleurans autour de leur mere.

Si

Si l'illuſtre & ſavant traducteur de ces antiquitez avoit bien fait, il en ſeroit demeuré-là; car le Héros de la piéce, égorgé ſous la figure du Bélier, & reconnu ſous la ſienne, le reſte ne doit pas mériter une grande attention; cependant, pour ſatisfaire votre curiſité ſur l'établiſſement du nom de Pontalie, il faut aller juſqu'à la fin de l'Hiſtoire.

Quoique le Druïde fût pénétré de douleur, & confondu par l'étonnement que lui cauſoient tant d'événemens imprévus, il n'étoit pas homme à reſter dans l'état où nous l'avons laiſſé. Son premier ſoin fut de retourner au Palais; il y avoit laiſſé l'unique reſſource qui lui reſtoit, pour courir après ſa fille. Il ordonna aux Silphides d'enlever le corps du Prince de Noiſi, & de le porter auprès de la Fontaine du Berceau, où il viendroit les retrouver. Enſuite il emmena Alie dans le cabinet des Veſtales, & ordonna au petit Poinçon de ne la pas quitter, de crainte que le déſeſpoir ne la portât à quelque violence. Les ordres du Druïde furent mal exécutés; car les Silphides, timides & effrayées de ſe trouver ſeules avec ce corps pâle & défiguré, furent trouver le petit Poinçon auprès d'Alie, & le prierent, tandis qu'elles reſteroient avec elle, de porter le Prince de Noiſi à la Fontaine du Berceau. Il ſemble que le changement dans l'exécution des ordres du Druïde, ne dût être d'aucune conſéquence; cependant il penſa tout gâter, comme on le verra dans la ſuite.

L'empreſſement du Druïde n'étoit pas frivole; il avoit pour objet le Couteau enchanté que ſa fille avoit laiſſé tomber dans le ſalon du Palais. Il n'avoit plus rien à craindre que la perte de ce tréſor, & plus rien à eſpérer ſans le ſecours qu'il en attendoit. Alie l'avoit par hazard laiſſé tomber ſur la pointe, & dès que cette pointe étoit appuyée ſur quelque choſe de ſolide, elle écrivoit. Il trouva donc une infinité de caracteres tracés ſur les carreaux du ſalon. Le couteau teint du ſang de l'in-

fortuné Prince de Noiſi, marquoit diſtinctement tous les traits de l'écriture ſur le marbre, & continuoit toujours à les marquer. Le Druïde le ſaiſit, & l'arrêta; mais, quoique toutes les langues de l'Univers lui fuſſent connues, jamais il ne put rien comprendre à ce que le couteau venoit d'écrire. Il n'y avoit que ces mots toujours répétés: CASIA, TUXIL, GRIMORINN, GRINA, MAXUM, CRADEL.

Il les relut mille fois, les retourna de toutes les façons, remit vingt fois la pointe du couteau ſur les carreaux de marbre ſans en pouvoir tirer autre choſe que ce maudit CASIA, TUXIL, &c. qu'il recommençoit toujours. Il crut que le ſang dont il étoit ſouillé, pouvoit bien être cauſe de cette langue diabolique contre laquelle toute ſa ſcience venoit d'échouer. Pour s'en éclaircir il fut le laver dans la fontaine la plus prochaine; mais l'eau ne faiſoit que rendre ce ſang plus vif, & ſembloit l'incorporer à cette lame brillante. Il ſe rendit à la ſtatue de Cléopâtre, pour le remettre à ſa place ordinaire; mais, dès qu'il fut au milieu de cet or liquide, il reprit tout ſon éclat, & tout le ſang diſparut. Ce fut alors que le Druïde crut qu'il s'expliqueroit plus clairement; mais l'ayant appuyé près du même endroit de la ſtatue où il avoit écrit la premiere fois, il y répéta encore les mêmes caracteres que dans le ſalon. Le Druïde en eut tant de dépit, qu'il fut tenté de le briſer contre la ſtatue, ou de s'en frapper pour ſe punir de ſon ignorance. Cependant, comme il étoit vraiment Philoſophe, il prit un parti plus raiſonnable. Après l'avoir renfermé dans la ſtatue, il fut confronter du Grec, de l'Hébreu, du Siriaque, du Chaldéen & du Chinois, avec les mots inconcevables qui lui donnoient tant d'inquiétude. Cette occupation dura juſques bien avant dans la nuit, & lui fit entiérement oublier nos Amans infortunés. Nous ne ferions pas mal

d le laiſſer où il eſt, pour nous rendre auprès de malheureuſe fille. Le

Le cabinet des Veſtales où les Silphides la gardoient, repréſentoit tout ce qui pouvoit avoir du rapport aux Vierges de l'Antiquité: on voyoit de leurs ſtatues qui révéroient le feu ſacré dont elles étoient dépoſitaires; d'autres qui par une mort glorieuſe ſe délivroient des pourſuites & de la violence des mauvais Empereurs; & d'autres enfin qui, ayant ſuccombé à des tentations de moindre éclat, étoient ſur le point d'en ſubir le châtiment rigoureux.

A peine le Druïde avoit-il quitté ſa fille dans le cabinet des Veſtales, que cette tendre & deſeſpérée Amante s'étoit évanouïe. En reprenant ſes eſprits, elle reprit auſſi toute ſa douleur: ce furent des cris & un redoublement de deſeſpoir, qu'il n'eſt pas poſſible d'exprimer. Elle demandoit au Ciel, à la Terre, & aux Silphides cet objet adoré dont elle avoit tranché les jours elle-même. Mais que devint-elle, lorſqu'en jettant les yeux ſur ſes mains & ſur ſes habits, elle les vit enſanglantés du martyre de l'infortuné Bélier. A cette vue, ſon deſeſpoir étant parvenu au dernier excès, l'égarement vint à ſon ſecours, comme il avoit fait quelques jours auparavant. Elle ſe mit tout d'un coup à ouvrir de grands yeux, & ſe mettant dans l'eſprit qu'elle étoit une Veſtale fauſſement accuſée, qu'on alloit brûler toute vive, elle demanda des tablettes pour y faire le teſtament de ſon cœur, dont elle vouloit charger les Silphides pour le rendre à ſon cher Amant. Les Silphides furent effrayées de ſon égarement, elles reculerent quelques pas. Alors Alie s'écria: Non, Vierges dénaturées, vous n'êtes pas dignes du précieux dépôt que vous refuſez. Mais je le vois lui-même, ajouta-t-elle en ſe levant avec précipitation; je vois cette ombre bien aimée qui vient recevoir mes derniers adieux. Il n'en fallut pas davantage pour ſe trouver en pleine liberté. Ce qui me feroit croire que c'étoient plutôt des

villageoiſes travesties en Nymphes qui gardoient Alie, que de vraies Silphides; car elles ſe ſauverent dès que leur Maîtreſſe eut dit qu'elle voyoit l'ombre de ſon Amant: & la belle Alie, toujours remplie de cette idée, couroit comme une inſenſée, croyant pourſuivre le Prince de Noiſi qu'elle appelloit à haute voix. Elle étoit parvenue juſques à la porte du jardin; & quoique cette porte fût fermée, elle crut que ſon Amant lui venoit d'échapper par-là. Cet obſtacle auroit terminé ſa courſe, puiſque tout l'art & toutes les forces du monde ne pouvoient faire ouvrir une porte que l'enchantement tenoit fermée, ſans la Bague qu'Alie avoit au doigt, & que ſon Pere lui avoit miſe pour la garantir des ſupercheries de l'Enchanteur Merlin. Elle porta par hazard la main ſur la porte du jardin; & dès que le Taliſman l'eut touchée, elle s'ouvrit, & la charmante Alie ſe mit à courir les champs.

Elle traverſa ce pont qui lui avoit donné tant d'allarmes peu de temps auparavant, & le traverſa ſans ſavoir que ce fût un pont, & qu'il fût de la façon du pauvre Bélier. Si elle l'avoit ſu, je ne ſais ce qu'elle ſeroit devenue; car elle n'auroit pas manqué de s'y arrêter, pour faire quelque exclamation; & ſi par hazard elle l'eût touché de ſon Taliſman, adieu le pont & la Nymphe, tout enchantement ſe détruiſant dès qu'on y portoit la Bague; mais, quand le malheur en veut, on n'évite un péril que pour tomber dans un plus grand.

Le Géant Moulineau n'avoit pas manqué de ſe rendre auprès de la porte du jardin pour y être introduit après la mort du Druïde, ſuivant ce qu'ils avoient concerté ſon premier Miniſtre & lui; & tandis que la triſte ſcene dont nous venons de parler, ſe paſſoit au-dedans du jardin, il n'avoit ceſſé de roder au-dehors. Il ne comprenoit rien au long retardement d'une révolution qui le devoit mettre en poſſeſſion de ſa Maîtreſſe & des tréſors du

Drui-

Druïde, & qui ne devoit coûter que quelques coups de cornes. Tantôt il s'imaginoit que le Bélier l'avoit trahi, & tantôt qu'il avoit été trahi lui-même. Mais enfin, la nuit étant venue, pendant qu'il étoit agité de ſon impatience & de ſes réflexions, il venoit de paſſer le pont pour regagner ſon quartier, lorſque la malheureuſe Alie, l'ayant apperçu parmi les ténébres, le prit d'abord pour cette chere ombre qu'elle pourſuivoit; & cette idée lui faiſant redoubler ſa courſe: Cher Prince, dit-elle, arrête, & reçois les derniers ſoupirs de ta cruelle & de ton innocente meurtriere. L'amoureux Moulineau reconnut la voix qui frappoit ſon oreille; & quoique ce fût cette même voix qui l'avoit appellé Nain, il ſe détourna vîte vers ce viſage dont l'éclat diſſipoit les ombres de la nuit. Quelles furent ſes penſées en voyant la belle Alie qui venoit les bras ouverts ſe precipiter dans les ſiens? Il s'imagina que le fidéle Bélier avoit égorgé le Druïde, & que ſa fille libre deſormais, s'abandonnoit dès cette premiere occaſion au penchant qu'elle avoit toujours eu pour lui.

L'Auteur de ces Mémoires a eu tort d'interrompre cette avanture juſtement où nous en ſommes, pour rentrer chez le Druïde: l'heure étoit indûe; les illuſions menent loin, & les Géans ſont avantageux. Tandis que celui-ci ſe ſentoit tout tranſporté d'une fortune ſi peu eſpérée, le Druïde ayant inutilement feuilleté ſes antiques manuſcrits, ſe ſouvint enfin de ſa fille; mais, comme il la croyoit en ſûreté ſous la protection du vigilant Poinçon, il s'avançoit vers la Fontaine du Berceau, pour diſpoſer du corps de l'infortuné Prince de Noiſi, ſelon qu'il avoit réſolu. Mais il ne fut pas plutôt au milieu du jardin qu'il y vit les Silphides, dont les unes ſe cachoient dans les paliſſades, & les autres fuyoient à ſon approche. Il les appelloit à haute voix, en leur demandant ce qu'elles avoient fait

du

du Prince de Noiſi; mais cette queſtion n'avoit garde de les faire revenir. Voyant qu'il n'en pouvoit rien tirer, il ſe rendit en toute diligence au bord de la Fontaine, où il fut bien ſurpris de trouver le petit Poinçon qui ſe deſeſpéroit.

Que fais-tu dans ces lieux, lui dit le Druïde, & qu'eſt devenue ma fille? Votre fille, répondit le déſolé Poinçon, eſt en toute ſûreté entre les mains des Silphides; mais pour le corps du Prince de Noiſi dont je m'étois chargé, il eſt perdu malgré tous mes ſoins. Je pleurois auprès de lui, je déplorois ſa cruelle deſtinée, & je compâtiſſois au deſeſpoir de la belle Alie, lorſqu'il j'ai vu tout-à-coup auprès de moi l'homme de l'aſpect le plus grand & le plus reſpectable, après vous, qui ſoit dans tout l'Univers. Cet homme, après avoir donné des larmes à l'avanture dont je lui ai fait le récit en peu de mots, m'a dit qu'au-lieu de donner des larmes inutiles au malheur de celui que je regretois, il falloit lui rendre le ſeul devoir qui lui convenoit, qui étoit de plonger ſon corps dans la Fontaine pour le purger du ſang dont il étoit ſouillé, avant que vous vinſſiez le brûler. Je l'ai cru; mais le corps du Prince de Noiſi n'a pas eu plutôt touché l'eau, qu'il s'eſt abîmé malgré tous mes efforts; & dans le même inſtant le Berceau s'étant élevé juſqu'au-deſſus de l'eau, cet homme l'a ſaiſi, & a diſparu à mes yeux. C'en eſt donc fait, cruel Merlin, s'écria le Druïde, tous as vaincu! Mais pour toi, ſcélérat, dit-il à Poinçon, qui mets le comble à mes malheurs, tremble de la punition que je te prépare. Le miſérable Poinçon étoit plus mort que vif. Cependant le Druïde ne ſavoit pas encore tous ſes malheurs. Il mena le coupable Poinçon à la ſtatue de Cléopâtre pour l'y renfer- mais cette ſtatue qui s'étoit ouverte ſans le ſe- l'alliſman pour y enfermer le couteau, re- uvrir pour y faire entrer Poinçon. Ce fut dans

dans ce moment que le Druïde s'apperçut qu'il avoit laiſſé ſa Bague au doigt de ſa fille. Il courut la chercher au cabinet des Veſtales, & vous jugez bien que ce fut inutilement. Nouvelles allarmes, nouveaux reproches, & nouvelles menaces à l'infortuné Poinçon! Le Druïde regagna ſon Palais pour y chercher Alie. Après de vaines recherches il parcourut tout le jardin. Il commençoit à être aux abois, lorſque levant les yeux au Ciel, comme on fait d'ordinaire dans les deſaſtres imprévus, il crut y voir quelque nouvelle étoile. Il n'y a point d'Aſtronome qui ne ſuſpende la plus vive inquiétude pour une nouvelle découverte de ces régions. Il connut bientôt que c'étoit une Comete, ou quelqu'autre Phénomene; & bientôt après il n'y connut plus rien. C'étoit une choſe lumineuſe qui ſembloit ſuſpendue en l'air, & qui groſſiſſoit à meſure que cela s'approchoit de la Terre. Il découvrit enfin que c'étoit un chariot tout environné de lumiere, qui fit un grand circuit autour du jardin. Lorſqu'il ne fut plus qu'à la hauteur des paliſſades, il lui parut attellé de deux licornes, qui portoient des flambeaux à l'extrémité de leurs cornes. Ce chariot qui lui cauſoit un étonnement merveilleux, vint enfin ſe poſer au milieu du jardin. Comme il n'avoit pas un eſprit à s'effrayer pour des prodiges, il s'approcha de ce chariot. Tous ces flambeaux qu'il avoit vus en l'air, étoient autant de bougies placées dans des gaines autour du chariot; & les cornes des animaux qui l'avoient traîné, n'étoient autre choſe que deux grandes gaines, portant chacune un flambeau allumé. Pendant que le Druïde donnoit toute ſon attention à ce nouveau ſpectacle, le chariot s'ouvrit, & la Mere aux gaines en ſortit, en lui préſentant la main. C'étoit une femme de bonne mine, & qui portoit ſi bien ſon âge, qu'elle ne paroiſſoit pas avoir quarante ans, quoiqu'elle en eût bien quatre cens. Elle avoit une an-

andrienne de velours cramoiſi, ſemée par-tout de gaines en broderie d'or. Donnez, dit-elle au Druïde, le ſoin de cette voiture à quelqu'un qui vous en réponde; elle pourroit vous être de quelque ſecours dans l'embarras où je ſais que vous êtes. Je ne l'ai connu que par hazard aujourd hui; & j'ai vu en examinant mes livres, que ce que je cherche, n'eſt pas loin d'ici. Il n'y a que ſept minûtes que je ſuis partie de Moulins: peut-être aurois-je prévenu le funeſte accident qui vous eſt arrivé, ſi j'avois découvert plutôt ce que j'ai ignoré ſi long-temps. Mais allons nous repoſer dans votre Palais. Le Druïde ayant appellé Poinçon, qui par reſpect ſe tenoit à l'écart, lui commanda d'un air ſévere de conduire le chariot au cabinet des Veſtales, & de le garder. En entrant dans le ſalon du Palais, la Mere aux gaines fut frappée des caracteres que le couteau avoit tracés. Elle en treſſaillit, & s'arrêtant tout court: Que vois-je! dit-elle, & par quelle avanture mon précieux couteau s'eſt-il échappé des mains du perfide Merlin, pour venir vous conſoler de votre malheur dans un langage inconnu au reſte des mortels? Le Druïde émerveillé, ſans pourtant lui révéler l'avanture de ſon couteau, la ſupplia de lui expliquer ces paroles, puiſqu'elles ſembloient le regarder. Voici, dit la Mere aux gaines, leur explication:

Ne craignez rien pour votre Allie,
Tant que vous aurez ſon Berceau.
Gardez votre Bélier de l'eau,
Et je vous réponds de ſa vie.

Le docte M... nous aſſure qu'à cette explication le Druïde devint plus pâle que la fraiſe de la Mere aux gaines; cependant, qu'il ne voulut pas lui avouer ce qui en étoit. La Magicienne ayant remarqué le trouble du Druïde, lui dit: Paſſons dans un

un autre lieu où je pourrai plus commodément vous inſtruire de certaines choſes qui ſont ſans doute échappées à cette connoiſſance univerſelle dont l'Art & la Nature vous ont comblés. A ces mots le Druïde la conduiſit dans la ſalle des peintures.

C'étoit un lieu véritablement enchanté. Il y avoit fait peindre la repréſentation d'un ameublement où l'or brilloit par-tout au milieu des couleurs les plus vives; & tout cela ſi bien imité, qu'il n'y avoit perſonne qui ne l'eût priſe pour une véritable tapiſſerie. Des figures groteſques, des muſiques barbares, des oiſeaux de la Chine, & mille fleurs Indiennes, en faiſoient les ſujets. Les tableaux qu'on y voyoit, ne repréſentoient, ni le paſſé, ni le préſent; cela n'étoit pas digne de l'art, ni de la ſcience du Druïde. Le plus bel ouvrage dont cette ſuperbe ſalle paroiſſoit enrichie, étoit un jeune Auguſte majeſtueux, qui dans les ſiécles futurs devoit réunir le vaſte Empire des Gaules ſous ſa domination, & dont la gloire devoit s'étendre juſqu'à de nouveaux climats. La Mere aux gaînes le reconnut, quoiqu'il ne dût naître que deux cens ans après; & dès qu'elle eut donné quelques momens d'attention aux autres ornemens, elle s'aſſit ſur un magnifique canapé, fit mettre le Druïde auprès d'elle, & lui parla de cette maniere.

HISTOIRE
DE LA MERE
AUX GAINES.

QUoique je ſache que vous êtes inſtruit d'une partie des choſes qui me regardent, je ſuis très-certaine que les plus eſſentielles & les plus particulieres vous ſont inconnues ; c'eſt dequoi je vais vous entretenir le plus ſuccinctement qu'il me ſera poſſible.

Le Druïde n'étoit gueres en état de donner ſon attention aux diſcours de la Mere aux gaines ; car l'explication qu'elle lui avoit donnée des caracteres du ſalon, & le deſir de retrouver Alie, lui cauſoient une agitation intérieure, que toute ſa raiſon pouvoit à peine diſſimuler. Cependant il écouta la Magicienne avec une tranquillité apparente.

Je ſuis Fille du premier Souverain de la Gaule Armorique, continua-t-elle. En naiſſant on m'appella Philoclée, nom bien différent de celui qu'une tradition populaire me fait porter depuis un ſiécle. Je nâquis auſſi belle qu'on peut l'être en naiſſant ; mais cette beauté devint ſi merveilleuſe dans la ſuite, que j'ai paſſé pour un miracle de beauté ; & mon étoile qui m'avoit favoriſée de cet avantage, voulut encore me donner un eſprit qui ſurpaſſoit l'éclat de tant de graces. Ce fut ce qui m'empêcha d'en être moi-même éblouïe. Les adorateurs de mes appas ne me touchoient qu'autant que l'eſprit & la ſcience les diſtinguoient. Je fus long-temps ſans en voir qui fuſſent dignes de mon choix. Tout mon plai-

laiſir étoit la ſolitude, & tous mes amuſemens la
ɛture. Mon Pere, le Prince le plus magnifique
e ſon ſiécle, étoit auſſi le plus ignorant. Cepen-
ant il avoit raſſemblé à grands fraix les livres les
lus rares & les plus curieux de l'Univers, mais
n'en avoit jamais lu un ſeul. Cette bibliothéque
toit mon ſéjour ordinaire. De ma lecture & du
hoix que j'en faiſois, je tirai les premiers élémens
e ces connoiſſances qui m'ont rendue ſi fameuſe.
Jne application continuelle, jointe à la pénétration
e mon génie, m'eurent bientôt rendue maîtreſſe
es caracteres les plus inconnus, & du ſens le plus
bſcur des livres dont cette bibliothéque étoit rem-
lie. Cependant le plus précieux de tous ces vo-
ımes me parut long-temps impénétrable. Il con-
enoit un nombre infini de plantes & de fleurs,
antôt entremêlées, tantôt rangées ſéparément, &
uelquefois interrompues dans leurs arrangemens
ar les plantes & les conſtellations, ſous les diffé-
entes figures dont les Aſtronomes nous les repré-
ɛntent. Je ne doutai pas que ce ne fût autant
'Hiéroglifiques employés au lieu des différens ca-
ɑcteres dont les autres livres étoient écrits. Je
ins à bout d'un langage ſi difficile & inconnu à
out autre, malgré le myſtere & les énigmes qui
enveloppoient. Je ne fus que trop récompenſée
e mon travail & de mes veilles, par les ſecrets
ue ce Livre me révéla.

Mon Pere qui ne me trouvoit de défaut que
elui d'être trop attachée à la lecture, m'avoit
ouvent menaçée de faire brûler tous ces livres.
Jn jour il vint m'arracher de ſa bibliothéque pour
ne mener à une chaſſe. Je montai à cheval; &
ans cet état, au milieu d'une ſuite brillante de l'un
t de l'autre ſexe, j'effaçois toutes les femmes, &
e charmois tous les hommes ſans y faire la moin-
re attention.

Nous étions dans le milieu d'une vaſte plaine qui
bor-

bordoit une riviere aſſez profonde. Dès que la chaſſe commença, mille cris s'éleverent, & mon cheval effrayé m'emporta d'une courſe rapide droit à cette riviere. Il s'y précipita, & l'ayant paſſée il ne s'arrêta que dans le milieu d'un bois. Je mis pied à terre, j'attachai mon cheval au premier arbre, & charmée que cet accident m'eût éloignée d'une foule importune, je me promenai quelque temps; & trouvant un lieu propre à me repoſer, je m'aſſis ſur un gazon naiſſant au pied d'un vieux chêne. Là je m'abandonnai à la rêverie: elle me mena ſi loin, que le jour commençoit à baiſſer lorſque j'en fus tirée par un aſſez grand cri au haut de l'arbre contre lequel j'étois appuyée. Un gros Hibou cauſoit ce bruit. Il tomboit de branche en branche; & s'étant embaraſſé ſur la derniere par une infinité de guenillons qui lui pendoient aux pieds, je crus que c'étoit de lui dont on s'étoit ſervi pour la chaſſe. Les oiſeaux de cette eſpéce ſont d'ordinaire le jouet & la fable des autres oiſeaux. Comme j'en faiſois tout un autre cas, je le mis en liberté; mais au lieu de s'envoler lorſque je l'eus débaraſſé, il ſe mit à terre à deux pas de moi, & me regarda fixement. L'obſcurité naiſſante commençoit à lui rendre l'uſage de la vue que le grand jour lui avoit ôtée. Au lieu de me parler comme je crus qu'il alloit faire, après m'avoir tant lorgnée, il fit un petit cri, bâtit des aîles, & s'envola. Son vol ne fut pas rapide, il ſe poſa ſur un autre chêne à dix pas de-là, & fit un ſecond cri. Je m'en approchai; mais le Hibou diſparut, & de l'endroit où je l'avois vu il ſortit un rayon de lumiere. Pluſieurs flambeaux parurent un moment après dans le bois, & une partie de ceux qui s'étoient répandus pour me chercher dans tous les environs, m'ayant trouvée, je regagnai la Cour de mon Pere bien avant dans la nuit.

Depuis ce jour la bibliothéque me fut interdite; tout ce que je pus obtenir, fut d'en tirer un ſeul livre.

e. Ce fut celui des Hiéroglifiques; & comme
n Pere crut que ce n'étoit que pour en regar-
les images, il me fut permis de le faire porter
: promenades ſolitaires que j'allois chercher. El-
étoient d'ordinaire vers le bois où j'avois vu cet
ou. Je m'y engageai un jour bien avant, après
ir laiſſé ceux qui m'accompagnoient à l'entrée
bois, pour m'y promener avec plus de liber-
J'y voulus attendre le coucher du Soleil, dans
pérance de voir mon Hibou. J'examinois avec
n tous les arbres, ſans avoir pu reconnoître ce-
d'où j'avois vu ſortir ce rayon de lumiere; &
tant fatiguée dans cette recherche inutile, je
couchai ſur l herbe, & m'endormis d'un profond
meil. Il ne dura gueres; & ce qui cauſa mon
eil, fut de me ſentir preſque dans les bras d'un
mme, ou pour mieux dire d'une de ces fi-
es humaines ſous leſquelles on peint les Satyres.
n avoit le viſage; & quoiqu'il n'en eût ni les
nes ni les pieds, ſon corps étoit hériſſé d'un
l affreux. Mes efforts & mes cris auroient peut-
e été inutiles pour m'en garantir, ſi le Hibou le
s effroyable que jamais Hibou puiſſe être, n'eût
rmé ce monſtre. Il s'éloigna de quelques pas, &
a les yeux pour voir d'où venoit ce cri. Il vit
mme moi quelque choſe de lumineux entre les
ffes du Hibou, qui, deſcendant à plomb ſur lui,
tendit à mes pieds. Je le crus frappé de la fou-
, la terre étoit arroſée de ſon ſang; & quoi-
e j'en euſſe horreur, je ne laiſſai pas de m'en
procher. Je ne pus réſiſter à la curioſité de m'é-
ircir de ce qui lui avoit porté le coup mortel.
étoit tombé à la renverſe, & je vis le manche
n couteau dont toute la lame paroiſſoit enfon-
e dans ſon cœur. Je ne l'eus pas plutôt retiré,
e les endroits de cette lame qui n'étoient point
illés de ſang, m'éblouirent par leur éclat. Dès
e ce couteau fut en ma poſſeſſion, je crus avoir

le

le plus précieux de tous les tréſors, & je ne me trompois pas. Je voulus en laver la lame dans l'eau claire qui ſortoit d'un rocher à deux pas d'où j'étois, mais ce fut inutilement, l'eau ne faiſoit que rendre la couleur du ſang plus vive. Ce prodige m'étonna, & mon étonnement redoubla encore par un nouveau prodige. J'en appuyai la pointe ſur le rocher pour eſſayer ſi le ſang ne s'effaceroit point. Mais, dès que cette pointe toucha le rocher, le couteau ſembla s'animer d'un mouvement auquel je cédai, & ſuivant le mouvement de la main dont je le tenois, il forma des caracteres communs; mais ce qu'il écrivoit, étoit dans le même langage que ce qui eſt écrit dans votre ſalon, & c'eſt ce langage que j'avois appris dans le Livre dont je viens de vous parler. Voici ce qui étoit écrit ſur le rocher:

Jeune Beauté, qui n'aimez rien
De tout ce qu'à votre âge on aime;
Jeune Beauté, gardez-moi bien,
Et je vous garderai de même.

Je me ſuis un peu étendue ſur ces premieres circonſtances de ma vie, parce qu'elles ne vous étoient pas connues. Je vais à préſent vous parler plus ſuccinctement du reſte.

J'avois deux tréſors ineſtimables, qui, m'élevant au-deſſus des connoiſſances ordinaires, ne me laiſſoient de goût que pour les ſpéculations ſublimes. Tout ce que j'avois eſſayé pour ôter le ſang qui ſouilloit mon couteau, n'avoit pu le faire diſparoître. Je m'aviſai un jour de le grater avec la pointe d'une Poinçon d'or. L'or ſe fondit, & le ſang s'effaçant juſqu'à la moindre tache, le couteau devint plus brillant que les aſtres du Ciel. Je le conſultois dans toutes mes difficultés, & je ſortois toujours d'embarras par ce qu'il écrivoit. Je re-

reconnois à préſent que ce n'eſt que dans le temps qu'il eſt ſanglant, qu'il s'explique dans cette langue inconnue. J'ai ſouvent cru que c'étoit le couteau dont Apollon s'étoit ſervi pour écorcher Marſias, puiſqu'il rendoit des Oracles, & qu'il les rendoit toujours en vers. Mais finiſſons.

Je reſtai auprès de mon pere ſans jamais vouloir conſentir aux engagemens pour leſquels on ne ceſſoit de me tourmenter; & j'y reſtois dans tout l'éclat de ma premiere fraîcheur, tandis que toutes les perſonnes de mon âge voyoient diſparoître leurs charmes par le nombre des années. Je m'apperçus qu'on s'ennuyoit d'une beauté que l'on voyoit depuis ſi long-temps, & m'en trouvant ennuyée moi-même, je quittai mon climat natal, pour faire de nouvelles découvertes dans les Terres étrangeres. Je viſitai l'Egypte, l'Afrique, la Perſe, & les Indes. Pluſieurs ſiecles s'étant écoulés pendant ces différens voyages & les longs ſéjours que j'ai fait dans ces régions reculées, je me déterminai enfin à revenir en Europe pour l'enrichir de tant de vieilles & de tant de pénibles travaux. J'y trouvai la réputation du fameux Merlin répandue par-tout. Le deſir de ſavoir ſi les merveilles qu'on publioit de ſa ſcience étoient dignes de cette réputation, me fit paſſer en Angleterre. Je pris la figure que vous me voyez pour ce voyage; & j'y trouvai Merlin égal à tout ce qu'on publioit à ſon avantage. Son extraction eſt illuſtre, puiſqu'il deſcend comme moi, d'un des premiers Souverains de l'Armorique, dont la poſtérité s'eſt établie dans la Province de Cornouaille dont il avoit le Duché.

La faveur du Roi d'Angleterre donnoit un grand relief à Merlin. Je fus charmée de ſon eſprit, mais je ne fus pas ſi contente de ſon caractere, quoiqu'il le cachât autant qu'il lui étoit poſſible par une grande apparence de ſincérité, qui couvoit un artifice qui alloit juſqu'à la ſupercherie. Je connus bien-

sût que les soins qu'il prenoit pour me paroître agréable, & pour s'insinuer auprès de moi, avoient pour but son intérêt. Il me parloit souvent de cette merveilleuse Philoclée dont quelque chronique de Bretagne faisoit mention, & qu'on croyoit encore, disoit-il, parmi les vivans. Il me parloit encore d'un glaive enchanté qui avoit rendu cette Beauté fameuse immortelle. En me disant toutes ces choses, il me regardoit avec une extrême attention. Il n'en fallut pas davantage pour m'alarmer. J'eus recours à mon couteau, & mon couteau m'avertit que Merlin en vouloit au plus précieux de mes Trésors. Toute ma science ne pouvant me rassurer contre les artifices d'un homme qui semblait m'avoir découverte, je quittai l'Angleterre pour me réfugier au pied du Mont Apennin, & pour me cacher à sa poursuite & à tous ses projets. J'y pris cette forme d'extrême décrépitude où l'on m'a vue; mais toutes mes précautions furent inutiles, le perfide fit tant qu'il m'enleva mon couteau.

Vous savez une partie de ce qui m'est arrivé depuis : vous savez le sujet de ces gaines universelles qui m'ont fait donner le nom de la Mere aux gaines : vous savez aussi ce qui m'attira en France. Je suis instruite de ce qui vous est arrivé depuis deux jours; & c'est pour vous offrir tout le secours de mon art, joint au vôtre, que je viens ici. Le perfide Merlin, chassé de l'Angleterre, a non seulement trouvé azyle à la Cour de Pépin, mais sa nouvelle faveur l'a mis en possession de la Principauté de Noisi. C'est-là qu'il a élevé son fils dans la même crainte de votre voisinage, que vous avez toujours eue du sien. Vous voyez que les astres se sont moqués de toutes les précautions que vous avez prises l'un & l'autre pour éloigner deux cœurs dont la tendresse devoit être si fatale à leur union. Le Livre dont je vous ai parlé, m'a instruite de toutes ces choses, & me promet la possession du Trésor

que

que Merlin m'a volé. Je ſais le moyen de rappeller ſon fils des portes du trépas à la vie; & ce n'eſt qu'en lui rendant ce fils, que cet Enchanteur ſe réſoudra à me rendre mon couteau. C'eſt maintenant à vous à m'apprendre par quel hazard il a pu échapper de ſes mains pour égorger ſon fils, & pour tracer enſuite les caracteres que j'ai lus ſur le marbre de votre ſalon.

Le Druïde pénétré de ſon affliction, ne pouvant plus ſe contraindre, & ſentant de plus le beſoin qu'il pouvoit avoir de la Magicienne, ſe jetta alors à ſes genoux, & en les arroſant de ſes larmes, il lui conta naturellement l'état préſent des choſes.

Quoi! s'écria la Mere aux gaines, le Prince de Noiſi a diſparu dans la Fontaine? Le Berceau d'Alie en paroiſſant au-deſſus de l'eau a été enlevé par Merlin? car, n'en doutez point, c'eſt lui-même qui vous a fait le vol; & de plus votre fille eſt perdue. Que de malheurs! ajouta-t-elle. La perte d'Alie qui vous eſt la plus ſenſible de tous, me fait trembler pour vous, puiſque vous ne la trouverez qu'en retrouvant ſon berceau: & comment l'eſpérer, votre plus cruel ennemi en étant poſſeſſeur? & cet ennemi eſt Merlin, qui, malgré mes ſoins & mes précautions, m'enleva mon couteau. En diſant ces mots quelques larmes échapperent à la Magicienne, & ſon pénétré de douleur, elle répéta ces vers le couteau lui avoit tracés dans la forêt:

Jeune Beauté, gardez-moi bien,
Et je vous garderai de même.

Et ce que tu me recommandois, continua-t-elle, précieux Tréſor que j'ai tant appréhendé de perdre, dont j'ai regretté la perte avec des remords ſi cuiſans, & qui ne finiront jamais. Hélas! que ne puis-je faire de plus pour te conſerver? Que ne

me gardois-tu de même ſelon ta promeſſe, quand le Chariot enchanté vint ſe préſenter à mes yeux dans les déſerts de l'Apennin?

Le Druïde, à ce redoublement de douleur que témoigna la Mere aux gaines, crut ne pouvoir mieux prendre ſon temps, pour lui apprendre que ce couteau ſi précieux & ſi regretté étoit en ſa puiſſance, qu'en lui offrant de le lui remettre entre les mains. Elle fut ſi tranſportée de raviſſement à cette nouvelle, qu'elle penſa s'en évanouir. Le Druïde la conduiſit à la ſtatue de Cléopâtre, oubliant qu'il n'avoit plus cette Bague qui pouvoit ſeule la faire ouvrir. Il reſta donc tout court vis-à-vis de la ſtatue & de la Magicienne, à qui il avoua qu'en perdant ſa fille il avoit auſſi perdu ſon Taliſman qu'elle avoit au doigt: il lui apprit que cette Bague étoit la ſeule clef qui pouvoit ouvrir la ſtatue qui renfermoit ſon couteau. La Magicienne deſeſpérée réſolut de mettre toute ſa ſcience en uſage, pour triompher des obſtacles qui s'oppoſoient à ſon bonheur. Elle dit au Druïde d'ordonner à Poinçon d'aller ſous toutes ſortes de formes chercher Alie, tandis qu'elle s'occuperoit du ſoin de faire retrouver le Berceau.

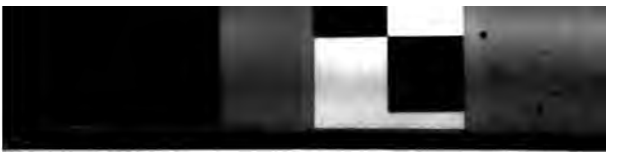
Revenons donc à la belle Alie, que nous avons laiſſée ſe jettant à corps perdu entre les bras du Géant. Cette ſituation m'auroit donné de l'inquiétude pour toute autre qu'Alie; mais grande étoit la vertu des Taliſmans antiques, & plus grande encore la foi de ceux qui y croyoient. La charmante Alie qui penſoit courir après l'ombre de ſon cher Amant, s'étoit attendue à n'embraſſer que l'air; mais quelle fut ſa ſurpriſe de ſe trouver entre les bras d'un corps ſolide & raiſonnablement épais! Sa frayeur lui rendit d'abord toute ſa raiſon. Alors voyant avec horreur le danger où elle venoit de ſe jetter elle-même, elle fit mille cris & mille efforts pour ſe débaraſſer du Géant, qui loin de lâcher

ſa proye, la porta dans ſon quartier, ſans qu'elle eût ſeulement touché pied à terre. Quel effroi s'empara de ſon ame, quand elle ſe vit renfermée, & qu'elle vint à ſonger que dans un même jour elle avoit poignardé l'objet de toute ſa tendreſſe, & qu'elle ſe trouvoit au pouvoir d'un monſtre qu'elle déteſtoit! Le Géant lui demanda pourquoi elle avoit tant fait de cris en nommant le Prince de Noiſi. Elle lui dit que c'étoit pour l'avoir tué de ſa propre main. Le Géant vouloit l'embraſſer pour la remercier; mais s'étant défendue de cette marque de ſa reconnoiſſance, il lui demanda ce qu'étoit devenu ſon Bélier. Il eſt mort, lui repliqua-t-elle, c'eſt moi que l'ai aſſaſſiné. Malheureux Prince de Noiſi! s'écria-t-elle, c'eſt moi, qui ſous la.... Le Moulineau tranſporté de fureur, ſans donner à Alie le temps d'achever, & ſans conſulter ſon amour pour elle, lui donna un ſoufflet qui la renverſa à ſes pieds, & fut tenté de lui couper la tête, pour venger le meurtre qu'elle venoit d'avouer. Elle fut ravie d'être battue, tant elle craignoit un meilleur traitement. Malheureuſe, lui dit le Géant en la relevant rudement, voi ce que te coûte ta perfidie? Sans l'aveu que tu viens de me faire, je t'aurois dès cette nuit reçu tout botté dans mon lit; mais ne crois pas échapper à ma vengeance, s'il eſt vrai que tu ayes tué mon Bélier: je vais t'enfermer dans ſa chambre, & enſuite je m'informerai de la vérité. Tremble ſi mon Favori n'eſt plus. Ton Pere ſera ma premiere victime; & quand je ſerai las de t'avoir fait ſervir à mes amuſemens, je t'enterrerai toute vive.

Après avoir prononcé cette effroyable ſentence, le Géant renferma Alie dans la petite cabane de défunt le Bélier, où il lui donna le temps de faire des réflexions, tandis qu'il ronfla juſqu'au jour. Dès qu'il parut, le cruel Moulineau ſe mit en campagne; & la malheureuſe Alie qui ne craignoit rien

tant que l'exécution de l'arrêt prononcé contr'elle, songeoit par quel genre de mort elle pourroit prévenir ce malheur. Comme elle regardoit de tous côtés, elle vit le nom d'Alie gravé par-tout sur les murailles. Elle ne douta point que ce ne fût de la façon du fidéle & délicat Bélier; & ce fut pour elle un nouvel accroiſſement à ſa douleur, qui fut interrompue à la vue de ce Livre qu'elle avoit jetté de la fenêtre du Druïde au Prince de Noiſi. Pour le ramaſſer, elle s'appuya de la main contre la porte de la cabane; & dès que la Bague l'eut touchée, cette porte s'ouvrit. Vous croyez bien que l'étonnement d'Alie fit place à l'empreſſement qu'elle eut de ſaiſir une ſi heureuſe occaſion de ſe ſauver tenant ſon Livre; mais elle ſe garda bien de tourner ſes pas vers le jardin de ſon Pere, où elle ſavoit que le Géant étoit allé. Ce fut donc pour éviter ſa rencontre, qu'elle prit un aſſez grand détour; & après avoir marché aſſez long-temps, elle apperçut un bois où elle ſe jetta pour y attendre la nuit. Ce bois faiſoit une partie de la forêt de Noiſi. Dès qu'elle y fut aſſez avancée pour s'y croire en ſûreté, elle ſe laiſſa tomber au pied du premier arbre, accablée de douleur, d'épouvante, & de laſſitude. Elle ſe ſeroit donnée moins de tourment, ſi elle avoit pu s'imaginer ce qui ſe paſſoit ailleurs.

Le petit Poinçon, ayant pris exactement la forme du Bélier, étoit ſorti de chez le Druïde environ en même temps que le Géant ſortoit de ſa demeure. Ils ne manquerent pas de ſe rencontrer; & d'auſſi loin que le Seigneur Moulineau apperçut ſon cher Favori, il ſe repentit du mauvais traitement qu'il avoit fait à la belle Alie. Il courut à lui plein de joye, ne doutant pas qu'il ne le vînt chercher pour le mettre en poſſeſſion du reſte des Tréſors de ſon ennemi; mais il fut fort ſurpris de voir que ſon favori le Bélier, au lieu de l'attendre, fuyoit d'un autre côté. Il eut beau l'appeller & le mena-



menacer en courant après, le Bélier fuyoit toujours. Cette fuite de l'un & cette pourſuite de l'autre, par le terrein le plus difficile que le petit Poinçon pouvoit trouver, dura ſi long-temps, que le Géant ſe rendit; & après un vaſte détour, ſe voyant aſſez près de ſon quartier, il réſolut d'aller prendre ſon grand cheval, pour avoir raiſon du déſerteur qu'il avoit ſi long-temps & ſi inutilement pourſuivi.

Dès que le Géant eut lâché priſe, le Bélier partit à toutes jambes; & après avoir parcouru tous les lieux à la ronde ſans rien trouver, il parvint avant le coucher du ſoleil, à cet endroit de la forêt de Noiſi que la pauvre Alie avoit pris pour ſa retraite. Il la trouve dans le moment que déſaiſant de la plus belle jambe du monde la plus belle jarretiere de l'Univers, elle alloit étrangler au premier arbre la créature la plus charmante & la plus déſolée qui fut jamais. La préſence du Bélier prévint le funeſte effet de ſon deſeſpoir. Rien ne peut exprimer ſon étonnement & ſa joye à cette vue. Eſt-ce toi? s'écria-t-elle en l'embraſſant, eſt-ce toi, mon cher Prince? Eſt-ce toi que je revois ſous cette figure odieuſe qui m'a ſi cruellement abuſée? Le petit Poinçon pleuroit, tandis qu'elle lui tâtoit le côté, pour chercher la bleſſure qu'elle lui avoit faite. Il balançoit à ſe découvrir, s'affligeant de lui ôter la joye que lui cauſoit cette illuſion; mais il fallut pourtant reprendre ſa véritable forme, & voyant l'affliction que la tendre Alie en eut; il la conjura de ſe calmer, en lui diſant qu'elle devoit beaucoup eſpérer du ſecours que lui promettoit la Mere aux gaines, dont il lui apprit l'arrivée. Alie ſe laiſſant aller aux diſcours flatteurs de Poinçon, prit le parti de le ſuivre pour ſe rendre chez ſon Pere.

Pendant qu'ils marchoient, l'aimable Poinçon qui s'étoit chargé du Livre, pour en débaraſſer

Alie, lui dit : Ma belle Maîtreſſe, ſi vous ſaviez la joye que vous allez cauſer au Druïde Monſeigneur, en lui rapportant ce Livre, vous en ſentiriez moins de douleur. Il eſt rempli des plus beaux ſecrets de la Nature, & des plus jolies hiſtoires du monde. Je vais pour vous faire trouver le chemin moins ennuyeux, & pour diſtraire votre affliction, vous en conter une, car mon Maître me le laiſſoit lire quelquefois : pour lui, il ne s'eſt jamais amuſé à lire les contes dont il eſt rempli.

Il y avoit autrefois un Druïde en Baſſe-Bretagne qui s'appelloit Gaſpard le ſavant. Il l'étoit à tel point, qu'il avoit fait un gros Livre, où toute la ſcience du monde étoit renfermée. Il avoit auſſi inventé un langage nouveau, compoſé de fleurs, de plantes, & de planetes, & je ne ſais de combien d'autres choſes. Or ce Gaſpard le ſavant avoit un fils ſi beau, qu'il devint amoureux de lui-même. Il n'avoit point de plus grand plaiſir que celui de paſſer les journées entieres à ſe mirer dans l'eau; ce fut pour cela que ſon Pere l'appella Narciſſe. Cependant il étoit ſi affligé de la folie de ſon fils, qu'il le fit venir un jour dans ſon laboratoire, & après l'avoir bien grondé de ſon impertinente coquetterie : Mon fils, lui dit-il, tu ne ſerois jamais bon à rien, ſi je te gardois auprès de moi; c'eſt pourquoi je vais te donner une commiſſion qui te fera voir le monde, mais c'eſt à condition que tu ne te verras jamais toi-même : car, ſi jamais tu te regardes dans l'eau tu deviendras ſi effroyable, que tu auras horreur de ta figure; & ſi ce malheur arrive, il n'y aura que celle qui pourra lire & entendre ce qui eſt écrit dans mon Livre, qui pourra te rendre cette beauté qui t'a tourné la tête, & que tu mépriſeras alors pour en aimer une autre. De plus, en reprenant ta premiere beauté, toute ma ſcience te ſera communiquée, ainſi qu'à celle entre les mains de qui doit tomber mon Livre, ſi elle

peut

peut comprendre un langage inventé par moi ſeul. Ecoute ce que je vais te dire. Il y a dans le monde une forêt, & dans cette forêt il y a un arbre difficile à trouver, & dans cet arbre il y a une gaine d'or, & d'un or qui ne ſe fondra point, comme fera tout autre or, en touchant le couteau que je vais te donner: c'eſt cette gaine qu'il faut que tu cherches, que tu trouves, & que tu me rapportes. A ces mots il lui donna le couteau, l'embraſſa tendrement, & le fit partir. Mais il ne l'eut pas plutôt perdu de vue, qu'il ſe repentit de l'avoir éloigné de lui; & agité des craintes que lui donnoient les périls qui menaçoient un fils chéri, il mourut peu de temps après le départ de Narciſſe.

Narciſſe, pour obéir aux ordres de ſon Pere, parcouroit tous les bois, & viſitoit, mais inutilement, tous les arbres de ces bois pour trouver une gaine à ſon couteau. L'hiſtoire dit qu'il fut bien trois ans à faire vingt lieues, tant il s'amuſoit à parcourir toutes les forêts qui ſe trouvoient ſur ſon chemin. Au bout de ces trois années, il parvint à la Cour du Prince Koralioſmadée qui régnoit pour lors en Bretagne; mais, comme ce n'étoit pas dans les Cours des Princes qu'il devoit trouver cette gaine qu'il cherchoit, il n'en approcha qu'autant qu'il falloit pour viſiter les bois qui en étoient les plus proches. Il en vit un fort agréable, preſqu'entouré d'une riviere dont l'onde étoit plus claire que le criſtal. Il falloit la paſſer pour aller dans la forêt; mais en la traverſant, la curioſité de voir ſi les fatigues de ſes voyages n'avoient rien diminué de ſa beauté, l'emporta ſur toutes les menaces de ſon Pere, & il ſe pencha vers la ſurface de l'eau. Quelle fut ſa ſurpriſe, lorſqu'au lieu d'y voir le viſage du beau Narciſſe, il vit celui d'un gros Hibou! Le cri d'horreur qu'il en fit, l'effraya bien plus, puiſque ce fut celui d'un vrai

Hibou, & avant qu'il en pût faire un ſecond, il le devint depuis les pieds juſqu'à la tête. Son jugement lui reſta cependant, mais il en avoit ſi peu que ce n'étoit pas la peine de le lui ôter. Il perdit la vue dans ce moment, & penſa s'en déſeſpérer: il la recouvra dès que la nuit fut venue, & ſe réfugia dans les bois. Le malheureux Naſicien y menoit un triſte vie, ſe cachant tout le jour dans le creux d'un arbre, & paſſant les nuits à ſe pourrir de quelques ſouris, & à chercher la gaîne du couteau qu'il avoit toujours ſoigneuſement gardé. Il chercha tant, qu'il trouva l'arbre par l'éclat dont brilloit au milieu des ténébres cette merveilleuſe gaîne; mais il ne put jamais parvenir à la tirer de l'arbre, ni d'y mettre ſon couteau. Il paſſoit une partie des nuits à ſe tourmenter pour venir à bout de l'un ou de l'autre; mais tout ce qu'il put faire, fut de cacher ſon couteau dans le même arbre tout auprès de la gaîne. Enfin je ne me ſouviens plus par quel hazard une certaine Princeſſe le tira d'un grand embarras. Cette Princeſſe étoit ſi belle, qu'il en devint amoureux. Elle ſe promenoit ſouvent dans ce bois, mais il avoit le malheur de ne la voir que lorſqu'elle y reſtoit juſqu'à la nuit. Ce fut pendant une des nuits, que s'étant endormie auprès de l'arbre où étoit le Hibou qui contemploit ſa beauté, un Sauvage la réveilla par quelque inſulte. L'amoureux Hibou eut recours à ſon couteau, & la ſauva je ne ſais plus comment; mais en la ſauvant il perdit ſon couteau, & cette Beauté l'emporta. La perte de ce Tréſor auroit deſeſpéré le Hibou, s'il n'étoit reſté entre les plus belles mains de l'Univers. Cette charmante Princeſſe en eut bientôt connu toutes les vertus. Etant un jour reſtée juſqu'à la nuit dans ce bois, elle mit la pointe de ſon couteau ſur une pierre unie. Le fidéle Hibou s'étoit mis auprès d'elle ſans qu'elle s'en fût apperçue. Le couteau écrivit:

crivit tout ſeul, comme il avoit coutume de faire; & voici ce qu'il écrivit:

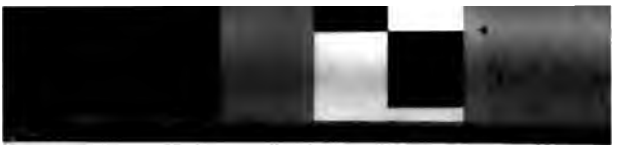
Belle Princeſſe au beau Couteau,
Plumez, plumez-en l'Oiſeau.

A peine cette charmante Princeſſe avoit-elle été en poſſeſſion du couteau, qu'elle avoit juré de ſuivre en tout ce qu'il traceroit de faire. Voulant obéir aux ordres qu'elle en recevoit dans ce moment, elle tourna la tête pour chercher le Hibou. Sa joye fut extrême de le voir à ſes côtés: elle le ſaiſit d'abord, & ſe mit à le plumer avec ſon couteau, non ſans quelque remord de lui faire un ſi mauvais traitement, après le ſervice qu'elle en avoit reçu. A meſure qu'elle le plumoit, le beau Narciſſe reprenoit ſa premiere figure. La Princeſſe ne fut point effrayée de ce prodige; & l'hiſtoire dit que, quoiqu'il reſtât nud en lui ôtant ſes plumes, elle ne lui en laiſſa pas une ſeule. Il ſe ſentit tout d'un coup rempli de toute la ſcience de feu Gaſpard le ſavant ſon Pere; c'eſt pourquoi demandant permiſſion à la Princeſſe de ſe rendre inviſible, il lui promit de ſe rendre le lendemain ſous un berceau dans un des jardins du Prince ſon Pere. Ce fut-là qu'elle fut enchantée de cette beauté dont il ne faiſoit plus de cas; ce fut ſous ce berceau heureux, ſecret témoin de leur bonheur, qu'ils ſe marierent, & qu'ils ſe communiquerent leurs ſciences & tous leurs ſecrets. Il lui donna celui de ne jamais paroître vieille, & de ne jamais mourir: il la fit jurer enſuite de ne ſe jamais défaire de ſon couteau, à la poſſeſſion duquel leur bonheur commun étoit attaché, & de ne jamais parler, ni de ſon avanture, ni de leur union. Ils menerent long-temps la vie la plus heureuſe du monde, ſans qu'on s'en apperçût, par le ſecret que l'heureux Narciſſe avoit de ſe rendre inviſible. Il l'avertit qu'il étoit inutile de ſe

tourmenter pour tirer la gaine d'or de l'arbre où elle étoit, puiſque ce miracle étoit réſervé à un autre; que cependant la poſſeſſion de ce couteau ne pouvoit être aſſurée que par celle de la gaine. Je ne ſais plus pour quelle raiſon ils quitterent leur Pays; mais, après avoir voyagé par tout le Monde, Narciſſe toujours inviſible, & la Princeſſe toujours auſſi belle qu'il lui plaiſoit de l'être, ils s'établirent quelque part auprès d'une montagne. Se promenant un jour, la Princeſſe vit deſcendre du haut de cette montagne un chariot lumineux: de ce chariot ſortit un Enchanteur qui lui fit voir la gaine de ſon couteau, & qui ſe mettant à genoux devant elle, lui dit qu'il l'avoit long-temps cherchée pour lui donner ce Tréſor, inutile dans toutes autres mains que dans les ſiennes. Il ajouta qu'il n'y avoit que lui qui pût y mettre le couteau. La Princeſſe fut ſi charmée en recevant la gaine d'or, que ſans ſonger au riſque qu'elle pouvoit courir, elle donna ſon cher couteau pour l'y placer; mais l'Enchanteur ne l'eut pas plutôt entre les mains, qu'il diſparut.

Je vous ennuyerois, ma belle Maîtreſſe, ſi je vous diſois le déſeſpoir où tomba l'étonnée Princeſſe, de ſe voir dans les mains l'inutile gaine du couteau qu'elle venoit de perdre. Mais que devint-elle, & quelle fut ſa douleur, lorſque revenant pour conter ſon avanture à ſon cher Narciſſe, elle ne le trouva plus? Elle paſſa des temps infinis à le chercher par toute la Terre, ſans en avoir des nouvelles, non plus que de ſon couteau; car ce n'eſt qu'en le retrouvant qu'elle doit revoir ſon cher Epoux. Elle revint au même Pays où elle avoit perdu tout ce qu'elle avoit de plus précieux. C'eſt dans ces lieux que le déſeſpoir ayant aigri la bonté de ſon naturel, elle ſe mit à faire tous les maux les plus affreux à deux Amans dont je vous conterai l'hiſtoire quand la fin de vos malheurs vous aura rendu l'eſprit plus diſpoſé à l'écouter.

Le

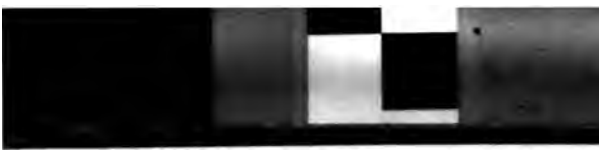


Le petit Poinçon, en finiſſant ſon récit, s'apperçut qu'il s'étoit égaré dans la forêt; mais quelque chemin qu'il pût prendre pour retrouver celui des jardins du Druïde, jamais il n'en put venir à bout: il fallut céder à la puiſſance inviſible qui le conduiſit avec la belle Alie juſqu'au milieu du Palais de Noiſi.

Ils y arriverent dans le temps que l'Enchanteur Merlin ordonnoit l'appareil des derniers devoirs qu'il vouloit rendre à ce fils bien aimé. Tout y étoit rempli de gémiſſemens. Le corps du beau Prince, par une communication ſouterreine, étoit paſſé de la Fontaine du Berceau dans celle qui faiſoit le principal ornement des jardins du Palais de Noiſi. Ce beau corps étoit étendu ſur un amas de fleurs auprès du bucher qu'on avoit élevé pour le brûler, & le Berceau verd orné de guirlandes de ces mêmes fleurs étoit à ſes pieds. Ce ſpectacle mit la tendre Alie hors d'elle-même: elle cacha pourtant ſon deſeſpoir au petit Poinçon, pour qu'il ne l'empêchât pas de ſe jetter, comme elle méditoit, au milieu des flammes qui devoient dévorer le corps de ſon Amant. Poinçon qui s'étoit vu entraîner malgré lui dans un autre lieu que celui qu'il cherchoit, s'étoit caché derriere une paliſſade avec Alie, ne pouvant obtenir d'elle de fuir ce triſte & cruel ſpectacle. Tout étant prêt pour la cérémonie, l'inconſolable Merlin fit placer le corps du Prince au haut du bucher, environné de gommes & de parfums les plus délicieux de l'Arabie: il fit mettre le Berceau verd à ſes pieds, & hauſſant un flambeau qu'il tenoit, il leva les yeux au Ciel, en diſant: Inhumaine Alie, Beauté funeſte à mon repos, & encore plus funeſte au plus fidéle des Amans, viens aſſouvir ta cruauté, par le plaiſir de voir conſumer la victime que tu as immolée à ta rage! Mais tremble, frémis des horreurs qui t'environneront par-tout lorſque ton Berceau ſera réduit en cendres. En achevant ces mots, il alloit mettre le feu au bucher, & la mal-

heureuſe Alie partoit déjà pour s'y précipiter, quand des cris qu'on entendit en l'air, firent lever les yeux à tout le monde. Merlin s'arrêta, & quelques momens après il vit deſcendre la Mere aux gaines dans ſon char avec le Druïde. Ah! ma belle Maîtreſſe, s'écria Poinçon, courons au-devant de la Mere aux gaines; la voilà qui vient ſans-doute à votre ſecours avec le Druïde votre Pere. Dès que la Magicienne fut deſcendue de ſon char, elle ôta le flambeau des mains de Merlin, & le Druïde ôta la bague du doigt de ſa fille pour la donner au petit Poinçon, avec ordre d'aller chercher en toute diligence le couteau enchanté, ſans oublier cet or précieux qui lui ſervoit de gaine. Merlin, en voyant la Mere aux gaines, ſentit de la joye & de la crainte: Il ſavoit les juſtes reproches qu'il méritoit de ſa part, & il ſavoit ce qu'elle pouvoit en ſa faveur. Tandis que la Magicienne faiſoit quelques plaintes à Merlin, & que Merlin lui faiſoit beaucoup d'excuſes, en la ſuppliant de faire céder la vengeance à la généroſité, on vit arriver le petit Poinçon tout rayonnant de lumiere par l'éclat de l'or & du couteau qu'il portoit. La Mere aux gaines treſſaillit, & penſa s'évanouïr de joye à cette vue. Elle le reçut des mains du Druïde. Alors élevant ſa voix: Que l'on deſcende le Prince du bucher, dit-elle. Il n'a point encore vu les ſombres bords de l'Acheron; ce couteau ne fut jamais fatal qu'aux criminels & aux ſcélerats. Mais pourquoi allonger ce récit par des circonſtances ennuyeuſes au dénouement de l'Hiſtoire? Toutes les perſonnes intéreſſées à cette avanture avoient leur compte; la Mere aux gaines ſon couteau, le Druïde ſon Livre, & Alie ſon Berceau. Notre Héros qui n'étoit que dangereuſement bleſſé, ſe trouvoit entre les mains de trois perſonnes dont l'art étoit capable de reſſuſciter tous les Héros morts depuis le Grand Cirus; & ces trois perſonnes uniſſant leur pouvoir en faveur du beau

Prin-



Prince de Noiſi, il eſt aiſé de penſer qu'il fut rendu à la belle Alie avec plus de charmes, plus d'agrémens, & plus de tendreſſe que jamais. La naiſſante Aurore éclaira cette eſpece de réſurrection, & le Soleil qui s'étoit couché la nuit précédente ſur des lieux remplis de deuil & d'affliction, les vit à ſon retour remplis de la joye la plus vive.

Ce fut au milieu de cette joye, que le Géant Moulineau, monté ſur ſon cheval énorme, ſonna trois fois du cors à la porte du Château, pour demander ſa Priſonniere & ſon Bélier, ou pour défier au combat tous les habitans du Château, au cas qu'on le refuſât. L'Amant d'Alie qui vouloit ſe ſignaler à ſes yeux, accepta le défi, & lui fit dire que le Prince de Noiſi, nouvellement arrivé d'un long voyage, lui donnoit un rendez-vous à trois jours de-là, ſur le pont élevé par ſon Bélier, pour y vuider leur querelle, & s'y diſputer la gloire d'être à la charmante Alie.

Cette charmante Alie, dans les tranſports que lui cauſoit ce changement inopiné dans ſa fortune, ſentoit mille fois plus d'amour pour le Prince de Noiſi ſous ſa figure naturelle, qu'elle n'avoit ſenti de haine pour lui ſous celle du Bélier. Ce fut à lui, comme le Prince le plus ſpirituel & le plus galant de ſon temps, à trouver des expreſſions dignes de lui en marquer ſa reconnoiſſance, & capables de lui faire oublier ſes malheurs paſſés. Alie, auſſi curieuſe que tendre, voulut ſavoir de ſon Amant comment il étoit devenu Bélier. Le Prince lui dit que s'étant laiſſé aller à ſes rêveries la nuit qu'elle lui avoit jetté le Livre, elles l'avoient inſenſiblement conduit juſqu'au bord de la Seine; que le jour commençant à paroître, il avoit eu la curioſité de l'ouvrir; qu'il n'y avoit trouvé que les ſignes du Zodiaque; que s'étant appliqué à conſidérer celui du Bélier, il n'avoit pu s'empêcher de lire ce qui étoit deſſous; qu'à la troiſiéme lecture de ces paroles

myſtérieuſes, il s'étoit vu tout d'un coup transformé en Bélier. Il eſt inutile, pourſuivit-il, de vous parler de mon étonnement & de mon déſeſpoir. J'étois encore dans le premier mouvement de l'un & de l'autre, quand le Géant arriva, dont la meute m'auroit étranglé, s'il n'eût par hazard trouvé quelque choſe à ma figure qui lui plut. Je n'ai point quitté ſon ſervice depuis ma métamorphoſe. Cependant ce Livre dont je déchiffrois tous les jours quelque choſe malgré ſon obſcurité, me faiſoit eſpérer que je pourrois, par ſon ſecours, reprendre ma premiere figure. C'eſt par ſon moyen que j'ai ſu en un inſtant élever le pont; par ſon ſecours encore je me rendis inviſible le jour que je répondis aux regrets de la belle Alie; & c'eſt enfin par lui que j'avois ſu que l'or liquide dont le Druïde étoit en poſſeſſion, me délivreroit de mon enchantement auſſitôt qu'on m'en auroit touché. Voilà, belle Alie, continua le Prince, ce qui me détermina à aller chez le Druïde votre Pere, où je ne comptois pas vous préſenter une victime: auſſi fus-je ſi conſterné des marques d'indignation que vous me donnâtes avant de me frapper du couteau, que j'en reçus le coup avec aſſez d'indifférence.

La fin de ce récit renouvella les regrets & les douleurs d'Alie; mais la préſence de ſon cher Prince l'eut bientôt conſolée, ſur-tout quand elle entendit Merlin & le Druïde convenir enſemble, qu'elle ſeroit unie au Prince de Noiſi dans trois jours.

Ce jour heureux étoit auſſi celui qu'on avoit marqué pour le combat; & malgré les allarmes de la belle Alie, qui ne comprenoit pas trop comment un homme bien amoureux pouvoit vouloir ſe battre le jour même qu'il devoit poſſéder ce qu'il aimoit; malgré, dis-je, toutes ſes inquiétudes, le beau Prince de Noiſi tint ſa parole.

Vous ne doutez pas, Mademoiſelle, que ce combat ne finit, comme finiſſent toujours les combats

des

des Géans avec les Héros ? Le Seigneur Moulineau fut renverſé à la premiere courſe, & culbutant de l'endroit le plus haut du pont juſqu'au fond du foſſé, il ſe caſſa le cou ſans être regretté des ſpectateurs. Jamais noces ne furent célébrées avec tant de magnificence, & jamais mariés ne furent ſi contens.

Voilà ce que le ſavant M..... a pu découvrir de ces Avantures, & voici ce qu'il ajoute ſur le jugement du nom dont vous avez ſouhaité d'être informée :

Ce lieu qui s'appelloit autrefois Pont d'Alie
Dans l'antique tradition,
De Moulineau prenant le nom,
Voyoit ſa gloire enſévelie
Avec le Géant ſon Patron;
Et quoiqu'elle ſoit rétablie
Dans l'agrément du premier ſon,
Un reſte de corruption
Le fait appeller Pontalie.

HISTOIRE
DE
FLEUR-D'EPINE,
CONTE.

LA DERNIERE NUIT.

LA belle & malheureuſe Scheherazade, par ſon récit avoit fini la neuf cens quatre vingt-dix-neuvieme nuit depuis ſon mariage; & le Sultan fidéle à ſa prudente habitude, étoit ſorti du lit avant le jour pour ſe rendre au Conſeil avant ſes Miniſtres.

Dès qu'il fut ſorti, Dinarzade qui, quoiqu'un peu prompte, étoit la meilleure fille du monde, ſe mit à dire à la Sultane: Vous avez beau dire, ma Sœur, il faut que vous ſoyez la plus ſotte bête de l'Univers, ſauf le reſpect de votre rang, de votre érudition, & de votre belle mémoire, pour vous être aviſée de rechercher en mariage un animal d'Empereur qui, depuis deux ans que vous lui contez des fables, ne s'eſt aviſé d'autre choſe que de les écouter; & des fables qui ne ſeroient rien ſans la maniere vive & légere dont vous les contez. Cependant je vous vois à la fin de votre Recueil, & par conſéquent bientôt à la fin de vos jours. L'hiſtoire que vous venez de lui conter eſt ſi miſérable, qu'il n'a fait que bâiller, & moi auſſi, pendant ce long récit. Ma patience à vous tenir com-

compagnie depuis ſi long-temps, eſt une preuve ſuffiſante de ma tendreſſe; mais je n'en puis plus, & vous trouverez bon, s'il vous plaît, que je m'abſente cette nuit, pour donner audience au Prince de Trébizonde. S'il s'ennuye auprès de moi, du moins ne me coupera-t-il pas la tête pour avoir paſſé la nuit ſans lui en faire un conte. Je vous conſeille donc d'amuſer votre bénêt de Mari par celui de la Pyramide & du Cheval d'or, qui vaut tous ceux que vous lui avez faits. Je ne manquerai pas de me rendre ici le lendemain; & dès que le Sultan ſe ſera mis au lit, avant que de vous y mettre, jettez-vous à deux genoux, feignez quelque indiſpoſition ſubite, & conjurez bien humblement ce vilain boutreau de trouver bon que je l'entretienne pour la derniere fois au lieu de vous. Dites-lui bien que c'eſt pour la derniere fois, puiſque vous ne demandez grace qu'à condition que ſi l'hiſtoire que je lui conterai, n'eſt pas plus extraordinaire que toutes celles que vous lui avez faites, il n'aura qu'à vous étrangler dès le lendemain; mais auſſi qu'il vous donnera la vie, en cas qu'il m'interrompe avant la fin de mon récit. Je crois qu'il ne refuſera pas ces conditions; car vous ſavez qu'il eſt tellement attentif, quelques pauvretés qu'on lui diſe, qu'il ne vous a jamais interrompue dans aucun de vos contes.

Ces conventions auroient allarmé toute autre; mais la merveilleuſe Scheherazade, à qui l'étude de la Philoſophie avoit appris à ne point craindre la mort, y conſentit.

Elle amuſa donc ſon Seigneur pendant la derniere des mille nuits, par le Conte du Cheval d'or & de la Pyramide; & dès que la ſuivante fut venue, que le Sultan ſe fût mis au lit, & qu'elle eut obtenu que ſa ſœur parleroit pour elle, aux conditions que nous venons de dire, la prudente Dinarzade

zade les fit ſigner au Prince, & commença ſon récit de cette maniere :

Très-illuſtre, très-religieux, & très-clément Empereur, qui, n'écoutant que les Loix de la Juſtice & la bonté de votre naturel, étranglez toutes vos Femmes en haine de la premiere, & qui noblement irrité de ce que tant de Négres & de Muletiers étoient au ſervice de cette Impératrice d'heureuſe mémoire, ſacrifiez tant de Beautés innocentes à la mémoire d'une Beauté coupable, que diriez-vous, Seigneur, vous qui paſſez pour le plus ſecret de tous les Princes, & dont les Miniſtres ſont les plus impénétrables de tous les Miniſtres, que diriez-vous de votre Eſclave, ſi elle vous informoit de ce qui s'eſt aujourd'hui paſſé dans votre Conſeil ? Tarare, dit le Sultan. C'eſt juſtement cela, pourſuivit Dinarzade, & vous l'allez voir par ce récit. Ecoutez-moi bien, & ſur-tout ſouvenez-vous de votre promeſſe.

HISTOIRE
DE
FLEUR-D'EPINE.

A Deux mille quatre cens cinquante-trois lieues d'ici eſt un certain Pays qui s'appelle Cachemire, beau par excellence. Dans ce Pays régnoit un Calife. Ce Calife avoit une fille, & cette fille un viſage; mais on ſouhaita plus d'une fois qu'elle n'en eût jamais eu. Sa beauté fut ſupportable juſqu'à quinze ans, mais à cet âge on ne pouvoit plus y durer. C'étoit la plus belle bouche du monde: ſon nez étoit un chef-d'œuvre; les lys de Cachemire, mille fois plus blancs que les nôtres, paroiſſoient ſales auprès de ſon teint; & la roſe nouvelle paroiſſoit impertinente, lorſqu'elle paroiſſoit auprès de l'incarnat de ſes joues.

Son front étoit unique en ſon eſpece à l'égard de ſa forme & de l'éclat: ſa blancheur étoit relevée par une pointe que formoient des cheveux plus noirs & plus brillans que du jais; ce qui lui avoit fait donner le nom de Luiſante. Le tour de ſon viſage ſembloit fait pour l'aſſemblage de tant de merveilles, mais ſes yeux gâtoient tout.

Perſonne n'avoit pu les regarder aſſez long-temps pour en démêler la couleur; car, dès qu'on rencontroit ſes regards, on croyoit être frappé d'un éclair.

A l'âge de huit ans, le Calife ſon Pere avoit coutume de la faire venir, pour ſe mirer dans ſon ouvrage, & pour faire dire mille pauvretés à ſes Courtiſans ſur ſes jeunes attraits; car dès-lors on éteignoit les bougies au milieu de la nuit, & il ne falloit point d'autre lumiere que celle de ſes petits yeux.

yeux. Mais tout cela n'étoit, comme on dit, d'enfant. Ce fut quand ſes yeux eurent pris ſa force; qu'il n'y eut plus de faillerie auprès

La floriſſante jeuneſſe de la Cour y périſſ ſérablement, & l'on portoit chaque jour e deux ou trois de ces Petits-Maîtres qui s'im qu'il n'y a qu'à loüer quand on trouve de yeux. Ainſi, quand c'étoient des hommes qu gardoient, le feu paſſoit ſubitement des ye qu'au fond du cœur, & en moins de vingt- heures on mouroit, prononçant tendreme nom, & remerciant humblement ſes beaux de l'honneur qu'on avoit de mourir de leurs

A l'égard du Beau-Sexe, il en alloit autr Celles qui ne rencontroient ſes regards que d en étoient quittes pour un éblouïſſement qui toute la vie; mais celles qui ſervoient auprè perſonne, payoient cet honneur un peu plus ſa Dame d'atour, quatre Filles d'honneur, d vieille Gouvernante, en étoient tout-à-fait ave

Les Grands du Royaume qui voyoient ét l'eſpoir de leurs familles par le feu que cet fatal allumoit, ſupplierent le Calife de voul médier à un déſordre qui privoit leurs fils du & leurs filles de la lumiere.

Le Calife fit aſſembler ſon Conſeil pour v qu'il y avoit à faire. Son Sénéchal y préſido ce Sénéchal étoit le plus ſot homme qui eût j préſidé. Le Calife n'avoit eu garde de manq faire ſon premier Miniſtre d'une tête comme ce

Dès que l'affaire fut propoſée, le Conſeil fu tagé ſur les expédiens.

Les uns furent d'avis de mettre Luiſante da Couvent, ſoutenant qu'il n'y auroit pas grand quand trois ou quatre douzaines de vieilles gieuſes avec leur Abbeſſe perdroient la vue po bien de l'Etat. D'autres dirent qu'il falloit pa ire de cachet lui fermer les yeux juſqu'à n

C

. Quelques-uns propoſerent de les lui faire cre-
adroitement qu'elle n'en ſentiroit aucun mal,
offrirent d'en donner le ſecret.
: Calife qui aimoit tendrement ſa fille, ne
a aucun de ces conſeils. Son Sénéchal s'en ap-
ut. Il y avoit une heure que le bon-homme
roit, & commençant ſa harangue avant que
yer ſes yeux : Je pleurois, Sire, dit-il, la mort
on fils le Comte, Gentilhomme d'épée, à qui
n'a de rien ſervi contre les regards de la Prin-
; on le mit hier en terre, n'en parlons plus.
aujourd'hui queſtion du ſervice de Votre Maje-
il faut oublier que je ſuis Pere, pour me
enir que je ſuis Sénéchal.
a douleur ne m'a pas empêché d'écouter les
eils qu'on vient de vous donner; & n'en dé-
e à la compagnie, je les trouve tous imperti-
. Voici le mien.
ſi depuis quelque temps [illegible] Moyer chez moi.
e ſais ni d'où il vient, [illegible]'il eſt, mais je
ien que, depuis qu'elle eſt [illegible]ci, je ne me
plus des affaires de mai[illegible] Quand mon
ait tout; quelquefois j'aye [illegible]r d'être vo-
énéchal, je ne ſuis qu'une [illegible]mpée de lui:
emme me le dit tous les [illegible]rs.
, ſi Votre Majeſté trouvoi[illegible]en de le conſul-
ur une affaire auſſi d'Hercule que celle-ci, je
erſuade qu'elle en auroit ſ[illegible]atement. Vo-
ers, mon Sénéchal. Sir le C[illegible] d'autant que
ois bien-aiſe de voir un ho[illegible] qui eût plus
rit que vous.
a l'envoya chercher; mais il [illegible]ſa de venir,
n'eût renfermé la Princeſſe & [illegible] beaux yeux.
en, Sire, dit le Sénéchal, q[illegible]es avois-je
Ho, ho, dit le Calife il en [illegible] beaucoup:
i le faſſe venir, il ne verra pa[illegible] ſa fille. Il
t pas long-temps à venir. Il n'[illegible]ra ni bien ni
ait; cependant il avoit quelque choſe d'agréa-

ble

ble dans l'air, & d'aſſez fin dans la phiſio

Parlez-lui hardiment, Sire, dit le Sénéchal tend toutes ſortes de langues. Le Calife qui ne que la ſienne, & même aſſez vulgairement, a voir rêvé quelque temps pour trouver un tou tuel: Mon ami, lui dit-il, comment vous ap vous? Tarare, répondit-il. Tarare, dit le Tarare, dirent tous les Conſeillers. Tarare, Chancelier. Je vous demande, dit le Calife, co vous vous appellez? Je le ſais bien, Sire, repli il. Eh bien? dit le Calife. Tarare, dit l'autre ſant la révérence. Et pourquoi vous appelle Tarare? Parce que ce n'eſt pas mon nom. E ment cela? dit le Calife. C'eſt que j'ai quitté mo pour prendre celui-là, dit-il; ainſi je m'appelle re, quoique ce ne ſoit pas mon nom. Il n'y a ſi clair, dit le Calife, & cependant j'aurois é d'un mois à le trouver. Et bien, Tarare, que nous à ma fille? Ce qu'il vous plaira, répondi

Mais encore? pourſuivit le Calife. Tout c vous plaira, diſoit toujours Tarare.

Bref, dit le Calife, mon Sénéchal m'a di falloit vous conſulter ſur le malheur qu'elle tuer ou de rendre aveugles tous ceux qui la dent. Sire, dit Tarare:

La faute en eſt aux Dieux
Qui la firent ſi belle,
Et non pas à ſes yeux.

Mais, ſi c'eſt un malheur que d'avoir de yeux, voici, ſelon mon petit jugement, ce faudroit faire pour y remédier. La Magicien rene ſait tous les ſecrets de la Nature: envoy quelque bagatelle d'un million ou deux; & ne vous enſeigne un reméde pour les yeux Princeſſe, vous pouvez compter qu'il n'y en a En attendant, je ſerois d'avis qu'on imagin

que coëffure d'un beau verd pour y enfermer les cheveux de Luiſante; car je me trompe fort, ſi leur éclat, joint à celui de ſes yeux, n'eſt en partie cauſe que ſes regards ſont ſi dangereux: & pour lever tous les obſtacles, ce ſera moi, ſi Votre Majeſté le trouve bon, qui conſulterai la Magicienne de votre part, puiſque je ſais ſa demeure.

Le Calife le trouva fort bon. Il fut chargé d'une bourſe de diamans brillans, & d'un demi-boiſſeau de groſſes perles pour Serene, & ſe mit en chemin malgré les regrets de Madame la Sénéchale.

Son voyage fut d'un mois, pendant lequel les yeux de Luiſante firent plus de mal que jamais. Elle ne s'étoit pas accommodée de la coëffure verte. Ce n'eſt pas qu'elle n'eût un peu amorti l'éclat de ſes yeux; mais en même temps ſon teint en avoit pris une légere teinture, qui la mit dans une telle colere qu'elle la jetta au nez de ſa Dame d'atour, après l'avoir arrachée, & ſes yeux en étoient devenus plus méchans que jamais.

Le Calife faiſoit faire, & proceſſions, & prieres publiques, pour qu'il plût au Ciel de regarder en pitié ſon pauvre Peuple, ou d'empêcher que ſa fille ne le regardât, quand Tarare revint; & voici ce qu'il dit au Calife, ſéant en ſon Conſeil:

Sire, la Magicienne Serene vous fait ſes complimens; mais elle vous remercie de votre préſent, dont elle ne veut point. Elle dit qu'elle a le ſecret de rendre les yeux de la Princeſſe auſſi traitables que ceux de Votre Majeſté, ſans leur rien ôter de leur éclat, pourvu que vous lui fourniſſiez quatre choſes. Quatre? dit le Calife; quatre cens ſi elle veut, &.... Doucement, s'il vous plaît, Sire, dit Tarare. La premiere de ces choſes, eſt le Portrait de Luiſante; la ſeconde, Fleur-d'Epine; l'autre, le Chapeau lumineux; & la derniere, la Jument ſonnante. Que diable eſt-ce que tout cela? dit le Calife. Je vais vous l'apprendre, Sire.

Serene a une ſœur qui s'appelle Dentue, preſqu'auſſi ſavante qu'elle ; mais, comme ſon art ne lui ſert qu'à nuire, elle n'eſt que Sorciere, au lieu que l'autre eſt une honnête Magicienne. Or la Sorciere enleva la fille de Serene, n'étant encore qu'une enfant ; mais à préſent qu'elle eſt grande, elle la tourmente nuit & jour pour lui faire épouſer un petit monſtre de fils qu'elle a. C'eſt cette fille qui s'appelle Fleur-d'Epine, & qui eſt au pouvoir de la Sorciere. Elle a de plus un chapeau ſi chargé de diamans, & ces diamans ſont ſi brillans, qu'ils jettent autant de rayons que le Soleil. Outre tout cela, elle a une jument qui, à chaque crin, a une ſonnette d'or, dont le ſon eſt ſi harmonieux, qu'on entend une muſique raviſſante dès qu'elle remue.

Voilà, Sire, les quatre choſes que vous demande Serene, vous avertiſſant que quiconque ſe mettroit en devoir de les enlever à Dentue, il ſeroit comme impoſſible qu'il ne tombât entre ſes mains, & que toutes les Puiſſances de la Terre ne le ſauveroient pas s'il y étoit une fois.

Le Calife & ſon Conſeil ſe mirent à pleurer, voyant par la dureté de ces conditions qu'il n'y avoit point de remede à leurs maux. Tarare en fut attendri, & s'adreſſant au Calife : Sire, dit-il, je connois un homme qui ſeroit capable de fournir la premiere demande s'il l'entreprenoit.

Quoi ! dit le Calife, peindre ma fille ? & qui eſt le fou qui oſeroit entreprendre une choſe impoſſible ?

Tarare, répondit l'autre. Tarare, dit le Calife. Tarare, dit le Sénéchal avec tout le Conſeil ; & Tarare, enfin, s'écrierent tous les galopins qui jouoient dans la cour du Palais.

Sire, dit le Sénéchal, s'il l'entreprend, il en viendra à bout. Et quand cela ſeroit, dit le Calife, qui entreprendra le reſte ? Moi, dit le téméraire Tarare, mais à condition que, lorſqu'on me nommera par hazard, on me laiſſera en repos, ſans ſe ren-

renvoyer mon nom les uns aux autres, comme autant d'échos, & que quand la Princeſſe ſera dans l'état que vous la ſouhaitez, il lui ſera permis de choiſir tel époux qu'il lui plaira.

Le Calife lui en donna ſa parole; & le Sénéchal qui aimoit à travailler, lui en expédia des Lettres patentes.

On étoit en peine de la maniere dont il s'y prendroit pour peindre un viſage qu'on ne pouvoit regarder ſans en mourir. On en fut bientôt éclairci.

C'étoit un homme qui avoit beaucoup voyagé, & qui trouva dans les curieuſes remarques qu'il avoit faites ſur chaque Pays, que dans celui des Eclipſes les gens du Pays ne faiſoient que teindre un morceau de verre de quelque couleur ſombre, pour regarder impunément le Soleil.

Il ſe fit ſur cette idée des lunettes d'un verre fort obſcur, & les ayant eſſayées contre le Soleil en plein midi, il ſe rendit chez Luiſante avec ce qu'il falloit pour la peindre.

Cette témérité la ſurprit; & pour l'en punir, elle ouvrit tant qu'elle put ſes beaux yeux. Mais ce fut en vain; car, après avoir examiné toutes les merveilles de ſa beauté à l'abri de ſes lunettes, il ſe mit à la peindre.

Perſonne ne le ſurpaſſoit dans cet Art, quoiqu'il n'en fît pas profeſſion. Son goût étoit de la derniere délicateſſe pour tout, mais perſonne ne ſe connoiſſoit ſi bien en beauté. Cependant celle de Luiſante ne fit point dans ſon cœur le progrès qu'il avoit cru. Sa taille étoit moins parfaite que ſon viſage. Cela le garantit quelque temps, mais il fallut céder à la fin. Ce fut alors qu'il mit en uſage tout l'agrément de ſon eſprit pour lui plaire. Elle ne fut pas inſenſible aux louanges qu'il donnoit à ſa beauté, tandis que ſous prétexte de l'égayer pendant une occupation où la vivacité s'aſſoupit d'ordinaire, il lui faiſoit des récits ſi agréables de ſes

voyages, qu'elle l'auroit écouté toute ſa vie. Le peu de brillant de ſa figure n'empêcha pas celui de ſon eſprit de faire le même effet, que s'il eût été le mieux fait de tous les hommes.

Elle l'aima donc, & fut fâchée que ſon portrait fût ſi-tôt fini; mais elle le fut bien plus, quand il fallut partir pour une avanture auſſi périlleuſe que celle qu'il entreprenoit.

Elle lui dit en partant, qu'il alloit travailler pour lui-même, en s'expoſant pour elle, puiſque s'il réuſſiſſoit, il lui ſeroit libre de ſe choiſir un époux; & s'il ne réuſſiſſoit pas, qu'elle n'en choiſiroit jamais.

En ces temps-là, dès qu'une Beauté ſe ſentoit de la tendreſſe, elle ſe hâtoit de le dire, & les Princeſſes en étoient tout auſſi preſſées que les autres. Tarare ſe jetta dix ou douze fois à ſes pieds, pour lui marquer un tranſport qu'il ne ſentoit pas. Il s'étonna de trouver ſon cœur ſi peu rempli de ſon bonheur; car il ſentoit bien qu'il n'aimoit pas tant qu'il le diſoit.

Le portrait de Luiſante fit l'admiration de toute la Cour. Il étoit ſi vivement peint, qu'on avoit peine à ſoutenir ſes regards, quoique ce ne fût qu'en peinture. Tarare découvrit au Calife le ſecret dont il s'étoit ſervi pour peindre ſa fille, & lui laiſſa ſes lunettes pour la voir de temps en temps, lui recommandant que ce fût rarement, de peur d'accident; mais le Calife ne profita pas de cet avis, & s'en trouva mal.

Pour faciliter ſon entrepriſe, on lui offrit de l'argent, & même des troupes; mais il refuſa l'un & l'autre, ſe recommanda ſeulement à la fortune, & ſe mit en chemin ſans autre ſecours que celui de ſon courage & de ſon induſtrie.

Tant qu'il fut ſur les Terres de Cachemire, ce ne fut que plaiſir: les fleurs naiſſoient ſous ſes pas; les pêches & les figues lui tomboient dans la bouche dès qu'il levoit la tête; les melons les plus ra-

ros

res s'offroient à lui de tous côtés; un printemps continuel rendoit l'air doux, & le ciel ſerein. Avoit-il beſoin de repos? un vaſte oranger lui préſentoit, le long d'un coulant ruiſſeau, ſon ombre fraîche & délicieuſe, tandis que les oiſeaux l'endormoient par les airs du monde les plus tendres; car il n'y avoit pas un roſſignol dans tout le Royaume qui ne ſût la muſique, ni une fauvette qui ne chantât à livre ouvert. Mais, dès qu'il eut paſſé les montagnes qui enferment de tous côtés ce charmant Pays, il ne trouva que des déſerts, ou des bois pleins de bêtes ſi ſauvages, que les tigres & les léopards ne ſont que des moutons auprès d'elles.

Il falloit pourtant traverſer ces forêts pour arriver à la demeure de Dentue.

On eût dit que ces maudites bêtes ſavoient ſon deſſein; car, au lieu de prendre la peine de venir à lui, elles ne firent que s'étendre à droit & à gauche. Trois hydres, dix rynoceros, & quelques demi-douzaines de griffons, ſe mirent ſur ſon paſſage.

Il ſavoit aſſez bien la guerre. Ainſi, après avoir examiné leur contenance, il jugea de leur deſſein; & comme la partie n'étoit pas égale, il eut recours au ſtratagême.

Il attendit que la nuit fût venue, faiſant bon guet autour de ſon camp; & environ vers la ſeconde veille, ayant fait un fagot des branches les plus ſéches qu'il put trouver, il y mit le feu avec un fuſil, le mit au bout d'une longue perche, & marcha droit aux ennemis. Il ſentoit bien qu'il n'aimoit pas aſſez, pour oſer invoquer Luiſante; ainſi, ſans ſe recommander à ſa Divinité, le fier Tarare donna tête baiſſée dans une des plus rudes avantures qu'on pût tenter.

Il n'y a point de bêtes ſauvages qui ſoient à l'épreuve du feu. Dès que celles-ci virent la [illegible]

du fagot ardent, elles commencerent à s'ébranler. Il s'en apperçut, pouſſa de grands cris; & les ayant écartés, il ſe trouva hors du bois à la pointe du jour.

Il n'oſa ſe repoſer près d'un lieu ſi dangereux, quoiqu'il en eût grand beſoin. Le Soleil ſe levoit, & ſes premiers rayons lui firent découvrir quelque choſe de brillant au milieu d'un petit ſentier. Il ſuivit ce ſentier; mais, apres avoir long-temps marché pour arriver à ce qu'il voyoit, cela lui parut toujours à la même diſtance. Il fut contraint de s'aſſeoir de chagrin & de laſſitude; & dès qu'il fut ſur l'herbe, ce qu'il avoit vu s'éleva dans l'air, & le plus bel Oiſeau du monde ſe vint poſer ſur un buiſſon à quatre pas de lui. Les plumes de ſes ailes étoient or & azur; le reſte couleur de feu & blanc; ſon bec & ſes ongles étoient d'or: il avoit la figure d'un Perroquet, hors qu'il paroiſſoit un peu plus gros.

Tarare qui le conſidéroit attentivement, fut charmé de ſa beauté. Quelque choſe de plus que la curioſité le preſſoit d'en approcher, mais il eut peur qu'il ne s'envolât.

Le Perroquet n'y ſongeoit pas; car, après avoir cherché quelque temps dans le buiſſon, il en tira un petit ſac qu'il mit à terre, & l'ayant délié fort adroitement, il en ſortit une pincée ou deux de ſel qu'il ſe mit à becqueter, après l'avoir éparpillé de ſes pieds.

Perroquet, mon cœur, dit Tarare, n'en mangez pas; cela vous fera mal. Le Perroquet fit un éclat de rire, en le regardant pourtant fort ſérieuſement. Mon Dieu! pourſuivit l'autre, que voilà un aimable Perroquet! mais, que dis-je, un Perroquet? c'eſt un Phénix..... Tarare, dit le Perroquet, & il s'envola.

Tarare l'ayant perdu de vue ramaſſa le ſac de ſel, & ſe mit en chemin le long du ſentier où il étoit.

Il

Il eſpéra que l'Oiſeau reviendroit à lui, puiſqu'il emportoit ſa nourriture. Je ne comprends pas, diſoit-il, ce qui peut l'avoir effarouché. Mais d'où vient que juſqu'aux oiſeaux tout répete Tarare, dès qu'on l'entend prononcer? Celui-ci l'a pourtant dit de lui-même. Mais pourquoi me ſuis-je aviſé de prendre ce nom en quittant le mien? Eſt-ce pour l'avanture des Pies? Mais perſonne ne m'en croira, quand je la conterois toute ma vie; & je ne ſais ſi moi qui l'ai vue, je la dois croire moi-même.

Il marcha la plus grande partie du jour par des lieux ſtériles & inhabités, s'entretenant de mille différentes penſées, auxquelles Luiſante avoit ſouvent part; mais elle n'occupoit point ſon ſouvenir par ces longues & agréables rêveries où l'on aime paſſionnément, dans ces beaux châteaux en l'air, où les ſouhaits ſont incomparablement mieux logés que le bon-ſens.

La nuit approchoit. Il n'en pouvoit plus de laſſitude & de faim, lorſque tournant les yeux de toutes parts, il apperçut une méchante chaumiere au milieu de quelques broſſailles. Il y trouva un bon petit Vieillard & ſa femme, du reſte toutes les apparences d'un triſte repas & d'un mauvais gîte; mais ayant bien autre choſe dans la tête que le faſte ou la bonne chere, il réſolut d'y paſſer la nuit. Il fut bien reçu; car il leur donna plus d'argent qu'il n'en eût fallu pour acheter toute la maiſon. Le fils du logis arriva bientôt après, jeune Gentilhomme auſſi délabré qu'on en pût voir.

Il ramenoit deux miſérables chevres qui ſe mêlerent à la compagnie, n'y ayant point d'autre appartement pour elles. Tarare prit de ces pauvres gens tout ce qu'ils lui purent donner de lumiere pour l'entrepriſe qu'il méditoit. Dès que le jour parut, ayant changé d'habits avec le fils, il s'en

couvrit, ſe mit une emplâtre ſur la moitié du viſage, acheta les chevres, & ſans oublier ſon ſac de ſel, ſe mit en campagne. Il adreſſa ſes pas vers l'endroit qu'on lui dit à-peu-près qu'il verroit le Palais de la Sorciere; mais ces hôtes lui conſeillerent de n'y pas aller, à moins qu'il n'y eût bien affaire.

Il n'eut pas marché long-temps, qu'il entendit une eſpece d'harmonie qui devenoit plus mélodieuſe à meſure qu'il en approchoit. Il ſe douta de ce qui la cauſoit; & chaſſant encore quelque temps ſes chevres devant lui, tandis qu'il obſervoit tout ce qu'il y avoit aux environs, il s'arrêta dans un petit bocage, au travers duquel couloit un agréable ruiſſeau.

Le voiſinage d'un lieu dangereux, & l'approche d'une avanture téméraire, lui cauſerent quelques réflexions, & ces réflexions, quelque émotion, mais ni crainte, ni repentir.

Il ſe diſoit ſans-ceſſe:

Ce n'eſt rien qu'entreprendre, à moins que l'on n'achève.
Et quand je devrois ſuccomber;
Il eſt beau qu'un mortel à Luiſante s'éleve;
Il eſt beau même d'en tomber.

Et un moment après:

Si je l'entreprenois en vain,
Je ne ſaurois périr, pour un plus beau deſſein.

Tandis qu'il ſe fortifioit ainſi par toutes les magnanimités d'Opéra qui lui venoient en tête, il vit arriver une perſonne qui s'empara de toute ſon attention. A ſa fraîcheur on l'eût priſe pour l'Aurore d'un jour d'Été; à ſa taille, pour la mieux faite

faite des Déeſſes; & par ſa grace, pour toutes les graces aſſemblées dans une perſonne.

Elle étoit très-ſimplement vêtue; mais un arrangement naturel que ſoutenoit un air de propreté, la paroît tellement en dépit de ſes habits, qu'elle lui parut une Princeſſe déguiſée.

Il la regarda trois fois depuis les pieds juſqu'à la tête, à meſure qu'elle avançoit vers le ruiſſeau: & trois fois il jura tout bas qu'il n'avoit jamais vu de pieds ſi bien tournés, ni tant d'agrément que dans la figure qu'ils ſoutenoient.

Il ſe détourna, faiſant ſemblant de ſuivre ſes chevres. Elle remplit une cruche qu'elle avoit apportée, s'aſſit au bord du ruiſſeau, joignit les mains, & ſe mit à regarder triſtement le courant de ſes eaux.

Il ſe rapprocha dans le temps, qu'ayant pouſſé quelques ſoupirs, elle ſe mit à dire: Non, jamais créature ne fut ſi malheureuſe. Hélas! pourſuivit-elle, puiſque je ſuis aſſurée que mes malheurs ne changeront que pour augmenter, comment puis-je me réſoudre à vivre? Elle s'arrêta quelque temps après cette réflexion; mais ce ne fut que pour pleurer, & un moment après: Heureux oiſeaux, diſoit-elle, qui n'avez à craindre que les élémens, les hommes & d'autres oiſeaux qui vous font une guerre continuelle, du moins jouïſſez-vous de la liberté malgré toutes vos allarmes, & vous n'êtes pas condamnés à la vue éternelle de ce qu'il y a de plus affreux au monde.

Elle répandit de nouvelles larmes en achevant; & après s'être lavé le viſage & les mains, elle prit ſa cruche, & s'en alla.

Tarare l'avoit attentivement examinée, ſans qu'elle eût pris garde à lui. Il avoit trouvé ſa perſonne toute charmante; & à ſon air il trouva qu'elle avoit l'eſprit naturel, l'humeur douce, le cœur ſincere, & cependant l'ame aſſez fiere. C'é-

toit trouver bien des choſes en un moment. Cependant il ne s'étoit point trompé. Il n'eut pas de peine à deviner qui elle étoit.

Il paſſa la journée dans ce bocage, comme il lui plût; & la nuit étant venue, il y laiſſa ſes chevres, & s'avança dans la plaine pour y faire quelque découverte.

Plus il alloit en avant, moins il ſavoit où il alloit. Il eût erré long-temps de cette maniere, ſi un éclat ſoudain de lumiere ne lui eût fait découvrir une grande maiſon platte, à deux cens pas de lui. Cette lumiere étant diſparue, il ne laiſſa pas de parvenir, en tâtonnant, à cette maiſon. Il ne douta point que ce ne fût celle de la Sorciere; & ne jugeant pas à propos de ſe préſenter à la porte, il grimpa ſur le toit le plus doucement qu'il put.

Elle n'étoit couverte que de paille; & ayant prêté l'oreille quelque temps ſans rien entendre, il écarta le plus délicatement qu'il put la paille de l'endroit où il étoit, & par l'ouverture qu'il venoit de faire il vit l'horrible Dentue, qui, en marmotant quelques mots barbares, jettoit des herbes & des racines dans une grande chaudiere qui étoit ſur le feu. Elle remuoit tout cela en rond avec une dent qui lui ſortoit de la bouche, & qui avoit deux aunes de long. Après qu'elle eut quelque temps tourné toutes ces drogues, elle y jetta trois crapauds & trois chauves-ſouris, & ſe mit à dire:

Par mon Chapeau, par ma Jument,
Par ma fureur, par ma malice,
Achevons cet enchantement.
C'eſt pour déplumer mon Amant,
Qu'il faut que mon pouvoir s'uniſſe.

Son Amant, grands Dieux! s'écria Tarare; il faut que ce ſoit quelqu'un de ces monſtres qui m'ont voulu arrêter dans le bois. Cependant la Sorciere mettoit

mettoit de temps en temps un doigt dans la chaudiere, qui avoit un ongle preſqu'auſſi long que ſa dent. C'étoit pour prendre de cette belle compoſition qu'elle goûtoit, pour voir comment alloit le fortilege.

Au coin du feu étoit un petit Monſtre ſi laid & ſi boſſu, qu'il faiſoit encore plus peur que ſa mere.

La Belle que Tarare avoit vue dans le petit bois, étoit à genoux devant ce monſtre, & avec ſes bras de neige, & ſes mains d'ivoire, elle lavoit les pieds les plus craſſeux & les plus infames que jamais on ait lavés.

Tarare vit bien qu'elle s'en deſeſpéroit, & n'en étoit pas moins deſeſpéré. Dentue s'étant apperçue que la pauvre fille pleuroit, leva ſa grande dent, & la regardant de travers: Ma'heureuſe! dit-elle, oſes-tu bien ſervir de ſi mauvaiſe grace celui qui dans deux jours ſera ton mari, au lieu de remercier le Ciel d'être au fils de Dentue, & de poſſéder un tel époux?

Tarare ne put s'empêcher de treſſaillir à ces paroles. La Sorciere leva la tête à ce bruit; & lui deſcendant au plus vîte de peur d'être ſurpris, regagna le petit bocage du mieux qu'il put. Il y paſſa le reſte de la nuit à ſonger à ce qu'il venoit de voir, & à méditer ſon entrepriſe. Le matin ſuivant ramena la belle fille au bord du ruiſſeau.

Elle y revint avec tous ſes charmes, toute ſa douleur, & par-deſſus tout cela, avec de vilains habits craſſeux & du linge fort ſale qu'elle ſe mit à laver, en pleurant de tout ſon cœur.

Cette ſeconde vue, au bord du même ruiſſeau, augmenta la compaſſion qu'il avoit eue pour elle, & lui fit ſentir qu'il auroit bientôt beſoin de la ſienne. Elle étoit penchée vers le ruiſſeau, en lavant ces vilaines hardes. Elle paroiſſoit d'un deſeſpoir à s'y précipiter, s'il y eût eu de quoi la noyer. La

poſture où elle étoit, laiſſa voir à Tarare la gorge du monde la mieux formée. Il en loua le Ciel, ſans oſer pourtant ſe flatter qu'elle lui ſeroit jamais rien.

Il crut qu'il étoit temps de ſe découvrir à elle, mais avant que de lui parler il voulut attirer ſon attention, & tirant une flûte de ſa poche il ſe mit à jouer un air aſſez touchant. Il ne peignoit pas la moitié ſi bien qu'il jouoit de la flûte, & c'eſt tout dire.

Elle tourna les yeux avec ſurpriſe vers lui. Sa figure & ſa maniere de jouer ne s'accordoient pas. Quand il s'apperçut qu'elle l'écoutoit, il fit ſemblant de ſuivre ſes chevres qui s'éloignoient. Non, dit-elle quand il eut ceſſé de jouer, l'harmonie de Sonante n'eſt pas ſi agréable. Qu'il eſt heureux, pourſuivit-elle, ce Pauvre qui paſſe ſa vie à garder des chevres! Hélas, tout malautru qu'il eſt, je voudrois de bon cœur être ce miſérable! Mais que vient-il faire ſi près d'un lieu déteſtable, puiſqu'il ne tient qu'à lui de mener plus loin ſon chetif troupeau? Que vient-il faire auprès de la demeure de Dentue?.... Il vient vous en délivrer, belle Fleur-d'Epine, dit-il en s'approchant d'elle tout d'un coup.

Elle en fut ſi ſurpriſe qu'elle penſa s'évanouïr, mais il ne lui en donna pas le temps. Oui, dit-il, je vous délivrerai, ou j'y perdrai la vie. Hélas! dit-elle en le regardant avec attention, pauvre garçon que tu es, tu peux mourir, mais tu ne ſaurois me ſauver, puiſqu'il faudroit pour cela me dégager de l'eſclavage où je ſuis, & que cela eſt impoſſible. Tu me vois occupée du plus dégoûtant emploi du monde; cependant j'y paſſerois de bon cœur ma vie, ſi je n'avois à craindre quelque choſe de plus effroyable: mais on veut que j'épouſe le fils de Dentue.

Je ſais tout cela, lui dit Tarare, & je vous en ſauverai. Elle

Elle regarda tout de nouveau un homme qui parloit avec tant de confiance, & qui paroiſſoit tout ſavoir. Il n'avoit eu que le plaiſir de la voir, & n'avoit pas encore ſenti celui d'en être regardé. Il le préféra dans ſon ame à tous ceux qu'il eût jamais eu. Il ôta ſon emplâtre pour paroître moins défiguré. Je ne ſais s'il fit bien; cependant, ſi elle ne fut pas fort touchée de ſon viſage, elle s'accoutumoit aſſez à ſa maniere de parler. Il lui dit que, n'étant pas ce qu'il lui paroiſſoit, il avoit entrepris de l'enlever, elle, le chapeau lumineux, & la jument ſonante; qu'il avoit entrepris tout cela pour le ſervice d'une Princeſſe qui paſſoit pour la merveille du Monde, & dont il commençoit à ne ſe plus ſouvenir. Quel moyen, diſoit-il, de s'en ſouvenir quand on a vu la charmante Fleur-d'Epine? C'eſt elle qui ſera déſormais l'objet de toutes mes entrepriſes.

Elle ne parut point offenſée de la déclaration, ni choquée du ſacrifice. Dans le peu qu'ils eurent à reſter enſemble, Tarare fut confirmé dans tout ce qu'il avoit d'abord jugé de ſon eſprit & de ſes ſentimens. Il la conjura de ſe fier à lui de tout ce qui regardoit l'exécution de ſon entrepriſe: il ne lui demanda que de conſentir à ce que propoſeroit un homme qui choiſiroit deux ou trois cens mille morts, plutôt que de l'offenſer.

Il s'informa d'elle préciſément où étoit l'écurie de Sonante. Il ſut qu'on ne ſe donnoit pas la peine de la fermer, n'y ayant pas d'apparence qu'on pût voler une jument qui ne faiſoit pas le moindre mouvement ſans qu'on l'entendît, & dont l'harmonie devenoit bien plus éclatante, dès qu'on la ſortoit de l'écurie. Il n'en demanda pas davantage. Elle n'oſa reſter plus long-temps; & lorſqu'ils ſe ſéparerent, elle le regarda tout auſſi long-temps qu'elle put.

Dès qu'il l'eut perdue de vue, il ſe recommanda

ſérieuſement à une fortune qui ne l'avoit p
re abandonné, à une induſtrie dont il av
beſoin que jamais, & à toute la fermété
courage. Il ſentoit bien qu'il étoit inſpiré p
que choſe au-deſſus de l'adreſſe & du bon-
s'imagina que c'étoit ſa nouvelle paſſion
c'étoit tout autre choſe. Cependant, bien r
ſuivre tous ces mouvemens inconnus, il co
par ſouffleter de méchans petits coquins
venir avec de la glu pour prendre les pau
tits oiſeaux. Il leur ôta cette glu, de peu
ne s'en ſerviſſent en ſon abſence; & à l'e
la nuit il s'achemina vers l'écurie de S
portant ſon petit ſac de ſel, & la glu qu'
priſe aux petits garçons. Bel équipage p
entrepriſe comme la ſienne! Belles armes
garantir du pouvoir redoutable d'une Sor
laquelle il vouloit ravir tous ſes tréſors!

Un bruit mélodieux le conduiſoit droit
ment ſonante. Il arriva comme elle veno
coucher. C'étoit la plus belle, la plus dou
meilleure bête du monde. Il la careſſa dou
de la main, en la ſaluant. Elle en fut ſi t
qu'elle lui auroit donné ſa vie; car elle é
coutumée à ne voir que le fils de la Sorcie
lui donnoit à manger, & qui ſouvent la
toit; outre qu'il étoit ſi horrible, que bien
elle eût mieux aimé jeûner que de le voir.

Quand il la vit dans cette diſpoſition, il
toutes ſes ſonnettes l'une après l'autre avec
mier, & les couvrit de cette glu qu'il av
portée, pour les empêcher de ſe déboucher.
cela fut fait, la gentille Sonante ſe leva d'

le toit avec les mêmes précautions que le jour d'auparavant. Il ne ſavoit pas pourquoi ce ſac de ſel étoit entre ſes mains, quelque part qu'il pût aller; mais il s'en apperçut bientôt. Il vit par la même ouverture à peu près les mêmes objets, hors que la pauvre Fleur-d'Epine lui parut encore plus malheureuſe: car la premiere fois elle ne faiſoit que laver les pieds de Dentillon; mais alors le petit monſtre, après lui avoir voulu faire quelques amitiés ſur le pied du prochain mariage, ſe mit à grogner comme un cochon de ce qu'elle avoit la hardieſſe de rebuter ſes familiarités.

La Sorciere la força de s'aſſeoir au coin du feu, tandis que Dentillon, étendu auprès d'elle, mit ſa tête ſur ſes genoux, & s'endormit. L'infortunée Fleur-d'Epine n'oſa témoigner l'horreur qu'elle en avoit, mais elle ne put retenir des larmes qu'il fallut encore cacher à la Sorciere.

Tarare ſentoit toutes ſes afflictions. Dentue, toujours attentive à ſes ſortileges, en remuoit la compoſition avec ſa grande dent juſqu'au fond de la chaudiere. Elle y jettoit de temps en temps quelque nouveau poiſon, en répétant ce qu'elle avoit dit la nuit précédente. Tarare voulut y mettre quelque choſe du ſien, & de l'ouverture de la cheminée il y vuida ſon ſac de ſel. La Sorciere ne s'en apperçut que lorſqu'elle voulut en goûter comme la premiere fois; elle treſſaillit, en goûta pour la ſeconde fois; & trouvant que le maléfice étoit gâté par un ingrédient qui n'y convenoit apparemment pas, elle fit un cri ſi affreux qu'on eût dit que quinze mille chats-huans avoient crié à la fois.

Elle ôta promptement ſon chaudron de deſſus le feu, & donna un ſoufflet à l'innocente Fleur-d'Epine. Elle en penſa tomber à la renverſe, en réveillant Dentillon. Il lui en donna un autre pour l'avoir éveillé.

Tarare qui en étoit témoin, crut avoir reçu cinquante

de l'écorcherie; & quand il vit qu'elle n'ab
qu'à porter la coëffe de ſa Maîtreſſe, i
ſauvé.

Mais Tarare lui ayant lié les pieds & l
& fourré aſſez de foin dans la bouche pou
cher de crier, il couvrit tout ſon corps
de maniere qu'on ne lui voyoit que le de
la tête aſſez proprement coëffée.

Cette cérémonie achevée, après avoir c
nante, il monta deſſus, prit Fleur-d'Epin
lui, ſe mit en campagne, & tourna le dos
de la Sorciere.

Quoique Sonante fût plus vîte que le v
étoit plus douce qu'un bateau. Tarare vou
fiter de ſa vîteſſe, lui mit la bride ſur le
dant une heure; mais jugeant qu'il avoit
quante lieues, il ſe crut aſſez loin pour
peu prendre haleine à la jument. Il avo
d'être content, après avoir mis à fin une
ble avanture, en délivrant ce qu'il commen
mer. Il reſpiroit ſans allarmes, & ce qu'
étoit entre ſes bras ſans pouvoir s'en offen
reuſe ſituation pour un homme qui, ayant t
treprîſe pour la gloire, venoit de l'ache
l'amour. Il n'avoit plus que la crainte d
plaire à ce qu'il aimoit, & c'étoit bien
étoit trop éclairé ſur ſon mérite, pour
d'aucun eſpoir ſur l'agrément de ſa figur
ſavoit que trop que ſans le ſecours de ſon
de ſon amour, il n'y avoit rien en lui de
gageant. Chaque vue de Fleur-d'Epine avo
bié ſa paſſion; & ce n'étoit pas la diminuer
la tenir entre ſes bras, quoique le plus re

mens pour vous ſont tels qu'ils doivent être.
onnois tout votre mérite; car j'oſe dire que
onne ne s'y connoît mieux, mais je n'oſe vous
que je le ſens juſqu'au fond du cœur: il ſe-
pourtant bien extraordinaire que cela fût au-
ent. Des raiſons aſſez particulieres m'ont fait
ter mon Pays. Quand j'en partis, je n'avois ni
et ni deſſein arrêté. Je ne ſavois pas trop ce
j'allois chercher par le monde, mais je ne con-
que trop à préſent que c'étoit vous. Ayez
agréable que je vous amuſe pendant quelques
iens par ce récit.

leur-d'Epine ne ſachant que répondre à tant de
es qu'on lui diſoit à la fois, ſe pencha douce-
t contre lui, comme pour ſe repoſer. Il aimoit
cette maniere de répondre, & ſans en attendre
tre, il continua de cette maniere:

ſuis fils d'un petit Prince dont les Etats ſont
plus petits; mais en récompenſe les Sujets y
riches, contens & fideles.

avois un Frere, Dieu ſait ce qu'il eſt devenu.
s n'avions pas plus de ſix ans, quand mon Pere
i prit tous deux en particulier, & nous par-
comme ſi nous avions eu de la raiſon: Mes
ns, dit-il, comme vous êtes jumeaux, le droit
teſſe ne ſauroit décider de la ſucceſſion entre
. Cependant, comme mes Etats ſont trop pe-
pour être partagés, je prétens que l'un de
deux cede ſes droits à l'autre; & afin que ce-
ui aura cédé ne s'en repente pas, j'ai deux
à vous accorder, dont le moindre pourra fai-
otre fortune ailleurs, & ces dons ſont l'eſprit
beauté; mais, comme il faut que ces avantages
t ſéparés, que chacun choiſiſſe celui qu'il ai-
e mieux. Nous répondîmes tous deux à la
: je demandai l'eſprit, & mon Frere la beauté.
on Pere nous ayant embraſſés, nous dit que
un auroit avec le temps ce qu'il avoit choiſi.

Mon

Mon Frere s'appelloit Phénix, & moi
& ſi nous avions eu d'autres Freres, je ne c
qu'on ne les eût appellés, les uns Merles
tres Sanſonnets, Roſſignols, ou Serins,
nombre; car une des folies du bon peti
étoit celle des oiſeaux: l'autre, de vouloi
enfans l'appellaſſent Monſieur mon Pere, e
de lui; ce qu'il ne put jamais obtenir de m
Phénix lui en donnoit plus qu'il n'en de
Cela fut peut-être cauſe qu'on lui tint mie
qu'à moi; car à l'âge de dix-huit ans,
qu'on avoit jamais vu de plus beau da
ſexe. Mais, pour moi, quoiqu'on me
les gentilleſſes de mon eſprit, je regar
comme ce qu'on dit de tous les enfans d
quand les peres & les meres vont fatiguan
gens de leurs bons-mots; & je ne me ſent
tant d'eſprit qu'il en falloit, pour conn
je n'en avois pas aſſez.

Quoique nos inclinations fuſſent différ
mais il n'y eut d'union égale à celle qui
tre mon Frere & moi. Je paſſois mon ten
tous les livres que je pouvois attraper,
mauvais. Je diſtinguai bientôt les uns de
& me trouvant réduit à un aſſez petit no
fus preſque fâché d'une délicateſſe qui re
beaucoup de ma lecture. Phénix ne ſong
ſe parer pour éblouïr par ſa figure.

Enfin notre Pere mourut, & parut auſſ
qu'on peut l'être quand on meurt, de ce q
laiſſoit dans une union ſi parfaite. Dès qu
terre, nous commençâmes pour la premi
être de différens avis, & à vouloir cont

toit, Dieu merci, en quelqu'endroit du Monde il allât, il n'avoit pas peur de manquer. Ce en vain que je lui donnai d'autres bonnes rais pour ſe mettre en poſſeſſion de notre petite ipauté, je ne le perſuadai pas. Ainſi, après long débat, nous demeurâmes d'accord que partirions le même jour pour chercher fortu- chacun de ſon côté, à la charge que celui qui oit établi le premier, tâcheroit d'en informer tre, afin qu'il revînt ſe mettre en poſſeſſion de re commun héritage. Nous laiſſâmes des Miniſ- fideles pour gouverner en notre abſence; & ſix s'étant mis en campagne avec tous les chars du monde, je partis avec le peu de bon-ſens m'étoit tombé en partage.

Nous prîmes différentes routes. La premiere nture qui m'arriva dans celle que j'avois priſe, aſſez ſinguliere, quoique ce ne ſoit pas de ces nemens périlleux ou éclatans qui ſignalent les ros. J'avois parcouru beaucoup de Provinces s rien trouver qui me donnât la moindre eſpé- ce de m'élever à quelque fortune conſidérable. ne laiſſois pas de m'inſtruire par-tout où je trou- quelque choſe digne de mon attention. J'ap- des ſecrets de toutes les natures: je remarquai que chaque Pays avoit de ſingulier; mais rien tout cela ne contentoit ma curioſité.

Parvenu enfin au Royaume de Circaſſie, qui eſt Pays des Beautés, je m'étonnai de l'avoir preſque verſé d'un bout à l'autre, ſans en trouver qui eût ſeulement donné de l'admiration. J'en attri- ai la cauſe au changement de gouvernement qui oit arrivé dans le Royaume; & je crus que les nables avoient pu diſperſer ces Beautés que j'a- is cru rencontrer à chaque bout de champ, de la miere qu'on m'en avoit parlé.

Je marchois un jour le long d'un fleuve qui rdoit une vaſte plaine. Au-delà de ce fleuve s'é-

m'éviter, au lieu de répondre aux honnête
je leur diſois en les abordant, ne tournoi
ſeulement la tête de mon côté. Voilà, d
moi-même, des figures auxquelles il ne man
la parole, tant elles repréſentent naturelle
très-belles femmes. Je traverſai je ne ſais c
de galeries, ſans rencontrer dans ce vaſte
que des objets auſſi ennuyans qu'ils paroiſſoi
nuyés, lorſque j'entendis de grands éclats
dans un appartement ſéparé de ces galeri
fus bien-aiſe que tout ne fût pas abîmé
triſteſſe que ce lieu commençoit à m'inſpire
trai dans cet appartement; & dans la cham
ces éclats de rire continuoient encore, je
tre Pies aſſiſes autour d'une table qui je
aux cartes. Elles ne furent point effarouc
ma préſence: au contraire, après m'av
quelques civilités, elles continuerent un je
ne comprenois rien, moi qui ſais tous les
monde. Il y avoit une Corneille de
ne aſſiſe auprès d'elle, qui faiſoi
les voyant jouer.

J'avoue que je fus aſſez
nouveau. Je ne pouvois
que cet enchant
à dorm

rt, & ſe mit à crier, Tarare, de toute ſa ce.

Les autres y répondirent. La Corneille même i n'étoit pas du jeu, cria Tarare; & après cela furent de nouveaux éclats de rire, mais ſi per- as que je n'y pus tenir.

Je ſortis de l'appartement des Pies, du ſombre reau, & trois jours après du Royaume. Ce fut viron en ce temps-là que le bruit de cette beau- de Luiſante commençoit à ſe répandre par-tout. n apprit des choſes ſi merveilleuſes, que je ne s les croire; & quelque danger qu'on me dit 'il y avoit à la regarder, je réſolus de m'éclair- par moi-même, ſi ce qu'on en diſoit étoit ritable.

L'heureux Royaume de Cachemire m'avoit dès ng-temps inſpiré la curioſité de le voir, par les cits qu'on m'en avoit faits. L'envie de quitter mon om me vint tout-à-coup. Je ne ſais ſi ce fut par ſage introduit parmi les Avanturiers qui ſe déguiſent toujours, ou ſi le nom de Pinçon ne me paroiſſoit pas aſſez noble pour un homme qui avoit vie de faire parler de lui chez la premiere Beauté du Monde. Mais enfin je changeai mon nom; l'avanture des Pies m'étant reſtée dans la tête, pris Tarare pour mon nom. Tarare, dit Fleur-Epine. Juſtement, pourſuivit-il; & ce qu'il y a e ſingulier à ce nom, c'eſt qu'il ſemble qu'on ne iſſe l'entendre, que l'envie de le répéter, comme vous venez de faire, ne prenne tout auſſi-t.

A l'entrée du Royaume de Cachemire (par la oute que j'avois priſe,) la ſavante Serene a établi demeure enchantée. Le deſir de connoître des erſonnes que des connoiſſances ſurnaturelles, acuiſes par une longue étude, rendoient la plus illuſtre des mortelles, m'engageoit autant au voyage e Cachemire, que tout ce qu'on m'avoit dit de Lui-

Luiſante. Mais la difficulté d'y parvenir penſa me rebuter. De mille & mille gens qui avoient eu le même deſſein que moi, un très-petit nombre avoit réuſſi. On ſavoit à-peu-près le lieu de ſa réſidence, mais c'étoit en vain qu'on le cherchoit. Il étoit impoſſible de le trouver, ſi la fortune, ou plutôt un aveu favorable de la Magicienne, ne vous y guidoit. Je fus aſſez heureux pour être admis à ſa préſence ; & apparemment je n'en fus digne que par l'extrême paſſion que j'avois de rendre mes hommages à ce génie ſupérieur à tous les autres.

Je ne veux point vous ennuyer par la deſcription particuliere d'un ſéjour dont les beautés ſe peuvent à peine imaginer. Tout ce que je vous dirai, c'eſt que cet endroit de Cachemire eſt, à l'égard du reſte, ce que le délicieux Royaume de Cachemire eſt à l'égard du reſte de la Terre. Le peu de temps qu'il me fut permis de reſter auprès d'elle, me valut aſſurément beaucoup plus, que le don d'eſprit que mon Pere croyoit m'avoir laiſſé en partage. Je crus m'appercevoir que mon admiration & mes reſpects m'avoient attiré ſa protection : elle me la fit eſpérer en la quittant, & je la quittai dans la réſolution de m'en rendre auſſi digne qu'il me ſeroit poſſible.

Je ne voulus pas me faire voir en arrivant où étoit la Cour.

Je connus bientôt ce que c'étoit que le génie du bon Calife. Je fus informé du caractere de ſon premier Miniſtre. Comme il n'avoit pas la capacité qu'ont d'ordinaire, ou que doivent avoir, ceux qui gouvernent ſous leur Maître, il n'avoit pas auſſi leur préſomption, & moins encore leur rudeſſe; c'étoit le Miniſtre le plus affable qui fut jamais. Il avoit une femme qui n'étoit pas ſi ſimple, mais qui étoit encore plus accueillante. Je me mis à ſon ſervice en qualité d'Ecuyer, & je m'apperçus bientôt

tôt que je ne déplaiſois pas à Madame la Sénéchale. Quelle ſorte de beauté étoit-ce? dit Fleur-d'Epine en l'interrompant. De celle qui la font comme il leur plaît, répondit-il; & continuant ſon diſcours: Comme le Sénéchal ſon époux étoit tout des plus groſſiers, je n'eus pas de peine à paſſer pour fort habile dans ſon eſprit. Cela fit qu'on ſe ſervit de moi pour chercher un remede aux maux que faiſoient chaque jour les yeux de la Princeſſe.

Tarare alors lui conta de quelle maniere il étoit venu à bout de la peindre. Vous l'avez donc ſouvent regardée? dit Fleur-d'Epine. Oui, dit-il, tout autant que j'ai voulu, & ſans aucun danger, comme je viens de vous dire. L'avez-vous trouvée ſi merveilleuſement belle qu'on vous avoit dit? pourſuivit-elle. Plus belle mille fois, répondit-il. On n'a que faire de vous demander, ajouta-t-elle, ſi vous en êtes d'abord devenu paſſionnément amoureux? Mais dites-moi la vérité?

Tarare ne lui cacha rien de ce qui s'étoit paſſé entre lui & la Princeſſe, pas même l'aſſurance qu'elle lui avoit donnée de l'épouſer, en cas qu'il réuſſît dans ſon entrepriſe.

Fleur-d'Epine ne l'eut pas plutôt appris, que, repouſſant les mains dont il la tenoit embraſſée, elle ſe redreſſa, au lieu d'être penchée contre lui comme auparavant. Tarare crut entendre ce que cela vouloit dire, & continuant ſon diſcours ſans faire ſemblant de rien: Je ne ſais, dit-il, quelle heureuſe influence avoit diſpoſé le premier penchant de la Princeſſe en ma faveur. Mais je ſentis bien que je n'en étois pas digne par les agrémens de ma perſonne, & que je le méritois encore moins par les ſentimens de mon cœur; car je ne me ſuis que trop apperçu depuis, que l'amour que je croyois avoir pour elle, n'étoit tout au plus que de l'admiration. Chaque inſtant qui m'en éloignoit, effaçoit inſenſiblement ſon idée de mon ſouvenir; &

dès le premier moment que je vous ai vue, je ne m'en ſuis plus ſouvenu du tout.

Il ſe tut, & la belle Fleur-d'Epine, au lieu de parler, ſe laiſſa doucement aller vers lui comme auparavant, & appuya ſes mains ſur celles qu'il remit autour d'elle pour la ſoutenir.

Ils en étoient-là, le jour commençoit à paroître, & Tarare ayant pris le chapeau lumineux pour en ſoulager Fleur-d'Epine, qui ne l'avoit point quitté durant l'obſcurité, ils ne furent plus éclairés que du foible éclat de l'Aurore naiſſante. Sa fraîcheur ranimoit les fleurs, & les larmes précieuſes qu'elle répandoit, arroſant l'herbe des Prairies, abattoient la pouſſiere ſur les grands-chemins.

Mais, dans le temps que la belle avant-couriere du jour ouvroit les portes de l'Orient aux chevaux du Soleil, la Jument ſonante ſe mit à hannir. Fleur-d'Epine en treſſaillit, & tremblant dans tout ſon corps: Ah! dit-elle, nous ſommes perdus; la Sorciere nous ſuit. Tarare regarda derriere lui, & vit la terrible Dentue montée ſur une Licorne, couleur de feu, qui menoit en leſſe deux Tigres, dont le plus petit étoit bien plus haut que Sonante.

Tarare tâcha de raſſurer Fleur-d'Epine, en lui diſant que la Jument alloit ſi vîte, qu'ils auroient bientôt perdu de vue la Sorciere & ſon équipage; & là-deſſus il voulut pouſſer à toute bride, mais Sonante demeuroit tout court. Ce fut en vain qu'il lui appuya les talons, & qu'il l'incita de toutes les manieres; elle étoit immobile.

Fleur-d'Epine s'évanouiſſoit entre ſes bras, voyant la Sorciere à cinquante pas d'eux. Tarare avoit beau lui proteſter, que tant qu'il auroit une goutte de ſang dans les veines, elle ne tomberoit, ni entre ſes mains, ni entre les griffes de ſes Tigres; tout cela n'avoit garde de la remettre.

Dentue approchoit toujours, & Tarare ne ſachant

chant plus à quel Saint ſe vouer, s'aviſa d'eſſayer les voyes de la douceur; & careſſant la Jument: Quoi! ma bonne Sonante, lui dit-il, voudrois-tu livrer ta belle Maîtreſſe à cette vilaine Sorciere qui la pourſuit? N'as-tu donc commencé de ſi bonne grace, que pour nous trahir à la fin? Mais il avoit beau la piquer d'honneur par ces paroles, elle ne s'en ébranla pas; & la Sorciere n'étoit plus qu'à vingt pas de lui, quand Sonante remua trois fois l'oreille gauche. Il y mit vîtement le doigt, & y ayant trouvé une petite pierre, il la jetta par-deſſus ſon épaule gauche. Dans un inſtant s'éleva de terre une muraille entre la Sorciere & lui. Cette muraille n'avoit que ſoixante pieds de haut, mais elle étoit ſi longue qu'on n'en voyoit ni le commencement ni la fin.

Fleur-d'Epine reſpira, Tarare remercia le Ciel, & Sonante partit comme un éclair.

Ils avoient déjà perdu de vue la nouvelle muraille, & Tarare croyant Fleur-d'Epine en ſûreté, lui alloit dire quelque choſe de tendre, & peut-être de joli, lorſque Sonante s'arrêta tout court au milieu de ſa courſe. Tarare tourna la tête, & vit la terrible Dentue qui les pourſuivoit tout de nouveau. Quoi! s'écria-t-il, n'y a-t-il donc aucune muraille qui ſoit à l'épreuve de ſa Licorne, de ſes Tigres, de ſa longue Dent, & de ſon épouvantable Griffe? Pendant ces réflexions, toutes les frayeurs de Fleur-d'Epine la reprirent. La Jument, plus rétive encore que la premiere fois, ſembloit clouée à la terre. Tarare ne perdant pas courage, ſe mit à haranguer Sonante d'une maniere plus touchante qu'il n'avoit fait auparavant. Hélas! lui diſoit-il, vertueuſe Sonante, je vois bien que la Sorciere a jetté ſur vous quelque ſort, & que lorſqu'elle vous peut voir, vous ne ſauriez plus remuer. Si cela n'étoit, ayant le cœur auſſi-bien fait que vous l'avez, je gage que vous aimeriez mieux

mourir, que de ne pas ſauver votre jeune Maîtreſſe la belle Fleur-d'Epine; mais, comme je vois par votre triſteſſe que vous n'avez plus de ſecours à nous offrir, je vous demande une grace, qui eſt de ſauver la charmante Fleur-d'Epine. Dès que j'aurai mis pied à terre, je m'en vais au-devant de la Sorciere & des Tigres; peut-être que la fortune ſecondera mon courage. Fuyez de toute votre force avec ma chere Fleur-d'Epine, tandis que Dentue tiendra les yeux ſur moi. Adieu, bonne Sonante, ſauvez Fleur-d'Epine, ne l'abandonnez pas, je vous conjure; & ſi vous ne me revoyez plus, faites-la quelquefois ſouvenir de l'homme du monde qui l'aimoit le plus tendrement. Il alloit mettre pied à terre en achevant, mais Fleur-d'Epine lui ſerra les mains pour le retenir.

Pour la bonne Sonante, elle fut ſi attendrie, qu'elle ſe mit à pleurer comme une folle. Elle ſanglottoit à fendre les rochers les plus durs, & des larmes plus groſſes que le pouce couloient de ſes beaux yeux juſqu'à terre. Pendant qu'elle menoit un deuil inutile, la Sorciere approchoit. Ce fut alors qu'elle remua ſix fois l'oreille droite.

Tarare n'y trouva qu'une goutte d'eau qui pendoit au bout de ſon doigt; il la jetta par-deſſus ſon épaule droite. Cette goutte d'eau ne fut pas plutôt à terre, que ce fut un fleuve qui devint bientôt ſi large, qu'on l'eût pris pour un bras de mer. Ces eaux étoient plus rapides que celles d'un torrent, & s'étendirent du côté que Dentue les avoit pourſuivis; mais ce fut avec tant d'impétuoſité, qu'elle, ſa Licorne, & ſes Tigres, penſerent s'y noyer.

Ce fut un plaiſir pour Fleur-d'Epine & Tarare, de voir comme l'eau la pourſuivoit à meſure qu'elle preſſoit ſa Licorne pour la fuir.

Dès qu'on ne la vit plus, Sonante fit un ſaut d'allégreſſe qui penſa faire tomber Fleur-d'Epine.

Cela

Cela donna occaſion à Tarare de la ſerrer encore plus étroitement, comme pour la ſoutenir: car, quoiqu'il ne ſe fût pas attendu à ce tranſport ſoudain de la Jument, comme il étoit bon homme de cheval, il n'en fut que médiocrement ébranlé.

Les voilà donc une ſeconde fois délivrés des horreurs de la maudite Dentue. Tarare eſpéroit que ce ſeroit la derniere allarme qu'elle leur donneroit. La bonne Sonante ſembloit prendre part à la tranquillité qui ſuccédoit à toutes les inquiétudes qu'ils venoient d'avoir, & elle couroit d'une légéreté ineoncevable. Tarare, voyant qu'elle alloit toujours, s'aviſa de l'arrêter au bout de quelque temps, pour l'informer de ſon deſſein, ne ſachant pas ſi la route qu'elle tenoit, les conduiroit où il vouloit aller. C'eſt pourquoi lui ayant remis la bride ſur le cou: Sonante, lui dit-il, je ſais bien qu'on ne peut s'égarer avec vous. Nous voulons aller au Pays de Cachemire: il eſt tout environné de montagnes & de précipices d'un côté, & c'eſt celui qui eſt auprès de la demeure de Serene; menez-nous y par ce côté.

Et pourquoi au Pays de Cachemire? lui dit Fleur-d'Epine. N'eſt-ce pas celui de Luiſante? C'eſt le Royaume de ſon Pere, dit-il; & c'eſt à ſon Pere que j'ai promis de porter les dépouilles de la Sorciere, telles que les demande Serene.

Et quoi! lui dit-elle, un peu troublée, ne m'avez-vous pas dit que, quoique vous euſſiez entrepris ce dangereux exploit pour Luiſante, vous n'aviez ſongé qu'au plaiſir de me délivrer en l'achevant? Que j'étois folle, pourſuivit-elle, de me flatter un moment, qu'on pût oublier la plus belle perſonne du monde, pour ſonger à une créature comme Fleur-d'Epine! Pourquoi me le diſiez-vous, puiſque vous ne le penſiez pas? Ah! Tarare, dit-elle en laiſſant tomber quelques larmes, je vois bien que votre ſeul empreſſement eſt de paroître devant

les beaux yeux qui vous charment encore, chargé des dépouilles que vous lui avez promiſes, en lui menant Fleur-d'Epine en triomphe. Si vous ne m'aviez point trompée, vous ne l'iriez pas chercher après avoir trouvé ce que vous ſembliez craindre ſi fort de perdre. Qui vous empêcheroit de me conduire en votre Pays? Pourquoi me faites-vous éprouver qu'il y a des maux plus grands que ceux dont vous m'avez délivrée? Si vous ne m'aviez point flattée, mon cœur toujours tranquille ne me feroit point enviſager comme le plus grand des malheurs celui d'être ſacrifiée à Luiſante. Elle ne vous aimera que trop ſans ce nouveau témoignage de votre tendreſſe.

Tarare ſe déſeſpéroit de ſon affliction; mais il étoit charmé de ſes allarmes; & voyant qu'elle ne ceſſoit de pleurer: Non, charmante Fleur-d'Epine, lui dit-il avec tranſport, je ne vous ai point trompée, en vous diſant que je ne m'expoſois que pour vous, & que vous me verriez plutôt mourir à vos yeux, que de ſonger à vous ſacrifier à Luiſante. Votre premiere vue l'a chaſſée de mon cœur, chaque moment vous y établit de plus en plus. Vos paroles qui marquent ſi bien la délicateſſe & la ſincérité de vos ſentimens, ont pénétré juſqu'au fond de mon ame. Je voulois mourir pour vous ſauver; jugez ſi c'eſt pour une autre que je veux vivre? Ayez donc l'eſprit en repos ſur mon deſſein; ſouffrez que je tienne ma parole, puiſque je ſerois indigne de vous, ſi j'y manquois. Sachez que nous ne ſaurions être en ſûreté que ſur les Terres de Cachemire; & comptez que s'il en eſt queſtion, ce ſera Luiſante que je ſacrifierai à l'aimable Fleur-d'Epine, au péril de mille vies.

Ce qu'on aime perſuade, & l'on croit facilement ce qu'on ſouhaite. Tarare avoit ouvert ſon cœur avec un empreſſement trop ſincere & trop naturel pour laiſſer aucune inquiétude à Fleur-d'Epine ſur

ſes

ntentions; & dès qu'il la vit raſſurée, il ren-
a bride à Sonante, qui tourna tout d'un coup
a droite, & ſe mit à galoper comme ce qu'il
de plus vîte ſur la Terre. Ils arriverent en
ns d'une demi-heure au pied d'une montagne
paroiſſoit inacceſſible, ſi quelque choſe pouvoit
e à la légéreté de Sonante.
arare connut que c'étoit une de ces montagnes
t l'enceinte couvre les limites du bien-heureux
hemire. Sonante y grimpa comme ſi elle eût
ché en raſe campagne, & ne fatigua pas plus
r qu'elle portoit, qu'elle n'avoit fait dans la plai-
Dès qu'ils furent au ſommet, l'air leur parut
umé de tous les parfums d'Arabie, & de quel-
côté que leur vue s'étendît, un parterre con-
el ſembloit s'offrir à leurs yeux, avec tous les
mens d'une variété délicieuſe. Fleur-d'Epine
ien-aiſe de s'y arrêter un moment; & tandis
lle ſe perdoit dans la contemplation de tant de
veilles, le Démon de la jalouſie qui ſe fourre
tout, vint troubler ſon attention.
uoi! dit-elle, Luiſante eſt héritiere de tout
ue je vois? Luiſante, plus précieuſe encore
tous ces tréſors, & plus brillante que toutes
eautés que la Nature étale ici, doit les porter
lui qu'elle choiſira pour époux; & il pourroit
oir quelqu'un qui refuſât ſa main pour Fleur-
pine? Ah! Tarare, s'il eſt vrai que votre conſ-
e, ou plutôt votre aveuglement pour moi, ſoit
preuve de ce que je crains, raſſurez-moi, s'il
oſſible, avant que nous deſcendions dans ces
enchantés, ou laiſſez-moi chercher, au travers
précipices d'où nous venons, une deſtinée plus
ortable que celle de vous voir à Luiſante!
n autre ſe ſeroit peut-être impatienté d'une
iétude qui ne devoit pas ſi-tôt la reprendre a-
ce qu'il venoit de lui dire; mais Fleur-d'E-
étoit encore plus charmante qu'elle n'étoit

tendre & délicate, & Tarare l'aimoit paſſionnément. Il étoit ſi éloigné de s'en rebuter, que ces mouvemens d'inquiétude auroient été la joye de ſon cœur, s'ils n'avoient un peu trop coûté au repos de ce qu'il aimoit; & pour tâcher de l'en guérir, Belle Fleur-d'Epine, dit-il, je ne ſais que deux moyens de vous donner l'aſſurance de ma ſincérité que vous ſouhaitez. L'un eſt de recevoir ici votre main en préſence du Ciel & de la Terre, & d'unir dès ce moment mon cœur au vôtre pour jamais. Je prens à témoins les Puiſſances inviſibles qui nous écoutent, que je me croirois plus heureux de paſſer ma vie avec vous au milieu des lieux affreux par où nous ſommes montés, que de régner avec Luiſante dans ces climats fortunés où nous allons deſcendre. Je vous offre donc mon cœur & ma foi, ſans aller plus loin, & vais vous conduire au petit Etat où mon Frere eſt peut-être de retour. Mais je vous ai déjà dit que, par-tout hors du Royaume de Cachemire, nous ſerions expoſés à la fureur & à la pourſuite de la cruelle Dentue; mais, quand nous pourrions l'éviter, nous ne pourrions nous ſauver du juſte reſſentiment de Serene, à qui j'ai promis de remettre ſa fille avec le chapeau & la jument.

Fleur-d'Epine témoigna ſa ſurpriſe par un petit treſſaillement. Oui, belle Fleur-d'Epine, dit-il, vous êtes fille de la Magicienne Serene, que ſa vertu, autant que ſon art, rendent plus reſpectable, que ſi elle tenoit le rang le plus élevé. Ce ſeroit chez elle que je ſerois d'avis que nous allaſſions, afin que mettant à ſes pieds les tréſors qu'elle a demandés, & que j'ai heureuſement enlevés à la Sorciere, je fois en droit de lui demander le plus précieux de tous, pour récompenſe de ce que j'ai fait pour lui obéir.

Fleur-d'Epine un peu confuſe de la jalouſie qu'elle avoit témoignée, ne balança point ſur cette der-

niere

niere propoſition. Ils deſcendirent donc dans ces plaines fertiles & riantes, qui leur offroient de nouveaux charmes à meſure qu'ils en approchoient. Pour moi, j'avoue que je n'en ſuis point fâchée; car je croyois qu'ils ne quitteroient jamais le ſommet de cette montagne, où leurs ſentimens, auſſi-bien que leurs incertitudes, m'ont un peu ennuyée, comme ils auront fait Votre Majeſté Séréniſſime.

Nos Amans ſe trouverent au bas de la montagne dans le temps que le Soleil étoit encore dans toute ſon ardeur.

Quoique l'allure de Sonante fût ſi aiſée qu'on n'en pouvoit être fatigué, les allarmes & les frayeurs que Fleur-d'Epine avoit eues pendant une nuit où elle n'avoit pas fermé l'œil, l'avoient fort abattue. Tarare, qui n'avoit plus d'attention que pour elle, s'en apperçut, & mit pied à terre au bord d'un ruiſſeau que deux rangs d'orangers ombrageoient de chaque côté. Fleur-d'Epine ne fut pas plutôt aſſiſe, qu'elle s'endormit, quoi qu'elle eût pu faire pour s'en empêcher.

Tarare ôta la bride à Sonante, pour lui laiſſer prendre quelque rafraîchiſſement; mais, comme il ne vouloit pas qu'elle s'éloignât trop, & qu'il lui vouloit pourtant laiſſer la liberté de paître où bon lui ſembleroit, il débouca toutes ſes ſonnettes pour l'entendre, en quelqu'endroit qu'elle pût aller. Dès qu'elle ſentit que ſes ſonnettes n'étoient plus bouchées, au lieu de s'amuſer à paître, elle faiſoit des mouvemens ſi gracieux & ſi meſurés, que rien n'égaloit l'harmonie qu'elle faiſoit entendre autour d'elle.

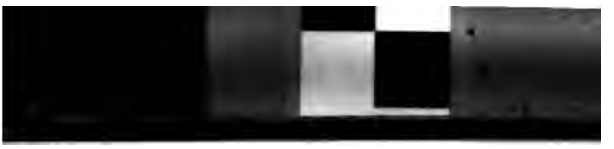
Tarare, après l'avoir écouté quelque temps, ſe mit à conſidérer ſa charmante Fleur-d'Epine. C'étoit la taille la plus parfaite qu'on verra jamais: ſon viſage, dans le doux ſommeil qui fermoit ſes paupieres, brilloit de tous les agrémens que la fraîcheur, la jeuneſſe & les graces y pouvoient répan-

dre. Le paſſionné Tarare ne ſe laſſoit point de la conſidérer, & ſe laiſſoit entraîner aux plus tendres imaginations du monde, examinant tant de beautés en détail; mais il demeura dans un fidele reſpect, quelque envie que cette contemplation pût inſpirer d'en ſortir.

Les Amans de ces temps-là ne ſavoient ce que c'étoit que de ſurprendre ou de voler des faveurs, quand on s'en fioit à leur bonne-foi. Il ſe contenta donc de repaître ſes yeux des merveilles qu'il voyoit, & de promener ſon imagination ſur celles qu'il ne voyoit pas.

Sonante cependant qui s'éloignoit inſenſiblement, faiſoit aller ſes ſonnettes harmonieuſes d'une maniere ſi raviſſante, qu'il choiſit quelques-uns des airs nouveaux qui les compoſoient, & y fit des couplets tendres & galans à la louange de Fleur-d'Epine endormie. Non, diſoit-il dans ſes vers, s'il ne tenoit qu'à moi de former une beauté ſelon ma fantaiſie, je ne pourrois rien imaginer de plus aimable ni de plus engageant que ce que je vois; & pour toucher mon cœur, il n'y auroit qu'à copier Fleur-d'Epine.

Avec de telles imaginations le Seigneur Tarare n'avoit garde de s'endormir. Il loua le Ciel du profond repos dont jouïſſoit ſa Divinité. Mais il crut, qu'après avoir bien dormi, elle pourroit avoir beſoin de manger. De quelque côté qu'on tournât les yeux dans ce beau Pays, on ne voyoit que de quoi fournir le plus beau deſſert du monde, chaque arbre & chaque buiſſon en offroit de reſte; mais il n'y avoit pas moyen de commencer par le fruit, quand on avoit bien faim. Il laiſſa ſes tablettes & les vers qu'il venoit d'y écrire, auprès de Fleur-d'Epine, & s'en alla trouver Sonante, dont la muſique continuoit toujours, quoiqu'il ne la vît plus. Il ne ſavoit pas trop bien ce qu'il y alloit faire; mais il ſe mit en tête qu'une créature qui leur



leur avoit été d'un ſi grand ſecours, ne pouvoit manquer de reſſource pour tous leurs beſoins. Il la trouva, comme on peint Orphée, environnée de toutes ſortes de bêtes & d'oiſeaux, que la douceur de ſon harmonie avoit raſſemblés autour d'elle. Il en coûta la vie à une gelinote, deux perdris rouges & un faiſant, qui ſe trouverent un peu trop attentifs. Il ſe mit à les accommoder pour le ſouper de Fleur-d'Epine; car, quoique Pinçon fût Prince, Tarare étoit Cuiſinier quand il vouloit, & tout des meilleurs: il ne faut pas demander s'il fit de ſon mieux dans cette occaſion.

A ſon retour, Fleur-d'Epine s'éveilla, & à ſon réveil elle fut ſervie. Elle ne parut pas inſenſible à ſes ſoins, & ſon empreſſement dans cette rencontre ne lui fut pas indifférent. Il lui conta comment le hazard lui avoit fourni dequoi lui faire ce petit repas. Elle eut pitié des pauvres oiſeaux que l'amour de la muſique avoit trahis, mais elle ne laiſſoit pas d'en manger en les plaignant. Elle voulut ſavoir ce qu'il avoit fait tout le temps qu'elle avoit dormi. Ses tablettes étoient encore auprès d'elle, il ne fit que les ouvrir. Elle les prit; & quoiqu'elle rougît, elle relut deux ou trois fois ce qu'elle y trouva. Elle lui dit qu'elle n'oſoit louer, autant qu'ils le méritoient, des vers qui la louoient beaucoup trop: lui de proteſter qu'ils ne la louoient pas aſſez, & de prendre ſes charmes à témoins qu'il en ſentoit mille fois plus qu'il ne pourroit exprimer, ni en proſe, ni en vers.

Tarare, dit la modeſte Fleur-d'Epine, ſi je voulois me chagriner par de juſtes réflexions, je vous dirois que votre ſincérité m'eſt un peu ſuſpecte; je me connois, & je ſais que je n'ai qu'autant d'agrément qu'il en faut pour n'être pas abſolument laide. Mais, puiſqu'une prévention ſi favorable pour moi vous aveugle, je n'ai garde de vous ouvrir les yeux ſur mille défauts que j'ai, & que je voudrois ne-

cevoir le remede à tant de maux, & peut-être pour lui en offrir la récompenſe. Ils arriverent enfin, & furent reçus comme en triomphe. Tout retentiſſoit d'acclamations, & ces acclamations élevoient la gloire de Tarare juſqu'aux Cieux. On ne douta point qu'un homme qui venoit ſi glorieuſement d'achever une entrepriſe commencée pour le bien public & pour le ſervice de la Princeſſe, n'apportât le remede à tous leurs maux, & il en étoit temps. Le bon Calife, depuis ſon départ, s'étant amuſé trop long-temps un jour auprès de ſa fille, avoit laiſſé tomber ſes lunettes; & les beaux yeux qui tenoient de lui le jour, lui en avoient ôté la lumiere. Le Sénéchal, de tous les Miniſtres le plus loyal, en étoit mort d'affliction. Sa femme s'en étoit conſolée par ſa nouvelle faveur auprès de la Princeſſe: elle étoit ſi grande, qu'elle ne tuoit plus perſonne de ſes regards que par ſon Conſeil. Voilà bien du changement à la Cour. Mais ce n'étoit pas tout, par malheur il étoit arrivé depuis peu une certaine More, qui gouvernoit la Sénéchale par les charmes inſinuans de ſon eſprit, comme la Sénéchale gouvernoit la Princeſſe par les charmes d'un Perroquet qui garantiſſoient ceux qui le tenoient, du danger de ſes yeux.

Le Conſeil fut aſſemblé ſur l'arrivée de Tarare, & le Calife qui n'avoit jamais vu bien clair dans ſes affaires, étoit moins en état de s'en mêler que jamais. Il voulut embraſſer celui qu'il ne pouvoit voir. Les uns propoſerent de lui élever des ſtatues, d'autres opinerent pour le grand & le petit triomphe. Le Calife conſentoit à tout pour honorer tant de mérite, mais Tarare s'en défendant avec modeſtie: Ah! Sire, s'écria-t-il, quels ſoins vous occupent, auſſi bien que votre ſage Conſeil? Dans une conjoncture comme celle-ci, ce que j'ai fait pour vous & pour l'Etat ne demande point de pareilles récompenſes. Eſt-il temps d'en parler, avant

que

que ce ſervice ait produit ſon effet? Je n'oſe vous dire qu'il y a eu quelque peu d'imprudence dans l'empreſſement dont vos couriers m'ont fait venir ici. J'allois remettre entre les mains de Serene ce que je n'ai enlevé que pour elle. Je vous aurois apporté le remede tant deſiré; au lieu qu'il faudra que j'y retourne, & qu'on attende mon retour.

Le Calife lui en demanda bien humblement pardon, & en attribua la faute à ſon Conſeil. Son Conſeil la rejetta ſur les ordres de la Princeſſe, qui gouvernoit depuis l'aveuglement de ſon Pere, & que la Sénéchale gouvernoit abſolument.

Il fut réſolu que Tarare partiroit dès le lendemain avec les tréſors de la Sorciere.

Le Calife voulut abſolument que Fleur-d'Epine fût logée cette nuit chez la Sénéchale, comme dans le lieu le plus honorable après ſon Palais. Car, dit-il à Tarare, vous voyez par mon exemple qu'il ne fait pas bon auprès de Luiſante. Tarare l'y conduiſit, & la femme More étoit ſi empreſſée à la ſervir, & le faiſoit avec tant d'adreſſe, qu'elle en fut charmée. Tarare ne voulut pas ſeulement aller au Palais, de peur de renouveller ſes allarmes. Il fallut pourtant quitter Fleur-d'Epine, & mettre ordre à ſon départ pour le jour ſuivant. Son impatience lui fit bientôt dépêcher tout cela.

A ſon retour il trouva Fleur-d'Epine occupée à conſidérer le portrait de Luiſante, qu'il devoit porter avec lui le lendemain.

Il s'apperçut que ſon admiration pour cette merveilleuſe Beauté étoit mêlée de quelque trouble. Il lui dit ce qu'il falloit pour la raſſurer; & elle compta pour beaucoup l'aſſurance qu'il lui donna de partir ſans voir l'original de ce portrait.

La femme More eut bientôt démêlé les ſentimens qu'ils avoient l'un pour l'autre. Elle n'en cacha point ſa penſée à la Sénéchale, qu'elle fut chercher, & qui lui avoit fait confidence de ſa bonne volonté pour Tarare. Mais

pres y avoit bien ſonge, elle trouvoit qu'u
chal pouvoit ſans honte épouſer ſon Ecuye
cipalement quand il revenoit couvert de g

Ce fut après cette harangue, que ſa co
lui dit qu'elle trouveroit un peu de mécomp
l'honneur qu'elle lui vouloit faire; & elle l
enſuite tout le détail de ſes ſoupçons au
cette jeune perſonne.

Voilà d'abord la jalouſie qui s'empare de
ve. Elle étoit de toutes les veuves la plus
dans ſes paſſions, & de toutes les Mores
dente étoit la plus noire. C'étoit en leu
qu'on avoit mis la pauvre Fleur-d'Epine. Il
bientôt.

Tarare qui la vint prendre le lendema
l'emmener, fut tout étonné du changeme
la vit. Elle ſentoit des maux effroyables,
s'efforçoit en vain de lui cacher. Elle con
les tranſports de ſa douleur qu'il en ſentoi
la violence. Adieu ſon voyage, adieu le
l'Etat, il ne ſongea plus qu'à ſecourir Fleu
ne; & voyant par le redoublement de ſes ma
tous ſes ſoins étoient inutiles, il ne ſong
mourir avec elle.

La Sénéchale, dans le déſeſpoir de ſon An
les tourmens de ſa Rivale, goûtoit à longs

ue Tarare partît. Les douleurs de Fleur-d'E-
la quitterent tout-à-coup comme elles l'avoient
; mais il lui en reſta tant de foibleſſe & d'a-
ment, qu'elle conjura Tarare de céder aux
rtunités de toute la Cour, & de partir ſans el-
e ne fut qu'à regret qu'il obéit; mais ce fut
ut ſon cœur qu'il lui recommanda de ne
voir Luiſante avant ſon retour. Il l'aſſura
ſeroit très-prompt, & partit après des adieux
endres de part & d'autre.
ils ce fut en vain que Fleur-d'Epine ſe flatta
remettre après ſon départ. Elle tomba, mal-
u'elle en eût, dans une langueur dont elle ſe
it miner à vue-d'œil. Elle n'avoit pas douté,
es douleurs l'ayant quittées, ſon embonpoint
vînt; mais au lieu de cette fraîcheur dont
ouhaitoit ardemment le retour avant celui de
mant, une défaillance preſque inſenſible la
geoit de jour en jour.
fin, les plus belles couleurs du monde furent
rties en une triſte pâleur, à laquelle on vit
ler un jaune mêlé de verd qui la rendoit mé-
iſſable à ſes propres yeux; une maigreur unſ-
le effaçant la plus belle gorge du monde, la
la plus parfaite qui fut jamais, fût changée en
tte.
ndant que la pauvre Fleur-d'Epine ſe voyoit
n état ſi déplorable, la Sénéchale en triom-
. Sa confidente lui avoit fait concevoir, que
iſir de la voir mépriſée pour ſa figure, ſeroit
loux que de la voir pleurée au retour de ſon
t; & c'étoit ce ſupplice qu'elles jugerent plus
pour elle, qui lui avoit ſauvé la vie.
endant on ne voyoit plus la Princeſſe au
, car on ne la pouvoit regarder ſans être
de ſon Perroquet; mais elle en étoit deve-
folle, qu'elle ne vouloit plus que perſonne
. On diſoit des merveilles de la beauté de-
cet

cauſoient les plus beaux yeux du monde.

Le Peuple le ſuivit en foule juſqu'à l'app de Luiſante, mais perſonne ne le ſuivit y entra.

Il portoit une phiole grande comme grands verres. Elle étoit faite d'un ſeul & contenoit une liqueur ſi brillante, que éblouïſſans de la Princeſſe en furent eux- éblouïs, qu'elle les ferma.

Tarare prit ce temps pour lui en mo temples & les paupieres. Dès que cela fut les ouvrit; & Tarare ayant fait ouvrir t portes, le peuple fut témoin du miracle, lébra par mille acclamations. On voyoit auſſi brillans que jamais; mais on les voy ſi peu de danger, qu'un enfant d'un an lorgnée tout un jour ſans en ſentir que d

Tarare baiſa le bas de ſa robe, pour lui le premier compliment, & ſe retira, ſous d'en porter la nouvelle au Calife; mais i les mouvemens de ſon cœur, qui l'entraîno charmante Fleur-d'Epine.

La nouvelle de ſon retour & du miracl voit produit, ſe répandant bientôt par fallut céder à la néceſſité de voir le Calif

yeux, lui eut rendu la vue, il ne parut pas ſi aiſe de revoir la clarté du jour, qu'il parut reconnoiſſant envers celui qui la lui rendoit. Il ſe mit à genoux devant lui, voulut lui baiſer les pieds, & après quelques autres tranſports qui convenoient moins à ſa majeſté qu'à ſa reconnoiſſance, il vouloit ſur le champ le remener à ſa fille, afin qu'elle le choiſît pour époux, & que le mariage ſe fît dès ce jour, proteſtant devant ſon Conſeil qu'il ne ſeroit jamais content qu'il ne vît ſon Palais tout plein de petits Tarares.

Oh! pour les petits Tarares, dit le Sultan, je m'y rends: j'avois eu toutes les peines du monde à réſiſter à l'autre, mais je n'y puis plus tenir. Vous avez vaincu, Dinarzade: je vous dois la vie de votre ſœur, je vous la donne, & je lui donne toute ma tendreſſe, qu'elle mérite par ſes attraits & ſon érudition, mais dont elle eſt encore plus digne par la beauté des récits dont elle m'endort depuis ſi long-temps. Allez, Dinarzade, allez chercher le Viſir votre Pere; qu'il m'apporte au plus vîte mon ſceptre & le ſceau de l'Empire, afin de confirmer par les ſolemnités requiſes la promeſſe que je viens de vous en faire.

Dinarzade ne ſe le fit pas dire deux fois. Elle revint avec le Grand-Viſir, qui pleuroit à chaudes larmes en ſcellant la grace de ſa fille. Cela fait, il fit trois profondes révérences au pied du Lit Impérial, dont il leva reſpectueuſement la couverture. La Sultane ſe jetta du lit à terre, & s'étant proſternée devant ſon Seigneur, elle lui baiſa le petit doigt du pied gauche, qu'il lui tendit le plus tendrement du monde; & s'étant relevée, il lui mit trois fois ſon Sceptre Royal ſur le bout du nez, ſelon l'uſage du Pays, en ſigne de grace.

Ces cérémonies achevées, le Viſir & la ſage Dinarzade, après avoir recouché l'Impératrice, tirerent les rideaux; & s'imaginant que leur préſence étoit

étoit déſormais inutile, ouvroient la po
s'en aller, lorſque le Sultan les ayant rapp
ne me repens point, dit-il, de la grace q
à la Sultane; mais, comme je préten
juſtice ſoit inſéparable de la clémence d
tes mes actions, demain, dès la pointe du
ferai pendre le traître qui revele mes
Dinarzade n'a pu ſavoir ce qui s'y eût
ſujet de Farare, que par ſon Pere, ou
Amant; ainſi mon Viſir & le Prince de Tr
tireront au ſort, & le coupable ou le ma
ſera juſtement ſacrifié ſelon les ordonnanc
Etat. Le Viſir qui connoiſſoit le naturel i
de ſon Maître, devint plus pâle qu'un m
arrêt, & s'étant mis à genoux, il pr
Ciel, la Terre, le Grand Prophete, & ſon
à témoins de ſon innocence; mais la co
Dinarzade, loin de s'allarmer de ces menac
êtes bien plus prompt, Seigneur, à pre
réſolutions de cruauté, que vous ne l'êtes
des marques de tendreſſe. Je devrois être i
plus qu'un autre à ce que vous venez de c
eſt vrai que le Prince de Trébizonde ou
mon Pere ſoient coupables. Cependant je
donne tous deux à votre colere, en cas q
vous fiſſe pas convenir avant la fin de mon r
c'eſt vous-même qui m'avez révélé ce bea
de votre Conſeil; & que, ſi c'eſt un crim
d'en avoir parlé, votre redoutable Majeſt
mieux d'être pendue que votre Viſir, ou l
que vous appellez mon Amant. Le Viſir s'é
ſoit de frayeur à ce diſcours téméraire de
mais l'équitable Sultan, revenant comme
ge profond, joignit d'abord les mains,
bonnet de nuit, demanda pardon à Mahc
ayant frotté trois fois le nez à Dinazarde
Sceptre Royal, trois fois au Viſir, & tro
lui-même, il promit d'en faire le lendemai

ıu Trébizonde. Les cérémonies de cette
le générale achevées, il conjura la prudente
zade de ne jamais révéler ce qui s'étoit paſſé
elle & lui au ſujet de Tarare; & comme il n'é-
ıcore que minuit & trois quarts, il lui or-
d'en achever l'Hiſtoire. Ce qu'elle fit de cet-
ıiere.

Conſeil du Calife fut ſur le point de répé-
petits Tarares, comme ils avoient fait le
; mais ils ſe ſouvinrent qu'il l'avoit défendu
m article de ſon premier Traité.

ıdis que le Calife courut chez ſa fille, Tarare
ſe diſpenſer de guérir tous ceux qu'elle avoit
. Le nombre en étoit grand; mais, comme
du remede étoit prompt, il les eut bientôt
ıés. Tout retentiſſoit d'acclamations & de cris
preſſe, & dans une joye ſi univerſelle il n'y
que la ſeule Fleur-d'Épine de malheureuſe.
bruit de l'arrivée de Tarare étant parvenu
a Sénéchale. elle ſe hâta d'en informer Fleur-
ıe; & cette nouvelle, qui dans un autre temps
mis le comble à ſa joye, penſa la déſeſpé-
:lle croyoit toujours que ſa cruelle rivale &
fidente étoient touchées de ſon malheur; &
mit à genoux devant elles, pour les conjurer
arare ne la vît point dans l'état où elle étoit.
lui en donnerent leur parole; mais elles lui
qu'elle ne pouvoit ſe défendre de recevoir
te du Calife, qui, dès qu'il avoit recouvré
, avoit voulu contenter ſa curioſité ſur une
ıne qu'on lui avoit peinte auſſi belle que Lui-
& en diſant cela, les maudites Bêtes ſe mi-
nalgré qu'elle en eût, à la parer le mieux qu'il
ıt poſſible, afin qu'elle en parût plus déſi-

pauvre créature n'avoit que la peau & les os:
:u pâle avoit pris la place du vif incarnat de
ipt & de ſes levres: ſes yeux étoient éteints;

&

& ſes joues décharnées paroiſſoient plus ternies dans la coëffure brillante qu'on venoit de lui mettre.

Elles l'étendirent ſur un riche canapé dans cet étalage, où elle fut à peine, qu'elles entendirent monter ſon Amant. On l'aſſura que c'étoit le Calife, & les cruelles ſe retirerent.

Fleur-d'Epine fit un effort pour ſe dreſſer, afin de le recevoir avec plus de reſpect; mais quand, au lieu du Calife, elle vit entrer Tarare, elle fit un cri, & demeura penchée ſur le dos du canapé. S'il fut ſurpris de cette action, il le fut bien plus d'une figure ſi extraordinaire. Il ne laiſſa pas d'en approcher, & dans le temps qu'elle reprenoit ſes eſprits, il lui demanda où étoit Fleur-d'Epine. Ce fut le coup mortel pour ſon cœur, ſes forces l'abandonnerent; & au lieu de lui répondre, cachant ſon viſage dans un des coins du canapé, elle s'abîma dans le déſeſpoir & les larmes.

Tarare ne comprenant rien, ni à ſa douleur, ni à ſa figure, ſortit pour chercher Fleur-d'Epine par toute la maiſon. La Sénéchale & la More ſe tuoient de lui dire en riant, qu'il en venoit. Il fut impatienté d'une plaiſanterie ſi hors de ſaiſon, mais il fut encore plus choqué de l'air agréable & content dont elles ſembloient ſe moquer de lui. Il les quitta bruſquement, & s'étant rendu au Palais il y trouva bien une autre ſcene.

Le beau Perroquet s'étoit ſauvé pendant que Tarare accommodoit les yeux de Luiſante; il la vit à terre qui s'arrachoit les cheveux.

Le Calife & tous ſes Courtiſans, montés ſur des échelles, cherchoient au-deſſus des lits, & du haut des planchers, tous les endroits où il pouvoit s'être fourré.

Tarare qui n'y comprenoit rien, demandoit à chacun des nouvelles de Fleur-d'Epine; & chacun lui en demandoit du Perroquet de la Princeſſe. Il

les

s crut tous fous, & penſa le devenir. Dès que Calife l'apperçut, il courut vers lui; & ſe perſuadant que tout lui étoit poſſible, il le conjura de ſauver le déſeſpoir de Luiſante, en lui rendant ſon perroquet.

Tarare ſurpris de l'inquiétude du Pere & de l'entêtement de la fille, ne pouvoit comprendre qu'on eût d'autre inquiétude que la ſienne; & au lieu de faire attention à ce que diſoit le Calife, il lui dit qu'ayant répondu de Fleur-d'Epine à la Magicienne Serene, il n'en avoit obtenu le remede à tant de maux qu'à cette condition, qu'il falloit avant toutes choſes revoir Fleur-d'Epine, & qu'après cela il ſe faiſoit fort de retrouver le Perroquet.

Luiſante entendit ces paroles de conſolation, & les crut dans la bouche d'un homme qui ne ſe vantoit de rien dont il ne pût venir à bout. Le calme qui revint dans ſon cœur, lui rendit ſes attraits que la douleur avoit troublés: elle commença de ſe ſouvenir de Tarare, de ce qu'il avoit fait pour elle, & de ce qu'elle lui avoit promis. Elle y rêva quelque temps, & le ſouvenir de ſon premier penchant, ſa parole & ſa reconnoiſſance, s'étant offerts à la fois pour la déterminer, elle ſe mit à genoux devant le Calife ſon Pere, & lui demanda permiſſion de s'acquiter de tant d'engagemens envers un homme qui avoit tout hazardé pour ſon ſervice.

Quand le Calife l'entendit, il fit un ſaut de joye qui étonna toute la Cour; & au lieu de répondre à ſa fille, il penſa l'étouffer à force de la baiſer; lui jura qu'elle lui auroit fait moins de plaiſir par ſon choix qui eût ajouté à ſes Etats quinze Provinces comme Cachemire; & ſe retournant vers ſon nouveau gendre pour l'embraſſer, en lui préſentant la main de la plus belle Princeſſe du monde, il ne le trouva plus. Ce fut inutilement qu'on le fit chercher par tout le Palais. Il n'avoit pas plutôt ima-

ranima ce qui lui reſtoit de forces; mais ce fut pour la livrer à de nouveaux ſupplices.

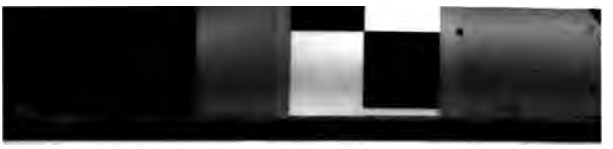
La Princeſſe, accompagnée du Calife ſon Pere & de toute la Cour, arriva dans ce moment. Sa ſurpriſe fut extrême à l'aſpect d'une figure comme celle auprès de laquelle Tarare étoit à genoux; mais l'étonnement de Fleur-d'Epine fut encore plus grand à la vue d'une Beauté qui lui parut ſurpaſſer tout ce qu'on lui en avoit dit. Ce fut alors que ſa conſtance & ce qui lui reſtoit de forces, l'abandonnerent à la fois. Elle tint quelque temps les yeux attachés ſur Luiſante: elle les tourna enſuite vers ſon Amant, & un moment après elle les ferma pour jamais.

Il en fit un cri qui fit treſſaillir l'Aſſemblée, & donna quelque émotion à la Princeſſe.

Le Calife s'en apperçut, & pour la raſſurer: Ce n'eſt rien, ma fille, que ce cri de douleur: vous verrez que cette carcaſſe qu'il regrette, étoit quelque vieille parente, & il faut bien donner quelque choſe au ſang; puis s'adreſſant à lui: Allons, Tarare, dit-il, qu'on ſe leve, & qu'on s'eſſuye les yeux: c'eſt ſe moquer de faire ici l'enfant pour une Momie, quand on vient vous offrir le Royaume de Cachemire avec la main de Luiſante.

Je ne ſais quelle réponſe un autre auroit fait à une harangue comme celle-là, mais Tarare n'y répondant d'aucune maniere, l'Aſſemblée le crut mort auſſi-bien que Fleur-d'Epine. On en étoit-là quand la More arriva. Elle parut s'affliger de la mort de Fleur-d'Epine, & entra dans la douleur de Tarare; mais voyant l'embarras du Calife, elle lui conſeilla de faire enlever le corps, & de la faire inceſſamment brûler, s'il vouloit avoir quelque raiſon de Tarare. Les conſeils de cette femme avoient été ſuivis comme des oracles depuis qu'elle gouvernoit la Sénéchale; on n'eut garde de rejetter celui-là.

Ce



Ce fut en vain que les cris & tout la réſiſtance de Tarare s'oppoſerent à cette ſéparation. On l'arracha d'auprès de ce qu'il aimoit encore plus que ſa vie. On éleva dans la cour du Palais un bucher où l'on étendit Fleur-d'Epine, tandis qu'on entraînoit de force le deſeſpéré Tarare.

Après quelques cérémonies lugubres, le Calife voulant honorer une perſonne pour qui ſon gendre prétendu s'étoit intéreſſé, fit diſtribuer des flambeaux compoſés de gommes précieuſes, premiérement à ſa fille & à ſon Conſeil, enſuite aux Officiers de ſa Couronne & à ſes Courtiſans; puis levant un moment celui qu'il tenoit, par-deſſus ſa tête: Plût aux Dieux, dit-il, que mon fils Tarare fût témoin de la maniere honorable dont je vais brûler le corps de celle qu'il regrette tant; je m'aſſure que cela lui feroit plaiſir.

A ces mots, il alloit mettre le feu aux quatre coins du bucher, quand tout-à-coup on entendit retentir l'air d'un bruit harmonieux; & quelques momens après la redoutable Serene parut ſur la jument Sonante.

Sa préſence cauſa dans l'aſſemblée des mouvemens fort différens: elle ſuſpendit l'empreſſement du Roi: elle frappa ſes Courtiſans de reſpect pour une perſonne dont l'air avoit quelque choſe d'auguſte. Lutiante en pouſſoit des cris de joye, car ſon Perroquet étoit ſur le poing de la Magicienne; mais la Sénéchale en fut ſi troublée, qu'on lui eût vu changer de couleur, ſi celles de ſon viſage euſſent été naturelles. Pour ſa Confidente, ce fut en vain qu'elle tourna les yeux de tous côtés pour ſe ſauver; elle ſentit bientôt que cette eſpérance lui étoit interdite.

La ſavante Serene, mettant pied à terre, s'avança vers le bucher. Elle tenoit dans ſa main droite la Baguette de vérité: cette baguette étoit d'un or ſi brillant, qu'elle éblouiſſoit la vue.

Elle fit ſemblant d'ignorer le ſujet du ſpectacle qui s'offroit à ſes yeux; & l'ayant demandé au Calife: C'eſt, dit-il, la carcaſſe d'une certaine Fleur-d'Epine que nous allons brûler.

Et que vous avoit-elle fait, lui dit-elle d'un ton ſévere; que vous avoit-elle fait, cette Fleur-d'Epine pour la brûler toute vive?

L'aſſemblée frémit d'étonnement ou de joye à ces paroles. Le Calife lui ayant demandé pardon d'avoir oublié que c'étoit ſa fille, ne laiſſoit pas de ſoutenir qu'elle étoit morte, & pour preuve de cela il diſoit qu'il avoit été ſur le point de la brûler.

Serene, ſans daigner lui répondre, ordonna qu'on deſcendît Fleur-d'Epine du bucher; & l'ayant fait étendre ſur un lit de repos qu'on apporta du Palais, elle s'approcha d'elle, & ſe retournant vers le Calife: Vous allez voir, dit-elle, qu'elle n'eſt pas morte: il y en a parmi vous qui ne le ſavent que trop.

En achevant de parler, elle toucha Fleur-d'Epine au front du bout de ſa baguette, & dans un inſtant on la vit ranimée, & ſes yeux s'ouvrirent; mais on lui vit l'étonnement d'une perſonne qui, ſortant d'un long ſommeil, ſe trouve dans des lieux inconnus.

L'auguſte Serene parut ſurpriſe de l'affreux changement de ſa figure. Elle demanda Tarare; on le fit venir, car tout obéiſſoit dès qu'elle avoit parlé. Il ne fut pas plutôt arrivé, que le beau Perroquet fit un grand cri, & battit des ailes. Tarare le reconnut pour cet oiſeau qu'il avoit rencontré en allant chercher la Sorciere Dentue; mais dans la douleur où il étoit encore abîmé, il n'y fit pas grande attention. Il ignoroit ce qui venoit de ſe paſſer. Ce fut alors que Serene le regardant avec indignation: Malheureux! lui dit-elle, comment oſes-tu paroître devant mes yeux, toi qui m'avois, au péril de ta vie, répondu de celle de ma chere Fleur-

Fleur-d'Epine? C'étoit donc peu pour ta perfidie de conſentir au venin cruel, qui après une langueur mortelle, l'avoit rendue effroyable, tu l'abandonnes lâchement à d'impitoyables ennemis, & aux flammes toutes prêtes à dévorer ce qui reſtoit de l'innocente Fleur-d'Epine; & tu ne l'abandonnes d'une maniere ſi barbare, que pour ſignaler ta perfidie aux yeux de celle pour qui tu l'as trahie?

Tarare fut auſſi peu ému de cette longue tirade de reproches, que ſi on les eût adreſſés à quelqu'autre. Il n'étoit rempli que de la mort de Fleur-d'Epine, & ſon eſprit apparemment étoit allé faire un tour où il croyoit trouver ſon ombre. Mais la Magicienne qui ne l'éprouvoit que pour le faire triompher, lui adreſſant encore la parole: Va, dit-elle, va recevoir le prix que les Deſtinées te réſervent, malgré la noirceur de ton infidélité; c'eſt une récompenſe que ton courage & ta fermeté méritent, pour avoir mis à fin la plus difficile & la plus téméraire des entrepriſes. Et vous Princeſſe, dit-elle à Luiſante, choiſiſſez, ou plutôt prenez maintenant votre Epoux. Tarare ne vous fut pas indifférent avant que d'avoir oſé tant entreprendre pour votre ſervice; tout parle pour lui: je vous ordonne, de la part des Deſtinées, de nommer votre Epoux.

Luiſante regarda le beau Perroquet, Tarare, & Fleur-d'Epine, deux ou trois fois l'un après l'autre; & après quelques momens de rêverie: Qu'il choiſiſſe lui-même, dit-elle, entre Fleur-d'Epine & Luiſante.

Tarare treſſaillit à ces paroles, & comme s'il fût ſorti de quelque ſonge, s'adreſſant à elle: Belle Luiſante, lui dit-il, je ne ſuis pas digne d'une gloire où je n'aſpire plus, & à laquelle je n'ai ſeulement pas ſongé depuis la premiere vue de l'infortunée Fleur-d'Epine. Elle n'eſt plus, & mon cœur me reproche tous les momens que je ſurvis à cette perte: je ne vivois que pour elle, & le ſeul choix

qui me reſte, eſt de la ſuivre.... Et ſi elle vivoit? dit Serene. Ces trois mots le firent un peu revenir à lui; quelque ombre d'eſpérance s'inſinua dans ſon cœur: il connoiſſoit le pouvoir de Serene, & ſe jettant à ſes pieds: Si elle vivoit! s'écria-t-il: qu'elle vive! & s'il ne faut que ma vie pour racheter la ſienne, que Tarare meure, & que la belle Fleur-d'Epine revoye la lumiere du jour.

Quelque eſprit qu'on ait, il eſt cent rencontres où l'on ne ſait ce qu'on fait, quand on aime paſſionnément; mais il eſt de la bienſéance d'avoir la raiſon égarée dans un ſujet d'affliction pareil à celui qu'il croyoit avoir. Il étoit donc ſi ſot dans cette occaſion, qu'il ſeroit reſté juſqu'à la fin du Monde aux pieds de Serene, attendant la réſurrection de ſa Maîtreſſe, ſans deviner qu'elle n'étoit pas morte.

La tendre Fleur-d'Epine, qui ne perdoit pas la moindre parole de cette converſation, étoit ſur ſon lit de repos s'évanouiſſant preſque de reconnoiſſance & de joye.

Serene crut qu'il étoit temps de donner quelque ſoulagement à la douleur d'un Amant ſi tendre. Elle le releva malgré lui, car il s'obſtinoit à demeurer à genoux comme un criminel qui demande ſa grace; & banniſſant cette feinte ſévérité dont elle avoit armé d'abord ſes regards: Venez, lui dit-elle, venez revoir votre Fleur-d'Epine; & ſi votre conſtance eſt à l'épreuve du changement affreux de ſa figure, vivez pour elle, comme elle vivra pour vous.

Tarare dans les premiers tranſports de ſa joye dit & fit mille choſes en la voyant, qui auroient fait mourir de rire des gens qui ne connoiſſent point l'amour. Enſuite il proteſta devant toute la Cour, & en prit le Ciel avec la Terre à témoin, qu'il n'auroit jamais d'autre Femme que Fleur-d'Epine. Ce fut à elle à combattre cette réſolution par des ſentimens de généroſité capables de la vaincre. Elle

ſe

ıonc à proteſter qu'elle avoit tant de ten-
& de reconnoiſſance pour lui, qu'elle n'en
: point; qu'elle ſe feroit conſcience de lui
erdre la plus brillante fortune & la plus bel-
ceſſe de l'Univers, pour ſe donner à elle,
même elle ſe verroit les foibles appas qu'elle
erdus; mais que dans l'affreuſe laideur dont
ıit, elle aimoit mille fois mieux mourir que
nſentir.

livine Luiſante & le Calife ſon Pere jouoient
e aſſez médiocre pendant cette généreuſe
lation. Il s'en apperçut, & s'adreſſant à
: Voilà, dit-il, qui ſeroit le plus beau du
, de part & d'autre, ſi ma fille n'y étoit
ſée. Prétend-on, s'il vous plait, que belle
de comme elle eſt, elle ſoit ſans Epoux? Ou
-t-il qu'elle s'amuſe toute ſa vie de cet oi-
ue vous venez de lui rendre? C'eſt vraiment
lle reſſource pour une jeune Princeſſe, qu'un
ıuet.

ıon Prince étoit en train d'en dire bien d'au-
orſque l'illuſtre Serene impoſant ſilence à
'aſſemblée, demanda l'attention particuliere
ife, de ſon Conſeil, & de ſa Cour. Il parut
ıe choſe de ſi grand dans l'air dont elle avoit
que tout reſta dans un ſilence reſpectueux;
ı femme More ſe mit à trembler depuis la
ıſqu'aux pieds.

me prit le Perroquet que tenoit la Princeſſe,
ılt à terre à quelque diſtance d'elle; enſuite
i toucha le haut de la tête du bout de ſa ba-
, & traçant un cercle aſſez ſpacieux autour
, on vit dans un inſtant une vapeur épaiſſe
déroboit la vue. Elle en fit de même autour
de repos, & toucha Fleur-d'Epine au front;
n on la vit enveloppée d'un ſemblable nuage.
dis qu'on étoit attentif à ce ſpectacle, Sonante
le manege autour des Spectateurs, & l'agita-

tion de ſes ſonnettes rendoit une harmonie tellement au-deſſus de ce qu'elle avoit encore fait, qu'on en perdoit la reſpiration.

O que les enchantemens ſont d'un grand ſecours pour le dénouement d'une intrigue & la fin d'un conte! Tant que Sonante galoppa, les nuages qui enveloppoient Fleur-d'Epine & le Perroquet, ſubſiſterent. La Magicienne qui tenoit cette baguette éclatante, en frappa trois fois la terre. Sonante s'arrêta, les nuages ſe diſſiperent, & à la place où l'on avoit poſé le Perroquet, on vit l'homme le plus charmant & le plus beau.

Tarare le reconnut d'abord pour le Prince Phénix ſon Frere. Il en fit un cri d'étonnement; mais au moment que l'autre venoit ſe jetter dans ſes bras, s'étant retourné vers l'endroit où il avoit vu Fleur-d'Epine, elle s'offrit à ſes yeux mille fois plus fraîche & plus belle qu'elle ne lui avoit ſemblé lorſqu'il l'avoit conſidérée avec tant de plaiſir tandis qu'elle dormoit.

Le Peuple témoignoit ſon étonnement par des cris redoublés & confus, les Courtiſans par des exagérations, & le Calife par des larmes de joye.

Luiſante conſidéroit avec attention une métamorphoſe qui ſembloit ne lui pas déplaire, & Phénix tenoit les yeux attachés ſur les ſiens.

Mais le paſſionné Tarare, dans les tranſports d'une joye immodérée, alloit en donner mille marques aux pieds de Fleur-d'Epine, ſi Serene ne l'eût arrêté dans le moment qu'il s'y jettoit; & le prenant par la main, elle le plaça auprès de ſon Frere. Ce fut alors qu'ils s'embraſſerent le plus tendrement du monde; mais il fallut interrompre toutes ces amitiés pour Luiſante, que la Magicienne plaça vis-à-vis d'eux. Regardez bien ces Freres, lui dit-elle: conſultez les ſervices de l'un, conſultez les charmes de l'autre; mais ſur-tout conſultez votre cœur ſur une déciſion que votre deſtinée rend irré-

:able : lequel de ces Princes que vous prenie z
:poux, vous ne ſauriez faire un choix indi-
l celui que vous choiſirez, ne peut refuſer d'ê-
ous. Tarare, que la préſence de Phénix raſ-
un peu, ne laiſſa pas de trembler, de peur
Diable ne la tentât de le nommer. Mais,
: il n'y avoit aucune comparaiſon de lui à
pour la figure, Luiſante ne balança point à
, & donna la main au plus beau.
ne joignit celles de Fleur-d'Epine & de Ta-
'étoit toute la cérémonie des mariages de
nps-là; & depuis qu'il y a eu des mariages
ide, jamais Princes ne furent ſi bien mariés,
iis mariées ne parurent ſi contentes.
'alife qui ne l'étoit gueres moins, ordonna
irât tout le canon, qu'on fît des feux de
chaque coin de rue, des feux d'artifice ſur
re & dans les places publiques; qu'on fît
geſſes au Peuple, & que le vin coulât de tou
fontaines au lieu d'eau. A l'égard des ma-
es réjouiſſances de ſa Cour, il voulut s'en
lui-même: c'étoit le premier Prince du
pour ordonner un feſtin. Mais, avant que
onter au Palais pour ces ſoins importans,
lui dit que la ſcene qu'elle venoit de com-
, n'étoit encore finie que par la récompen-
néritoit la vertu; qu'elle ſentoit bien qu'il
quelque choſe à faire pour la Baguette de

voit penſé oublier la Sénéchale & ſa confi-
ant l'allégreſſe publique rempliſſoit tous les
ais l'équitable Serene qui n'oublioit rien, les
au front de ſon infaillible baguette. Toute
morphoſe qu'en ſouffrit la Sénéchale, fut de
doigts de fard qui lui tomberent de chaque
tant du front, & deux fois autant de ſa gor-
e fut plus qu'une vieille ridée qui faiſoit

moutir de rire dans la coëffure printanniere qu'on lui avoit laiſſée.

Mais la figure entiere de la femme More étant diſparue, on vit l'horrible Dentue, qui s'étoit cachée ſous ce déguiſement, animée par l'amour & la vengeance. Fleur-d'Epine commençoit à reſſentir les frayeurs qu'elle en avoit eues; mais Serene finiſſant bientôt ſes allarmes: Sire, dit-elle en s'adreſſant au Caliſe, le ſort de ces miſérables eſt entre vos mains, c'eſt à vous à prononcer leur ſentence.

Eh bien, dit-il, puiſque cela eſt, je ne les ferai point languir. Qu'on faſſe venir mon Grand-Prévôt; qu'on allume ce bucher; qu'on y mette la Sorciere, & la Sénéchale aux Petites-Maiſons.

La douceur de Fleur-d'Epine eut beau pencher vers la pitié. Tarare qui ſe ſouvenoit des cruautés qu'elle avoit eues pour elle, & qui ſentoit encore le ſoufflet qu'elle lui avoit injuſtement donné, fit confirmer la ſentence de la maudite Dentue, & perſonne n'eut regret à celle de la Sénéchale.

Cette illuſtre & charmante troupe ſe rendit au Palais pendant qu'on en faiſoit l'exécution.

Le Caliſe donna d'abord tous les ordres néceſſaires pour l'appareil d'une fête qui devoit être la plus magnifique qu'il eût jamais donnée, quoiqu'il en eût fait voir de merveilleuſes; & tandis que tout étoit en mouvement pour l'exécution de ſes volontés, voulant lui-même faire les honneurs de ſa Cour à la reſpectable Serene, il lui faiſoit voir les beautés d'un ſuperbe Salon, achevé peu de temps après la naiſſance de Luiſante. Il ne pouvoit ſans doute occuper plus dignement l'attention de la ſavante Magicienne; car à peine avoit-elle rien vu de ſi merveilleux, ou de plus éclatant dans cette demeure inacceſſible qu'elle s'étoit faite. Le Caliſe voyant qu'elle en témoignoit de l'admiration: N'allez pas croire, lui dit-il, que ce ſoit moi qui aie

me imagine tout cela? Vous ſaurez que, pendant la groſſeſſe de la feue Reine, j'eus un ſonge, dans lequel il me parut qu'elle accouchoit d'un méchant petit Dragon, qui ſe mit à me manger le blanc des yeux dès qu'il fut au monde. Je conſultai les Savans ſur un ſonge qui me donnoit beaucoup d'inquiétude. Les uns dirent que j'aurois un fils qui me dépoſſéderoit après m'avoir fait crever les yeux; d'autres aſſurerent qu'il ne feroit qu'obſcurcir ma gloire, ſoit par les armes, ſoit par la vivacité d'un eſprit qui devoit effacer les lumieres du mien. Je ne fus en peine que de la premiere explication. Enfin celui qui ſe vantoit d'être le plus habile, m'aſſura que ce fils menaçoit la tranquillité de mes jours ou de mon Etat, à moins que je ne puſſe élever ce bâtiment avant ſa naiſſance. Il m'en donna le deſſein tel que vous le voyez, & il l'entreprit; mais quelque diligence qu'il pût faire, la Califa mon Epouſe accoucha de Luiſante avant qu'il pût être achevé. Toutes mes allarmes ceſſerent, quand au lieu de ce maudit Dragon de fils que m'annonçoient leurs prédictions, je me vis la plus jolie Fille qui vint jamais au monde. La vérité eſt qu'elle n'y vint que trop belle, comme nous l'avons éprouvé depuis; car, ſi vous & Tarare n'y euſſiez mis la main, à l'heure que je vous parle on ne verroit que des quinze-vingts dans ma Cour. Mais vous qui ſavez tout, pourſuivit-il, que vouloit dire cette interprétation d'un Fils, au lieu d'une Fille? à quelle fin ce Salon avec tous ces ornemens? & enfin que vouloit dire mon ſonge? car il faut bien qu'il ait quelque rapport à Luiſante, puiſqu'il étoit queſtion d'yeux.

Le voulez-vous ſavoir? dit Serene: en voici l'éclairciſſement. Votre ſonge étoit purement un ſonge; vos Interpretes des impoſteurs ou des ignorans; & celui qui vous a conſeillé ce Salon, un Architecte qui vouloit profiter de l'avis qu'il vous donnoit.

Mais allons rejoindre nos Amans, ce ſera-là que vous apprendrez quelque choſe de plus particulier ſur ce que les yeux de Luiſante ont eu de fatal pendant un temps.

Les deux Freres ne s'étoient point ennuyés pendant tout ceci. Ils étoient paſſionnément amoureux, & favorablement écoutés des deux plus charmantes perſonne du monde. Il eſt vrai que c'étoient des Beautés différentes : celle de Luiſante ſurprenoit davantage, mais celle de Fleur-d'Epine étoit plus touchante : l'une éblouiſſoit, & l'autre s'inſinuoit juſqu'au fond du cœur à meſure que l'on examinoit mille charmes qui n'ont point de nom, & qu'on ſent bien mieux qu'on ne peut exprimer.

Le beau Phénix, après avoir renouvellé ſes careſſes à un Frere qu'il aimoit tendrement, étoit ſur le point de ſatisfaire au deſir qu'il avoit d'apprendre ſes avantures depuis leur ſéparation, quand le Calife les rejoignit avec l'illuſtre Serene.

Tarare les ayant ſuppliés de trouver bon que ce récit ſe fît en leur préſence, Phénix le commença de cette maniere.

HISTOIRE DE PHE'NIX.

EN nous ſéparant, le Prince Pinçon & moi, pour chercher les Avantures.... Et qui eſt, s'il vous plaît, le Prince Pinçon? dit le Calife. Moi, Sire, dit Tarare; & ce fut ſans ſavoir pourquoi, que j'ai quitté ce nom pour prendre celui que je porte, & que je ſuis réſolu de porter toute ma vie, puiſque ſous ce nom je me ſuis fait connoître à la belle Fleur-d'Epine.

Il leur apprit alors ce qu'ils ne ſavoient pas de ſes avantures juſqu'à cette ſéparation dont ſon Frere venoit de parler; & Phénix reprenant la parole: Nous étions convenus, dit-il (comme il vient de vous dire,) que celui qui n'auroit pas réuſſi dans le projet de s'établir, reviendroit ſe mettre en poſſeſſion de nos Etats, en cas que l'autre eût fait fortune ailleurs. Pour moi j'y renonçai dès ce moment, & fier des avantages que je croyois avoir, je ne ſongeai qu'à promener ma figure par le monde pour la faire admirer; mais les cœurs qui ſe rendirent d'abord, n'ayant dequoi m'engager, ni du côté des charmes, ni de celui de la fortune, je crus que je trouverois mieux mon compte en Circaſſie, Pays de tout temps fameux pour les Beautés.

Une Reine le gouvernoit depuis la mort du Roi ſon Epoux, qui lui avoit laiſſé quatre Filles, dont l'aînée devoit régner quand elle en auroit atteint l'âge.

Ce fut ſur cela que je formai le projet de mon établiſſement; mais la fortune qui me réſervoit un

bien infiniment plus précieux, en diſpoſa tout autrement; car avant que d'y arriver, j'appris le deſaſtre de la Famille Royale, par une révolution toute ſurprenante.

Un certain petit Prince s'étant prévalu de quelques prétentions mal fondées, pour émouvoir un Peuple inquiet & changeant, après avoir corrompu la fidélité des Grands du Royaume, avoit trouvé moyen de s'emparer de la ſouveraineté ſi ſoudainement, que la Reine avoit à peine eu le temps de ſe ſauver avec ſes filles.

Je traverſois ce Royaume à la hâte, ne voulant point faire de ſéjour chez une Nation ſi perfide, lorſqu'on m'arrêta par ordre du Tyran, à qui tous les étrangers étoient ſuſpects, comme il arrive d'ordinaire dans une uſurpation mal affermie.

Lorſque je fus en ſa préſence, je ne lui cachai, ni mon nom, ni ma qualité. J'en reçus un accueil auquel je ne m'attendois pas. Je ne ſais ce qui prévint en ma faveur un Prince qui ne devoit pas faire profeſſion de généroſité, ni de courtoiſie. Mais enfin, après m'avoir retenu plus long-temps que je n'euſſe voulu, dans une Cour où l'on me rendoit les mêmes honneurs qu'à lui, il fit ce qu'il put pour m'arrêter par celui de ſon alliance, en m'offrant ſa fille unique; Princeſſe qui paroiſſoit avoir autant de penchant pour le mariage, que ſa figure en donnoit d'éloignement. Sa perſonne étoit toute contrefaite, & ſes petits yeux m'avoient annoncé ſa bonne volonté long-temps avant la propoſition de ſon Pere; mais j'eus en horreur l'alliance d'un Uſurpateur, & ſans me vanter, ce fut avec aſſez de hauteur que j'envoyai promener ſa petite Boſſue.

Je ſortois de la Circaſſie, lorſque le hazard me conduiſit dans un vieux château, ſuperbe à-la-vérité, mais que je crus d'abord inhabité; car je fus long-temps ſans y rencontrer perſonne. Ceux qui

qui demeuroient dans ce ſombre ſéjour, ſe renfermoient chacun dans ſon particulier, & ſembloient m'éviter avec ſoin lorſqu'ils ſortoient. Je fus ſurpris d'une coutume ſi ſauvage; car il me parut qu'il n'auroit tenu qu'à eux de ſe deſennuyer, en s'humaniſant les uns avec les autres.

Je cherchois à qui parler pour m'en rendre raiſon, lorſque j'entrai dan un appartement aſſez propre. Il n'y avoit pas une ame; cependant j'y vis une table, des cartes, des jettons, & des chaiſes rangées autour.

Un moment après arriverent quatre Pies, ſuivies chacune d'un Sanſonnet qui lui portoit la queue; une Corneille ſérieuſe les accompagnoit.

Les Pies, après m'avoir ſalué fort civilement, ſe mirent à jouer, & la Corneille à travailler.

Fleur-d'Epine & Tarare qui n'avoient ceſſé de ſe regarder pendant ce récit, ſe pouſſerent à l'endroit des Pies. Luiſante qui n'avoit pas ôté les yeux de deſſus le beau Phénix depuis qu'il avoit commencé ſon récit, parut douter s'il parloit ſérieuſement. Serene ſourit d'une avanture qui ne lui étoit pas inconnue; mais le Calife ſe tenoit les côtés de rire. Oh! pour celui-là, diſoit-il, mon Gendre, vous êtes un peu voyageur: pour Pies à qui on porte la queue, & qui font la révérence, paſſe; mais des Pies qui jouent aux cartes, on n'en a gueres vu.

Phénix, après avoir proteſté de la vérité de ſon récit: Je fus long-temps, pourſuivit-il, à regarder un jeu où apparemment il n'y a jamais eu que des Pies qui ayent joué: pour moi, je les aurois regardées juſqu'à ce moment, ſans y rien comprendre. Enfin, je vis tout-à-coup une petite Pie aſſez éveillée, qui, après avoir dit un certain mot dont je ne me ſouviens plus, ſauta ſur la table: je ne ſais comment j'ai pu oublier ce mot; car les autres Pies s'égozillerent à force de le répéter. La ſérieuſe Corneille le prononça gravement; & juſqu'aux

qu'aux petits Sanſonnets qui mouchoient les bougies, tout ſe mêloit de le répéter en concert. J'en fus tellement étourdi, que je les quittai bruſquement, ne ſachant pas trop bien ſi je rêvois, ou ſi tout ce que je venois de voir, étoit réel.

Au ſortir de ce Royaume, j'entendis parler de Cachemire. J'appris que dans le plus beau ſéjour de l'Univers étoit la plus belle Princeſſe du monde.

Je ne ſongeai plus qu'à m'y rendre en diligence. On eut beau m'étaler tous les dangers où l'on s'expoſoit auprès de ſes yeux. Quel danger, diſois-je, que celui d'en être épris, & de mourir en les adorant, ſi on ne peut trouver grace devant eux? car je traitois de fable le poinçon mortel de ces regards éblouïſſans, dont on me faiſoit une deſcription ſi merveilleuſe, & dont on contoit tant d'événemens tragiques. Ce n'eſt point à Phénix, diſois-je, flatté d'une vanité ridicule, ce n'eſt point à Phénix que l'éclat exceſſif de la beauté doit être fatal. Allons la chercher au travers de tous les périls chimériques qui l'environnent; & ſi ſes charmes ont un poiſon ſi redoutable, qu'elle en partage au moins la fatalité en voyant Phénix. Je ne vous fais ici, belle Luiſante, l'aveu d'une vanité ſi ridicule, que pour m'en punir par la honte que j'en ai.

L'intérêt ſecret qui m'entraînoit vers vous, me fit négliger les précautions que demandoient tous les périls dont on me menaça ſi je faiſois choix d'une mauvaiſe route. Je me moquai de tout ce qu'on me dit de celle où la Sorciere Dentue avoit établi la ſcene de ſes enchantemens; & comme c'étoit la plus courte, je m'y embarquai témérairement, & m'en repentis bientôt.

Je ne vous parlerai point des avis qu'on me donnoit à meſure que j'avançois dans ce chemin. Je traverſai des campagnes déſertes, des rochers affreux; & après mille incommodités je

ıfournai dans un bois, où mille monſtres
ent à mon paſſage pour me boucher le
ı.
ɔulus faire le brave contre des griffons qui
oient au-deſſus de ma tête, tandis que des
& des léopards m'environnoient de tous
Je mis l'épée à la main, je crus avoir bleſ-
ques-uns de mes ennemis; mais après un
ɔmbat, où mes forces s'épuiſerent, & où je
rçus qu'on aimoit mieux me prendre priſon-
e de me tuer, je me ſentis enlever ſans ſa-
mment, & on me deſcendit au milieu d'un
au jardin, où la Sorciere cueilloit quelques

es herbes elle avoit deſſein de compoſer
: horrible ſortilege; car il falloit mêler le
ıt chaud d'un homme nouvellement égorgé.
: que j'ai ſu depuis pendant ma métamor-
& c'eſt pour cela que ces griffons me mi-
ıt en vie à ſes pieds. Sa figure me parut
:, mais la mienne trouva grace dans le
plus impitoyable qui fût jamais. Je m'en
ıs, & je ſûs bientôt à quel prix je pou-
: racheter. Elle me dit que, ſi je voulois
:r, elle me rendroit maître d'un tréſor in-
le, outre ceux de ſa perſonne; ſinon, que
rois pas en vie quand les premiers rayons
l éclaireroient la Terre: & pour me donner
s de rêver à ce choix, elle me quitta ſans
: de réponſe.
vois pas trop d'envie de mourir, cependant
me parut plus honnête & moins difficile
re que l'autre.
efuſe ſa déteſtable main, diſois-je, je vais ici
e illuſtre fin; & ſi je l'accepte. ce ſera un
: établiſſement que je me ſerai fait, après
ıu le chercher de ſi loin. Je me ſerai flat-
ain eſpoir de plaire à la divine Luiſante;

elle,

elle, dont aucun mortel n'a pu ſoutenir les regards: j'aurai aſpiré même à la gloire d'être à elle, pour me voir à la fin réduit au choix d'être le mari d'une Sorciere effroyable, ou de mourir obſcurément dans une retraite affreuſe, où perſonne ne pourra s'imaginer que je ſois venu.

Ces réflexions étoient deſagréables, de quelque maniere qu'on les tournât. Cependant l'endroit où je les faiſois, me parut enchanté. J'y vis les plus beaux fruits du monde, & ſur-tout des figues qui me parurent délicieuſes. C'étoit le fruit qui étoit alors le plus de mon goût. J'en choiſis une parmi les plus belles. Je ne l'eus pas plutôt cueillie, que j'oubliai mon inquiétude; & dès que je l'eus mangée, je m'endormis.

A mon réveil, je me trouvai changé en Oiſeau. La Sorciere dont les cris m'avoient éveillé, étoit auprès de moi, qui ſe deſeſpéroit d'une métamorphoſe qui ne convenoit pas à ſes deſſeins.

Elle ſoupçonna Fleur-d'Epine d'y avoir contribué, ſans imaginer pourtant de quelle maniere; & elle jura qu'elle l'en puniroit. J'entendois toutes ſes plaintes & toutes ſes menaces; mais la vérité eſt, que cette avanture me paroiſſoit ſi ſurprenante, que je me flattois que c'étoit un ſonge, & j'attendois avec impatience qu'un favorable réveil me délivrât de ſes horreurs. Je l'attendis en vain.

La Sorciere me prit ſur le poing, me fit toutes les careſſes qu'on peut faire à un oiſeau, & me dit qu'il falloit avoir patience; que dans huit ou dix jours elle auroit achevé certaine compoſition qui me rendroit ma premiere forme; mais que je me gardaſſe bien de manger du ſel, ſi par hazard j'en voyois. A ce beau diſcours elle me laiſſa dans ce beau jardin, & après y avoir cueilli beaucoup d herbes qui m'étoient inconnues.

Jugez du déſordre & de la conſternation où cette avanture m'avoit mis. Je voulus déplorer mon mal-

malheur; mais au lieu de m'écrier, infortuné Phénix! je me mis à dire Perroquet mignon, & pour toutes les plaintes & les exclamations que j'avois au bout de la langue, je dis toutes les impertinences qu'on apprend aux Perroquets, & que les Perroquets les plus importuns disent tout de suite. J'en fus si confus, que je résolus de ne plus rien dire.

Comme il m'étoit permis de voltiger par tout le jardin, je voyois souvent du haut de quelque arbre la maison de la Sorciere; mais toutes les fois que je voulus voler de ce côté-là, mes ailes refuserent de me soutenir, & je jugeai qu'il étoit inutile de tenter ce voyage à pied.

A l'égard de tous les autres lieux des environs, il m'étoit permis d'y voler. Ce fut dans une de ces promenades que je vis un jour une femme qui sortoit d'une méchante cabane couverte de paille. Elle avoit un petit sac sous son bras. Elle s'assit au bord d'un petit ruisseau, lava quelques poissons qu'elle avoit dans un panier, & se mit à les saler. Je me souvins de la défense qu'on m'avoit faite. Je m'imaginai qu'on ne m'avoit défendu le sel, que de peur que sa vertu ne me rendît ma premiere forme.

Je me mis à terre auprès de cette femme, ma beauté la charma: & comme je lui parus fort apprivoisé, quand elle eut couru quelque temps après moi, je m'élevai soudainement en l'air; & ayant enlevé le sac de cette pauvre femme, je fus le cacher dans un buisson détourné. Je regagnai promptement le jardin de la Sorciere après cet exploit, n'osant rester plus long-temps dehors pour l'épreuve que je méditois; mais le lendemain le Soleil n'étoit pas encore levé, que j'étois en campagne.

Ce fut ce jour que je vis mon cher Frere. Ma surprise à cette rencontre fut égale à ma joye. Je mourois d'envie qu'il me prît; mais au lieu de cela,

cela, il s'amuſa à me conſidérer. Je me hâtai d'eſſayer l'effet du ſel que j'avois caché, mais il eut peur qu'il ne me fît mal. Je voulus l'avertir du danger où il étoit ſi près de la Sorciere, & je fis un éclat de rire au lieu de parler. Ce fut alors que dans l'admiration de ma figure & de mon plumage, il prononça par hazard mon nom en voulant me flatter. Je voulus lui dire: Oui, mon cher Frere, je ſuis Phénix; mais au lieu de cela je ne pus prononcer que Tarare, & je me ſentis contraint de m'envoler, quoique j'en fuſſe au déſeſpoir.

Deux jours après, au milieu des inquiétudes où j'étois pour la deſtinée de Pinçon, j'entendis du jardin les hurlemens effroyables de la Sorciere.

C'étoit vous pour qui je craignois tant, mon chez Frere, qui cauſiez ſon déſeſpoir. Vous veniez d'enlever ſes tréſors & de deſarmer ſa fureur; car la force de ſes enchantemens conſiſtoit dans la jument & le chapeau dont vous étiez en poſſeſſion. Ce fut alors qu'il me fut permis de voler vers ſa demeure. Je ne pus y parvenir que dans le temps qu'elle revenoit de vous pourſuivre. Je fus témoin de ſa rage & de ſes regrets dans un vieux chêne auprès de l'écurie où je m'étois caché. Au moins, s'écria-t-elle, ai-je le plaiſir d'être à moitié vengée de la trahiſon de l'infame Fleur-d'Epine: le voleur qui l'a ſéduite pour me trahir, après l'avoir abuſée, l'a laiſſée au lieu de Sonante preſque étouffée ſous ce même foin où elle s'eſt abandonnée, achevons-en la vengeance. A ces mots elle entra dans l'écurie où elle avoit été trompée par la coëffure de Fleur-d'Epine que le miſérable Dentillon portoit, ſans pouvoir avertir ſa mere que c'étoit lui. Dentue, ſans y regarder de plus près, mit le feu au foin, & ferma la porte de l'écurie en ſortant, tant elle avoit peur que la miſérable victime n'échappât.

Elle courut enſuite chez elle pour revoir ſes ſeu-

les

ſolations qui lui reſtoient dans ſon malheur,
lle n'avoit garde de les y trouver ; car
dans le chêne où je me tenois clos &
t, tandis que j'entendois les hurlemens
fils unique, à qui les flammes avoient
l'uſage de la voix, en brûlant le foin dont
avoit rempli la bouche.
endant la Sorciere, qui n'avoit rien trouvé
lle, ſe doutant de quelque nouveau malheur,
à l'écurie qu'elle trouva toute en feu. Elle
à pas d'en ouvrir la porte, & vit au travers
nmes & de la fumée, ſes cheres eſpérances
ſſoient leurs jours par le même genre de
ue le Ciel avoit réſervé pour la Mere.
ilain crapaud fut grillé qu'il n'y manquoit

ri qu'elle en pouſſa fut ſi terrible que j'en
d'horreur, & le chêne où j'étois en fut é-
Il fut ſi violent, que cette longue dent qui
oit de la bouche, ſauta plus de cinquante
n d'elle, briſée en mille morceaux. Un au-
troit pas regretté cette perte; mais pour elle,
: en augmenta. C'en eſt fait, s'écria-t-elle;
es charmes m'abandonnent, recourons à
e. Ce fut en achevant ces mots, qu'elle cou-
à demeure, & que je ſortis de mon trou
e ſauver pendant ſon abſence. Je volai tant
pus. A l'entrée de la nuit je rencontrai le
où j'avois caché mon ſac de ſel. Je com-
d'eſpérer que la Sorciere ne me trouveroit
races au Ciel, diſois-je, me voilà délivré de
lle néceſſité de choiſir entre la mort & cette
nte épouſe; mais auſſi me voilà Perroquet
: reſte de mes jours.
e vous dirai point tout ce que j'eus à ſouffrir
ue de parvenir au climat heureux qui de-
ir mes miſeres. Je penſai mourir de faim
s lieux déſerts où je ne trouvois point de
fruits

fruits: d'ailleurs, comme je n'étois point
mé à voler, je ne faiſois que de très-petites
Tous ceux qui me voyoient, couroient ap
pour me prendre. Je n'avois de retraite que
des arbres, où je n'étois pas trop en ſûret
de maudits petits garçons qui m'attaquoient
de pierre, ou qui grimpoient après moi.

Je me remis enfin de toutes mes fatigues
je fus dans ce ſéjour enchanté. L'infernale
m'avoit ſuivi ſans que je m'en fuſſe appe
n'avois garde de la reconnoître ſous la figur
le avoit priſe. Elle arriva bientôt après
les confins de Cachemire. Elle me côtoyoit p
ſans faire ſemblant de rien. J'étois aſſez acc
à me voir admiré de tous ceux qui me voy
ainſi je ne fus point ſurpris de ſon attention
vois me mettre hors d'atteinte quand on m'
choit de trop près.

Comme j'étois aſſez embaraſſé de ce que
viendrois, quoique je fuſſe dans un Pays o
millions de Perroquets euſſent pu vivre en
j'étois de temps en temps fort rêveur. Elle s'
perçut, & me regardant avec affection au h
l'arbre où j'étois: Quel dommage, dit-elle, q
beau Perroquet ſoit égaré; ſans doute qu'il eſt
que Roi, ou à quelque Beauté qui ſe déſeſpere
re qu'il eſt de l'avoir perdu: que ſais-je s'i
pas à la plus belle; mais, s'il avoit été à Lu
jamais il n'auroit préféré ſa liberté au plaiſi
voir. S'il n'étoit pas trop ſauvage, continua
voyant que je deſcendois de branche en br
pour l'écouter, s'il n'étoit pas trop ſauvage
laiſſeroit prendre, & il feroit à la belle Luiſ
plus beau préſent que puiſſe fournir le Royau
ſon Pere, en lui donnant le plus bel oiſeau d
de. Qu'il ſeroit heureux, continua la flatteu
ciere, de faire les délices de ce qu'il y a d
beau dans l'Univers! & parmi les mortels,

roit de condition avec un Perroquet qui ſe-
aque jour à portée de voir des tréſors que
lles ne cachent point à des oiſeaux?
elle ſavoit bien à qui elle parloit, l'inſinuan-
ntue! J'en étois ſi tranſporté, qu'elle n'eut
me tendre le poing en achevant de parler;
tai le plus légérement que je pus.
e s'en fallut de rien que cet empreſſement ne
t auſſi funeſte qu'il étoit grand. Je vis ſes re-
changés dans le moment qu'elle m'eut en ſa
nce; ſes yeux parurent étinceller: elle me
les pattes d'une main, & me porta deux fois
e au cou, pour me le tordre. Je ne compre-
ien à ce tranſport; mais je n'ai pas eu de
à l'entendre, quand la baguette de Serene
a fait voir l'horrible Dentue cachée ſous
figure.
e réſiſta donc, heureuſement pour moi, aux
iers mouvemens que la vengeance ou la fureur
oit inſpirés. Il convenoit à ſes deſſeins de
rgner, cependant elle mit bon ordre que je
iſſe échapper juſqu'à notre arrivée dans cette
. Ce jour fut le commencement de mon bon-
Mes yeux de Perroquet ſoutinrent l'éclat fa-
e ceux de l'adorable Luiſante; & par un char-
qui m'étoit inconnu, des gens qui n'auroient
a voir à cinquante pas, n'avoient qu'à me
ire pour la regarder tout à leur aiſe. Je ne
point parler ici des tranſports de joye que je
is aux innocentes careſſes qu'elle me faiſoit.
e occaſions dont je tairai les circonſtances, me
nt ce que la Sorciere m'avoit promis. Ce fut
ma figure de Perroquet, que je fus trop payé
ès de Luiſante, des horreurs que la tendreſſe
Sorciere m'avoit inſpirées. Enfin j'ai commen-
us cette figure à plaire aux plus beaux yeux
ionde; trop heureux ſi celle que j'ai repriſe, lui
roit être agréable!

Le

Le beau Phénix ceſſa de parler ; &, quoique Luiſante eût rougi plus d'une fois ſur la fin de ſon diſcours, ſes beaux yeux ne laiſſerent pas de l'aſſurer qu'il ne perdroit rien à n'être plus Perroquet.

Le Calife trouva les avantures de ſon Gendre aſſez divertiſſantes. Il lui ſut bon gré de n'avoir point voulu de la Princeſſe boſſue qu'on lui avoit offerte en Circaſſie. Mais, Seigneur Phénix, lui dit-il, mettez la main ſur la conſcience, ſi par bonheur on ne vous eût changé en Perroquet, n'euſſiez-vous pas plutôt épouſé la Sorciere, ſa Mere, ſa Grand-Mere, & toutes les Dentues du monde, que de vous laiſſer égorger comme un ſot? Pour moi, je ſuis peut-être auſſi délicat qu'un autre; mais après tout il n'eſt que de vivre. Ne parlons plus de ce que vous euſſiez fait. J'eſpere au moins que le Royaume de Cachemire que vous aurez quand je n'en voudrai plus, & la main de Luiſante que vous avez dès à préſent, vous dédommageront un peu du refus que vous avez fait de l'Infante de Circaſſie.

A l'égard de votre Frere Pinçon, quoiqu'il ne ſoit pas richement marié, il me paroît ſi content de ſa Femme & de ſa Belle-Mere Serene, qu'il ne vous portera point d'envie; car, avec ſon ſavoir-faire, ſes petits Etats, & ce que Serene lui pourra laiſſer un jour, il ne laiſſera pas d'être à ſon aiſe.

La modeſtie Fleur-d'Epine qui, ſans ambition, eût ſouhaité d'être héritiere de l'Univers, rougit de ce que le Calife venoit de dire. Elle n'eut point de honte qu'une perſonne auſſi merveilleuſe que Serene lui eût donné le jour; mais ce ne fut pas ſans confuſion pour elle, qu'on venoit de marquer tous les avantages dont Luiſante faiſoit le bonheur de ſon époux, & que Tarare avoit tous refuſés pour elle.

L'équitable Serene vit ſon embarras, & connut ſa penſée. Ce fut alors que demandant un peu d'audience à ſon tour:

Calife

Calife de Cachemire, dit-elle, vous, qui ſans doute avez quelques obligations à Tarare, ſachez qu'il n'aura pas lieu d'envier l'établiſſement de ſon Frere? Vous avez vu la préférence qu'il a faite de Fleur-d'Epine mourante, de Fleur-d'Epine effroyable, & pour tout dire de la mémoire de Fleur-d'Epine, à la poſſeſſion de Luiſante dans tout l'éclat de ſa gloire. Jugez, ſi dans l'état où vous la voyez maintenant, il ne doit pas être content de ſa fortune; mais ſachez que Serene n'eſt point Sœur de l'infame Dentue, ni Fleur-d'Epine Fille de Serene. Voici ſon Hiſtoire & la mienne.

HISTOIRE DE SERENE.

ENtre le Tygre & l'Euphrate ſe trouve une vaſte étendue de plaines dont rien n'égale l'heureuſe fertilité, ſi ce n'eſt le Royaume de Cachemire. Mon Pere en étoit Souverain. C'étoit de tous les mortels celui qui avoit le plus pénétré dans les ſecrets les moins pénétrables de la Nature; mais, comme il ſe livroit tout entier à la ſpéculation, il négligea le gouvernement de ſes Etats, pour s'informer comment les étoiles ſe gouvernent là-haut.

Son Pays, arroſé par les deux plus grands fleuves de l'Univers, étoit ſi riche, que ſes Sujets le devinrent trop. Les plus puiſſans ſentirent leur force, & connurent ſa foibleſſe. Chacun s'établit comme il voulut, tandis que leur Prince, loin de s'en mettre en peine, parut ravi d'être débaraſſé d'un Pays ſans montagnes: il lui en falloit pour ſe perfectionner dans des connoiſſances qui lui coûtoient tant. Il quitta donc ſes Etats pour en chercher; &

tandis que de montagne en montagne il s'entretenoit avec les mouvemens des Cieux, on ſe mit paiſiblement en poſſeſſion de ce qu'il abandonnoit ſur la Terre.

Cette nouvelle ne l'émut point, l'amour ſeul en fut capable; & ce ne fut pas le moindre effort de ſa puiſſance, que de triompher d'un génie qui s'abîmoit dans les méditations abſtraites de ce qu'il y a de plus relevé.

Je ne ſais par quel hazard il quitta le ſommet de ces montagnes pour deſcendre en Circaſſie; mais ce fut-là qu'un penchant plus vif que celui qui l'avoit entraîné juſqu'alors, lui donna du goût pour les Beautés mortelles. Il devint amoureux; & la plus belle des Circaſſiennes ne dédaigna pas la main d'un Prince dépouillé de ſes Etats.

Je ne ſais ſi elle ne s'en repentit point; car au lieu de ſonger à ſon établiſſement, il ſe hâta de regrimper ſur ſes montagnes. Quelque choquée que fût ſon Epouſe d'un empreſſement qui ne devoit pas ſe mêler aux charmes nouveaux d'un mariage d'inclination, elle voulut le ſuivre; & ce fut ſur cette montagne que Tarare & Fleur-d'Epine ont paſſé pour venir ici, que mon Pere fixa ſes ſpéculations errantes.

Il choiſit pour ſa retraite cette partie de la montagne que des rochers & des précipices rendent affreuſe. Ce fut-là qu'il ſe mit à fouiller dans les Régions céleſtes tout ce que l'eſprit humain eſt capable d'en apprendre.

Bientôt il eut atteint la perfection preſque inacceſſible de ce travail merveilleux, où les races futures virent tant d'eſprits ſolides devenir viſionnaires, & tant de ſolides tréſors diſſipés, pour courir après un bien imaginaire.

L'accompliſſement de cet ouvrage ne lui laiſſa rien à ſouhaiter. Il convertiſſoit à ſon gré tous les métaux en or; & les Puiſſances inviſibles répandues dans

dans les airs, obéiſſoient à ſes commandemens. Il ſe fit, par leur miniſtere, un Palais dans le milieu de cette montagne, où les choſes mêmes du plus vil uſage éclatoient par l'or, ou brilloient par les pierreries.

Ce fut dans cette nouvelle habitation que je vins au monde. L'année d'après ma Mere accoucha d'une ſeconde Fille. J'eus l'inclination de mon Pere pour les Sciences, ma Sœur eut celle de ma Mere avec ſa beauté. Mais toute merveilleuſe que fût la retraite où nous étions, ma Mere auſſi-bien que ma Sœur s'ennuyerent de la ſolitude: l'une vouloit revoir un Pays qui lui avoit donné le jour: l'autre ſouhaitoit de faire un tour dans ces plaines délicieuſes, ſituées entre le Tygre & l'Euphrate, que ſon Pere avoit abandonnées pour le déſert où elle ſéchoit d'ennui.

Il s'en apperçut; & malgré toutes les façons qu'elles firent pour ne le pas quitter, ma Mere partit pour la Circaſſie, où ma Sœur l'accompagna, beaucoup plus contente qu'elle ne le parut en nous diſant adieu.

L'argent ne coûtoit rien à un homme qui poſſédoit le ſecret dont il étoit maître; & l'équipage magnifique avec lequel elles arriverent dans le Pays de ma Mere, étoit digne de la premiere fortune de ſon Epoux.

Le Roi de Circaſſie n'eut pas plutôt vu ma Sœur, qu'il la trouva digne d'une préférence glorieuſe ſur toutes les Circaſſiennes. Les plus belles furent au déſeſpoir de voir qu'une étrangere venoit leur enlever un cœur qu'elles s'étoient vainement diſputées: les unes en ſécherent d'envie, les autres en creverent de dépit, mais ma pauvre Mere en mourut de joye.

Mon Pere apprit ces deux nouvelles à la fois, & les reçut en vrai Philoſophe. Pour moi, j'avoue que la joye de l'une m'aida beaucoup à me conſoler de

humaine Sorciere. Oui, Calife de Catheuſire, cette même Fleur-d'Epine que vous voyez, & que vous aviez ſi hâte de brûler, eſt héritiere du Royaume de Circaſſie. Elle me fut doucement enlevée ſans que je ſuſſe de quelle maniere; mais, ni mon art, ni toutes les puiſſances du monde, ne l'auroient pu délivrer de celle de la Sorciere, ſi Tarare ne l'avoit entrepris. Cette gloire étoit réſervée par les Deſtins à l'Amant le plus ingénieux, auſſi bien qu'au plus fidele. Je connus qu'il falloit ces deux qualités à celui qui enléveroit la jument & le chapeau de la Sorciere; mais je ne ſavois où trouver un homme de ce caractere.

Dans ce temps-là Luiſante vint au monde; & mes livres que je conſultois ſur ſa naiſſance, m'ayant appris ce que ce devoit être un jour que cette Beauté, je fis répandre une contagion ſecrete ſur l'éclat naiſſant de ſes yeux, bien aſſurée qu'on auroit recours à moi pour y remédier, & fort réſolue de ne le faire, qu'à condition qu'on me livreroit Fleur-d'Epine, avec les tréſors de la Sorciere.

La curioſité de Tarare l'avoit heureuſement conduit chez moi, avant de ſe rendre à la Cour, & ce que je découvris de ſon eſprit & de ſes ſentimens, me fit eſpérer que s'il oſoit tenter l'avanture, il ne ſeroit pas indigne d'y réuſſir. J'en eus encore meilleure opinion, lorſque je le vis revenir à quelque temps de-là pour me conſulter. Je ne le vis point embaraſſé des choſes que je propoſai pour prix du ſecours qu'on me demandoit, quoique j'en euſſe étalé tout le danger; & lui ayant demandé s'il connoiſſoit quelqu'un aſſez téméraire à votre Cour, pour rendre ſervice à la belle Luiſante à ce prix: Il ne faut, dit-il, que beaucoup d'ambition ou beaucoup d'amour pour l'entreprendre, & l'eſpérance ſeule d'en être avoué de vous, ſuffit pour tout oſer ſans autre motif que celui de la gloire.

Je ne vous dirai point la joye que me donna cet-

te réponſe d'un homme que je commençois à eſtimer beaucoup: je ne doutai point que ce ne fût lui que les Deſtinées avoient marqué pour le Libérateur de Fleur-d'Epine.

Je lui fis eſpérer que je ne lui ferois pas contraire, s'il entreprenoit ce que je lui peignis encore plus dangereux que je n'avois fait. Il n'en fut point ébranlé. Je lui tins parole; & quoiqu'il ne me fût pas permis de l'aſſiſter toujours, mon génie a ſouvent inſpiré le ſien dans l'exécution. Mais, après tout, c'eſt à ſon eſprit, à ſa fermeté, mais plus que tout, à ſa conſtance que la gloire en eſt dûe.

Tandis qu'il étoit en chemin pour aller chez la Sorciere, j'employai ma baguette pour ſatisfaire la curioſité que j'avois ſur Fleur-d'Epine. Elle m'en traça la figure, & les ſouffrances dans les triſtes occupations de ſa vie. Je trouvai ſa figure digne de récompenſer ce qu'on entreprenoit pour elle. Je ne crus pas qu'il fût néceſſaire de toucher le cœur de Tarare pour elle, ſi ſon eſprit & ſes ſentimens répondoient aux charmes de ſa perſonne; mais j'avoue que j'inſpirai des mouvemens favorables pour lui à Fleur-d'Epine, qu'une premiere vue n'auroit pas attirés; mais qu'il n'auroit que trop mérités ſans mon ſecours, avec un peu de temps.

Ma joye fut extrême quand je les fûs arrivés dans ce Royaume; & quoiqu'il y eût un peu de cruauté à rendre ma demeure inacceſſible lorſqu'il y voulut mener Fleur-d'Epine, je le fis pour éprouver ſa conſtance pour elle juſqu'au bout, & pour connoître s'il en étoit digne. Vous avez vu triompher cette conſtance par des épreuves qui méritent qu'il regne ſur le Trône d'une Princeſſe qui regne ſi parfaitement dans ſon cœur.

J'avois dès long-temps prévu la révolution qui devoit arriver en Circaſſie; mais en la prévoyant, il ne me fut pas permis de la prévenir. Tout

ce que je pus faire, fut de ſauver la Reine ma Sœur & les trois Filles qui lui reſtoient, dans l'extrémité qui les expoſoit à la fureur du Tyran; & pour les dérober à ſa pourſuite, je leur choiſis une retraite preſque inconnue vers les confins du Royaume.

Ce fut-là que craignant toujours la recherche qu'on en pouvoit faire, je fis un enchantement par lequel la Reine paroiſſoit changée en Corneille, dès que le hazard y conduiſoit quelque étranger, & ſes Filles avec leurs compagnes paroiſſoient changées en Pies, ſans qu'elles paruſſent les unes aux autres avoir changé de forme.

Voilà, Princes, l'illuſion qui vous a cauſé tant de ſurpriſe, lorſque le hazard vous a conduit l'un après l'autre où elles étoient.

Tandis que Tarare me cherchoit inutilement avec Fleur-d'Epine, je ſavois ſous quel déguiſement Dentue étoit arrivée ici. Je ſavois ſes deſſeins; mais je ſavois que ſa puiſſance étoit ſi bornée depuis qu'elle n'avoit plus la jument & le chapeau, qu'il me ſeroit facile de prévenir tous ſes attentats contre ſa vie.

Je livrai donc Fleur-d'Epine pour un temps aux cruautés qui l'attendoient à ſon arrivée, par le moyen de l'impertinente Sénéchale, & de l'inhumaine Dentue. Fleur-d'Epine ne devoit être qu'au plus fidele des Amans. Quelle plus grande épreuve de ſa conſtance, que de l'expoſer à ſes yeux dans la laideur affreuſe où les maléfices de la Sorciere l'avoient réduite, dans le temps que la main de Luiſante avec le Trône de Cachemire lui ſeroient offerts!

Je ne le retins pas long-temps lorſqu'il revint avec le chapeau lumineux & la jument: je tins pourtant parole dans le remede que j'avois promis pour les beaux yeux qui cauſoient tant de ravages; mais, quoique Tarare retournât auprès de ſa chere Fleur-d'Epine, je ſavois bien que dans l'état où il la trouve-

veroit, elle auroit beſoin d'un ſecours plus puiſſant que le ſien.

J'employai tous les Génies que mon art ſoumet à mes volontés, pour veiller à la ſûreté de ſa vie juſqu'à mon arrivée, réſolue de le ſuivre de bien près. Je différai mon départ juſqu'à la derniere extrémité, & je penſai m'en repentir; car dans le moment que je venois de monter ſur Sonante, le plus agréable & le plus deſiré des obſtacles vint s'oppoſer à mon départ.

Trois couriers de Circaſſie arriverent à une heure l'un de l'autre, qui m'apporterent les nouvelles ſurprenantes du rétabliſſement de ma Sœur. Le premier apprit que l'Uſurpateur avoit péri par un ſoulévement auſſi ſoudain, que la révolution qui l'avoit placé ſur le Trône. L'autre confirma cette nouvelle, & ajouta que la populace émue n'avoit pas même épargné ſa pauvre boſſue de Fille.

Le dernier enfin me fit un ample détail des acclamations, de l'allégreſſe, & des tranſports d'impatience dont la Reine & ſes Filles étoient attendues dans la Capitale de Circaſſie; & ce dernier courrier m'étoit dépêché par elle-même, au-devant de laquelle le Conſeil & les Grands du Royaume étoient allés.

Ainſi, Seigneur, Tarare n'eſt pas ſi mal marié que vous l'avez cru; car quelque empreſſement que Fleur-d'Epine ait de voir régner un homme que l'amour parfait & l'inviolable fidélité en rendent digne, elle trouvera ſes Etats paiſibles à ſon arrivée; ſa Mere & ſes Sœurs moins tranquilles par l'impatience de recevoir une Fille & une Souveraine qu'elles avoient cru perdue; & tout le peuple, à ſon ordinaire, avide de ce changement, n'aura pas de peine à combler de ſouhaits & de bénédictions une Reine faite comme Fleur-d'Epine.

Le récit de Serene ne fut pas plutôt fini, que le Calife s'étant embaraſſé dans quelques compli-

mens à Serene, & quelques excuſes à Fleur-d'Epine, on vint l'en dégager, en lui diſant qu'on avoit ſervi.

Le feſtin fut le plus ſuperbe qu'on verra jamais; mais il parut d'une ennuyeuſe longueur à deux Princes qui ne ſe repaiſſoient que de tendres regards.

Enfin l'heure tant ſouhaitée arriva. Le Dieu de l'Hymen alluma tous ſes flambeaux pour éclairer Phénix à l'appartement de Luiſante, où le Calife leur donna le bon ſoir; & dans celui qu'on avoit préparé pour Fleur-d'Epine, il ne tint qu'au plus fidele de tous les Amans d'être le plus heureux de tous les hommes.

L'aurore étoit arrivée long-temps avant la fin de ce Conte; mais Dinarzade s'étoit moquée de ſon éclat naiſſant, & le Sultan moins preſſé cette fois de prendre ſa place au Conſeil, avoit trouvé bon que le Soleil ſe levât avant lui. La Sultane étoit, comme on l'a vu dans le commencement de ces récits, la plus belle Sultane qui fut jamais. Il tournoit paſſionnément les yeux vers elle, tandis que le premier Viſir s'en alloit avec ſon ſceptre. On eût dit qu'il ne l'avoit jamais vue, tant il paroiſſoit éperdu, en examinant tous les charmes de ſon viſage, & conſidérant qu'avec toutes ſes beautés elle avoit l'eſprit orné de Contes Arabes. Il ſe leva d'auprès d'elle, & prit ſa robe de chambre pour lui marquer ſa tendreſſe & ſes empreſſemens.

Trop heureux, s'écria-t-il, trop heureux les Bergers de nos campagnes, qui peuvent ſans contrainte paſſer les jours à ſoupirer auprès de leurs Bergeres! Quel plaiſir d'employer tous les momens de la vie à regarder les beaux yeux qui m'éclairent! Dinarzade, qui ne comprenoit rien à ces exclamations ni à cette cérémonie, prit la liberté de lui demander ce qu'il vouloit dire avec ces Bergers. Recouchez-vous, Seigneur, dit-elle, au lieu de dire toutes ces pauvretés à une Déeſſe à qui vous venez de faire baiſer l'ongle de votre pied gauche, & à ces mots elle

voulut

voulut lui ôter ſa robe de chambre; mais il n'y voulut jamais conſentir, qu'elle ne lui eût apporté ſon luth, dont il joua ſi long-temps, que la Sultane n'en pouvoit plus d'ennui, & ſa Sœur d'impatience. Après ce galant exploit il paſſa dans ſon appartement, & de ſon appartement au Conſeil, pour ordonner le magnifique appareil de cette grande journée, en attendant la bienheureuſe nuit qui devoit mettre en ſa poſſeſſion la plus parfaite des Beautés. Il attendit cette nuit avec impatience, comme on peut le croire; & dès qu'elle fut venue, il ſe rendit à l'appartement de la Sultane, ſuivi des Officiers de la Couronne. Mais au lieu de leur donner le bon ſoir, après être deshabillé, il ſe tourna vers le Prince de Trébizonde, pour lui ordonner de conter toutes les avantures qui lui étoient arrivées depuis celle de la Pyramide & du Cheval d'or, juſqu'à celle où pour la premiere fois il avoit vu les beaux yeux de Dinarzade au fond de la mer. L'amoureux Prince auroit bien voulu ſe diſpenſer d'un récit qui devoit durer tout le reſte de la nuit; mais, comme il ſavoit que le Sultan ſon Maître n'entendoit pas raillerie quand il étoit queſtion de Contes, il commença le ſien comme on verra dans la ſuite de ce Recueil.

A MADAME
LA
DAUPHINE.

MADAME,

Vous avez eu la bonté de me permettre de vous dédier cette petite Nouvelle ; mais je tremble quand il s'agit de vous la préſenter, & la délicateſſe de votre goût me donne autant de crainte, que votre auguſte Perſonne m'inſpire de reſpect. Quoiqu'il ſemble que ce ne ſoit pas une grande louange pour une Princeſſe de votre rang, que celle d'avoir du diſcernement pour les Ouvrages de cette eſpece, il eſt cependant vrai que c'eſt une ſupériorité d'eſprit qu'il eſt agréable d'avoir, quand on eſt déjà au-deſſus des autres par toutes ſortes d'endroits ; & ce mérite n'a jamais été négligé que de celles qui n'y pouvoient prétendre. Il eſt bien juſte, Madame, que ceux qui ſe mêlent d'écrire, vous conſacrent leurs Ouvrages, puiſque vous leur faites l'honneur de vous y amuſer quelquefois ; &

pour

pour moi, ſi la crainte de ne pas mériter la gloire de votre Approbation m'a arrêté, elle cede enfin à l'empreſſement de vous marquer mon zele, & de vous aſſurer que je ſuis avec le plus profond reſpect,

MADAME,

Votre trés-humble & trés-obéiſſante Servante.

AVERTISSEMENT.

LE peu de Romans que j'ai lus, m'ont donné une idée générale des ſentimens du cœur ; & ſur cette idée j'ai entrepris de faire de petites Nouvelles. La lecture de ces ſortes d'Ouvrages eſt, ce me ſemble, plus agréable que dangereuſe. On y voit toujours le bien & le mal dans un certain jour, qui donne de l'éclat à l'un, & qui fait éviter l'autre. Cependant j'ai cru que ce n'étoit pas aſſez, & qu'on pouvoit faire tirer aux Lecteurs une autre ſorte d'utilité des Nouvelles & des Romans. Je conçois tant de déréglement dans l'amour, même le plus raiſonnable, que j'ai penſé qu'il valoit mieux préſenter au Public un Tableau des malheurs de cette paſſion, que de faire voir les Amans vertueux & délicats, heureux à la fin du Livre. Je mets donc mes Héros dans une ſituation ſi triſte, qu'on ne leur porte point d'envie. Si cette Nouvelle réuſſit, j'en donnerai de plus amples ſous le même Titre.

ELEO-

ELEONORE D'YVRÉE,

OU LES MALHEURS DE L'AMOUR.

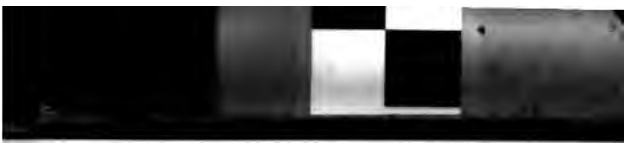
QUOIQUE l'Empereur Henri II. fût le plus juſte & le plus puiſſant de tous les Princes qui juſques-là étoient parvenus à l'Empire, ſes Etats ne laiſſerent pas d'être troublés par beaucoup de guerres. Sa douceur & la modération lui firent autant de Rebelles, qu'un Gouvernement trop rigoureux lui en auroit peut-être fait. Le Marquis d'Yvrée fut un de ceux que les bontés de cet Empereur mirent le plus en état de former un Parti contre lui. Comme l'Empire n'étoit compoſé que de Nations nouvellement reconquiſes, on étoit toujours à la veille de voir des remuemens. L'Empereur entretenoit des armées ſur pied pour remédier promptement aux déſordres qui pouvoient naître; & le Marquis d'Yvrée qui avoit le commandement de ſes Troupes dans la Lombardie, ſe ſervit pour ébranler ſa Couronne, des moyens que ce Prince employoit pour la maintenir.

Avec de l'ambition, de l'eſprit & du courage, ce Capitaine ne trouva rien de difficile. Il gagna le cœur de ſes ſoldats par ſon adreſſe & par ſa libéralité, & il fit tant qu'il leur perſuada de le proclamer

clamer Roi d'Italie; mais il ne fut pas long-temps ſans recevoir la peine de ſon crime. L'Empereur ſe fit juſtice par ſes armes, & le vainquit en trois batailles.

Le Marquis d'Yvrée ſe trouvant ſans aucune reſſource, ſe condamna lui-même à paſſer le reſte de ſes jours dans un Monaſtere à Bezançon, où il trouva une retraite ſûre. Sa Femme ne put ſoutenir la nouvelle de ſes diſgraces; la fievre lui prit d'une maniere qui lui fit ſentir qu'elle en mourroit. Elle avoit un fils & une fille; & elle envoya ſon fils, qui n'avoit que huit ans, au Comte de Retelois. Ce Comte avoit été Ambaſſadeur pour le Roi de France vers l'Empereur, & à cette occaſion ayant connu le Marquis d'Yvrée, il avoit toujours été depuis ſi ſolidement ſon ami, qu'il avoit recherché tous les moyens de lui en donner des marques. Il reçut cet enfant d'une maniere qui fit connoître que les infortunes du Marquis avoient encore augmenté l'amitié qu'il avoit pour lui. La Marquiſe d'Yvrée laiſſa ſa fille, âgée de quatre ans, à la Ducheſſe de Miſnie, & à la Comteſſe de Tuſcanelle, ſes amies particulieres, qui étoient alors en Italie, où elle s'étoit cachée. Elle leur dit qu'elle ne choiſiſſoit point entre elles une protectrice pour ſa fille; qu'elle la mettoit entre les mains de l'une & de l'autre; qu'en l'état où ſes malheurs l'avoient réduite, c'étoit le ſeul gage qu'elle leur pût donner de ſon amitié; & elle mourut avec toute la tranquillité d'une perſonne accablée d'affliction, qui ne regarde la mort que comme la fin d'une vie infortunée.

Ces deux amies ſe diſputerent d'abord l'avantage de conſerver chez elles un dépôt ſi précieux. Cependant, comme la Ducheſſe de Miſnie étoit obligée de retourner à Bamberg, ſéjour ordinaire de l'Empereur, elle laiſſa d'abord Eléonore, (c'étoit le



le nom de la fille du Marquis d'Yvrée) à la Comteſſe de Tuſcanelle, qui alloit à une maiſon de campagne. On avoit de grandes raiſons de cacher cette fille. Les Allemans conſervoient pour le nom d'Yvrée une affection qui avoit obligé l'Empereur à faire chercher ce Marquis dans tous les lieux où l'on pouvoit ſoupçonner qu'il s'étoit retiré; & malgré ſa clémence, la politique l'auroit obligé à s'aſſurer de ſes enfans. On fit courir le bruit qu'ils étoient morts. On dit même à Eléonore qu'elle n'avoit plus de frere, pour éviter les queſtions qu'elle faiſoit tous les jours ſur les choſes qui le regardoient, & pour lui ôter l'envie de le voir. Ainſi la Ducheſſe de Miſnie & la Comteſſe de Tuſcanelle étoient ſeules inſtruites d'un ſecret qu'elles ne jugeoient point être préjudiciable à l'Etat, & qui étoit dû à l'amitié qu'elles avoient eue pour la Marquiſe d'Yvrée.

La Comteſſe de Tuſcanelle eut Eléonore chez elle aſſez long-temps, & elle étoit digne par ſa douceur & par ſa généroſité d'être protectrice d'une fille ſi infortunée. Quoiqu'elle la fît paſſer pour une perſonne de médiocre naiſſance, elle la traitoit avec beaucoup d'amitié, & avec une extrême diſtinction. Matilde, qui étoit la fille de cette Comteſſe, étoit de l'âge d'Eléonore. Elles étoient toutes deux parfaitement aimables, & elles s'attacherent l'une à l'autre de cette amitié de l'enfance, qui ayant plus d'innocence & plus de ſincérité que les autres amitiés, a auſſi plus de durée.

La Ducheſſe de Miſnie étant demeurée veuve de bonne heure, n'étoit occupée que de l'éducation de ſon fils, qu'elle avoit mis auprès de l'Empereur, de-ſorte qu'elle étoit ſouvent à Bamberg; mais elle ne laiſſoit pas de demeurer quelquefois à une maiſon de campagne qu'elle avoit à quatre lieues de là. La Comteſſe de Tuſcanelle en avoit une, peu éloignée de la ſienne. Elle y amena Eléonore; & lorſ-

lorſqu'elle alloit à la Cour, elle prenoit le temps que la Ducheſſe n'y étoit pas, pour la lui laiſſer.

La Comteſſe & la Ducheſſe étoient amies particulieres. Elles ne vouloient voir perſonne lorſqu'elles étoient en leurs maiſons de campagne, & le Duc de Miſnie y alloit ſeulement faire viſite à ſa Mere & à la Comteſſe, qui étoit dans une trop grande liaiſon avec elle pour ne s'attirer pas les ſoins de ce Duc. Il vit Eléonore chez l'une & chez l'autre, & il ne fut pas long-temps ſans remarquer qu'elle ſeroit d'une admirable beauté. Quoiqu'il la crût d'une naiſſance beaucoup inférieure à la ſienne, & qu'il eût cinq ou ſix années plus qu'elle, il lui marquoit les mêmes égards que ſi elle eût été dans un âge plus avancé, & qu'il l'eût connue pour la fille du Marquis d'Yvrée. Il enviſageoit avec plaiſir que dans peu de temps elle ſeroit parfaitement belle, & il ſentoit un commencement d'amour qui étoit fondé ſur les charmes qu'elle devoit avoir, autant que ſur ceux qu'elle avoit déjà.

De ſon côté, elle avoit une ſenſible joye de voir les yeux de ce Duc appliqués ſans ceſſe à rencontrer les ſiens. Elle ſentoit, pour ainſi dire, qu'elle étoit trouvée belle avant que de ſavoir qu'elle l'étoit. D'abord il ſembloit qu'elle cherchât les regards du Duc de Miſnie; mais enfin elle commença à les éviter, & il s'apperçut par-là qu'elle les avoit entendus.

Eléonore ſe fit un ſujet de chagrin de penſer que le Duc de Miſnie croyoit peut-être lui faire honneur en lui rendant quelques ſoins, & elle pria Matilde, à qui elle avoit découvert le ſecret de ſa naiſſance, de l'apprendre auſſi au Duc. Il fut charmé de cette connoiſſance, bien plus parce qu'il la devoit à Eléonore, que parce qu'il apprenoit que cette belle perſonne étoit plus digne de lui. Enfin il lui déclara ſa tendreſſe, qui avoit déjà fait beaucoup d'impreſſion ſur elle. Leur liaiſon étoit preſque

que toute formée, & ils n'avoient plus qu'à ſe dire qu'ils s'aimoient, quands ils ſe le dirent.

L'inclination qu'Eléonore ſentoit dans ſon cœur, ne diminuoit point la tendreſſe qu'elle avoit pour Matilde; au contraire cette amie lui devint en quelque façon néceſſaire. Elle lui parloit de ſon Amant, quand elle ne le voyoit pas; & ſon amitié n'en devint que plus ardente, parce qu'elle étoit utile à ſon amour. Matilde entroit auſſi dans leurs entretiens, du conſentement de l'un & de l'autre. Ces converſations étoient aſſez dangereuſes pour une jeune perſonne. Elle vit la différence de leur état & du ſien: elle conçut le plaiſir qu'il y avoit d'être aimée; & enfin elle commença à ſentir ſon indifférence, & à la trouver triſte & deſagréable.

Il lui ſembloit qu'elle n'auroit pas voulu ôter le Duc de Miſnie à Eléonore, mais elle ſouhaitoit de trouver un Amant comme lui; & elle ſentoit que s'il ne lui avoit pas préciſément reſſemblé, il ne lui auroit pas plû. Ce ſentiment ne lui donna d'abord qu'une mélancolie qui ne laiſſoit pas d'avoir ſa douceur; mais lorſqu'elle vint à en connoître la nature, elle en eut une douleur très-vive.

Eléonore & le Duc de Miſnie n'en ſoupçonnoient point la cauſe. Le Duc étoit trop occupé de ſa tendreſſe pour démêler celle de Matilde, & Eléonore n'étoit pas aſſez habile pour examiner les ſentimens d'autrui; à peine connoiſſoit-elle les ſiens.

La Ducheſſe de Miſnie s'apperçut avec chagrin de l'inclination de ſon fils pour Eléonore. Il pouvoit prétendre aux plus grands Partis de la Cour & aux plus hautes Alliances. Elle conçut que l'amour nuiroit à la fortune de ce fils, & fit deſſein d'emmener Eléonore en Miſnie, où elle étoit obligée d'aller paſſer une année. La Comteſſe de Tuſcanelle qui alloit plus ſouvent à la Cour qu'elle n'avoit accoutumé, parce que le Comte ſon mari avoit obtenu depuis peu de temps une des premie-

res

res charges de l'Empire, ne s'oppoſa point à ce voyage; & la Ducheſſe crut que, puiſque ſon fils étoit obligé de demeurer auprès de l'Empereur, l'abſence détruiroit ſa paſſion, qui ne faiſoit que de naître.

Ce fut-là que commença le malheur de ces Amans. Cependant ils ne s'apperçurent point qu'on avoit eu intention de les ſéparer; parce que la Ducheſſe de Miſnie ne s'en étoit expliquée avec perſonne, & qu'elle ſavoit ſi bien diſſimuler, que l'on ne connoiſſoit ſes deſſeins qu'après qu'ils avoient réuſſi. Comme il lui étoit aiſé de juger qu'Eléonore avoit appris ſa naiſſance au Duc, elle lui en fit confidence, tant pour le prévenir ſur les raiſons qu'elle avoit de l'éloigner de Bamberg, que pour l'obliger davantage à garder le ſecret. Enfin elle crut pouvoir s'emparer de ſon eſprit par cette confiance apparente, & ſe rendre moins ſuſpecte ſur les avis qu'elle ſeroit peut-être un jour obligée de lui donner contre Eléonore, ſi ſa paſſion continuoit.

Le Duc comprit par toutes les meſures que ſa Mere prenoit pour cacher Eléonore, qu'il n'étoit pas temps de lui avouer qu'il aimoit cette belle perſonne. Il combattit néanmoins les raiſons de ſon départ avec une chaleur que la Ducheſſe feignoit de ne point remarquer, & dont il ne s'appercevoit pas lui-même. Ce fut en vain qu'il les combattit, il fallut dire adieu à Eléonore. Vous partez, lui dit-il, & quand reviendrez-vous? Peut-être ne m'aimerez-vous plus? Je ne ſais pourquoi je l'appréhende: ſi je vous voyois, je ne craindrois rien; je craindrai tout, quand je ne vous verrai point. Hélas! lui dit Eléonore, à quoi me faites-vous ſonger? Vous changerez peut-être plutôt que moi; mais je ne ſaurois m'affliger de rien, que de ne vous voir pas.

Quoiqu'Eléonore ſe crût épuiſée de douleur, elle trouva

trouva encore des pleurs à répandre, lorſqu'elle dit adieu à Matilde. Elles s'embraſſerent, & jetterent un torrent de larmes. Eléonore ſembloit prévoir que ce ſeroit pour la derniere fois qu'elle ſeroit contente de l'amitié. Ce que Matilde avoit dans le cœur, pouvoit l'empêcher de faire ſon devoir à l'égard de ſon amie; cependant l'extrême triſteſſe où elle la voyoit plongée, ne laiſſa pas de l'attendrir dans ce moment.

Eléonore partit avec la Ducheſſe de Miſnie, & Matilde eſpéra que cette abſence donneroit quelque treve à ſes maux; mais le Duc qui la voyoit ſouvent, l'entretenoit toujours de ſa Maîtreſſe: même il lui en parloit avec plus d'amour que jamais, parce qu'il n'avoit qu'elle à qui en parler. Elle entroit dans de violens chagrins contre lui, & elle ſouhaita mille fois que l'Amant fût éloigné auſſi bien que la Rivale.

Le Duc de Miſnie partit quelque temps après à la ſuite de l'Empereur, qui alloit au ſecours du Pape Silveſtre II. que les Grecs avoient attaqué. Ils étendoient leurs conquêtes ſi loin, qu'ils ſembloient déjà menacer Rome; & le Pape, allarmé de leurs prompt ſuccès, avoit prié l'Empereur de s'unir à lui pour les arrêter. Henri II. ſaiſit cette occaſion de ſignaler ſon zele & ſon courage, de ſorte qu'il paſſa en Italie une ſeconde fois. Le Duc de Miſnie obtint de ce Prince quelques jours pour aller voir la Ducheſſe ſa Mere, & il devoit le rejoindre à Pavie. Il trouva la beauté & l'eſprit d'Eléonore beaucoup augmentés, de ſorte qu'il craignit que tous ces avantages n'euſſent diminué ſa tendreſſe. Il exigea mille aſſurances de ſa conſtance; & s'il ne pouvoit s'empêcher d'en douter, c'étoit avec un amour qui réparoit l'outrage de ce doute.

Hélas! ſi j'étois capable de vous aimer moins, & que vos ſoupçons fuſſent juſtes, je ne les excuſerois

cuſerois pas ſi facilement, lui diſoit-elle; mais enfin je vous pardonne tout. L'abſence a encore ajouté quelque choſe à mes ſentimens. Quelle autre ſûreté voudriez-vous de ma conſtance? Je vous aſſure que tant que vous ne m'apprendrez pas ce que c'eſt qu'être infidele, je ne le ſaurai point.

Ils prirent des meſures pour s'écrire. Ce commerce leur donna encore plus d'eſtime l'un pour l'autre, & forma entre eux une liaiſon d'eſprit & de ſentiment dont ils goûtoient tout le charme, lorſqu'il arriva du changement dans la fortune d'Eléonore.

Le Comte de Retelois qui avoit pris le fils du Marquis d'Yvrée en ſa protection, demeura veuf, & ſans enfans. L'amitié qu'il avoit toujours eue pour ce Marquis, ſe répandoit ſur ſa famille: il avoit donné des biens conſidérables à ſon fils, & il lui demanda ſa fille en mariage. Quoiqu'il eût vu le portrait d'Eléonore, que la Comteſſe de Tuſcanelle avoit envoyé au jeune d'Yvrée, & qu'il en eût été touché, il ſongeoit particuliérement à épouſer en elle la fille d'un ami malheureux; auſſi le Marquis d'Yvrée en reçut-il la propoſition comme une grace.

Le mariage fut réſolu; & l'âge du Comte de Retelois ne lui permettant pas d'entreprendre un long voyage, il ſe remit ſur le jeune d'Yvrée du ſoin de faire conſentir Eléonore à partager ſa fortune, & de l'amener à Retel. Le jeune d'Yvrée partit; & comme il lui étoit important de ne ſe pas faire connoître, il prit le nom de Baron d'Hilmont, & ne ſe déclara d'abord qu'à la Ducheſſe. Il lui dit enſuite qu'il venoit la décharger du ſoin de la fille du Marquis d'Yvrée. C'étoit la délivrer d'un embarras, que de retirer d'entre ſes mains une perſonne qu'il étoit dangereux de protéger: auſſi apprit-elle avec joye le deſſein qui l'amenoit. Elle fit appeller Eléonore pour lui dire que ſon frere étoit vivant,

t pour le lui faire connoître. Cette jeune
s'abandonna d'abord à la joye de le voir,
ɔir cru qu'il étoit mort. Elle l'embraſſa
ucoup de tendreſſe. Mais elle ne fut pas
ps ſans apprendre ce que ſon voyage lui
. On lui dit que le Marquis d'Yvrée ſon
deſtinoit au Comte de Retelois, à qui
nt des obligations qui les mettoient dans
ɔilité de refuſer ſon alliance. Quelle nou-
ır Eléonore! Elle ne fut point maîtreſſe de
ıier mouvement. Elle marqua ſa ſurpriſe
ſa couleur, & elle regarda ſon frere avec
deur dont la Ducheſſe s'apperçut, parce
en connoiſſoit la cauſe.
u'Eléonore fut ſeule, elle s'abandonna au
lent déſeſpoir. Elle n'avoit aucun parti à
, qui ne lui parût funeſte. Elle voyoit un
ın Frere oppoſés à ſon inclination; com-
ır de ſobéir, ou comment leur obéir? Elle
l'abord ſe déterminer qu'à faire ſavoir à
nt l'extrémité où elle ſe trouvoit réduite,
oir préciſément quel ſecours elle vouloit
lui.
ut toute la nuit dans cette réſolution, ou
ans cette incertitude; mais, quand elle en
exécution, elle ne ſuivit que ce que la rai-
ınipira. Elle ne lui écrivit que pour rom-
gagement de cœur où ils étoient enſemble,
noncer à tous les plaiſirs de la vie, enfin
i dire le dernier adieu, & le prier de ne lui
plus de marques de ſa tendreſſe; mais elle
s'empêcher de le conjurer en même temps
'oublier jamais.
écrivit auſſi à la Comteſſe de Tuſcanelle, &
ıérement à Matilde, qu'elle retrouvoit tou-
ans ſon eſprit après le Duc de Miſnie. Mais
eſſe qui avoit jugé de ce qu'Eléonore feroit,
chagrin où elle l'avoit vue, donna ordre
qu'on

qu'on l'obſervât, & que l'on ſurprît ſes lettres. Elle fit même intercepter toutes celles qui alloient à ſon fils, de peur que s'il apprenoit le départ d'Eléonore, il n'y apportât quelque obſtacle. Elle envoya cependant à la Comteſſe la Lettre qui lui étoit écrite, & elle lui rendoit compte de ce qui ſe paſſoit; mais elle la prioit de ne le point faire ſavoir à ſa fille. Cette Comteſſe qui aimoit véritablement Eléonore, reçut avec plaiſir la nouvelle de l'établiſſement qui ſe préſentoit pour elle, & lui en marqua ſa joye. La Ducheſſe dit à cette jeune perſonne, qu'une légere indiſpoſition avoit empêché Matilde de lui répondre en même temps que la Comteſſe de Tuſcanelle; de ſorte qu'elle ne fut pas ſurpriſe de ſon ſilence.

Le Baron d'Hilmont demeura quelques jours en Miſnie avec ſa ſœur, qui ſe contraignoit pour lui marquer de la joye. Elle ſuivoit ſon devoir comme ſi elle n'avoit pas eu de paſſion; mais elle ſentoit malgré elle, que ſa paſſion étoit auſſi violente que ſi elle n'avoit pas été combattue par ſon devoir. Le projet de ſon mariage fut tenu ſecret par pluſieurs raiſons, dont le voyage de ſon frere en Allemagne n'étoit pas la moins conſidérable. Enfin, ſi l'Empereur avoit ſu qu'on fût venu prendre chez la Ducheſſe de Miſnie une perſonne qu'on auroit menée à Retel pour épouſer le Comte de Retelois, il n'auroit pas été aiſé de lui cacher ſa naiſſance. Ainſi la choſe demeura ſecrete entre la Ducheſſe de Miſnie, le Baron d'Hilmont, & Eléonore.

Elle étoit toujours ſurpriſe de ne point recevoir de nouvelles du Duc de Miſnie; & quoiqu'elle l'eût prié de ne lui en plus donner, une ſi exacte obéiſſance ne le ſatisfaiſoit point. Elle écrivit une ſeconde lettre à Matilde ſur le chagrin qu'elle avoit de ſon indiſpoſition: elle faiſoit auſſi quelques plaintes du Duc à cette amie, pour qui elle n'avoit

voit rien de caché; mais cette lettre fut encore vue de la Ducheſſe de Miſnie, qui ne l'envoya pas.

Le Baron d'Hilmont & Eléonore partirent. La Ducheſſe les conduiſit juſqu'à l'Abbaye où étoit le Marquis d'Yvrée, & elle lui préſenta ſa fille. Ce Marquis fit voir à ſes enfans plus de fermeté que d'affliction. Il leur demanda néanmoins pardon de les avoir rendus malheureux, & remercia la Ducheſſe de la protection qu'elle avoit donnée à Eléonore; mais c'étoit d'une maniere ſi noble & ſi deſintéreſſée, qu'il faiſoit bien voir qu'il étoit au-deſſus des foibleſſes de la Nature, & que la vertu qu'il avoit acquiſe dans ſa retraite, lui donnoit ſeule les ſentimens de Pere qu'il étoit obligé d'avoir.

Le Ciel, dit-il à Eléonore, ne nous a pas entiérement abandonnés, puiſqu'il prend ſoin de votre fortune. Le Comte de Retelois recherche mon alliance: j'eſpere que la diſproportion de votre âge ne vous empêchera point d'être heureuſe avec lui. Acquitez-moi, ma fille, des obligations que je lui ai. C'eſt la premiere fois que vous entendez parler un Pere. Si ce nom ne vous donne pas encore de tendreſſe, regardez-moi comme un ami. Epouſez le Comte de Retelois, je vous en prie, ſi ce n'eſt pas aſſez de vous l'ordonner.

Eléonore étoit ſi accablée de ſa douleur, qu'elle ne la ſentoit plus. Tout ce qui ſe paſſoit, lui paroiſſoit un ſonge. La Ducheſſe de Miſnie étoit même touchée de l'état où elle la voyoit. Elle l'embraſſa avec une tendreſſe que la compaſſion excitoit en elle; & après avoir dit adieu aux enfans du Marquis d'Yvrée, elle reprit la route de Miſnie.

Son départ réveilla l'eſprit d'Eléonore de ſon aſſoupiſſement. Quand elle ſe vit abandonnée de tout ce qu'elle avoit accoutumé de voir, qu'elle ne trouva plus d'objets qui euſſent rapport au Duc de Miſnie, & que tout la fit ſonger qu'elle alloit être à

un autre qu'à lui, elle ne put retenir ſes larmes: elle les laiſſa couler en abondance, & il n'étoit plus poſſible qu'elle goûtât aucun autre plaiſir.

Le Baron d'Hilmont penſoit que l'amitié qu'elle avoit pour une perſonne qui depuis aſſez long-temps lui tenoit lieu de Mere, étoit la cauſe de ſa douleur. Il lui diſoit tout ce qu'il croyoit être propre à la modérer, mais elle le regardant avec une mortelle triſteſſe: Je ne cherche point à me conſoler, lui dit-elle: laiſſez-moi pleurer; c'eſt la ſeule grace que je vous demande. Ils ſe mirent en chemin pour aller à Retel. Elle vit qu'il falloit ſe ſacrifier à la néceſſité. Le ſilence de ſon Amant aida à l'y diſpoſer; mais c'étoit d'une maniere ſi cruelle, que ne pouvant réſiſter aux agitations de ſon eſprit, elle tomba malade en arrivant à Retel. Son entrée y fut aſſez ſecrete; & on la mena chez une ſœur du Comte de Retelois, qui étoit veuve, & aſſez retirée du monde.

Le Duc de Miſnie étoit allarmé de ne point recevoir de nouvelles d'Eléonore. Il avoit craint, par la ſeule inquiétude que lui donnoit ſa paſſion; mais, quand il craignit avec ſujet, il ſentit une ſorte de chagrin qui lui étoit nouveau & inſupportable. Quinze jours ſe paſſerent dans cette peine. Mais enfin l'Empereur, qui avoit battu les Grecs en pluſieurs rencontres & repris des villes ſur eux, partit d'Italie, & revint en Allemagne avec tout l'éclat que donnent la valeur & la fortune.

Le Duc de Miſnie le devança, & vint en Miſnie, où il avoit laiſſé Eléonore. La Ducheſſe n'y étoit revenuë que du ſoir précédent, & dans ce moment elle n'étoit pas chez elle. Il courut à l'appartement d'Eléonore, mais il apprit qu'elle étoit partie. Le Duc fut ſaiſi d'un étonnement auquel ſuccéda la rage, quand on l'eut inſtruit des circonſtances de ce départ. Il s'en informa avec tant d'exactitude, qu'on lui fit, ſur des conjectures

res aſſez vraiſemblables, un récit propre à le deſeſpérer.

On lui dit que le Baron d'Hilmont, qu'on ne connoiſſoit pas pour le frere d'Eléonore, & qu'on croyoit ſon Amant, étoit fait d'une maniere à pouvoir mériter une inclination auſſi prompte que celle qu'il avoit inſpirée à cette belle perſonne; qu'ils avoient été dans une parfaite intelligence; que la Ducheſſe les autoriſoit; qu'ils étoient apparemment mariés; qu'elle avoit été les conduire juſqu'à Bezançon, d'où ils avoient pourſuivi leur voyage. Elle arriva dans ce moment, & à peine fut-il aſſez maître de lui-même pour recevoir ſes careſſes, & lui rendre des devoirs. Il lui demanda avec précipitation où étoit Eléonore.

Eléonore, lui dit cette Ducheſſe, épouſe un homme qui l'aime tendrement, & dont la fortune eſt avantageuſe pour elle. Le Duc de Miſnie ne put contraindre ſa douleur: il conjura ſa Mere de lui dire en quel lieu elle étoit, & de lui pardonner la violence de ſes tranſports. La Ducheſſe feignit de les excuſer; mais elle avoit réſolu de ne lui apprendre point où étoit Eléonore, tant qu'elle ne ſeroit point mariée. Elle crut même que l'abſence & le dépit ſeroient pour ſon fils deux remedes infaillibles, s'ils étoient joints enſemble, & ſon intérêt lui perſuada qu'un manque de ſincérité étoit pardonnable dans une occaſion où il étoit utile. Elle lui dit qu'Eléonore l'avoit engagée à lui en faire un ſecret. Quel nouveau coup de foudre pour le Duc! Le ſilence qu'il penſoit qu'Eléonore avoit gardé, donnoit à cet artifice une grande apparence de vérité. Il redoubla ſes prieres; & plus il s'aſſuroit des infidélités de ſa Maîtreſſe, plus il avoit envie de la voir pour lui en faire des reproches.

La Ducheſſe lui dit qu'elle s'étoit engagée par des ſermens avec Eléonore, & qu'enfin il ne de-

voit point chercher à l'aller troubler dans un mariage qu'une inclination mutuelle rendoit heureux. Rien ne ſauroit exprimer le déſeſpoir de ce Duc. Il redemanda à tous les domeſtiques la route qu'Eléonore avoit tenue, mais ils ne lui dirent que ce qu'ils lui avoient déjà dit.

Il retourna à Bamberg pour voir la Comteſſe de Tuſcanelle, qui ne pouvoit ignorer la deſtinée d'une perſonne dont elle avoit pris ſoin dès l'enfance. Il lui fit connoître d'abord, comme ſans deſſein, que ſa naiſſance n'étoit point un myſtere pour lui. Il lui demanda enſuite d'une maniere indifférente où elle étoit mariée, & il feignit de n'avoir point encore vu ſa Mere. Mais cette Ducheſſe, qui avoit toute la prudence néceſſaire pour conduire un artifice, n'avoit pas douté qu'il n'allât trouver la Comteſſe de Tuſcanelle; deſorte qu'elle lui avoit écrit pour la prier de faire le même ſecret au Duc de Miſnie, qu'elle vouloit bien faire à ſa fille, du voyage du jeune d'Yvrée en Allemagne, & du mariage d'Eléonore. Elle l'avertiſſoit que, quoiqu'il eût découvert ſa naiſſance, il n'en ſavoit pas davantage, & qu'il ne falloit point riſquer la vérité avec un jeune-homme qui pouvoit être imprudent.

Le deſſein que la Ducheſſe de Miſnie avoit de marier ſon fils avec Matilde, étoit la véritable cauſe de toutes ces précautions. Matilde étoit devenue un parti conſidérable par la mort de deux ſœurs qu'elle avoit eues; & la faveur où le Comte de Tuſcanelle étoit auprès de l'Empereur, rendoit cette alliance très-avantageuſe; deſorte que cette Ducheſſe y trouvoit tout ce qu'elle avoit ſouhaité pour ſon fils. La Comteſſe de Tuſcanelle ne pénétra point au-delà de ce qu'on lui faiſoit enviſager: elle répondit au Duc de Miſnie, qu'il ne lui étoit pas permis de révéler le ſecret d'Eléonore; mais que ſa deſtinée étoit heureuſe.

Quel ſurcroît de douleur pour le Duc de Miſnie, d'ap-

d'apprendre par-tout que ſa Maîtreſſe étoit contente ſans lui, & de ne pouvoir preſque plus eſpérer de découvrir où elle étoit! Il alla cependant juſqu'à Bezançon, entraîné par ſon inquiétude, plutôt que par aucune eſpérance qu'il eût de la trouver. On lui avoit dit que la Ducheſſe de Miſnie l'avoit quittée en ce lieu, & il ne ſavoit pas qu'elle y allât chercher le Marquis d'Yvrée, parce qu'on lui avoit perſuadé qu'il étoit mort, ainſi qu'on l'avoit fait croire à ſa fille, juſqu'au retour du Baron d'Hilmont. Comme Eléonore ne s'étoit arrêtée qu'à l'Abbaye, quelque recherche qu'il fît pour apprendre de ſes nouvelles, il ne put rien découvrir de ce qu'il vouloit ſavoir; mais il n'étoit point préparé contre ce malheur, quoiqu'il s'y fût attendu. Il partit de Bezançon, & revint auprès de l'Empereur dans un état digne de pitié.

L'impoſſibilité de ſe venger augmentoit ſa jalouſie. Jamais paſſion n'avoit été accompagnée de circonſtances plus cruelles. La rage de cet Amant étoit dans un tel excès, qu'il ſe plaiſoit lui-même à l'entretenir, & fuyoit tous ceux qui pouvoient le diſtraire de ſes funeſtes réflexions. Lorſque ſes premiers tranſports furent rallentis, il ſongea à revoir Matilde, & il lui confia ſon dépit, comme il lui avoit confié ſon amour. Elle apprit la nouvelle de cette infidélité avec un plaiſir qu'elle avoit peine à ſe pardonner. D'abord elle voulut juſtifier ſon amie; mais elle tiroit toutes ſes raiſons du mérite de l'Amant, & non de la conduite d'Eléonore. Après tout, il lui auroit été difficile de la défendre: elle n'avoit point reçu de ſes lettres, par l'ordre que la Ducheſſe y avoit mis; & le procédé qu'Eléonore paroiſſoit avoir tenu avec tous ceux qui prenoient intérêt à elle, étoit inexcuſable.

Matilde avoit des manieres tendres & flatteuſes. Eléonore & le Duc l'avoient comme aſſociée à leur

miere.

La Ducheſſe de Miſnie revint à Bamberg
marqua à la Comteſſe de Tuſcanelle l'envie
avoit de s'attacher encore plus particuliére
elle, par le mariage de ſon fils avec Matil
deux partis étoient convenables. La Com
prouva ce deſſein; & elle le communiqua a
te ſon mari, que l'Empereur avoit envoyé
lle. Il conſentit avec plaiſir à ce mariage,
qu'il fut bientôt arrêté. Le Duc de Miſ
avoit point de répugnance, quoiqu'il n'eût
tant d'empreſſement que s'il eût oublié El
Il fut engagé avec Matilde, & l'on n'a
plus que le retour du Comte pour célébre
noces.

Ce fut alors que l'Empereur & le Roi
eurent à Mouzon cette fameuſe Conféren
l'Hiſtoire a tant parlé. Ces deux Monarqu
loient traiter de la paix entre la France &
re, & ils ſe trouverent enſemble avec un
compoſée de la meilleure partie des Princ
ſujets, & d'un grand nombre de Dames de
& d'Allemagne, qui eurent la curioſité de
deux plus grands Princes du Monde dans to
magnificence. Le Comte de Tuſcanelle y
joindre l'Empereur; deſorte que la Com

ſuivre l'Empereur; & elle ſentoit ſi vivement ce plaiſir, qu'elle étoit inſenſible à tous les autres.

Le Comte de Retelois n'avoit point encore épouſé Eléonore, quoiqu'en la voyant il ſe fût beaucoup confirmé dans le deſſein de l'épouſer. Il ne la regardoit plus comme une fille malheureuſe dont il pouvoit en partie rétablir la fortune, mais comme une perſonne adorable qui pouvoit lui faire à lui-même tout ſon bonheur.

Une langueur fâcheuſe avoit ſuccédé à la maladie d'Eléonore. Elle en avoit de la joye, parce que ſon mariage en devoit être retardé. Quoiqu'elle y fût réſolue, c'étoit comme à une choſe inévitable qu'elle reculoit autant qu'il lui étoit poſſible. Le Comte de Retelois ne vouloit point lui marquer un empreſſement de l'épouſer, qui lui auroit paru tyrannique plutôt qu'amoureux. Il ne s'appliquoit qu'à lui plaire; & n'étant pas d'un âge à s'en faire aimer, il tâchoit au moins de la mériter par ſon reſpect & par ſes ſoins.

Le Roi de France paſſa par Retel avec la Princeſſe Adélaïde ſa fille, & toute ſa Cour. Le Comte de Retelois le fit entrer dans les raiſons de ſon mariage avec Eléonore, & dans celles qu'il avoit de ne la pas laiſſer connoître pour ce qu'elle étoit; deſorte que ce Prince voulut bien aider lui-même au déguiſement. Il alla lui faire viſite, auſſi bien qu'à la ſœur du Comte. Eléonore fut trouvée très-aimable malgré ſon abattement & ſa pâleur. Les Dames qui avoient accompagné le Roi & la Princeſſe, ne la regarderent pas indifféremment. Celles qui n'avoient plus de prétentions, la louerent avec excès; & celles à qui ſa beauté donnoit de la jalouſie, en firent l'éloge en ne la louant pas.

Mouzon étoit ſi peu éloigné, qu'on ne craignit point de lui propoſer d'en faire le voyage, & il ne lui étoit pas aiſé de refuſer d'y aller. Même le

Comte de Retelois aida à l'y diſpoſer. Les plaiſirs devoient achever la guériſon de cette belle perſonne, dont il avoit tant d'intérêt à ſouhaiter la ſanté. Elle accepta le parti, non pas comme un divertiſſement, mais comme une choſe indifférente. Cependant elle ſongea que le Duc de Miſnie pourroit être avec l'Empereur. Cette penſée lui donna quelque joye; mais ce n'étoit point une joye pure, comme elle l'auroit été autrefois. Elle penſa que peut-être elle le verroit ſans lui parler, & que ſi elle lui parloit, ce ne ſeroit que pour lui dire un éternel adieu. Quelle converſation, que même elle prévoyoit qu'elle ſeroit ſcrupule de lui accorder!

Elle étoit toujours ſurpriſe du ſilence de ce Duc, & inquiéte de celui de Matilde, qu'elle croyoit cauſé par une indiſpoſition, comme on le lui avoit dit. Elle étoit bien éloignée de la ſoupçonner de pouvoir jamais manquer à l'amitié, & rien ne la troubloit de ce côté-là. Si-tôt qu'elle avoit eu la force d'écrire, elle avoit envoyé une troiſieme lettre à Matilde, & ce n'avoit pas été ſans lui parler du Duc de Miſnie; mais cette lettre n'étoit arrivée à Bamberg, que depuis le départ de Matilde pour Mouzon, & ne lui avoit point encore été rendue.

La parfaite reſſemblance que le Baron d'Hilmont avoit avec le Marquis d'Yvrée ſon Pere, lui faiſoit appréhender de paroître aux yeux de l'Empereur, deſorte qu'il demeura à Retel. Il obligea Eléonore d'engager ſa foi au Comte de Retelois avant que de partir; & elle obéit ſans réſiſtance, quoique ce ne fût pas ſans déſeſpoir. Ils furent fiancés, & le mariage ſe remit au retour de Mouzon, où elle alla avec la ſœur du Comte de Retelois, & toute la Cour.

Le procédé des deux Monarques fut véritablement héroïque. Leurs Miniſtres vouloient qu'ils s'avançaſſent également chacun dans ſa barque,

pour

encontrer au milieu de la Meuſe; mais
e étoit au-deſſus de ce foible point-d'hon-
enri paſſa ſans balancer du côté de Ro-
i, par le noble accueil qu'il lui fit, ſe
uſſi grand que celui qui venoit vers lui.
main le Roi paſſa du côté de Henri, qui
'il ſavoit auſſi bien recevoir des honneurs,
endre.

les Seigneurs François ſuivoient le Roi
barques azurées & parſemées de fleurs
or. Celles que rempliſſoient les Seigneurs
qui accompagnoient l'Empereur, étoient
e ſes armes. La ſaiſon & le jour étoient
. La beauté des Dames ſe trouvoit aug-
ar leur parure; & le nombre des gens
qui ſuivoient, formoit un éclat digne
Princes qui honoroient ce lieu de leur

t un moment d'embarras, le bateau où
onore, toucha celui où étoit Matilde.
amies ſe reconnurent. Leur ſurpriſe,
, une crainte qu'elles ne démêloient pas,
ent un inſtant leurs embraſſemens; mais
s ſe donnerent mille marques d'amitié,
e ſuffiſoient pas à tout ce qu'elles avoient

nteſſe de Tuſcanelle qui étoit à l'autre
ateau, vint embraſſer Eléonore; deſorte
t ceſſer leur entretien. Ce qui les empê-
dire rien dans ce moment qui pût les inſ-
ce qui leur étoit arrivé, mais elles eſpé-
ſe retrouver bientôt; puiſque le Roi &
ur devoient faire quelque ſéjour à Mou-
r ratifier la paix qu'ils avoient faite.

ereur étoit ſuivi d'un ſi grand nombre de
s, qu'Eléonore ne put remarquer le Duc
e; mais elle ſentoit je ne ſais quoi dans
qui ne la laiſſoit point douter qu'il ne

fût à Mouzon. Elle ſe fit par avance un plaiſir ſinguller de parler de cet Amant avec Matilde, quoique ce ne fût que pour ſe plaindre de lui.

Le Roi & l'Empereur, avec toute leur Cour, étoient logés dans le même château, lorſque qu'Eléonore alla trouver la Comteſſe de Toſcane: le peu de temps après que l'on y fut arrivé; mais cette Comteſſe s'étant jettée ſur un lit pour ſe remettre de la fatigue du voyage, s'étoit endormie. Ainſi Eléonore paſſa dans la chambre de Matilde, qui ne fut point tout-à-fait contente de l'empreſſement qu'elle lui marquoit. Quoiqu'elle lui eût infidele au Duc de Miſnie, la penſée qu'il pourroit la voir chez elle, la chagrina, & elle la reçut avec une eſpece de froideur dont Eléonore ne s'apperçut point, parce qu'elle étoit trop remplie de ſa tendreſſe.

Matilde ſe plaignit de ſa fuite & de ſon oubli. Eléonore croyoit avoir des plaintes à faire de ce qu'elle n'avoit pas répondu à ſes lettres, mais elles s'éclaircirent. Eléonore lui dit la vérité de tout ce qui lui étoit arrivé. Quoi! vous n'êtes point mariée? s'écria Matilde avec tant de chagrin qu'Eléonore lui en demanda la cauſe. Ne vous en informez pas davantage, lui dit Matilde, je n'ai pas la force de vous l'avouer. Ne me laiſſez point dans l'incertitude où je ſuis, lui dit Eléonore avec beaucoup d'émotion. Vous me faites enviſager mille malheurs: je crains d'avoir perdu votre amitié; je n'oſe vous dire tout ce que je crains. Non, ce n'eſt point mon amitié que vous avez perdue, reprit Matilde; mais je puis vous avoir cauſé des maux plus ſenſibles. Achevez, lui dit Eléonore, quand vous m'auriez fait haïr du Duc de Miſnie, & qu'il vous aimeroit, vous ne me donneriez pas une plus grande inquiétude. Matilde ne lui répondit rien, & elles garderent là-deſſus un profond ſilence, qui fut ſuivi d'un tor-

rent

nt de larmes qu'elles verſerent l'une & l'autre.
Il eſt donc vrai, reprit Eléonore, que le Duc de
iſnie m'oublie, & que c'eſt pour vous? Ne me
prochez rien, lui dit Matilde, vous m'avez en-
gée à l'aimer, & je vous ai ſacrifié mes ſentimens
nt que j'ai cru que vous l'aimiez. Je vous y ai
gagée? Moi! reprit Eléonore. Oui, continua
atilde, vous me faiſiez inceſſamment remarquer
n mérite; & pouvoit-on l'admirer tranquillement?
é! que ne m'avertiſſiez-vous de vos ſentimens?
l dit Eléonore. Je vous faiſois part de tous les
lens, & vous gardiez tous les vôtres. Hélas! lui
t Matilde, je ne les connoiſſois point. J'aimois
jà le Duc de Miſnie, & je croyois ſeulement le
ouver aimable. Je m'imaginois que tous les mou-
mens de mon cœur n'étoient que de l'eſtime; &
qui m'empêchoit le plus de ſoupçonner que je
imois, c'eſt que je vous aimois auſſi. Je n'a-
ois point pour vous des ſentimens de rivale; je
us aimois, vous & votre Amant, enſemble. J'ai
lieu de penſer que vous l'abandonniez pour le
ron d'Hilmont; il l'a penſé comme moi. Ainſi,
dit triſtement Eléonore, votre paſſion eſt à pré-
t mutuelle? Il croit m'aimer, reprit Matilde,
s il ne le croira pas long-temps. Hélas! ajouta-
e en regardant Eléonore, qui avoit le viſage cou-
de larmes, ce n'eſt point à vous à pleurer.
nd il vous croyoit infidele, peut-être avoit-il
de plaiſir à vous regretter avec moi qu'avec
utre; mais, s'il vous retrouve, il me ſouffrira
moins qu'une perſonne indifférente. Il con-
na tendreſſe, il alloit m'épouſer; & s'il ſe
lans la néceſſité d'être ingrat, à quel point
vois qu'il le fera! Ne vous attendez point
lui apprenne votre innocence, je ne ſau-
faire. Ayez pitié de moi; du moins la fin.
que je vous fais paroître, vous doit faire ex-
la foibleſſe, La plus grande marque d'ami-

tié que je puiſſe vous donner à préſent, c'eſt de me plaindre avec vous, je ne ſais plus en état de vous ſervir.

On vint avertir que le Duc de Miſnie entroit. Ah! je ſuis perdue s'il vous voit, dit-elle à Eléonore. Ne demeurez point ici, je vous en conjure; donnez-moi cette marque d'amitié. Je ne ſais ce que je vous demande, mais faites-le pour l'amour de moi: je ne puis être témoin d'un éclairciſſement que vous ne différerez pas long-temps.

Eléonore étoit dans le premier mouvement de ſon dépit, qui l'auroit obligée à fuir le Duc de Miſnie, quand on ne l'en auroit pas priée. Elle ſortit, mais elle le rencontra. Ce Duc fut ſurpris de la voir. Il avoit perdu l'eſpérance de la trouver jamais, & il ſe porta naturellement à la regarder avec les mêmes yeux qu'il avoit toujours eus pour elle. Mais il ſe reprocha cette foibleſſe: le chagrin qu'il conſervoit contre Eléonore, en augmenta, & il paſſa comme s'il eût craint de ſe trop arrêter.

Eléonore fut frappée d'une ſurpriſe qui ſuſpendit tous ſes mouvemens. D'abord elle ne conçut pas ſes maux dans toute leur étendue, mais enfin elle les enviſagea diſtinctement. Elle paſſa aux réflexions, elle ſentit ſa douleur, & c'étoit la plus vive qu'elle eût encore ſentie. Elle ne retrouvoit ſon amie & ſon amant que pour les haïr, & que pour apprendre qu'ils s'aimoient. Sa conſtance n'étoit point à l'épreuve de pareils chagrins. Son devoir l'auroit défendue contre la tendreſſe du Duc, mais il ne pouvoit lui faire ſupporter ſes mépris. Il eſt vrai qu'il la croyoit infidele, mais elle ne l'étoit pas. Elle n'enviſageoit point les raiſons qu'il penſoit avoir de ſe plaindre d'elle, & elle ne voyoit que celles qu'elle avoit de ſe plaindre de lui.

Le Duc de Miſnie étoit entré chez Matilde dans un déſordre extraordinaire. Il lui demanda avec

pré-

précipitation par quelle rencontre Eléonore étoit chez elle. Voilà un grand empreſſement, lui dit-elle; je croyois que vous l'aviez oubliée. Elle m'eſt ſi indifférente, repliqua-t-il, que je puis vous en parler naturellement. Qui eſt-ce qui l'amene ici? C'eſt la ſeule curioſité, reprit froidement Matilde. Mais qui a-t-elle épouſé? lui dit-il. Eſt-elle ſeule à Mouzon? Si j'avois cru, repliqua Matilde, que vous m'euſſiez tant demandé de ſes nouvelles, je m'en ſerois plus exactement informée. N'a-t-elle point marqué quelque honte de ſon procédé avec moi? continua-t-il. Ne lui en avez-vous point parlé? Vous ferez bien d'aller vous-même lui reprocher ſon infidélité, lui répondit-elle bruſquement: je ne vous ſervirois jamais à votre gré. Je ne vois point que vous ayez ſujet de vous chagriner contre moi, lui dit le Duc de Miſnie; mais je vous reſpecte trop pour vous aigrir davantage. Il ſe retira en achevant ces paroles, & il ne ſongea qu'à apprendre des nouvelles d'Eléonore.

Quand Matilde ne le vit plus, elle ſe jetta ſur ſon lit avec tout le tranſport d'une perſonne qui n'a plus de reſſource. Je l'ai vu pour la derniere fois, s'écria-t-elle; il verra Eléonore. Là-deſſus elle pleuroit avec violence, & pour ainſi dire avec fureur.

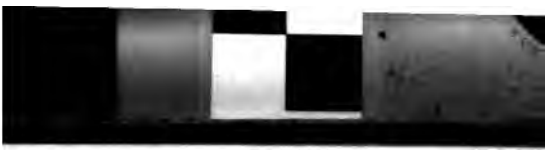
Le Duc de Miſnie n'ignora pas long-temps la deſtinée d'Eléonore. Le bruit de ſon mariage ſe répandit, & encore plus le bruit de ſa beauté. Quoiqu'on lui donnât un autre nom que celui d'Yvrée, il concevoit les raiſons de ce déguiſement, & il ne pouvoit la méconnoître au portrait qu'on faiſoit d'elle. Ce qui l'embaraſſoit le plus, c'étoit l'opinion que le Baron d'Hilmont l'eût épouſée. Il étoit bien éloigné de s'imaginer que ce Baron fût le frere d'Eléonore. Il avoit toujours cru qu'elle étoit demeurée ſeule de ſa famille, & la Ducheſſe de Miſnie l'en avoit auſſi perſuadé; deſorte qu'il

cherchoit en vain à démêler le ſecret de cette affaire.

L'âge du Comte de Retelois juſtifioit cependant Eléonore auprès de lui. Il regrettoit déjà d'avoir perdu une occaſion de s'éclaircir, & il craignoit de l'avoir obligée à refuſer de le voir; mais il ſentoit qu'il auroit voulu l'avoir offenſée dans cette occaſion, & n'en avoir point été offenſé. Après tout, il voyoit peu d'apparence qu'elle fût innocente. Il rentroit dans ſes premiers tranſports. Mais il oublioit Matilde; & il avoit une curioſité ſi violente pour ce qui regardoit Eléonore, qu'il ne pouvoit plus vivre dans l'incertitude où il étoit de ce qu'elle penſoit de lui.

Elle ne voulut point paroître ce jour-là, & elle ſe renferma dans ſon appartement, ſur le prétexte de la fatigue qu'elle avoit ſoufferte durant la journée. On fut la voir le lendemain. La réputation de ſa beauté, & la conſidération où étoit le Comte de Retelois, attirerent chez elle, non ſeulement toute la Cour de France, mais auſſi une partie de celle de l'Empereur. La Comteſſe de Tuſcanelle, qui ne vouloit point faire connoître qu'elle l'avoit vue en Allemagne, s'y rendit des premieres pour lui parler en liberté. Matilde n'y put aller, parce qu'elle avoit eu la fiévre toute la nuit; mais elle ne laiſſa pas ſoupçonner à ſa Mere, qu'Eléonore eût part à ce qui avoit pu en être la cauſe.

Le Duc de Miſnie voulut lui rendre viſite le dernier, afin d'être ſeul, s'il ſe pouvoit, avec elle, & de s'éclaircir entiérement de ce qu'il avoit appréhendé. Il arriva lorſque tout le monde fut ſorti, & que même la ſœur du Comte de Retelois étoit allée chez la Princeſſe Adélaïde. D'abord Eléonore crut qu'elle devoit prendre quelque prétexte pour ne le recevoir pas. Son devoir & ſon dépit s'oppoſoient à cette entrevue; mais l'amour vainquit le dépit, & trompa le devoir. Elle penſa



'il ne falloit point porter au Comte de Rete-
un cœur irrité contre un Amant, & qu'elle ſe-
plus tranquille quand elle auroit reproché au
de Miſnie ſa légéreté.

e Duc entra dans ſa chambre d'un air ſi timide,
ſembloit faire réparation de ſa faute. Eléonore
ut lui marquer plus de froideur qu'elle n'en a-
en ce moment; mais il retrouvoit malgré elle
ſes yeux une langueur toute paſſionnée, & cet-
ngueur ſuffiſoit preſque ſeule pour le convain-
qu'elle étoit innocente. Il ſe jetta à ſes pieds
pouvoir prononcer une ſeule parole. Il n'en
it pas tant pour obliger Eléonore à lui parler
c quelque douceur.

lle le fit lever, de peur qu'il ne fût ſurpris par
femmes, qui n'étoient pas loin. L'état où vous
, lui dit-elle, me paroît aſſez différent de celui
ous étiez hier chez Matilde. J'aurois dû refuſer
ous voir; mais j'ai mieux aimé vous faire con-
tre votre injuſtice, que de vous en punir. Hélas!
lit le Duc de Miſnie, faites-la moi bien connoî-
, mais je n'en ſuis déjà que trop puni; & plût au
l que vous fuſſiez innocente, je ne vous paroî-
is pas long-temps coupable.

Eléonore lui apprit que le Baron d'Hilmont étoit
frere, & elle lui conta tout ce qui lui étoit
vé. Il vit que la Ducheſſe ſa Mere s'étoit ſer-
d'artifices auprès de lui, & il ſongea avec dou-
r aux promeſſes qu'il avoit faites à Matilde. Pou-
z-vous penſer que j'euſſe changé, lui dit Eléo-
e, & deviez-vous prendre ſi-tôt un nouvel en-
gement? Ah! vous ne ſauriez croire que j'aye
é une autre que vous, reprit le Duc de Miſ-
d'un air qui ne pouvoit laiſſer aucun doute.
las! je n'ai que trop de penchant à croire tout
que vous voulez, lui répondit Eléonore. Qu'il
us eſt aiſé de vous juſtifier! Ils s'éclaircirent ſur
ites les choſes qui leur avoient fait de la peine.

Eléo-

Eléonore fut peu réſervée à le ſatisfaire ſur le paſſé, parce qu'elle avoit à le déſeſpérer pour l'avenir.

Vous connoiſſez ma fidélité, lui dit-elle. Votre douleur & vos larmes m'aſſurent que vous m'aimez, & me voilà dans quelque ſorte de repos. C'eſt le temps que je prens pour vous dire le dernier adieu. J'avois beſoin de toutes mes forces pour cela. Le dernier adieu! s'écria le Duc de Miſnie. Oui, lui dit Eléonore. Que prétendriez-vous? Je ſuis engagée avec le Comte de Retelois, comme vous êtes engagé avec Matilde. Ah! interrompit le Duc de Miſnie d'un ton plein de véhémence, je ne dois rien à Matilde. On m'a ſurpris; j'étois dans un état à ne pas ſentir qu'on m'engageoit; & je vous dois un ſacrifice éclatant, pour réparer toutes les injuſtices que je vous ai faites. Ces ſentimens me font plaiſir, lui dit-elle, je ne ſaurois le nier; mais à quoi ſerviront-ils? Suivez votre deſtinée, puiſqu'il faut que je ſuive la mienne. Ah! lui répondit le Duc, je ne ſaurois conſentir à vous perdre une ſeconde fois. Je vous retrouve plus charmante que jamais; mon repentir augmente encore ma tendreſſe. La mienne augmente par ma douleur, lui dit-elle; mais je dois me vaincre: j'en ai plus à ſouffrir, & vous n'en avez pas plus à eſpérer. Deſobéirois-je à mon Pere? M'arracherois-je au Comte de Retelois, à qui il a de ſi grandes obligations? Et donnerois-je des chagrins à la Ducheſſe de Miſnie & à la Comteſſe de Tuſcanelle, pour les payer de ce que je leur dois.

Hé! ne fait-on rien pour un Amant? lui dit-il. Que vous vous réſolvez aiſément à vous ſéparer de moi, & que j'ai eu de peine à me détacher de vous! Suis-je à moi-même, lui dit-elle, pour avoir la liberté de me donner à mon inclination? Puiſqu'il n'eſt pas poſſible que nous ſoyons l'un à l'autre, ne cherchez point à ébranler mon devoir; il réglera

glera ma conduite; & c'eſt déjà trop que j'aye douté un moment ſi j'aurois la force de la ſuivre.

Quoique le Duc de Miſnie n'en dût pas attendre davantage, il ſe trouvoit très-malheureux, parce qu'il en ſouhaitoit plus. Eléonore le retrouvoit ſi tendre pour elle, que n'appréhendant rien de la part de Matilde, elle craignit ſeulement qu'il ne la ménageât pas aſſez. Elle lui apprit ſa maladie, & elle le pria avec inſtance de retourner chez la Comteſſe de Tuſcanelle, de peur qu'un changement de procédé dans cette occaſion, ne découvrît ce qu'elle vouloit cacher. Il lui en donna parole, en lui faiſant connoître la violence qu'il ſe faiſoit pour lui obéir.

Quand il fut parti, elle entra dans une profonde rêverie: elle s'abandonna à des réflexions qui lui furent agréables, mais qui ne laiſſerent pas de lui être cruelles. Elle venoit d'éprouver le plaiſir de retrouver un Amant fidele, après l'avoir cru inconſtant; & ſon cœur qui s'étoit accoutumé aux chagrins de l'amour, en reſſentoit plus vivement les douceurs. Sa joye lui donna du ſcrupule; & les chagrins où la légéreté du Duc de Miſnie l'avoient plongée, ne lui en avoient point cauſé. Elle enviſagea de nouveau les obligations qu'elle avoit à la Ducheſſe de Miſnie & à la Comteſſe de Tuſcanelle, les engagemens qu'elle avoit pris avec le Comte de Retelois, & la néceſſité de les ſuivre. Enfin, elle conclut qu'il falloit preſſer le Duc d'épouſer Matilde, & par ce coup de déſeſpoir ſe procurer, s'il ſe pouvoit, quelque ſorte de repos dans ſa malheureuſe deſtinée; & quand elle en eut pris la réſolution, elle s'abandonna à une mélancolie encore plus grande que celle où elle avoit été.

Le lendemain elle alla voir Matilde, & elle la trouva ſi accablée de triſteſſe, qu'elle n'oſa d'abord lui parler du Duc de Miſnie; mais une Ri-

vale

vale qu'on abandonne, eſt infaillible dans ſes conjectures. Eh bien, lui dit Matilde, vous avez vu le Duc de Miſnie, & vous vous êtes juſtifiée auprès de lui? Ne me ménagez point, ajouta-t-elle voyant qu'Eléonore balançoit à le lui avouer; vous feriez plus pour moi de me déſeſpérer & de m'ôter la vie, que d'avoir ces foibles égards. La pitié étoit à ne me point cauſer ces maux; elle n'eſt point à me les cacher. Je vous demande pardon, vous voyez mes égaremens; mais vous avez plus de ſujet de vous en applaudir, que de vous en plaindre.

Eléonore fut ſi vivement touchée de compaſſion, que l'amitié qu'elle avoit pour Matilde, lui aida encore à ſoutenir un projet pour lequel elle avoit beſoin de plus d'un ſecours. Modérez vos douleurs, lui dit-elle, je ne vous ôte point le Duc de Miſnie; & ſi j'ai encore quelque pouvoir ſur lui, je ne l'employerai que pour le preſſer de ſe donner à vous.

Le Duc de Miſnie, qui avoit promis à Eléonore de retourner chez Matilde, évitoit néanmoins de la rencontrer ſeule, & il faiſoit épier le tems que quelqu'un ſeroit avec elle. Il ſut qu'Eléonore y étoit; & ſans faire réflexion ſur l'embarras où cette conjoncture le devoit mettre, il y courut, & il entra comme Eléonore parloit de lui.

La préſence de ſon Amant ébranla d'abord ſa réſolution, & elle ne put cacher ſon trouble; mais elle fit un nouvel effort pour ſe vaincre, & elle eut la force d'achever ce qu'elle avoit commencé. Vous allez épouſer mon amie, dit-elle au Duc: il n'y manquoit que mon conſentement, la raiſon veut que je le donne. Je ne déſavoue point que je n'aye eu du chagrin de ce que vous avez pu changer; mais je dois tant à Matilde, que je ne ſaurois me plaindre que vous ayez changé pour elle.

Le Duc étoit ſi interdit, qu'il demeura comme immo-

immobile. Vous ſavez bien que ce n'eſt rien faire que de céder un Amant dont on eſt aimée, dit Matilde à Eléonore ; mais que pourriez-vous faire auſſi ? On ne m'aime pas. Ils garderent là-deſſus tous trois un profond ſilence ; puis enfin Eléonore reprit la parole, comme étant en quelque façon maîtreſſe de la deſtinée de ces deux perſonnes, malgré l'engagement où elles étoient enſemble.

Elle regarda ſon Amant d'un air qui ſembloit le remercier de l'attachement qu'il avoit pour elle, & en même temps l'en plaindre. Ses yeux ſe groſſirent de larmes, & elle faiſoit aſſez juger que ſa tendreſſe n'étoit pas moins forte que ſa vertu. Vous n'ignorez pas mes ſentimens pour le Duc de Miſnie, dit-elle à Matilde, & vous pouvez croire qu'il m'en coûte beaucoup pour vous le céder, quoiqu'il ſemble que je ne puiſſe plus être à lui ; mais enfin je vous dois cet effort. J'épouſerai le Comte de Retelois, & c'eſt tout ce que je puis faire en votre faveur.

Vous faites une action héroïque, lui dit Matilde en lui prenant la main ; je vous en ai une obligation d'autant plus grande, que je ne ſaurois m'en acquiter. Je devrois m'oppoſer aux maux que vous allez vous faire, mais j'ai ſujet de haïr le Duc de Miſnie : vous le déſeſpérez, & j'en reçois malgré moi quelque ſatisfaction. Vous êtes plus généreuſe que moi, je l'avoue ; mais vous êtes plus heureuſe auſſi. Vous perdez un homme qui vous aime : je le perds, parce qu'il ne m'aime pas.

Le Duc de Miſnie ſortit dans un très-grand chagrin contre Matilde : néanmoins l'engagement où elle étoit avec lui, autoriſoit ſa foibleſſe, qui même avoit tant de droiture & tant de franchiſe, qu'elle lui donnoit de la pitié malgré ſa colere.

Elle ne put ſoutenir toutes les agitations de cette journée, ſans quelque augmentation à

ſa

ſa fiévre; deſorte qu'Eléonore s'en alla peu de temps après que le Duc de Miſnie fut ſorti. Ces deux amies ſentirent que leur confidence ſe rallentiſſoit: elles avoient chacune leurs maux à pleurer, & ils n'étoient point de nature à être pleurés enſemble.

Le Duc de Miſnie attendoit Eléonore ſur ſon paſſage, & il lui donna la main pour la remettre à ſon appartement. Puis-je croire, lui dit-il, ce que vous venez de dire? Réſervez-vous toute votre pitié pour Matilde, & la méritai-je moins qu'elle? Hélas! lui dit Eléonore, je ſuis encore plus à plaindre que vous ne l'êtes l'un & l'autre. C'en eſt trop en un jour, je ſens que mes réſolutions s'affoibliſſent; & je vais épouſer le Comte de Retelois, pour n'avoir plus à les ſoutenir. Enfin, lui dit ce Duc, vous l'épouſerez donc, & je me ſuis en vain flatté d'être aimé? Vous pouvez vous en flatter encore, lui répondit Eléonore, mes combats & mes chagrins en ſont d'aſſez bonnes marques. Hé! ſi vous m'aimiez davantage, interrompit le Duc, vous ne combattriez point; vous rompriez les engagemens que vous avez pris avec le Comte de Retelois. Songez que je ne ſuis plus maître de moi, ſi vous me donnez la douleur de l'épouſer à mes yeux. N'y trouverez-vous point d'impoſſibilité?

J'appréhende, lui dit Eléonore, d'y en trouver à la fin. Tout ce que j'ai déjà fait, m'éloigne de mon deſſein. Je répondois tantôt de l'événement, à préſent je n'en répons pas. Cependant ne vous en réjouiſſez point, peut-être n'en eſt-il que plus près. Quittez-moi, je vous en conjure; votre préſence hâteroit mes réſolutions. Faites-moi voir votre reſpect, & ne m'expoſez point davantage à des combats dont l'iſſue ne peut être que funeſte pour vous & pour moi.

Le Duc de Miſnie la quitta avec un violent dépit,

qu'elle étoit néanmoins bien éloignée de mé-

Elle ne put ſupporter la rigueur qu'elle a pour lui. Quand elle fut rentrée, elle s'a-onna au déſeſpoir. Elle enviſagea l'horreur d'ê-ute ſa vie à un homme qu'elle ne pouvoit r, & de ſe priver pour toujours de ce qu'el-ouvoit de plus aimable. Son devoir lui parut foible pour un ſi grand effort. Sa vertu chan-: elle ſe dit qu'elle n'étoit point obligée d'en-endre une choſe au-delà de ſes forces; & cette e la flatta pour quelques momens, mais elle t bientôt qu'elle ſe flattoit. Elle conçut le étoit maîtreſſe de ſes actions, ſi elle ne it pas de ſes ſentimens; & qu'enfin elle pou-mourir, ſi elle ne pouvoit ſe conſoler.

tte eſpérance la ſoulagea en quelque ſorte. Il mbla qu'elle ne ſupporteroit pas long-temps ſi vive douleur, & qu'elle auroit la ſatisfaction ourir pour ſon Amant. Elle demeura néanmoins ment perſuadée, que pour ſoutenir la réſo-n d'épouſer le Comte de Retelois, il falloit le Duc de Miſnie. Sa derniere rencontre avoit é trop de révoltes dans ſon ame pour s'y ex-r encore, mais il étoit difficile qu'elle évitât les jours de le voir.

Roi & l'Empereur ſe ſignaloient à l'envi par êtes magnifiques, & vouloient marquer leur deur, même par leurs plaiſirs. Les Dames ient tout l'agrément de ces fêtes; & Eléonore uroit été le plus bel ornement, mais elle ſe diſ-à d'y paroître ſur le prétexte de ſa mauvaiſe é. Le Duc de Miſnie comprit la part qu'il a à cette abſence, & le déſeſpoir s'empara de ſon r. Eléonore lui avoit défendu de la chercher. endant, puiſqu'elle lui ôtoit les moyens de la voir le hazard lui fourniſſoit, il ne pouvoit plus lui r. Il la demanda à ſon appartement; mais elle

avoit

avoit défendu à ſes femmes de laiſſer entrer perſonne.

Le Duc de Miſnie ne douta plus qu'elle ne fût perdue pour lui. Il l'accuſa d'ingratitude & de cruauté. Toutes les raiſons qu'elle avoit d'en uſer ainſi, lui parurent foibles: il ne lui tenoit même pas compte de ce qu'elle en ſouffroit. Il s'abandonna à la douleur & à la rage. Cet Amant ne ſongea plus à retourner chez Matilde, il n'avoit rien à lui dire. Sa préſence l'auroit miſe dans une colere qu'il méritoit trop pour la ſouffrir, & qu'il n'étoit pas en état d'appaiſer. Cependant ſon changement & ſon abſence étoient des maux difficiles à ſupporter pour elle, & ſa fiévre augmenta conſidérablement.

Le Comte de Tuſcanelle, après avoir exécuté les ordres de l'Empereur en Italie, revenoit le joindre à Mouzon. Ce retour mettoit le Duc de Miſnie dans une fâcheuſe conjoncture. Il ne pouvoit ſoutenir la préſence du Pere de Matilde, qui devoit l'engager à tenir la parole qu'il avoit donnée, & à quoi il étoit malgré lui contraint de manquer. L'Empereur partit auſſi le lendemain; & le moyen d'abandonner Eléonore? Il auroit néanmoins fallu le ſuivre, s'il ne lui avoit demandé ſur quelque prétexte la permiſſion de partir dès ce jour-là. Il l'obtint facilement, & il renvoya tout ce qu'il avoit de gens, à qui il donna ordre d'agir, comme s'ils l'avoient accompagné, quoiqu'il demeurât caché dans Mouzon.

La fuite du Duc de Miſnie mit Matilde dans un état déplorable, & ſa maladie devint très-dangereuſe; mais il l'ignoroit, parce qu'il ne s'informoit que de ce qui regardoit Eléonore. Malgré le chagrin où il étoit contre elle, il ne put s'empêcher de lui écrire, & il trouva moyen de lui envoyer cette lettre.

LET-

LETTRE DU DUC DE MISNIE A ELEONORE.

Quoique j'aye perdu l'eſpérance de vous voir, je ne puis m'éloigner des lieux où vous êtes ; & je demeure caché dans Mouzon, lorſque tout le monde me croit parti. Ne m'envierez-vous point encore la foible ſatisfaction de demeurer près de vous ? J'ai lieu de le croire ; car enfin, pour en uſer comme vous faites, ce n'eſt point aſſez que de ne pas aimer, il faut que vous ayez un deſſein formé de me faire ſouffrir. J'aime trop pour ne me pas connoître en ſentimens. Hé ! quelle différence des vôtres aux miens ! Il ne m'eſt pas poſſible d'être à une autre qu'à vous, depuis que je vous ai revue : il ne m'eſt pas poſſible de ne vous point chercher malgré votre défenſe, & vous pouvez me fuir. Falloit-il me deſabuſer de votre infidélité pour me convaincre de votre froideur ? Je vous aurois trouvée peu digne d'être aimée, j'aurois voulu me venger, le dépit m'auroit guéri ; mais je ne puis attendre la même choſe de mon déſeſpoir. Je me hais moi-même de ce que vous ne m'aimez pas. Peut-être que je n'ai point dû prétendre de votre part une tendreſſe pareille à la mienne ; mais, je l'avoue, j'avois attendu plus de pitié. Mes larmes, mes malheurs, ma mort que vous ne ſauriez croire éloignée, pouvoient me tenir lieu de quelque mérite auprès de vous. Cependant vous épouſerez le Comte de Retelois. Je vais attendre ici que vous me donniez cette derniere marque de votre dureté. Après cela, ſi je ne ſuis pas aſſez heureux pour en mourir, j'irai chercher la ſolitude la plus affreuſe, pour m'y tourmenter toute ma vie. Je ne vous répons pas de ne vous point haïr, mais je vous répons bien de ne vous oublier jamais.

En quel état ſe trouva Eléonore à la lecture de cette lettre, & dans combien de maux ſe vit-elle plon-

plongée ! Son Amant étoit au déſeſpoir, ſon Amie étoit mourante, & le Comte de Retelois n'attendoit plus que le moment d'être heureux. Elle croyoit voir le Marquis d'Yvrée & le Baron d'Hilmont qui lui reprochoient qu'elle entroit peu dans les obligations qu'ils lui avoient; mais il n'étoit plus en ſon pouvoir de ſe déterminer à rien, & elle ne ſavoit faire autre choſe que pleurer.

Le Roi & l'Empereur partirent de Mouzon, avec toute l'eſtime mutuelle que ſe devoient les deux plus grands Princes du Monde, & avec autant d'amitié que des particuliers en auroient pu prendre l'un pour l'autre. Le Comte & la Comteſſe de Tuſcanelle y demeurerent pour la maladie de leur fille. Ils réſolurent de ſe venger du Duc de Miſnie, & d'en venir aux dernieres extrémités contre lui, s'il refuſoit de ſuivre les engagemens qu'il avoit pris avec elle, ou ſi elle venoit à mourir dans cette conjoncture.

Eléonore fit connoître au Comte de Retelois qu'elle ne pouvoit ſe réſoudre à abandonner ſon Amie dans cet état; & malgré l'impatience où il étoit d'achever ſon mariage, il lui laiſſa la liberté de demeurer à Mouzon auſſi long-tems qu'elle le voudroit. Les moindres deſirs de cette belle perſonne étoient des ordres abſolus pour lui: il étoit bien-aiſe qu'elle connût le pouvoir qu'il lui donnoit, & qu'elle voulût s'en ſervir.

Quoique le Duc de Miſnie comprît qu'Eléonore étoit demeurée à Mouzon pour Matilde, il reçut quelque ſoulagement de ce que les noces du Comte de Retelois ſe retardoient par-là. Il ſe flatoit même qu'Eléonore avoit eu peut-être quelques égards pour lui, de les avoit différées ſur ce prétexte. Cette penſée lui faiſoit ſouhaiter avec ardeur de lui parler encore; & il ſongeoit que, ſi une fois elle franchiſſoit de petits obſtacles pour le voir, elle pourroit peu à peu ſurmonter les grands, pour rompre

rompre avec le Comte de Retelois ; mais cette penſée lui paroiſſoit extravagante un moment après l'avoir conçue. Eléonore avoit toujours été trop éloignée de tenir cette conduite : il rentroit dans ſes chagrins. Cependant il lui écrivit une ſeconde lettre, & elle étoit ſi preſſante qu'Eléonore y répondit; mais ce fut pour le prier de ne lui écrire plus, & pour lui dire qu'elle ne pouvoit le voir.

Elle ſentit de quelle importance il lui étoit de retourner promptement à Retel. Son amie avoit eu moins de fiévre cette nuit-là; deſorte qu'elle voulut dire dès ce même jour au Comte de Retelois, qu'elle étoit prête à partir ; mais elle remit au lendemain à le lui dire, & elle prévoyoit qu'elle trouveroit après des raiſons pour ne le dire pas. La certitude où elle étoit de la complaiſance de ce Comte pour ſes volontés, la flattoit : elle ſe reprochoit néanmoins qu'elle abuſoit de ce reſpect & de cette honnêteté : elle voyoit ſa propre foibleſſe dans toute ſon étendue, mais elle ne pouvoit la réparer; & quoiqu'elle fût plus d'une fois prête à parler, elle ne parloit cependant jamais ; ce qui lui en faiſoit prendre le deſſein, en empêchoit l'exécution.

La Comteſſe de Tuſcanelle avoit pour Eléonore la même tendreſſe qu'elle lui avoit toujours témoignée, & elle ignoroit encore que le Duc de Miſnie l'aimât. Matilde avoit été aſſez maîtreſſe d'elle-même, pour ne point intéreſſer dans ſon avanture une amie qui en avoit uſé ſi généreuſement. Cependant le retardement des noces du Comte de Retelois le tourmentoit malgré elle; & ſi les ſoins & l'amitié d'Eléonore l'avoient raſſurée le jour précédent, elle rentra bientôt dans de plus violentes inquiétudes. Ce peu de relâche lui donnoit de nouvelles forces pour les ſentir, & ſa fiévre redoubla au point de ne laiſſer preſque plus eſpérer pour ſa vie.

Eléonore vint paſſer la nuit auprès d'elle. Ce temps étoit propre à la confiance. Matilde qui la voyoit extrêmement touchée, ne put s'empêcher de lui marquer ſes ſentimens. Eléonore l'aſſuroit qu'elle retourneroit à Retel, ſi-tôt qu'elle la ſauroit hors de péril; mais les promeſſes ne ſuffiſoient plus pour calmer l'eſprit de Matilde. Vous n'en ferez rien, lui dit-elle. Pourquoi le Duc de Miſnie ne vous épouſeroit-il pas, puiſque je vais mourir? Qu'il ſe réjouira de ma mort! Elle m'afflige, toute malheureuſe que je ſuis; auſſi ſera-t-elle le plus grand de tous mes maux, puiſqu'elle ſervira à la ſeule choſe que j'aye appréhendée en ma vie. Vos larmes me forcent à ce dernier épanchement de cœur, ajouta-t-elle: j'avois réſolu de ne vous faire plus de confidences; les miennes vous ont toujours été fâcheuſes. Conſolez-vous-en, je ne vous en ferai pas davantage. Vous allez être délivrée d'une amie importune; vous allez être vengée d'une rivale; vous allez avoir votre Amant; & quand je ſerai morte, vous ne ſongerez pas que j'aye été au monde.

Ces paroles pénétrerent vivement Eléonore. Il ſe fit une révolution ſubite dans ſon eſprit: elle ſe ſentit le courage d'exécuter ce qu'elle avoit projetté. Enfin l'amitié & la reconnoiſſance acheverent dans ce moment de la déterminer ſur une choſe à quoi elle étoit dès long-temps réſolue, mais qu'elle ſe auroit peut-être toujours différée.

Elle embraſſoit Matilde ſans prononcer un ſeul mot, tant ce qui ſe paſſoit en ſon ame l'occupoit. Enfin elle rompit le ſilence. Ne vous inquiétez plus, lui dit-elle; c'en eſt fait: je pars de Mouzon, & je vais épouſer le Comte de Retelois, vous en ſaurez bientôt les nouvelles. Je ſuis au déſeſpoir de vous quitter en l'état où vous êtes; mais ma préſence aigrit vos douleurs. Adieu pour jamais, je me prive de vous; ce n'eſt pas le plus petit ſacrifice que je vous faſſe.

Ma-

Matilde n'avoit, ni la force de la retenir, ni celle de lui dire adieu. Je rougis, lui dit-elle, de la foibleſſe que je vous fais paroître; & j'ai honte qu'une maladie qui me met près de la mort, ne m'ait point guérie d'une paſſion que je déteſte. Mais enfin, je l'avoue, votre mariage avec le Comte de Retelois eſt peut-être la ſeule choſe qui peut me ſauver la vie. Cependant je ne vous preſſe point de l'achever; il ne ſeroit pas juſte que vous me la conſervaſſiez aux dépens de votre bonheur: c'eſt à moi de mourir, puiſque je ne ſuis point aimée.

Eléonore ne lui répondit qu'en l'embraſſant encore une fois, & elle alla prendre congé du Comte & de la Comteſſe de Tuſcanelle, toute en larmes. Elle leur dit qu'elle ne pouvoit plus ſoutenir la douleur de voir ſouffrir Matilde. Elle revint chez le Comte de Retelois lui dire la même choſe, & elle le pria de l'emmener hors de Mouzon. Il y conſentit avec une joye extraordinaire, & lui dit qu'ils ſe mettroient en chemin dès l'après-dînée. Juſques-là elle étoit occupée de Matilde, ou plutôt l'effort qu'elle avoit fait ſur elle-même, avoit ſuſpendu tous ſes mouvemens. Mais, quand elle ſe vit prête à partir, qu'il fallut même ſe priver de la triſte ſatisfaction de lui dire le dernier adieu, de peur qu'il ne la vînt troubler dans des réſolutions qui la déſeſpéroient, ſa douleur ne ſe contint plus.

Injuſte Amie! s'écria-t-elle, n'as-tu point pitié des maux que tu me fais ſouffrir? Es-tu contente? Nous perdons toutes deux le Duc de Miſnie; & quand je lui donne peut-être le coup de la mort, je n'ai ſur toi que le cruel avantage d'en être aimée, & de l'aimer mille fois plus que tu ne l'aimes.

Matilde ſe trouva dans quelque ſorte de repos, quand Eléonore fut partie; mais ce repos qu'elle avoit ſi peu mérité, n'étoit point parfait. Ce n'é-

toit proprement qu'une inquiétude moins vive, qui faiſoit auſſi que ſon mal n'étoit gueres moins preſſant. Eléonore retourna à Retel. Le Comte la conjura de le rendre enfin heureux. Elle y conſentit; & il fut conclu qu'il l'épouſeroit à deux jours de-là.

Le Duc de Miſnie ſut bientôt ce départ. Il ne tarda gueres à les ſuivre; & il apprit peu de temps après qu'il fut à Retel, que le jour de leur mariage étoit arrêté. La conjoncture preſſoit. Il jugea qu'Eléonore refuſeroit de le voir, s'il le lui faiſoit redemander, & que même cette entrevue étoit difficile; qu'enfin il ne la feroit pas changer de réſolution, quand il la verroit. Cependant il voulut lui parler, entraîné par ſon déſeſpoir, plutôt que par aucune eſpérance. Ce Duc ayant fait épier le temps qu'Eléonore ſeroit ſeule, le trouva plus aiſément qu'il ne l'avoit prévu. Le mariage du Comte de Retelois ſe devoit célébrer à une de ſes maiſons de campagne qui n'étoit qu'à une lieue de la ville, & Eléonore y alla le jour précédent, pour jouir de ſa douleur avec quelque liberté, au moins ce dernier jour.

Les ſoins du Comte de Retelois, qu'il redoubloit dans la vue du bonheur qu'il étoit ſur le point d'obtenir, la mettoient dans une peine inſupportable, & lui faiſoient ſentir par avance celle où elle alloit entrer pour toujours. Il lui ſembloit qu'elle n'avoit plus que ce jour à vivre. L'idée du Duc de Miſnie ne la quittoit point; elle ſe le repréſentoit plus aimable & plus amoureux que jamais. Quoiqu'elle ne l'eût pas fait avertir de ſon départ, elle croyoit bien qu'il n'étoit pas loin d'elle. Il lui marquoit la violence de ſon amour, en renonçant à Matilde, malgré toutes les raiſons qu'il avoit de s'attacher à ſa fortune; & dans le temps qu'il n'avoit preſque plus rien à eſpérer de ſon côté, elle alloit lui donner une douleur mortelle. Comment ſuffire

à

à toutes ces réflexions? Elle en étoit accablée, & elle ne les démêloit qu'à peine.

Le Duc de Miſnie s'étant déguiſé pour être moins remarqué, marchoit ſur ſes pas. Elle ſe fit deſcendre dans une grande allée qui aboutiſſoit au château, & qui étoit coupée par quantité de petites routes, dans leſquelles elle s'enfonça. Ses femmes demeurerent dans la grande allée, & le Duc de Miſnie ſe gliſſa par un autre côté juſqu'à l'endroit où étoit Eléonore.

Elle rêvoit profondément. Ses larmes couloient ſans qu'elle le ſentît. Son Amant la regardoit, & goûtoit une douceur propre à le déſeſpérer. Enfin il ſe jetta à ſes pieds. Sa vue la ſurprit, quoiqu'elle eût preſque eſpéré de le revoir encore. Que faites-vous? lui dit-elle d'une voix foible. Je viens mourir à vos pieds, lui dit ce Duc, puiſque vous voulez ma mort. Ne me reprochez rien, lui répondit-elle. Matilde m'a contrainte de faire ce que je lui promettois trop long-temps. Mon devoir avoit beſoin de ce ſecours, que je n'aurai plus, reprit-elle en la regardant, & ma foibleſſe m'accompagnera toujours. Ne me voyez donc jamais. Je me permets encore aujourd'hui le plaiſir de vous avouer tout le pouvoir que vous avez ſur moi; mais je vais épouſer le Comte de Retelois pour me juſtifier, & pour me punir. Si Matilde eſt vivante, allez l'épouſer, en lui portant la nouvelle de mon mariage. Je n'ai pas la force de vous en prier plus long-temps, ni de vous voir, ſans m'expoſer à rompre encore mon projet. En diſant cela, elle le quitta bruſquement. Et vous avez bien la force de me fuir & de me déſeſpérer? lui dit-il en ſe levant avec tranſport pour la ſuivre, & en l'obligeant à s'arrêter. Mais, continua-t-il, je ne ſuis plus en état de ménager rien: je vais me jetter aux pieds du Comte de Retelois: je vais lui apprendre tous mes malheurs; peut-

être aura-t-il moins de dureté que vous n'en avez. Ah Ciel! que voulez-vous faire? reprit-elle. Ne ſuis-je point aſſez malheureuſe par l'attachement que j'ai pour vous, ſans avoir encore votre emportement à craindre? Hé, s'il m'étoit poſſible de n'être point à un autre, ne ſavez-vous pas que je n'y aurois point été? Jamais on n'a eu plus d'inclination que j'en ai eue pour vous. Le devoir, l'amitié, la néceſſité, m'arrachent à vous, & me jettent dans un autre engagement; mais ils ne m'en conſoleront pas, & vous m'occuperez ſans ceſſe. Après cette aſſurance vous pouvez avertir le Comte de Retelois que je vous aime: je ſerai contrainte de vous deſavouer, & je ne l'en épouſerai pas moins; mais vous aurez le plaiſir de lui ôter peut-être l'eſtime qu'il a pour moi, & vous m'ôterez auſſi la douceur que j'aurois eue d'être contente de ce que j'aimois, en le regrettant toute ma vie. Là-deſſus elle ſe retira, & le laiſſa appuyé contre un arbre, où il demeura long-temps. Il ne voyoit aucun remede à ſes maux; ſe croire aimé d'Eléonore, & avoir de la conſidération pour elle, n'en étoient pas les moindres.

Il paſſa la nuit à faire des projets pour empêcher le mariage d'Eléonore; mais ces projets ne pouvoient s'exécuter malgré elle, & il en voyoit l'extravagance auſſitôt qu'il les enviſageoit. Les noces ſe firent le lendemain; & cet Amant voulant s'aſſurer de tout ſon malheur, & voir encore Eléonore, alla ſe montrer à ſes yeux pendant qu'on célébroit la cérémonie de ſon mariage. Il lui jetta un regard qui exprimoit toute ſa rage & toute ſa tendreſſe: elle tourna les yeux ſur lui d'une maniere languiſſante & paſſionnée, & ſembla vouloir le dédommager par ſes regards de tout ce qu'elle lui faiſoit perdre. Enfin elle les en détourna, parce qu'elle le vit pâlir. En effet il s'évanouit; mais on n'y fit pas d'attention, parce que les habits qu'il avoit

pris

pris pour ſe déguiſer, empêchoient de penſer qu'il fût un homme conſidérable, & on ſe contenta de le ſecourir.

Eléonore, de ſon côté, ſentit défaillir ſes forces, & elle fut contrainte de s'appuyer ſur ceux qui étoient auprès d'elle; mais la cérémonie étoit achevée, & on crut que c'étoit une ſuite de ſon indiſpoſition.

Le Duc de Miſnie retourna à Mouzon, & étoit dans un tranſport ſi violent qu'il ne ménagea rien. Il alla trouver Matilde. La Comteſſe de Tuſcanelle n'étoit pas chez elle dans le moment qu'il y arriva, & Matilde donna ordre qu'on le laiſſât entrer. Hé bien, lui dit-il, êtes-vous contente? Eléonore a épouſé le Comte de Retelois, vous voilà vengée. Vous m'avez cauſé la fureur où je ſuis, jouiſſez-en ſi vous pouvez: haïſſez-moi pour me délivrer de votre tendreſſe, qui m'a été ſi fatale que je ne ſaurois plus vous en ſavoir gré. Je ne perdrois point la conſidération qu'on vous doit, ſi je n'avois tout perdu, juſqu'à ma raiſon. Adieu pour jamais, ajouta-t-il, nous nous ſommes fait de trop grandes injures l'un à l'autre pour nous pouvoir ſouffrir.

Le Duc de Miſnie ſe retira en achevant ces paroles, qui furent un coup de foudre pour Matilde. Elle demeura dans un profond ſilence, & jettoit des regards funeſtes qui n'avoient aucun objet déterminé. Sa Mere la trouva dans le mortel accablement où la fuite du Duc de Miſnie l'avoit miſe. Elle n'avoit, ni la force de pleurer, ni celle de ſe plaindre; mais elle en avoit aſſez pour ſentir tous ſes malheurs.

Matilde paſſa le jour ſans donner preſque aucune marque de vie; & ſur le ſoir ſa fiévre, qui étoit un peu diminuée par la treve que le départ d'Eléonore avoit donnée à ſes inquiétudes, augmenta ſi conſidérablement, qu'on jugea qu'il étoit impoſſible

qu'elle y réſiſtât. Son imagination lui repréſentoit ſans ceſſe le Duc de Miſnie préſent & irrité : elle l'accabloit d'injures ; elle lui demandoit pardon. Son Pere & ſa Mere étoient à ſes côtés fondant en larmes, elle ne connoiſſoit ni l'un ni l'autre, & tout lui paroiſſoit le Duc de Miſnie.

Après quatre jours la fiévre la quitta, parce que ſon corps étoit entiérement affoibli. Elle conjura le Comte & la Comteſſe de Tuſcanelle de ne point pleurer une mort qui étoit le ſeul remede d'une paſſion malheureuſe, & de la pardonner au Duc de Miſnie en ſa faveur. Elle les pria encore de parler quelquefois d'elle avec lui s'il ſe pouvoit, & de lui dire qu'avant que de mourir elle avoit ceſſé de le haïr. Ils ne lui répondoient que par des pleurs & des cris. Enfin elle les obligea de la laiſſer ſeule, & elle mourut dès la nuit avec moins de chagrin qu'elle n'avoit vécu.

Le Duc de Miſnie étoit parti précipitamment de Mouzon pour fuir Matilde, & il retournoit en Allemagne pour s'éloigner des lieux où étoit la Comteſſe de Retelois. Il y apprit cette mort ſans y être ſenſible. Il portoit dans le cœur une douleur dont rien ne pouvoit le diſtraire, & qui l'empêcha même de ſentir la ruine entiere de ſa fortune, que la Comteſſe de Tuſcanelle cauſa.

La Comteſſe de Retelois pleura autant ſon amie que ſi elle n'avoit pas été ſa rivale, & vécut avec le Comte comme une perſonne dont la vertu étoit parfaite, quoiqu'elle fût toujours malheureuſe par la paſſion qu'elle avoit dans le cœur.

FIN.

AVAN.

AVANTURE EXTRAORDINAIRE

TRADUITE DE L'ESPAGNOL.

'E m'en allois à Milan dans le deſſein de paſſer enſuite à Veniſe. Pour adoucir la fatigue du oyage, en changeant de voiture, je m'étois ıis ſur l'eau, en convenant avec mon Muletier, 'un village où il devoit me rejoindre; mais le oquin me trompa vilainement, & je ne trouvai, ni ıi, ni cheval, ni mulet; deſorte qu'il me fallut ontinuer ma route à beau pied ſans lance. Je marhois donc aſſez triſtement; & après avoir arpenté ut le jour les plaines de la *Lombardie*, je ne ſaois où donner de la tête, lorſque j'apperçus de loin n Cavalier qui traverſoit le chemin, ayant un Fauon ſur le poing. Ce Cavalier m'ayant apperçu de on côté, s'arrêta pour me donner le temps de le oindre; ce qui ne fut pas ſi-tôt fait, parce que dans abattement où j'étois, je ne marchois pas d'un r fort délibéré. Dès qu'il me vit à portée de l'enndre, il me demanda ſi je n'étois pas Soldat ſpagnol. A quoi ayant répondu qu'il ne ſe trompoit pas, il me prévint de lui-même, comme s'il ût deviné l'embarras où j'étois, & me dit que je ois encore bien du chemin à faire avant que e pouvoir trouver gîte; que ſi je voulois le ivre dans une Maiſon de campagne qu'il avoit ns le voiſinage, il me donneroit le couvert juſı au lendemain. Quoique la profonde mélancolie h je le voyois plongé, ne me parût pas de bon

augure, la néceſſité me fit cependant accepter la propoſition. Je me déterminai même d'autant plus aiſément, que je fis réflexion qu'il n'y a gueres de riſque à courir avec des gens de condition, tel que me paroiſſoit & qu'étoit effectivement ce Gentilhomme.

Nous entrâmes chez lui par un jardin aſſez grand, mais fort mal en ordre. L'herbe y croiſſoit de toutes parts comme dans une campagne en friche, & rien ne reſſembloit mieux à une Terre en Décret. Quand nous fûmes à deux pas de la maiſon, il en ſortit quelques valets qui vinrent au-devant de nous, mais tous d'un air abattu, la triſteſſe peinte ſur le viſage, & ſans dire un ſeul mot. La maiſon étoit aſſez belle; mais on n'y trouvoit rien qui ne quadrât parfaitement avec le ſombre chagrin & le morne ſilence qui ſe remarquoit, & dans le Maître, & dans le domeſtique. Un ſpectacle ſi extraordinaire ne laiſſoit pas de me donner quelque ſorte d'inquiétude, & je ne ſavois que penſer de tout ce que je voyois. Le Gentilhomme paroiſſoit porter dans ſon cœur un fonds de mélancolie la plus noire. Il ne parloit que rarement à ſes gens, & il le faiſoit ordinairement par geſtes, & d'un air bruſque & chagrin. Enfin l'heure du ſouper vint, de quoi j'avois grand beſoin, n'ayant pas mangé depuis le matin; deſorte que, malgré les inquiétudes du Maître & celles de toute ſa maiſon, je ne laiſſai pas de manger de grand appétit, mais cependant dans un ſilence profond, autant de ma part que de celle du Gentilhomme; & je peux dire que la regle, à cet égard, n'eſt pas mieux obſervée dans un Réfectoire de Chartreux. Je n'avois garde de m'ingérer d'ouvrir la converſation; c'étoit à lui à le faire, s'il le jugeoit à propos. Quand on eſt en maiſon étrangere, & avec gens au-deſſus de ſoi, il faut s'accommoder à leur humeur, & ſur-tout ne témoigner aucune curioſité ſur leurs affaires. Qu'ils

ſoient

ſoient gais, qu'ils ſoient triſtes, il faut ſuppoſer qu'ils ont leurs raiſons pour l'un ou pour l'autre, & s'en tenir-là.

Après que le ſouper fut fini, & que les valets le furent retirés, le Gentilhomme ceſſa d'être muët, & d'un ton de voix baſſe & ſépulcrale il dit ces paroles en ſoupirant: *Heureux ceux qui naiſſent dans une condition obſcure! Ils paſſent leur vie bien ou mal, ſans s'embaraſſer de ce qu'on peut dire ou penſer d'eux. Le pauvre Soldat, quand il a rempli ſon devoir, va ſe repoſer ſans aucun ſouci. J'en dis autant de l'Artiſan, & de tout ce qu'il y a de gens de cette ſorte, qui, après avoir fini leur journée, vont ſe coucher ſans inquiétude. Mais il n'en va pas de même de ceux qui, par leur naiſſance ou leur fortune, ſe trouvent expoſés aux yeux du Public, ayant autant de juges de leurs actions, qu'il y a de gens qui ont la vue attachée ſur eux. En proye à leurs murmures, & victimes de leurs médiſances & de leurs ſoupçons, tout eſt pris en mauvaiſe part.* Enſuite, ſe tournant vers moi, j'ai ſouhaité, *dit-il*, Monſieur, de chercher quelque ſoulagement à ma juſte douleur, par la confidence que je veux vous faire de ce qui en fait le triſte ſujet: non que j'aye faute d'amis dans le ſein de qui je puiſſe répandre les ſentimens de mon cœur; mais ce que j'ai à vous confier, eſt de telle nature, qu'on aime mieux en faire part à un étranger, qu'à des perſonnes qu'on voit tous les jours, & qu'on auroit enſuite pour témoins perpétuels de ſon malheur & de ſa confuſion. Auſſi puis-je vous aſſurer qu'aucun de mes domeſtiques ne connoît le motif de mon affliction; & ſi vous les voyez ſi triſtes & ſi abattus, leur triſteſſe ne vient que de celle où ils me voyent, ſans qu'ils en ſachent davantage.

Je vous dirai donc, Monſieur, que je ſuis aſſez accommodé des Biens de la fortune pour vivre heureux, ſi le bonheur ne dépendoit que des richeſſes.

Mon inclination ne m'a jamais porté à fréquenter le Grand Monde, ni à entrer dans les Charges publiques. J'aime la ſolitude de la campagne, & j'y paſſe ma vie dans les exercices qui conviennent à un Gentilhomme. Un peu d'agriculture, un peu de jardinage, la pêche, la chaſſe, c'eſt à quoi j'ai employé fort agréablement pluſieurs années, ayant d'ailleurs aſſez bonne table, & recevant avec plaiſir les Etrangers qui me faiſoient l'honneur de paſſer par chez moi. Les premieres années de ma jeuneſſe ſe ſont paſſées de la ſorte, ſans que je ſongeaſſe au mariage, que j'avois toujours regardé comme une charge trop peſante, & incompatible avec la maniere de vivre que j'avois priſe, & où je trouvois tant de douceur. Mais, comme on ne peut éviter ſa deſtinée, il arriva qu'un jour que j'allois à la chaſſe, avec un faucon ſur le poing, mon cœur fut frappé ſoudainement de la vue d'un objet qui me laiſſa une impreſſion ſi tendre & ſi vive, que rien n'a jamais pu l'effacer, & que rien ne le pourra jamais. Je paſſois proche des Fauxbourgs de *Creme*, lorſque je vis paroître, à la porte d'un jardin, un des plus beaux viſages qui ſe ſoient peut-être jamais vus. Je voulus dans mon premier tranſport aller joindre la perſonne; mais elle rentra auſſitôt dans le jardin, en fermant la porte ſur elle. Enchanté au point que je l'étois de ce charmant objet, je n'eus point de patience que je ne fuſſe informé de ſa condition, de ſon caractere, de ſon humeur, & de tout ce qui pouvoit la regarder. Après des perquiſitions fort exactes, je ſûs que cette jeune perſonne n'étoit point mariée, qu'elle appartenoit à des gens de baſſe extraction, mais que d'ailleurs elle étoit d'une ſageſſe extrême. Je me flattai, malgré cette derniere circonſtance, qu'à force de préſens & de promeſſes, il ne ſeroit pas difficile d'en venir à bout & de la réduire. J'employai pour cela quelques femmes, que j'engageai à ſe rendre chez elle pour

pour la tâter. Elles y allerent en caroſſe, ſous prétexte de vouloir ſe promener dans le jardin; mais elles eurent beau la tourner de toutes les manieres, & employer tout leur art pour la preſſentir de loin, elle éluda toujours toutes leurs propoſitions, & ſe tint dans une réſerve qui leur ôta toute eſpérance d'en rien obtenir. Malgré l'inutilité de cette tentative, comme ma paſſion ne me laiſſoit point de repos, je réſolus d'aller tenter l'avanture en perſonne; & parce que la vue d'un homme auroit pu effaroucher la jeune perſonne, j'engageai les mêmes perſonnes que j'y avois déjà envoyées, à m'y mener avec elles, déguiſé en femme, ce qui me fut d'autant plus aiſé, que je n'avois point encore de barbe, & que j'avois d'ailleurs une fleur de jeuneſſe qui laiſſoit peu de différence entre moi & les femmes qui m'accompagnoient. Cette viſite acheva de me perdre; car me voyant auprès d'elle ſous ce déguiſement, elle eut pour moi des manieres encore plus polies que pour les autres, & m'embraſa de nouveau par le charme des paroles obligeantes qu'elle me dit, en me louant ſur ma beauté, ſur ma douceur, & en écartant avec adreſſe tout ce qui avoit l'air un peu trop libre. Je revins donc de cette viſite plus charmé & plus enflammé qu'auparavant, & je fus ſi touché d'avoir trouvé tant de beauté avec tant de vertu dans un état ſi pauvre, tant d'eſprit & d'enjouement avec tant de réſerve, que cela, joint à mille autres perfections que je découvris en elle, me força enfin à recourir au dernier remede, & à l'épouſer malgré l'inégalité de nos conditions. Je le fis, & je me retirai avec elle dans cette Terre, où nous avons vécu enſemble dans l'union la plus tendre & la plus parfaite, ſans qu'il y ait eu de part ni d'autre un inſtant d'altération. Les jours que j'allois à la chaſſe, & que je revenois un peu tard, je la trouvois à mon retour, les yeux encore mouillés de larmes,

dans l'appréhenſion qu'il ne me fût arrivé quelque accident; deſorte que ſon attachement & ſa tendreſſe, dont elle me donnoit tous les jours de nouvelles marques, redoubloient de plus en plus mon affection. Six années que j'ai paſſé dans ce contentement, peuvent bien être enviées par tout ce qu'il y aura jamais d'époux. Enfin, Dieu a permis qu'un trait d'ingratitude qui ne pouvoit partir que d'un cœur bas & mal né, ait miné de fond en comble de ſi heureux commencemens.

Il y avoit dans ces Cantons un homme de peu de choſe, mais qui ne laiſſoit pas d'avoir quelque ſorte d'eſprit, & quelques talens qui ſervoient à couvrir beaucoup de mauvaiſes qualités. Il ſe mêloit un peu de Muſique & de Poëſie: il ſe priſoit beaucoup plus qu'on ne faiſoit dans le lieu qu'il habitoit. Je l'attirai chez moi, pour me tenir compagnie dans la ſolitude où je vivois avant mon mariage: je l'habillai, je lui donnai ma table, & je le traitai avec tant de conſidération & d'égards, qu'il étoit auſſi maître que moi dans ma maiſon. Avant & depuis mon mariage, lorſque j'allois à la chaſſe, il y venoit avec moi, monté ſur un de mes chevaux; & quand il en étoit las, il s'en retournoit avant moi à la maiſon. Il n'en uſa cependant ainſi que depuis que je fus marié, parce qu'alors il étoit en liberté, & avoit le loiſir de cauſer avec ma femme. Cela pouvoit naturellement me donner quelque ſoupçon, mais le peu de mérite du perſonnage fit que je n'en pris aucune allarme: il étoit petit, malfait, avoit de vilaines dents, des mains groſſieres; homme ſans manieres, ſans mœurs, & ſans vérité. Quoique je fuſſe fort éloigné de prendre aucun ombrage d'un homme de ce caractere, je ne laiſſai pas cependant, plus par égard pour la bienſéance, que pour aucune autre raiſon, de lui faire entendre qu'il me feroit plaiſir de ne point quitter la chaſſe.

chaſſe. Depuis ce temps-là il arriva que toutes les fois que j'étois allé à la chaſſe, il paroiſſoit la nuit ſuivante un Fantôme qui mettoit tous les chiens en rumeur, & jettoit l'effroi dans l'ame de tous mes domeſtiques. Je me levois auſſitôt tout fatigué que j'étois, & je courois chercher le Fantôme dans le jardin, dont je ne revenois qu'après en avoir parcouru & examiné tous les coins & recoins. Or, toutes les fois que je ſortois de ma chambre pour pareille expédition, ma femme ne manquoit pas de fermer la porte ſur elle en dedans, & ne l'ouvroit à mon retour que lorſqu'elle reconnoiſſoit à ma voix que c'étoit moi; ce qu'elle faiſoit, diſoit-elle, par crainte du Fantôme. Cette apparition ſe renouvella pluſieurs fois pendant quelques mois; ce qui me donna lieu de faire une remarque, qui étoit que, lorſque mon homme m'avoit quitté à la chaſſe, il n'y avoit point d'apparition la nuit ſuivante, & je ne pouvois m'imaginer ce que devenoit le Fantôme, juſqu'à ce qu'un jour étant revenu de la chaſſe, j'ordonnai à un de mes gens de ſe tenir la nuit ſuivante à la porte du jardin, & d'obſerver exactement la marche du Revenant. Après cette précaution, je m'enfermai dans ma chambre avec ma femme, bien curieux de voir ſi le Fantôme paroîtroit cette nuit comme les précédentes. J'étois dans l'attente, lorſque j'entendis aboyer les chiens, qui le faiſoient avec plus de vacarme qu'à l'ordinaire; parce que le Fantôme qui avoit pris une taille giganteſque, touchoit aux fenêtres & preſque juſqu'au toit. Je me levai auſſitôt avec le plus de hâte que je pus, & j'allai droit au valet que j'avois mis au guet à la porte du jardin. Ne faites point de bruit, Monſieur, me dit-il dès qu'il m'apperçut; le Fantôme n'eſt rien autre choſe que votre grand favori *Cornelio*, qui fait jouer cette machine, parce que, tandis que vous courez au jardin, il va tenir compagnie à Madame;

&

& vous deshonore. De dire comment & par où il entre, c'eſt ce que je ne ſais point, à moins que quelque Démon ne s'en mêle. Ce que je ſais, eſt que mon rapport eſt vrai, & qu'il y a déjà long-temps que je m'apperçois de tout ce manege. Je fus ſi outré & ſi tranſporté de fureur à ce diſcours, que ſaiſiſſant ce malheureux au collet, je lui donnai trois ou quatre coups de poignard, en lui diſant : *C'eſt afin que tu ne le dîſes point à d'autres, & pour t'apprendre à me le déclarer ſi tard.* Après l'avoir fait tomber mort à mes pieds, je l'entraînai dans un petit caveau qui étoit là proche. Ayant fermé la porte avec la groſſe clef, & voulant cacher le déſeſpoir où m'avoit jetté ce qu'on venoit de me révéler touchant la trahiſon qu'on me faiſoit, je m'en retournai pas à pas pour me donner le temps de calmer mon trouble, & pour paroître moins ému en rentrant dans ma chambre. Dès que je fus à la porte, je fis entendre ma voix. Ma femme, qui ſe tenoit derriere ſoit effrayée, demandoit ſi ce n'étoit point le Fantôme, & ne m'ouvrit enfin que quand elle ſe fut bien aſſurée que c'étoit moi. Comme je ne pus pas ſi bien cacher mon émotion, qu'il n'en parût quelque nuance ſur mon viſage : Eh, mon Dieu ! dit-elle, Monſieur, qu'avez-vous? Je vous trouve tout changé. Que maudit ſoit le Fantôme, & celui qui l'a inventé, pour vous cauſer tant de trouble, auſſi-bien qu'à moi ! Je diſſimulai le mieux qu'il me fut poſſible, en diſant que ce n'étoit rien, & je me remis au lit avec elle. Comme elle n'oublia rien pour tâcher de diſſiper mon trouble & pour me calmer, deſorte que je me vis au point de ne ſavoir plus ce que je devois penſer de mon malheur ou du ſien, je repoſai peu cette nuit, comme vous pouvez juger. Les triſtes réflexions dont mon cœur étoit combattu, me réveilloient à tout moment d'une maniere cruelle. Je me levai enfin dès que le jour parut ;

rut ; & diſſimulant le chagrin qui me dévoroit, appellai d'un air délibéré, & *Cornelio*, & mes valets e chaſſe. Je ſortis aux champs avec eux, & je ne us rien faire de toute la journée, ni avec mes chiens, l avec mes oiſeaux ; ce que je pris à mauvais au- ure. Sur le ſoir, le traître *Cornelio*, feignant e ſe trouver mal, pour avoir un prétexte de re- ourner au logis, je l'y envoyai, en le chargeant e dire à ma femme qu'elle ne m'attendît pas cet- e nuit, parce que je voulois aller après un de mes iſeaux qui s'étoit égaré à trois lieues de-là, & ue je comptois de le reprendre ſur le matin. Mon omme s'en alla fort content de ſa commiſſion, & ie laiſſa dans un grand embarras d'eſprit ſur le arti que j'avois à prendre.

Dès que je vis que la nuit approchoit, je me éfis de mes gens, en les envoyant à la pourſuite e l'oiſeau que j'avois perdu. Quand il fut pleine uit, je me rendis chez moi par une fauſſe porte u jardin dont j'avois pris la clef. Je m'en allai roit à la chambre de *Cornelio*, & l'ayant ouverte e trouvai qu'il n'y étoit pas : il y avoit ſeulement ur ſa table un bougie allumée, que je pris, t paſſai dans une ſalle qui joignoit ſa cham- re, où je cherchai de tous côtés, pour voir s'il 'y paroîtroit point. Lorſque je fus au bout de ette ſalle qui rendoit dans une ſalle baſſe, au- eſſus de laquelle étoit ma chambre & celle de ia femme, je remarquai une échelle appuyée con- re la muraille, & qui terminoit à une ouverture ans le mur, de la grandeur du corps d'un hom- ie, & qui étoit couverte d'un tableau du *Titien*, ù étoit repréſenté l'adultere de *Vénus* avec *Mars*. uſques-là je n'avois pu bien croire mon mal- ieur. Je mis d'abord l'échelle à quartier, afin que ion perfide ne la trouvât pas quand il voudroit eſcendre. Je montai enſuite avec grand bruit à

ma

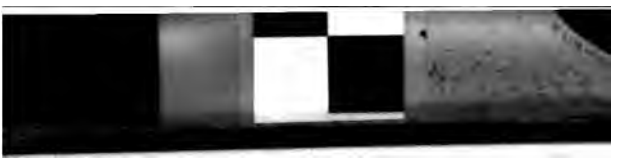
ma chambre, en criant d'une voix forte qu'on *m'ouvrît la porte au plus vîte.* Ma femme en effet ne me tint pas long-temps dans l'impatience, puiſqu'elle vint m'ouvrir preſque dans l'inſtant. Alors, le traître *Cornelio* voulant ſe ſauver, & croyant mettre les pieds ſur l'échelle, tomba du haut de la chambre en bas, & ſe rompit les deux jambes à la jointure du genou. Je ſortis, & refermant auſſitôt la porte, je deſcendis en bas, pour aller recevoir celui que j'avois entendu tomber. Je trouvai mon homme qui ſe traînoit comme un taureau à qui on a coupé les jarrets. Ah! Traître, lui dis-je, ah! trop méconnoiſſant des biens que je t'ai faits! voilà ce que mérite ton ingratitude. A ces mots, je lui donnai pluſieurs coups de dague, & je le pendis enſuite à l'échelle même dont il s'étoit ſervi pour me trahir. De-là, tranſporté de la même rage, je remontai pour en faire autant à ma femme; mais à ſa vue ſeule le poignard me tomba des mains, & toutes les fois que j'ai voulu tenter la choſe, il m'en eſt arrivé de même, ſans que jamais j'aye eu la force de percer ce beau corps, dont le charme l'emporte ſur tous mes reſſentimens. A la fin je pris le parti de l'enfermer dans une eſpece de ſépulcre avec le cadavre de ſon Amant, n'ayant pas la force de lui faire d'autre mal. Je lui liai les pieds & les mains; & après avoir arraché, en ſa préſence, le cœur à ſon Amant, je le plaçai entre eux deux, afin qu'elle eût toujours ſous ſes yeux ce cœur qu'elle avoit tant aimé. Je traînai encore dans le même lieu le corps du valet que j'avois poignardé, lui diſant: *Voici le témoin de votre crime.* Je ſuis retourné pluſieurs fois dans la réſolution de la tuer, mais toujours en vain; jamais il ne m'a été poſſible d'exécuter ce que j'avois le plus fortement réſolu. Il a donc fallu me déterminer à la miner peu à peu par la faim & la ſoif, ne lui don-

donnant chaque jour pour toute nourriture, qu'une demi livre de mauvais pain & un peu d'eau. Il y a aujourd'hui quinze jours qu'elle n'a vu la lumiere, qu'elle n'a entendu une parole de moi, ni qu'elle ne m'en dit une ſeule, lorſque je vais lui porter moi-même ce miſérable ſoutien de ſa vie. Il n'y a que quinze jours, Monſieur; mais quinze jours qui me paroiſſent quinze mille années, qui me font mourir quinze mille fois chaque jour. Voilà, Monſieur, quel eſt le déplorable état qui me feroit ſouhaiter d'être d'une condition qui ne me rendît point comptable de mes actions aux yeux du Public, & qui me laiſſât la liberté de m'enfuir dans un déſert où je n'entendiſſe jamais parler de qui que ce ſoit; & puiſque j'ai tant fait que de m'ouvrir à vous, & de vous déclarer ce qui n'étoit point encore ſorti de ma bouche, je ſuis bien-aiſe que vous voyiez de vos yeux cet objet fatal qui a bleſſé ſi indignement les miens, & avec qui je ne puis plus eſpérer de vivre. A peine m'eut-il fait cette propoſition, qu'il prit en main un flambeau, en me priant de le ſuivre. Après avoir traverſé enſemble un petit jardin, il ouvrit la porte de ce triſte lieu, dépoſitaire de tous ſes malheurs. Je fus ſaiſi d'abord à la vue du plus affreux ſpectacle qu'on pût enviſager. D'un côté, un cadavre étendu à terre, & criblé de coups de poignard; de l'autre un ſecond cadavre mis en pieces: le côté étoit tout ouvert, & le cœur qu'on en avoit tiré, étoit poſé ſur une planche, & ſous les yeux d'un des plus beaux viſages que la Nature ait jamais pu former. Et comme ſi ce ſpectacle n'eût pas été aſſez touchant par lui-même, il arriva que, lorſque la porte fut ouverte, des chiens de la maiſon qui nous avoient ſuivis, coururent à leur infortunée Maîtreſſe, lui léchant tendrement les mains & le viſage. Ils lui firent tant de careſſes, que je ne pus pour lors retenir

mes

tous larmes. Le mari lui-même en fut ému juſqu'au fond des entrailles.

Je ſaiſis ce moment où je le vis attendri, & profitant de ſa diſpoſition: Juſqu'ici, lui dis-je, je vous ai écouté, Monſieur, ſans vous interrompre, & ſans rien répondre à tout ce que vous m'avez fait l'honneur de me confier. Je l'ai fait autant, parce que je ne vous jugeois pas en état de m'entendre, que parce que j'attendois qu'il vous plût de me permettre de parler. Eh bien, Monſieur, reprit-il, vous le pouvez, & je ſuis prêt de me prêter à tout ce que vous jugerez à propos de me dire. Raſſuré par ces paroles, & par l'effet que je m'appercevois que ſa tendreſſe ranimée avoit fait dans ſon cœur, je pris toute confiance, & lui parlai en ces termes. *Vous m'avez avoué, Monſieur, que le premier trait de l'amour que vous reſſentîtes pour votre épouſe, dès que vous la vîtes, fit ſur vous une impreſſion que rien n'a jamais pu effacer depuis, & que rien n'effacera jamais. Je n'entre point ici dans le fonds de cette déplorable avanture. Que vos ſoupçons ſoient juſtes ou non, il eſt toujours ſûr, & vous me l'avez avoué vous-même, qu'à la réſerve de ces deux malheureux que voilà étendus, & qui ſont hors d'état de révéler l'affaire, perſonne au monde n'en a connoiſſance. Vous n'ignorez pas que l'honneur ou le deshonneur ne conſiſte point dans ce que nous ſavons par nous-mêmes, mais dans ce que les autres en ſavent; qu'autrement il faudroit que la plupart des hommes s'allaſſent cacher au bout du Monde, en renonçant à toute ſociété. La mort de ces deux hommes vous répond d'un ſilence éternel ſur ce malheureux événement. Voilà votre épouſe encore pleine de vie, peut-être eſt-elle innocente; & tous les vains efforts que vous avez tenté pour lui percer le ſein, ſans pouvoir vous y réſoudre, me paroiſſent une ſorte de préjugé en ſa faveur. Je ne vous alléguerai point d'autres raiſons; mais faites ſeulement*



ment attention à la tendre pitié de ces pauvres chiens que vous voyez autour d'elle, attachés à la careſſer & à la flatter.

Avant que le mari pût répondre une parole, ſa femme le prévint; & faiſant ſortir avec peine, comme du fond d'un tombeau, une voix lugubre: Non, Monſieur, me dit-elle, ne vous employez point ici inutilement, je ne veux plus vivre; & pour tous les biens qui ſont ſous le Soleil, je ne pourrois me réſoudre à jouir de ſa lumiere. Mais, comme un événement auſſi étrange que celui-ci ne ſortira pas aiſément de votre mémoire, & que vous pourrez la raconter à d'autres, je ſuis bien-aiſe que vous ſoyez inſtruit de la vérité, afin que d'un côté vous n'accuſiez point mon mari de cruauté, & que de l'autre vous ne me chargiez pas d'une infamie que je n'ai pas méritée.

Ces deux hommes que vous voyez ici ſans vie, ont mérité tous deux la mort qu'ils ont reçue; l'un, pour avoir fauſſement rapporté des choſes qu'il n'a, ni vues, ni pu voir; & l'autre, non pour le mal qu'il a fait, mais pour celui qu'il a voulu faire, en trahiſſant, par l'ingratitude la plus noire mon époux ſon bienfaiteur, qui l'avoit comblé de ſes bontés. Je ne diſconviendrai pas que ce malheureux ne ſoit venu quelquefois m'entretenir en l'abſence de mon époux; mais, comme il ne s'eſt jamais émancipé à me déclarer la moindre choſe dont la vertu la plus ſévere pût s'offenſer, je n'ai eu garde d'en prendre d'allarmes. Il eſt vrai que la nuit qu'eſt arrivé notre commun deſaſtre, je le vis pour la premiere fois, avec effroi, ſortir de derriere un tableau, ſans ſavoir par où il avoit pu entrer dans ma chambre. Je n'eus que le temps de lui demander, dans l'extrême ſurpriſe où j'étois, ce qu'il venoit faire à telle heure. J'allois appeller du ſe-

ſecours, lorſque la voix de mon époux ſe fit entendre dans ce moment. Puiſqu'il vous a amené, Monſieur, lui-même ici, il peut, s'il ne l'a déjà fait, vous mettre au fait de tout le reſte. Je lui laiſſe à juger ſi la conduite que j'ai tenue depuis plus de ſix ans que j'ai l'honneur d'être ſa femme, peut autoriſer des ſoupçons de cette nature; & ſuppoſé que j'euſſe été aſſez malheureuſe pour vouloir me deshonorer, en trahiſſant un époux, à qui, pour toutes les couronnes du monde, je ne voudrois pas devenir infidele, je demande à lui-même, s'il me croit aſſez dépourvue de bon-ſens & de jugement, pour employer des artifices auſſi groſſiers que ceux qui ont été mis en uſage, pour commettre le crime qu'il m'impute, & ſi même, dans l'intelligence ou le commerce dans lequel on préſuppoſe que je vivois avec ce miſérable, il en eût été beſoin? Il eſt inutile de vouloir me juſtifier davantage. Voilà donc, Monſieur, tout ce que j'allégue-rai contre les préſomptions violentes qui ont d'abord ſaiſi mon époux, & qui juſtifient en quelque ſorte le traitement qu'il m'a fait. Après cela, Monſieur, j'oſe vous conjurer par ces ſentimens de compaſſion que vous inſpire l'état où vous me voyez, & par la ſincérité avec laquelle je vous ai parlé, de vouloir bien vous employer auprès de mon Epoux & mon Seigneur, & de vouloir bien obtenir de lui qu'il termine ma vie au plutôt, qu'il abrege cette mort qu'il me fait endurer, afin que je puiſſe aller préſenter à Dieu ce martyre que j'ai ſouffert en ſa préſence.

C'eſt ainſi que s'expliqua cette infortunée Beauté. Les larmes que ſon époux laiſſa couler durant ce diſcours, & qui augmentoient à meſure qu'elle parloit, ne me laiſſerent pas lieu de douter qu'il ne fût vivement touché de tout ce qu'elle avoit dit, & de tout ce qu'il avoit fait. Je me tournai donc vers

vers lui, en reprenant la parole: Eh bien, Monſieur, que vous ſemble de tout ceci? A quoi il me répondit d'une voix entrecoupée de ſanglots: *La même liberté que je vous avois laiſſée pour me dire tout ce qu'il vous plairoit, je vous la laiſſe encore pour faire tout ce que vous croirez de mieux pour moi.* A peine eut-il prononcé ces paroles, que je coupai avec mon poignard les liens de cette pauvre *Andromede*, qui ſe trouva ſi affoiblie, que n'ayant plus de ſoutien elle tomba entre mes bras, & ſe laiſſa aller par terre où elle s'aſſit, comme pour reprendre ſes forces abattues, après le long ſupplice qu'elle avoit ſouffert. Le mari pénétré de l'état douloureux où il l'avoit réduite, & pour lors auſſi prévenu de ſon innocence qu'il l'avoit été auparavant de ſa fauſe, ſe jetta à ſes genoux tout baigné de larmes, & lui baiſant tendrement les mains & les pieds, la conjuroit de lui pardonner ſon injuſtice & ſa barbarie; mais il prit à cette pauvre femme une foibleſſe qui l'empêcha de répondre, & la foibleſſe fut telle que je la crus quelque temps morte. Le mari pour lors ſe collant à ſa bouche, manqua d'expirer lui-même de douleur. Il fit cependant un effort ſur lui-même, & ſe détachant de cet objet plus aimé que jamais, il courut lui chercher du ſecours. Il lui fit prendre quelques liqueurs qui eurent un ſi prompt effet, que le viſage de ſa chere & innocente épouſe reprit une couleur vermeille. Ayant ouvert pour lors les plus beaux yeux du monde, elle les tourna languiſſamment vers ſon mari: *Helas, Monſieur, pourquoi me rappellez-vous à cette miſérable vie?* C'eſt pour ſauver la mienne qui dépend de la vôtre, répondit l'époux; & ſans de plus longs diſcours, l'ayant priſe entre nos bras, nous la tranſportâmes de ce lieu funeſte dans ſon appartement, où à force de ſoins & de remedes confortatifs, nous la tirâmes du moins du péril prochain où elle avoit paru être pendant ſon éva-

nouiſ-

la parure aux jardins ; apres quoi je
mon chemin, ſans rencontre ni bonne
vaiſe avanture.

ÉPITRE

AUX DIEUX

PÉNATES.

PROTECTEURS de mon toit ruſtique,
C'eſt à vous qu'aujourd'hui j'écris.
Vous, qui ſous ce foyer antique
Bravez le faſte de Paris,
Et la molleſſe Aſiatique
Des Alcoves & des Lambris,
Soyez les ſeuls dépoſitaires
De mes Vers ſérieux, ou fous;
Que mes Ouvrages ſolitaires,
Se dérobant aux yeux vulgaires,
Ne s'éloignent jamais de vous.
J'eſpérois que l'affreux Borée
Reſpecteroit nos jeunes fleurs,
Et que l'haleine tempérée
Du Dieu qui prévient les chaleurs,
Rendroit à la Terre éplorée
Et ſes parfums & ſes couleurs.
Mais les Nymphes & leurs Compagnes
Cherchent les abris des buiſſons:
L'hiver deſcendu des montagnes.

Souffle de nouveau ſes glaçons,
Et ravage dans les campagnes
Les prémices de nos moiſſons.
Rentrons dans notre ſolitude,
Puiſque l'Aquilon déchaîné
Menace Zéphire étonné
D'une nouvelle ſervitude;
Rentrons, & qu'une douce étude
Déride mon front ſérieux.
Vous mes Pénates, vous mes Dieux,
Ecartez ce qu'elle a de rude,
Et que les vents ſéditieux
N'emportent que l'inquiétude,
Et laiſſent la paix en ces lieux.
Enfin je vous revois, mes Lares,
Sous ce foyer étincelant
A la rigueur des vents barbares
Oppoſer un chêne brûlant.
Je ſuis enfin dans le ſilence,
Mon eſprit libre de ſes fers
Se promene avec nonchalance
Sur les erreurs de l'Univers.
Rien ne m'aigrit, rien ne m'offenſe.
Cœurs vicieux, eſprits pervers,
Vils Eſclaves de l'opulence,
Je vous condamne ſans vengeance:
Cœurs éprouvés par les revers,
Et ſoutenus par l'innocence,
Ma main ſans eſpoir vous encenſe;
Mes yeux ſur le mérite ouverts
Se ferment ſur la récompenſe.
Sans ſortir de mon indolence,

Je reconnois tous les travers
De ce rien qu'on nomme Science:
Je vois que la ſombre Ignorance
Obſcurcit les pâles éclairs
De notre foible intelligence.
Ah! que ma chere indifférence
M'offre ici de plaiſirs divers!
Mes Dieux ſont les Rois que je ſers,
Ma Maîtreſſe eſt l'Indépendance,
Et mon Etude l'Inconſtance.
O toi, qui dans le ſein des Mers
Avec l'Amour as pris naiſſance,
Déeſſe, répands dans mes Vers
Ce tour, cette noble cadence
Et cette molle négligence
Dont tu ſais embellir tes airs!
Amant de la ſimple Nature,
Je ſuis les traces de ſes pas.
Sa main auſſi libre que ſure
Néglige les loix du compas,
Et la plus légere parure
Eſt un voile pour ſes appas.
Quand la verrai-je ſans emblême,
Sans fard, ſans éclat emprunté,
Conſerver dans la pudeur même
Une piquante nudité,
Et joindre à la langueur que j'aime,
Le ſouris de la volupté?
Inſpirez-moi, Divins Pénates,
Vous-mêmes guidez mes travaux,
Verſez ſur ces rimes ingrates
Un feu vainqueur de mes Rivaux.

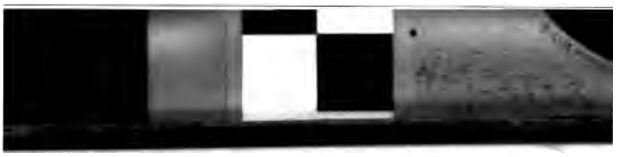
Et que mes Chants toujours nouveaux
Mêlent la raiſon des Socrates
Au badinage des Saphos.
Mais qu'une Sageſſe ſtérile
N'occupe jamais mes loiſirs;
Que toujours ma Muſe fertile
Imite, en variant ſon ſtile,
Le vol inconſtant des Zéphirs;
Et qu'elle abandonne l'utile,
S'il eſt ſéparé des plaiſirs.
Favorable à ce beau délire,
Grand Rouſſeau vole à mon ſecours,
Pour remplir ce qu'un Dieu m'inſpire,
Réunis en ce jour la Lyre,
Et le Lut badin des Amours:
Soutien-moi, prête-moi tes ailes,
Guide mon vol audacieux
Juſqu'à ces voûtes éternelles
Où l'Aſtre qui parcourt les Cieux,
Darde ſes flammes immortelles
Sur les ténebres de ces lieux.
Je lis, j'admire tes Ouvrages:
L'Eſprit de l'Etre Créateur
Semble verſer ſur tes images
Toute ſa force & ſa grandeur;
Mais ne croi pas que vil Flateur
Je deshonore mes ſuffrages
En mendiant ceux de l'Auteur.
Vous le ſavez, Dieux domeſtiques,
Mon ſtile n'eſt point infecté
Par le fiel amer des Critiques,
Ni par le nectar apprêté

Des longs & froids panégyriques.
Sous les yeux de la Vérité,
J'adreſſe au Prince des Lyriques
Cet éloge que m'ont dicté
Le goût, l'eſtime, & l'équité.
Rouſſeau, conduit par Polymnie,
Fit paſſer dans nos Vers François
Ces ſons nombreux, cette harmonie,
Qui donne la vie & la voix
Aux airs qu'enfante le génie.
Lui ſeul, avec ſévérité,
Sous les contraintes de la rime,
Fit naître l'ordre & la clarté;
Et par le concours unanime
D'une heureuſe fécondité
Unie aux travaux de la lime,
Sa Muſe avec rapidité
S'élevant juſques au ſublime
Vola vers l'Immortalité.
Que la Renommée & l'Hiſtoire
Gravent à jamais ſur l'airain;
Cet hymne digne de mémoire,
Où Rouſſeau, la flamme à la main,
Chaſſe du Temple de la Gloire
Les Deſtructeurs du Genre humain,
Et ſous les yeux de la Victoire
Ebranle leur Trône incertain.
Tels ſont les accens de ſa Lyre.
Mais quel feu, quels nouveaux attraits,
Lorſque Bacchus & la Satyre,
Dans un vin petillant & frais
Trempent la pointe de ſes traits!

En vain, de ſa gloire ennemie,
La Haine répand en tout lieu,
Que ſa Muſe enfin avilie
N'eſt plus cette Muſe chérie
De Duffé, La Fare, & Chaulieu:
Malgré les arrêts de l'Envie,
S'il revenoit dans ſa patrie,
Il en ſeroit encor le Dieu.
Les travaux de notre jeune âge
Sont toujours les plus éclatans:
Les graces qui font leur partage,
Les ſauvent des rides du tems.
Moins la roſe compte d'inſtans,
Plus elle s'aſſure l'hommage
Des autres filles du Printemps.
Répons-moi, célébre V***,
Qu'eſt devenu ce coloris,
Ce nombre, ce beau caractere,
Qui marquoit tes premiers écrits,
Quand ta plume vive & légere
Peignoit la joye enfant des Ris,
Le vin ſaillant dans la fougere,
Les regards malins de Cypris,
Et tous les ſecrets de Cythere?
Alors, de l'héroïque épris,
Tu célébrois la violence
Des ſeize Tyrans de Paris,
Et la généreuſe clémence
Du plus vaillant de nos Henris.
Alors, la ſublime Eloquence
Te pénétroit de ſes chaleurs:
Les graces & la véhémence

Se marioient dans tes couleurs;
Et par une heureuſe inconſtance,
De ton eſprit en abondance
Sortoient des foudres & des fleurs.
Mais cette chaleur éclairée
Qui ſe répandoit ſur tes Vers,
Par tes grands travaux modérée,
Semble enfin s'être évaporée
Comme un nuage dans les airs.
Tandis que ma Muſe volage,
Par un aimable égarement,
S'arrête où le plaiſir l'engage,
Et donne tout au ſentiment;
L'ombre deſcend, le jour s'efface,
Le char du Soleil qui s'enfuit,
Se joue en vain ſur la ſurface
De l'onde qui le reproduit.
L'heure impatience le ſuit,
Vole, le preſſe, & dans ſa place
Fait ſuccéder l'obſcure nuit.
Que dans ma retraite éclairée
Par la préſence & le concours
Des Dieux enfans de Cythérée,
Les plaiſirs exilés des Cours,
Du vin de cette urne ſacrée
S'enivrent avec les Amours!
Que mon toit ſoit impénétrable
Aux craintes, aux remords vengeurs;
Et qu'un repos inaltérable,
Dans cet azyle favorable,
Endorme les ſoucis rongeurs!
Sur ces demeures ſolitaires

L'Aurore eut ouvert les barrieres
Du Temple brillant du Soleil !
Vous, dont la main m'eſt toujours chere,
Vous, mes amis dès le berceau,
Si l'Enfant qui porte un flambeau
Venoit m'annoncer que Glycere
Favoriſe un Amant nouveau,
Mes Dieux, déchirez ſon bandeau,
Et repouſſez le téméraire.
Mais ſi, plus ſenſible à mes vœux,
Il vous apprend que cette Belle,
Moins aimable encor que fidelle,
Brûle pour moi des mêmes feux;
Alors, d'une offrande éternelle
Flattez cet Enfant dangereux,
Et qu'une fleur toute nouvelle
Orne à l'inſtant ſes beaux cheveux.



L' AMOUR

PUNI ET JUSTIFIE'.

LOin de ces Priſons redoutables,
Où Pluton aux Ombres coupables
Fait ſentir ſon juſte courroux,
Il eſt dans les Enfers des azyles plus doux.
Des Myrthes toujours verds y forment des ombrages,
Qui n'ont rien de l'horreur de l'éternelle nuit:
Des Fleuves y coulent ſans bruit:
Des Pavots languiſſans couronnent leurs rivages.
On voit parmi les fleurs qui parent ce ſéjour,
Hyacinthe, Narciſſe, & tant d'autres encore,
Qui, mortels autrefois, de l'Empire d'Amour
Ont paſſé dans celui de Flore.
Ces Beautés dont les noms fameux
Rempliſſent la Fable & l'Hiſtoire,
Malgré l'eau du Léthé conſervent la mémoire
De leurs malheurs & de leurs feux.
L'Ambitieuſe imprudente
Qui voulut voir Jupiter
Armé de la foudre tonnante,
Rappelle ce plaiſir qui lui coûta ſi cher.
La Maîtreſſe de Céphale,
Plaignant toujours ſon Vainqueur,
Chérit la fleche fatale,
Dont il lui perça le cœur.

Infortunée, hélas! d'avoir trahi ſon Pere
Pour ne rendre heureux qu'un Ingrat.
Phedre interdite & confuſe,
Baigne trop tard de ſes pleurs
L'Ecrit où ſa main accuſe
Ses criminelles ardeurs.
Moins coupables cent fois, & plus à plaindre q
Et Didon & Thisbé vont ſe frapper le ſein:
D'un perfide ennemi l'une a le fer en main,
L'autre celui d'un Amant trop fidelle.
De leurs douleurs l'Amour voulut être témc
Car dans nos maux le Traître admire ſon ou
Il cachoit ſon carquois, ſon flambeau, d'un n
Vaine adreſſe! inutile ſoin!
Le voilà découvert. La Cohorte rebelle
Le menace. Il veut fuir.
Il ne bat que d'une aile.
Il tombe. On le ſaiſit. Il verſe en vain des p
Attaché ſur un Myrthe, une fureur nouvell
Lui va de mille morts préſenter les horreurs
Tendre Amour! de ton ſein l'une approche l
Par qui ſa trame fut coupée:

Myrrha, de qui les Dieux ont endurci les larmes,
Et fait pour t'accabler de redoutables armes,
Tes cris ont attiré ta Mere dans ces lieux.
Vient-elle à ton ſecours? Non. Que l'Audacieux,
Dit Vénus, éprouve ma rage.
Des filets de Vulcain, des ris malins des Dieux,
Je n'ai pas oublié l'outrage.
Un buiſſon épineux offre aux yeux de Cypris
De longs bouquets de roſes
De leurs boutons à peine écloſes.
Elle en arme ſa main; elle approche ſon Fils.
Arrêtez, Déeſſe irritée,
S'écrie avec tranſport la Troupe épouvantée;
Lorſque nous reſpirions le jour,
Le Sort fit nos malheurs, ce n'étoit pas l'Amour.

O D E.

L'AMOUR TOUJOURS VAINQUEUR.

CRuelle Mere des Amours!
Toi, que j'ai ſi long-temps ſervie,
Ceſſe enfin d'agiter ma vie,
Et laiſſe en paix mes derniers jours.
Ta tyrannie & tes caprices
Font payer trop cher tes délices;
C'eſt trop gémir dans ta priſon:
Briſe les fers qui m'y retiennent,
Et permets que mes vœux obtiennent,
Les fruits tardifs de ma raiſon.

Déjà m'échappe le bel âge
Qui convient à tes Favoris,
Et des ans le ſenſible outrage
Me va donner des cheveux gris.
Si pour moi le deſſein de plaire
Devient un eſpoir téméraire,
Que puis-je encore deſirer?
Quelle erreur de remplir mon ame
D'une vive & conſtante flame.
Que je ne ſaurois inſpirer!

Quand on ſait unir & confondre
En deux cœurs mêmes ſentimens,
Et que les yeux de deux Amans
Savent s'entendre & ſe répondre;
Quand on ſe livre tout le jour
Aux ſoins d'un mutuel amour;
De quels tranſports l'ame eſt ravie
Dans ces momens délicieux,
Un mortel porte-t-il envie
A la félicité des Dieux?

Mais l'amorce de tes promeſſes
N'eut que trop l'art de m'éblouïr;
Réſerve toutes tes careſſes
A l'heureux âge d'en jouïr.
Serre de la plus forte chaîne
L'ardent Cléon, la jeune Iſmene:
Vole où t'appellent leurs plaiſirs:
Fai-les mourir, fai-les revivre;
Et que ta faveur les enivre
D'un torrent d'amoureux plaiſirs.

Pour moi, dans un champêtre azyle,
Où l'Arou de ſes claires eaux
Baigne le pied de nos côtaux,
Je cherche un bonheur plus tranquille.
Sur des fleurs mollement couché,
Avec un eſprit détaché
Des biens que le Courtiſan brigue;
Sur moi le Pere du repos,
Le Sommeil, d'une main prodigue,
Verſera ſes plus doux pavots.

Je verrai quelquefois éclore
Dans les prez les aimables fleurs,
Odorantes filles des pleurs,
Que verſe la naiſſante Aurore.
Je verrai tantôt mes guérets
Dorés par la blonde Cérès;
Dans leur temps, les dons de Pomone
Feront plier mes eſpaliers;
Et mes vignobles en Automne
Rempliront mes vaſtes celliers.

Mais, quel trouble & quelles allarmes
Viennent me ſaiſir malgré moi?
Pourquoi, Céphiſe, hélas! pourquoi
Ne puis-je retenir mes larmes?
Dans mon ſein je les ſens couler;
Je rougis, je ne puis parler,
Un cruel ennui me dévore.
Ah, Vénus! ton Fils eſt vainqueur.
Oui, Céphiſe, je brûle encore;
Tu regnes toujours ſur mon cœur.

Quel-

Quelquefois la douceur d'un ſonge
Te rend ſenſible à mes tranſports.
Charmes ſecrets, divins tréſors,
N'êtes-vous alors qu'un menſonge?
Une autre fois, avec dédain,
Tu te dérobes ſous ma main:
J'embraſſe une ombre fugitive;
Et te cherchant à mon réveil,
Je hais la clarté qui me prive
Des doux fantômes du ſommeil.

L'ART DE SOUMETTRE LES COEURS.

PRofitez, riante Jeuneſſe,
Du temps de faire votre cour:
Dépêchez-vous, l'heure vous preſſe,
Le temps qui fuit, eſt ſans retour.
Il n'eſt qu'un Printemps dans l'année:
La nuit ſuit de près le matin;
Et Flore, dans une journée,
Des Roſes dont elle eſt ornée,
Commence & finit le deſtin.

C'eſt en vain que le Berger chante;
Que ſa flûte rend de doux ſons;
Qu'il veut de l'objet qui l'enchante,
Fléchir le cœur par ſes chanſons.

Cha

Chantez pour vaincre une Volage,
Berger; vous chanterez en vain.
Preſſez, preſſez un Cœur ſauvage:
L'Amant chantant trace l'ouvrage;
L'Amant preſſant le met à fin.

L'AMOUR SECONDE'
PAR LE CAPRICE.

FABLE.

UN Chroniqueur dit, que jadis les Belles
N'étoient qu'orgueil, que mépris, que rigueurs.
Or maintenant plus douces ſont les mœurs.
Lors il falloit des ardeurs éternelles
Pour les toucher; toutes étoient cruelles.
Si qu'une IRIS n'auroit à ſon Amant
Oſé donner un baiſer ſeulement,
Sans un arrêt de la Cour de CITHERE.
Voyez combien AMOUR avoit à faire!
Qu'arriva-t-il? Droit au Ciel il vola.
„ Pere des Dieux, *dit-il*, tenez, voilà
„ Mon arc, mes traits; trop rude eſt l'exercice:
„ Je ne puis ſeul les Amans gouverner."
A ce propos, JUPIN de lui donner
Un Lieutenant. Qui fut-ce? Le CAPRICE,
Dont

Dont bien nous prit. Le Sexe, dès ce jour,
Perdit fierté, ſcrupule, humeur ſévere.
Il n'eſt Amant ſi peu digne de plaire,
Qui n'ait pour ſoi le CAPRICE ou L'AMOUR.

PORTRAIT DE L'AMOUR.

CErtain Enfant qu'avec crainte on careſſe,
Et qu'on connoît à ſon malin ſouris,
Court en tous lieux précédé par les ris;
Mais bien ſouvent ſuivi par la triſteſſe,
Dans les cœurs des humains il entre avec ſoupleſſe,
Habite avec fierté, s'envole avec mépris.
Il eſt un autre Amour, Fils craintif de l'Eſtime,
Soumis dans ſes chagrins, conſtant dans ſes deſſeins,
Que la vertu ſoutient, que la candeur anime.
Qui réſiſte aux rigueurs, & croît par les plaiſirs.
De cet Amour le flambeau peut paroître
Moins éclatant; mais ſes feux ſont plus doux.
C'eſt le ſeul Dieu que mon cœur veut pour maître,
Et je ne veux le ſervir que pour vous.

LE COURTISAN

DETROMPE'

DU

MONDE.

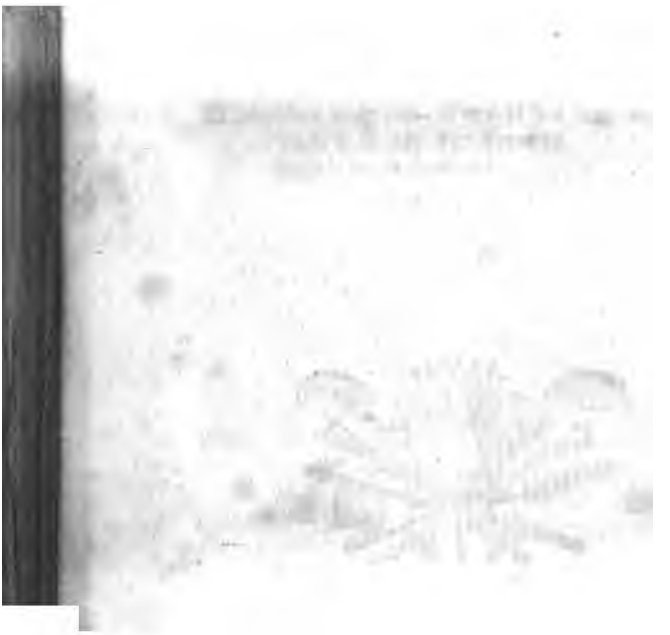
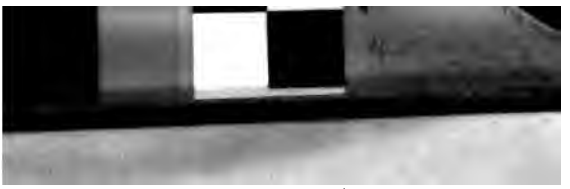
N'Eſpérons plus, mon Ame, aux promeſſes du
Monde;
Sa lumiere eſt un verre, & ſa faveur une onde,
Que toujours quelque vent empêche de calmer.
Quittons ces vanités, laſſons-nous de les ſuivre.
C'eſt Dieu qui nous fait vivre;
C'eſt Dieu qu'il faut aimer.

En vain, pour ſatisfaire à nos lâches envies,
Nous paſſons prés des Rois tout le temps de nos
vies,
A ſouffrir des mépris & plier les genoux.
Ce qu'ils peuvent, n'eſt rien: ils ſont, comme nous
ſommes,
Véritablement hommes,
Et meurent comme nous.

Ont-ils rendu l'eſprit, ce n'eſt plus que pouſſiere,
Que cette Majeſté ſi pompeuſe & ſi fiere,

Dont

Dont l'éclat orgueilleux étonnoit l'Univers;
Et dans ces grands tombeaux où leurs ames hautaines
Font encore les vaines,
Ils ſont mangés des vers.

Là ſe perdent ces noms de Maîtres de la Terre,
D'Arbitres de la Paix, de Foudres de la Guerre.
Comme ils n'ont plus de Sceptre, ils n'ont plus de Flatteurs;
Et tombent avec eux, d'une chûte commune,
Tous ceux que leur Fortune
Faiſoit leurs Serviteurs.

FIN.